

Margaret
LAURENCE

UNE
MAISON
DANS LES
NUAGES

alto

Traduit de l'anglais
par Dominique Fortier

UNE MAISON DANS LES NUAGES

DU MÊME AUTEUR

L'ange de pierre, Alto, 2008

Une divine plaisanterie, Alto, 2008

Ta maison est en feu, Alto, 2009

Un oiseau dans la maison, Alto, 2010

Les Devins, Alto, 2012

Margaret Laurence

Une maison dans les nuages

Traduit de l'anglais (Canada) par Dominique Fortier

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Laurence, Margaret, 1926-1987

Une maison dans les nuages

Traduction de : The prophet's camel bell.

ISBN 978-2-923550-89-3

1. Laurence, Margaret, 1926-1987 – Voyages – Somalie.

2. Somalis. 3. Somalie – Descriptions et voyages. I. Titre.

DT401.8.L3814 2012 916.77304'5 C2012-940912-X

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier
pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national
de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

© Titre original : *The Prophet's Camel Bell*

Éditeur original : McClelland and Stewart

© 1963 by New End

ISBN : 978-2-923550-89-3

© Éditions Alto, 2012, pour la traduction française.

Pour Jack,
qui partage ces souvenirs

*God be thy guide from camp to camp,
God be thy shade from well to well.
God grant beneath the desert stars
Thou hearest the Prophet's camel bell.*

— James Elroy Flecker,
« The Gates of Damascus »

À première vue, on pourrait être tenté de croire qu'*Une maison dans les nuages* constitue une sorte de carnet de voyage. En effet, dans ces pages, Margaret Laurence raconte ses deux ans passés au Somaliland, de 1950 à 1952, aux côtés de son mari ingénieur chargé par l'administration du Protectorat britannique d'y superviser la construction de réservoirs d'eau dans le désert. Comme dans les récits de voyage « traditionnels », il est question des couleurs des paysages, de l'architecture des villes, des vêtements, coutumes, croyances des habitants, de leur histoire et de leur culture. Mais Margaret Laurence est déjà, au moment où elle écrit ce texte (en 1963, soit quelque dix ans après son séjour au Somaliland, trois ans après être rentrée au pays), une romancière, sinon accomplie, du moins assumée. Son premier roman, *This Side Jordan*, est paru trois ans plus tôt, et elle a terminé une première version de *L'Ange de pierre*, qui deviendra le premier tome du cycle de Manawaka où elle recréera, en cinq volumes, les Prairies de son enfance et de sa jeunesse. C'est dire qu'elle s'attelle à la rédaction d'*Une maison dans les nuages* peut-être pas tout à fait comme à l'écriture d'un roman, mais qu'elle le fait néanmoins avec tous les outils d'un écrivain.

Écrivain, elle ne l'est pourtant pas encore quand elle s'installe avec Jack dans une maisonnette à Sheikh, « sur le toit du monde, dans les collines qui se dressent, bleu-brun, crénelées, au milieu de la plaine brûlante », mais après s'être brièvement essayée à jouer les infirmières puis les professeurs auprès des habitants du lieu qui viennent solliciter une aide qu'elle est le plus souvent incapable de leur offrir, elle

décide plutôt d'employer son séjour à colliger et à traduire en anglais des poèmes somalis. Son moyen privilégié pour appréhender tout à la fois le pays et ses habitants sera donc la littérature, dont elle commence sans doute à entrevoir qu'elle est sa vraie patrie.

Une maison dans les nuages n'est évidemment pas un roman ; les événements racontés ici sont réels, et les « personnages » présentés ont tous véritablement existé. Margaret Laurence semble d'ailleurs se faire un point d'honneur d'exposer avec justesse et impartialité le point de vue de chacun, notamment lorsqu'il est question de différences culturelles ou d'imbroglios causés par une méconnaissance mutuelle entre les Somalis et ceux qu'elle appelle d'abord avec méfiance puis avec une certaine sympathie les « impérialistes ». Mais ce qui distingue le récit d'un simple carnet de voyage, outre le talent de conteuse manifeste de l'auteur et son sens aigu de l'observation, c'est la volonté non seulement de rendre compte du continent découvert au cours de ces années en terre étrangère — et ce monde apparaît effectivement, à ses yeux comme aux nôtres, étrange et merveilleux, avec ses nomades, ses paysages pleins de mystère, ses arbres candélabres, ses hyènes et ses guépards — mais aussi, et peut-être même surtout, le projet de témoigner de l'évolution de sa propre conscience de femme et d'écrivain.

Ainsi, le voyage dont il est question dans ces pages n'est pas uniquement extérieur, géographique, si l'on veut, mais il s'accompagne d'une quête ou d'une recherche intérieure qui en est comme le reflet et le révélateur. D'emblée, Margaret Laurence explique que s'il est relativement facile de savoir quand un voyage commence, il est plus hasardeux de déterminer à quel moment il se termine. Et il est permis de croire que ce périple entrepris en 1950 n'a sans doute véritablement jamais pris fin, puisque la jeune femme

a entamé à ce moment par et dans l'écriture une exploration qu'elle poursuivra sa vie durant.

Cela ne signifie pas que le regard de l'auteure soit d'abord tourné vers elle-même ; au contraire, cette découverte de soi par l'écriture passe d'abord par la (re)connaissance du monde qui l'entoure, qu'elle étudie sans complaisance, avec un mélange de curiosité, d'humour et de compassion. Les portraits de certains « personnages » présentés en fin de volume comme autant de croquis esquissés par un peintre sont à cet égard particulièrement parlants, puisque chacun donne à voir avec une égale netteté deux silhouettes : celle du personnage dépeint et celle de l'écrivain dont le regard l'éclaire et lui donne forme, que le personnage illumine à son tour.

Au sujet des moments précédant le départ vers l'aventure et l'inconnu, Margaret Laurence écrit : « tout à l'excitation du voyage, il ne vous viendrait jamais à l'esprit que la créature la plus étrange que vous risquez d'entrevoir dans ces contrées lointaines ne sera autre que vous-même ». Ne nous y trompons pas : cette apparente mise en garde est en fait davantage une promesse, et elle s'adresse au lecteur, car, comme tous les vrais livres de découvertes, celui-ci ne se borne pas à nous faire assister en simple spectateur au cheminement de l'auteur ; il constitue pour chacun un voyage en soi, chaque fois différent.

Dominique Fortier

VOYAGE EN TOUTE INNOCENCE

Se pourrait-il qu'elles soient vraies, les légendes de créatures fabuleuses telles que les minotaures et les sirènes ? Y aura-t-il des éléphants vieux comme des forêts, des paons blancs à crête d'azur, des oiseaux aux yeux d'escarboucle aussi chamarrés que les oiseaux peints dans les tombeaux des pharaons, des singes bouffons, de grands félins sombres et secrets comme Bastet, des hommes qui se métamorphosent en léopards en un claquement de griffes ?

Rien ne peut égaler en espoir et en appréhension le premier voyage à l'est de Suez, alors que vous êtes vous-même assoiffé de toutes sortes de curiosités, que vous feignez de ne point croire aux merveilles de crainte de paraître naïf mais que vous les attendez tout de même, prêt à tout, prêt à rien, lourd de bagages — dont la plupart sont inutiles — mais léger de connaissances, présumant que tout ira bien, parce que c'est vous et non pas quelqu'un d'autre qui partez pour cette contrée lointaine (le malheur n'arrive qu'aux autres), fade comme la chair de l'aubergine, innocent et aussi ignorant de la dureté de la terre que l'est l'oiseau qui déploie ses ailes pour la première fois.

Vous voilà vous réjouissant, et avec raison, car tout peut arriver ; aussi vous apportez votre calepin et votre appareil photo dans le but de capter une vie vaste et fuyante en un mot et une image. Vous voilà inquiet, et vous n'avez pas tort, car tout peut arriver ; aussi vous cherchez furtivement réconfort dans les pages du manuel de premiers soins où il est écrit que la meilleure chose à faire en cas de morsure de serpent consiste à calmer le patient jusqu'à l'arrivée du médecin — heureusement, vous ne remarquez pas qu'on ne vous dit pas quoi faire dans le cas où il n'y aurait pas de médecin à cent lieues à la ronde.

Et, tout à l'excitation du voyage, il ne vous viendrait jamais à l'esprit que la créature la plus étrange que vous risquez d'entrevoir dans ces contrées lointaines ne sera autre que vous-même.

Notre voyage a débuté il y a plusieurs années de cela. Quand peut-on dire qu'un voyage a pris fin ? Quand on a atteint la destination que l'on s'était fixée, sans doute. Mais il arrive parfois que cette destination se révèle tout autre que ce à quoi l'on s'attendait.

Nous n'aurions pu trouver navire mieux nommé que le *Tigre* pour nous emporter d'un décembre anglais détrempé par le grésil jusqu'aux eaux tièdes de la Méditerranée et de la mer Rouge. C'était un cargo mixte que nous attendions à Rotterdam après avoir traversé la Manche capricieuse. Le navire avait été retardé et, quasi sans le sou, nous arpentions les rues froides du port, relevant le col de nos manteaux pour nous protéger des rafales de neige, cherchant près des quais un café de marins où nous aurions les moyens de nous restaurer. Nous l'avons découvert sous la forme du Die Drie Steden, mais nous avons découvert du même coup que l'on ne parlait anglais que dans les restaurants les plus chers, et nous ne

savions pas un mot de néerlandais. Heureusement, le *wiener schnitzel*, ce bon vieux plat hollandais, figurait au menu, mais nous ne reconnaissons rien parmi la liste de desserts. Enfin, la serveuse impatiente nous fit signe de venir à l'avant du café, et nous passâmes devant des rangées de vieux loupes de mer tannés, suçant leur pipe, qui nous dévisagèrent en riant, pour nous trouver face à une vitrine contenant un assortiment de pâtisseries.

« Vas-y, me dit Jack. Choisis-en une.

— *Slagroomwafel* », dit la serveuse quand je pointai du doigt au hasard.

C'était une gaufre garnie de crème fouettée. Pendant sept jours, par pure nécessité, nous nous sommes nourris exclusivement de *wiener schnitzel* et de *slagroomwafel*.

Nous avons eu amplement le temps, au cours de cette semaine d'attente, de nous demander où nous allions, et pourquoi, et de quoi cela aurait l'air une fois que nous y serions. L'aventure avait commencé avec une publicité dans un journal londonien.

Service colonial de Sa Majesté. Protectorat du Somaliland. Un poste d'ingénieur civil s'est libéré. Le candidat retenu devra superviser, sous la direction du directeur des Travaux publics, la construction d'environ 30 barrages de terre sur un territoire de 6 500 milles. La capacité maximale moyenne de chaque barrage sera de 10 millions de gallons. L'ingénieur devra effectuer tous les travaux de reconnaissance de même que les levés géographiques, réaliser l'ensemble des calculs et des plans, assumer la responsabilité des dépenses et de la supervision du personnel et du projet...

Jack avait posé sa candidature et décroché le poste. Ce n'était pas un coup de tête de sa part. Il avait toujours eu l'impression qu'il manquait quelque chose à son travail d'ingénieur au Canada ou en Angleterre. Nous vivions dans un monde de plus en plus organisé, un monde où les routes et les ponts les plus essentiels avaient déjà été construits. Il avait besoin de se consacrer, pour une fois, à une tâche dont la nécessité était évidente — non pas une route pavée destinée à remplacer un chemin de gravier, mais une route là où il n'y en avait jamais eu, une tâche dont la valeur ne pouvait être remise en question, où l'on pourrait clairement distinguer les fruits du travail d'un individu, comme c'était rarement le cas en Europe ou en Amérique. C'était peut-être un désir de simplification, une volonté de retourner à la lutte élémentaire du pionnier. Ou c'était peut-être le sentiment, puissant chez tous ceux de notre génération, que la vie était très courte et très hasardeuse, et qu'il valait mieux faire ce que l'on pouvait pendant que c'était possible. Peut-être ces impressions constituaient-elles des raisons valables et suffisantes de partir pour l'Afrique ; peut-être pas. Mais elles ne pouvaient être balayées du revers de la main ou ignorées indéfiniment.

Après que Jack eut signé le contrat, le Bureau colonial nous informa à regret qu'il n'y avait à ce moment-là aucun logement pouvant accueillir un couple marié au Somaliland, mais que l'épouse de monsieur Laurence pourrait peut-être venir le rejoindre six ou huit mois plus tard. Comme cet arrangement ne nous convenait pas du tout, Jack expliqua posément que son épouse, une solide Canadienne, avait l'habitude de vivre sous la tente. En réalité, je n'avais jamais fait de camping de ma vie, mais fort heureusement le portrait saisissant que leur fit Jack, qui me peignit sous les traits d'une femme des bois aguerrie, sorte de Daniel Boone en jupons, convain-

quit les gens du Bureau colonial, et l'on m'autorisa à l'accompagner.

Il nous fallut consulter un atlas pour découvrir précisément où nous allions. Nous avons constaté par la suite que cette ignorance était plutôt répandue. Un jour, nous avons lu dans le *Bulletin du Protectorat* une note morose attribuant les retards qu'accusait le courrier à des erreurs de tri du bureau de poste en Angleterre, où l'on expliquait que le problème était « sans doute dû au fait que, apparemment, très peu de gens à l'extérieur de ce pays savent où il est situé ».

Qu'apporte-t-on dans un lieu aussi reculé quand on n'a aucune idée de l'existence qu'on y mènera ? Tentes ou casques, robes du soir ou bottes de randonnée, quinine ou codéine, chandelles ou sandales ? Le Service colonial nous fournit un dépliant destiné à calmer nos inquiétudes. On y prodiguait des conseils clairs et fermes. Il nous fallait apporter suffisamment de nourriture en conserve pour un an ainsi qu'un bain portatif. Heureusement, on nous fournit aussi le nom et l'adresse d'un officier colonial du Somaliland en permission à Londres. Celui-ci rugit de rire.

« Ne faites pas attention à ça, nous dit-il. Ces dépliants datent de plus de cinquante ans. »

Le prospectus nous mettait également en garde contre la chenille de l'isia isabelle, un féroce insecte dévoreur de tissu. Au Somaliland, nous n'avons jamais aperçu l'ombre de cet insecte, et n'avons jamais rencontré qui que ce soit qui en eût même entendu parler. Quel auteur futé, de détourner ainsi notre attention vers des créatures imaginaires — s'il nous avait alertés sur les véritables difficultés, nous ne serions peut-être jamais partis, et notre vie entière en aurait été appauvrie.

Même l'histoire que nous étions parvenus à reconstituer grâce à des recherches dans les bibliothèques avait une signification limitée pour nous, bien que le récit des gloires et des disgrâces d'antan, le passage du temps sur ce coin de la planète aient eu de quoi titiller l'imagination. Nous partions pour ce pays que sir Richard Burton avait exploré il y avait si longtemps, persuadé que ses pas étaient les premiers qui comptassent réellement en Afrique de l'Est. Déguisé en marchand du nom d'Haji Abdullah, il avait alors prêché dans son arabe impeccable à la mosquée de Zeilah, où il avait été loué par les aînés de l'endroit, dont pas un ne connaissait le Coran aussi bien que lui.

Il arrivait cependant tard dans la série d'explorateurs qui s'étaient succédé au Somaliland. Cette terre désertique était connue dans l'Antiquité sous le nom de *Regio Cinnamomifera*, à l'époque où des navires d'Extrême-Orient y arrivaient chargés de cannelle qu'ils troquaient contre de l'encens et de la myrrhe, substances qui avaient alors une grande valeur et que les mages bien nantis achetaient parfois pour les offrir en cadeau. Là, les quarante saints du Hadramaout proclamèrent la Parole : *Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète*. C'était aussi un pays de guerriers, hommes courageux et cruels tel Mohammed Granye, dit le Gaucher, roi somali qui au seizième siècle conquit presque toute l'Éthiopie jusqu'à ce qu'il finisse par tomber sur les envahisseurs portugais, revêtus d'invincibles armures, venus à la rescousse de l'empereur chrétien copte en qui ils voyaient le légendaire prêtre Jean, chevalier blanc dans un continent noir, et qui se trouvèrent fort désappointés en découvrant leur erreur.

Pour de nombreux hommes et femmes, princes et gens du commun venant de lointaines forêts et des berges de fleuves aussi éloignés que le Niger, le

Somaliland était le terme d'un dur voyage et le début d'une vie de sujétion, car c'est là que les routes de l'esclavage arabes étaient apparues au bord de la mer, et c'est de là que des boutres transportant des cargaisons d'esclaves levaient l'ancre pour traverser le golfe d'Aden et vendre leur butin dans des marchés à viande d'Arabie. Dans ce même pays, au début de ce siècle, Mohammed Abdullah Hassan, surnommé le Mollah fou du Somaliland, combattit les Britanniques pendant des années et ne s'avoua vaincu que lorsque ses forts furent bombardés.

Nous avons lu sur ces événements, et y avons réfléchi. Mais ils ne pouvaient nous dire ce que nous trouverions là-bas à notre arrivée.

Enfin le *Tigre* accosta à Rotterdam. Il n'était pas trop tôt. Après avoir été snobés pendant une semaine par des commis d'hôtel qui avaient rapidement découvert notre impécuniosité, nous étions maussades et irritables. Nous sommes montés à bord sans enthousiasme, ne nous attendant à rien. À notre grande surprise, nous avons constaté que nous étions les seuls passagers et découvert nos quartiers qui s'étalaient devant nous : la suite du propriétaire, merveilleusement spacieuse, composée de trois pièces, regorgeant de cuivre poli, de peluche verte, d'acajou rutilant et, surtout, payée par la couronne. Une fois remis du choc initial, nous avons entrepris de nous adapter à notre nouveau statut.

« Il ne faut pas avoir l'air surpris, dit Jack en souriant tandis qu'il s'étendait langoureusement sur le canapé de velours édouardien. L'idée, c'est de tenir tout cela complètement pour acquis. » Mais je continuais à m'émerveiller, en particulier du fait que nous

dispositions de notre propre salle de bains. Au cours de l'année que nous avons passée à Londres, nous avons vécu dans un studio d'une pièce où nous partagions une salle de bains avec tant d'autres locataires que l'horaire des ablutions en soirée ressemblait à un tableau indicateur de gare.

Le *Tigre* fut notre chez-nous pendant un mois, au cours duquel nous avons acquis le plus grand respect pour les Norvégiens. En tant que passagers, nous devions être un embarras pour eux, mais ils ne nous témoignèrent jamais une froide politesse, et nous firent explorer le navire de fond en comble. Nous fûmes invités à monter sur le pont, et l'on nous permit de regarder dans les jumelles du capitaine. Avec Johan, le radiotélégraphiste, nous avons bavardé des écrivains américains modernes, honteux de ne rien connaître des écrivains norvégiens modernes. Hemingway était son préféré — voilà un écrivain qu'un homme pouvait comprendre.

Parfois, le soir, nous montions sur le pont et cautions avec le deuxième lieutenant lorsqu'il était de garde. C'était un homme costaud et rieur, qui avait beaucoup navigué dans les Indes occidentales. Il lui était déjà arrivé de ne pas voir sa femme pendant dix ans, nous dit-il. À Montréal, une fois, avec un compagnon, il avait fait monter deux filles à bord en douce. Les deux hommes avaient des cabines contiguës, et tout à coup, de l'autre côté du mur s'était élevée une voix inquisitrice.

« Marie, es-tu en train de faire quelque chose de mal ?

— Non, Germaine, répondit-on vertueusement. Pas du tout.

— Alors, rétorqua Germaine, prie pour le salut de mon âme. »

« Ah, ces Canadiennes françaises », dit le deuxième lieutenant. Son rire tonitruant roula sur la mer sombre.

Nous avons passé Noël à bord du *Tigre*. Les Norvégiens célébraient surtout la veille de Noël, où il y eut un festin gargantuesque et des cadeaux pour tous. On offrit à Jack une bouteille de scotch tandis que je reçus un petit cochon en pâte d'amande auquel était attaché un couplet :

*À notre petite invitée pleine d'entrain
Un heureux Julefest du marin !*

Ce soir-là, nous avons chanté des cantiques en norvégien, avec l'aide d'aquavit et de recueils de chants, même si Jack et moi n'y comprenions qu'un mot, *alléluia*. Johan, qui avait découvert que les ancêtres de Jack venaient des îles Shetland, originellement colonisées par des hommes du Nord, bondit sur ses pieds et proposa un toast :

« À nos aïeux qui sont aussi les vôtres : les VIKINGS !

— *Skol !* » s'écria-t-on à la ronde. Ce fut un beau Noël.

À Gênes, le navire fit escale plusieurs jours. Nous nous sommes promenés dans les collines et avons contemplé la rude cité portuaire adoucie par la distance, les murs roses et jaunes qui semblaient propres et teintés de pastel bien qu'ils aient été en réalité sales et criards, le port avec les grands cargos rouillés chargés à ras bord de la proue à la poupe et les remorqueurs s'affairant tels des insectes affolés. Au cimetière de Staglieno, où les anges de marbre surgissaient comme des esprits vengeurs parmi les cyprès vert-noir et où les pauvres louaient des tombes pour sept ans, nous avons rencontré deux Anglais qui nous ont

avoué se demander s'ils n'avaient pas été mal avisés de vouloir visiter l'Italie au beau milieu de l'hiver. Il faisait un froid mordant, et nous étions aiguillés par un vent vif qui soufflait sans discontinuer. Nous avons marché avec eux afin de trouver un endroit où nous abriter et prendre une boisson chaude. Les Anglais avaient sûrement lu quelque part comment les sujets de Sa Majesté sont censés se comporter en pays étranger, car ils se sont montrés fidèles à l'idée qu'on avait d'eux. Ils ont commandé du thé.

« Mais d'abord, a demandé l'un d'eux au propriétaire d'un ton anxieux, dites-moi, je vous prie, savez-vous le faire vraiment comme il faut ? »

À cette époque de l'année, la Méditerranée était véritablement la mer vineuse. Perchés sur le *Tigre*, fouettés par les vents, nous avons regardé les sauvages collines siciliennes glisser devant nous. À la nuit tombée, nous avons aperçu au loin une lueur rouge dans le ciel noir, le mont Etna en éruption. Et de temps en temps dans l'obscurité nous apercevions une phosphorescence, du plancton peut-être, qui moussait tout à coup dans les vagues et semblait se propager à la surface de l'eau comme un éclair dans un nuage. J'écrivis dans mon calepin : « Pour la première fois, j'arrive à croire que nous sommes dans des eaux du Sud. »

À Port-Saïd, mon premier aperçu des mystères de l'Orient a été une enseigne de Coca-Cola en arabe. Mais il y avait aussi des boutres, avec leur proue incurvée et leurs voiles triangulaires, de pauvres petits boutres de pêche, des filets suspendus à sécher entre les mâts, et de grands boutres de commerce venant des ports de la mer Rouge et d'aussi loin que

le golfe Persique qui arrivaient ici avec leur cargaison de dattes et de millet, ou de merveilleux tapis à motifs de Bassorah ou de Shiraz, peut-être fabriqués par des tisseuses qui avaient appris leur art dans l'enfance et dont on disait qu'elles finissaient par perdre la vue jeunes au-dessus de leur métier.

Nous sommes descendus à terre pour arpenter le labyrinthe de rues bondées où des constructions de terre peinte côtoyaient d'opulents immeubles d'appartements en stuc rose ou vert vif. Des rangées de palmiers dentelés bordaient les routes où d'invraisemblables charrettes tirées par des chevaux avançaient en cliquetant telles de vieilles gravures qui auraient pris vie. Et les gens — marchands se dandinant d'un pas lent et nonchalant en longue robe rayée et fez marron, mendiants pleins d'agilité clopinant derrière les touristes, fillettes dont les yeux exprimaient une connaissance trop précoce, soi-disant guides bourdonnant autour de nous comme les mouches de la cité, ouvriers parcheminés et bossus vêtus uniquement d'un lambeau d'étoffe passé autour de leurs hanches étroites, petits garçons en pyjama de coton flottant, hommes d'affaires en costume cintré et en souliers vernis fauves, policiers portant des hauts-de-chausses couleur sable et des bottes au genou, minces femmes égyptiennes voûtées tout de noir vêtues et portant l'épais voile du *purdah*¹, jeunes Égyptiennes occidentalisées aux longs cheveux noirs arborant de courtes jupes blanches et des chaussures à talons hauts incrustées de pierres du Rhin, prestidigitateurs de rue qui serraient un poing vide, l'ouvraient, et, abracadabra, révélaient un poussin vivant.

1. Le *purdah* (mot qui signifie littéralement « rideau ») est la pratique selon laquelle les femmes doivent échapper au regard des hommes. Margaret Laurence emploie le plus souvent le mot au sens de « niqab », voile que portent certaines femmes musulmanes. (*Ndlr.*)

Un personnage replet et bigarré s'avança vers nous d'un pas pressé. Vêtu d'un costume de gabardine, il ressemblait à une copie miniature du roi Farouk, avec verres fumés et panama. Port-Saïd était une ville de voleurs, nous apprit-il. Il veillerait personnellement à ce que nous soyons protégés de ces indésirables. Il se faisait appeler Billy the Kid, et nous dit qu'il pouvait nous obtenir tout ce que nous désirions pour un prix raisonnable : jumelles, appareils photo, montres. Nous l'avons remercié en déclinant son offre. Il trot-tina à nos côtés pendant un moment et finit par nous quitter pour une meilleure affaire en chantant *Rum and Coca-Cola*. Nous avons entendu l'écho d'une voix gaie comme celle d'un moineau :

« *Working for the Yankee dollah !* »

Au cours de l'après-midi, nous nous sommes débarrassés d'un bon nombre de ses semblables. Nous étions assez satisfaits de nous-mêmes ; il n'est pas si facile d'échapper aux griffes des requins et des escrocs. Nous avons flâné dans des bazars tendus de tapis en coton horriblement ornés de pyramides écarlates, de chameaux bleus, de tigres couleur jaune d'œuf. Nous avons regardé des sacs à main en alligator, dont certains étaient manifestement des imitations et d'autres pouvaient être authentiques, et toutes sortes de bijoux et de souvenirs bon marché. Puis, dans une échoppe d'une petite rue apparemment désertée par les touristes, nous avons découvert des boîtes à cigarettes garnies d'incrustations. Celles-ci étaient en ivoire, nous dit l'homme. Nous n'étions pas dupes. Nous savions qu'il s'agissait non pas d'ivoire mais de corne. Cependant, comme le motif nous plaisait, nous avons marchandé et fini par en acheter une. Cette boîte à cigarettes nous a suivis pendant des années, et elle en est venue, dans son vieil âge, à servir de boîte à crayons de cire pour nos petits-enfants. Quand on l'a oubliée dehors sous la

pluie, il n'y a pas si longtemps, une petite illusion s'est évanouie. Les incrustations n'étaient même pas en corne, elles étaient faites en papier mâché.

Qui se serait douté que l'air est si froid quand on franchit le canal de Suez ? Nous avons enfilé tous les pulls que nous possédions, nous sommes emmitoufflés dans des manteaux et, depuis le pont du *Tigre*, nous avons contemplé les rives toutes proches où des chameaux pataugeaient stoïquement dans le sable beige. L'eau était d'un bleu sombre, d'une couleur si profonde qu'on aurait dit qu'elle avait été teinte, et le ciel, constellé de particules de poussière, d'un violet stupéfiant. Des villages de maisons d'argile carrées glissaient devant nous, et des enfants déguenillés, et du bétail noir, et des femmes en *purdah*.

Puis les étendues désolées du désert, et le lointain sommet du mont Sinaï où Moïse reçut les Tables de la Loi. Et je me rappelai ce que j'avais lu par hasard à peine quelques jours plus tôt.

Prévoyant, Jack avait apporté *Guerre et Paix*, et s'était installé pour le lire à Rotterdam tandis que, ne m'étant pas munie de suffisamment de lecture, j'avais fait les cent pas dans la chambre jusqu'à ce que je découvre dans le tiroir d'une table de chevet l'omniprésente Bible des Cédéons et que je lise pour la première fois de ma vie les cinq livres de Moïse. De tous les livres que j'aurais pu choisir à cet instant, peu auraient été aussi pertinents, car les enfants d'Israël étaient des gens du désert, tout comme les Somalis, et des bribes de ces livres ne cesseraient de me revenir à la mémoire. *Il n'y avait pas d'eau à boire pour le peuple — le peuple y souffrit de la soif*. Ou, quand nous nous demanderions comment les nomades arrivaient à survivre et à garder espoir pendant la saison sèche : *Dans le désert, où tu as vu que l'Éternel, ton Dieu, t'a porté comme un homme porte son fils, dans*

tout le chemin où vous avez marché. Ou le verset qui m'a fait la plus forte impression, quand enfin et pour la première fois je fus moi-même une étrangère en terre étrangère, recevant parfois des paroles hostiles, et recevant aussi, en une occasion, de la nourriture et un abri au moment où j'en avais réellement besoin, de nomades qui en avaient à peine assez pour eux-mêmes. Tu n'oppresseras pas l'étranger. Vous savez ce qu'éprouve l'étranger, car vous-mêmes avez été étrangers au pays d'Égypte.

Aden, la nuit. Les lumières de la rive semblaient frêles et vacillantes dans la noire immensité du ciel et de l'eau. C'était la croisée des chemins, car ici nous nous apprêtions à quitter le familier, le monde propre et bien ventilé du *Tigre* pour pénétrer dans quelque chose de tout à fait autre. À partir de ce moment, nous nous engagions dans un pays et une vie dont nous ne savions rien.

Penchés au-dessus du garde-fou, nous avons regardé nos caisses de livres et de vaisselle, nos malles de vêtements qu'on portait depuis le *Tigre* jusque sur la petite navette se balançant dans l'eau en contrebas. Tout était transporté sur la tête ou sur le dos de coolies. Un ouvrier de très haute taille, un pagne pour tout vêtement, se pencha et se campa sur ses larges pieds nus tandis que les autres hissaient sur son dos notre plus grosse malle. Ses jambes étaient si minces, pareilles à des roseaux, son corps tremblant et couvert de sueur était si émacié qu'on aurait dit qu'il allait céder et s'écrouler sous le fardeau. Personne ne semblait s'en faire. On s'inquiétait seulement que la malle ne glisse pour plonger dans les eaux du port. Ici, les biens coûtaient plus cher que les hommes. Ils étaient des millions comme lui, dans toutes les villes

d'Orient, des hommes doués de noms et de sens qui travaillaient pourtant anonymement, sans plus de sens que n'importe quelle autre bête de somme. Il me vint à l'esprit que les vers de Markham s'appliquaient mieux ici que n'importe où en Europe.

*How will it be with kingdoms and with kings...
With those who shaped him to the thing he is...
When his dumb terror shall rise to judge the world
After the silence of the centuries²?*

Le *Velho*, qui faisait poussivement la navette entre Aden et Berbera depuis Dieu sait quand, était un navire habité par des fantômes. Dans le bar, on continuait de ressentir la présence d'Anglais ayant rendu l'âme depuis belle lurette. Le placage jadis brillant s'écaillait sur les tables fixées au sol où les verres humides avaient laissé des anneaux lors d'innombrables cérémonies de bienvenue et de départ. Derrière le bar, une glace dorée et tarabiscotée reflétait sourdement les bouteilles de gin, de concentré d'orange et de jus de lime Rose's. Une forte odeur de fumée de tabac, de soupe au cari et d'eau de vaisselle sale flottait dans l'air. Les appuis-pieds en cuivre du bar avaient été usés par des décennies de bottes, les hommes s'y appuyant paresseusement, pleins de joie, alors qu'ils se dirigeaient vers Aden pour rentrer chez eux à l'occasion d'une permission, ou lourdement, tendus, tandis qu'ils retournaient au Somaliland. Dans certains cas, ç'avait dû être l'inverse : des hommes qui ne partaient en permission que parce que c'était obligatoire, d'autres qui étaient impatients de quitter Londres pour regagner un exil maintenant adoré. Ils étaient tous présents ce soir-là, pendant que

2. Les derniers vers de ce poème inspiré par le tableau *L'homme à la houe* de Jean-François Millet peuvent se traduire comme suit : « Qu'en sera-t-il des royaumes et des rois / De ceux qui ont fait de lui la chose qu'il est aujourd'hui / Quand sa terreur muette se lèvera pour juger le monde / Après le silence des siècles ? » (*Ndlr.*)

nous sirotions notre gin à la lime en réfléchissant au lieu et à ceux qui étaient passés ici avant nous.

Une firme de marchands de Bombay était propriétaire du *Velho*, qui pouvait accueillir neuf passagers de première classe, huit de deuxième et une quantité apparemment infinie de passagers de troisième classe. C'était le navire amiral de la flotte, nous apprîrent nos compagnons de voyage. Son navire-jumeau, l'*Africa*, n'était pas aussi luxueux. Notre cabine de première classe contrastait cependant vivement avec la suite que nous avions occupée à bord du *Tigre*. La pièce avait à peu près les dimensions d'une boîte d'allumettes, et le commis indien qui nous avait accompagnés à bord nous avait conseillé d'entasser le plus de bagages possible dans la cabine avec nous.

« Sans quoi, monsieur, il se pourrait que vous les cherchiez le lendemain matin, mais en vain, oh mon Dieu oui. »

Les matelas posés sur les étroites couchettes en planches rugueuses étaient remplis de paille, et remarquablement minces. La teinte bleue des draps laissait supposer qu'ils avaient servi pendant la dernière douzaine de voyages. J'avais la désagréable impression que nous n'étions pas les seuls êtres vivants dans cette cabine. J'aurais préféré rencontrer le fantôme du bar sous n'importe quelle forme visible plutôt que l'essaim de créatures ailées et de bestioles aux pattes innombrables dont mon imagination me disait qu'elles s'apprêtaient à surgir de la moindre fissure dans les poutres, de chaque brin de foin de ma paillasse. Les bruissements et les légers grattements se poursuivirent toute la nuit, et je restai aussi raide que le bronze, yeux ouverts.

Avec la calme logique qui le caractérisait, Jack conclut qu'on ne pouvait rien faire au sujet de la

cabine, aussi se glissa-t-il sur sa couchette, où il s'endormit instantanément. Résultat : le lendemain matin, il se sentait d'attaque, prêt à tout, tandis que j'étais nauséuse et irritée.

« Dans cette région du monde, dit-il en se rappelant les années qu'il avait passées en Inde durant la guerre, il faut apprendre que si tu ne peux pas changer quelque chose, il ne sert à rien de t'inquiéter à ce sujet. »

Il avait raison, mais il faudrait plusieurs mois avant que je puisse me coucher en chien de fusil sur la banquette de la Land Rover et me réfugier tranquillement dans le sommeil lorsque, la route s'étant mystérieusement perdue dans le désert, nous n'avions aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions. Cette nuit-là, dans le golfe d'Aden, j'aurais été incapable d'imaginer qu'un jour les couchettes du *Velho* me feraient l'effet de draps de soie dignes du palace d'un sultan.

Le second du navire possédait un mince visage tendu et une barbe de feu. Il avait sans doute un regard pénétrant, mais ses yeux étaient toujours dissimulés derrière des verres fumés. Il rôdait silencieusement sur le navire sans échanger un mot avec qui que ce soit. Le capitaine était un vieil Écossais qui avait travaillé en Orient pendant plusieurs années. Il était toujours tiré à quatre épingles, ce qui tranchait avec son navire encrassé. Comment s'était-il retrouvé là, à commander cette minuscule épave faisant la navette d'Aden à Berbera avant de revenir à Aden, éternellement, sous le soleil accablant ? On ne le saurait jamais. Lorsque je discutai avec lui, il ne parla que d'une chose : son dernier séjour en Écosse. Je supposai qu'il en était revenu récemment.

« Oh, non, me dit-il quand je lui posai la question. Il y a sept ans de cela, ma belle. »

Le radiotélégraphiste était un jeune Égyptien, chrétien copte. Il menait une vie solitaire à Aden, car il n'appartenait ni à la communauté chrétienne ni à la communauté musulmane. Il aimait le jazz et s'en-nuyait du Caire. Quand nous ne fûmes plus qu'à une faible distance d'Aden, il eut un rire acerbe.

« Je peux les entendre d'ici, mais ils ne m'entendent pas. » Son poste émetteur à éclateur était si vétuste qu'il ne pouvait communiquer que lorsque le navire se trouvait à environ un kilomètre et demi de la côte. Dès que nous avons pu le faire sans trop attirer l'attention, nous sommes montés sur le pont pour inspecter les canots de sauvetage. Ils ne semblaient guère nombreux.

Parmi les Européens à bord se trouvaient deux sergents de l'armée, qui revenaient de permission bien à contrecœur.

« C'est votre première fois dans le coin ? nous demanda l'un d'eux sur un ton à la fois triomphant et lugubre. Vous allez détester. Y a rien qu'un fichu gros désert. La colonie a le plus haut taux de suicide chez les Européens — vous saviez ça ? Il y a un tas de types qui vivent là, tout seuls, dans des avant-postes, voilà pourquoi. Ils finissent par perdre la carte. »

Il y avait aussi chez les passagers faisant la traversée avec nous un civil membre de l'administration qui nous conseilla, sur le ton de la confiance, de nous méfier du service des Travaux publics.

« Il est de notoriété publique, dit-il douloureusement, que les gens des T.P. s'occupent d'abord des

leurs. Ils accaparent tous les meilleurs meubles et la plomberie la plus fonctionnelle. C'est choquant. »

Quand il apprit que Jack devait être associé aux Travaux publics, il se fit plus réservé pour un temps, mais retrouva bientôt son amabilité et nous dit combien la traversée d'Aden à Berbera était plus agréable que le trajet de retour.

« En revenant à Aden, expliqua-t-il, le bateau est plein de chameaux. Ils font le voyage avec les Somalis, sur le pont de troisième classe. Ils braillent et grognent pendant toute la traversée, et la puanteur est atroce. »

Les Somalis qui s'entassaient en troisième classe dormirent dehors sur les ponts cette nuit-là. C'étaient pour la plupart des hommes de haute taille, émaciés, sur le visage desquels se mêlaient des traits négroïdes et arabes. Ils portaient des pagnes semblables à des tuniques appelés *lunghis*, attachés à la taille et tombant juste sous le genou. Les étoffes de coton de ces pagnes étaient de toutes les couleurs et de toutes les variétés : splendides plaids, rayés ou unis, verts, magenta et mauves. Autour de leurs têtes s'enroulaient des turbans lâchement noués, roses, blancs, bleus. Les rares femmes somaliennes à bord contrastaient avec les hommes aux manières assurées et bravaches. Elles avaient des traits doux, d'immenses yeux bruns limpides, et plusieurs avaient le teint plus clair que celui de leurs compagnons. Les jeunes femmes qui n'étaient pas mariées portaient de longues robes de toutes les couleurs, mais les épouses étaient drapées de noir et de rouge. Toutes portaient sur la tête des foulards qui flottaient derrière elles dans la brise. Les femmes marchaient d'un pas si timide et si léger, paupières baissées, que je m'imaginais qu'elles devaient être des créatures délicates et dociles.

Belles, un grand nombre d'entre elles l'étaient assurément, et délicates, elles pouvaient certainement l'être quand le cœur leur en disait. Mais dociles... dociles comme Antigone, dociles comme Médée ! Je ne connaissais pas à l'époque Safia, ou Shugri et sa mère, ou la fière Saqa, ou la vieille femme de Balleh Gedid.

Berbera vue de l'eau avait l'air accueillante. La mer était calme et turquoise, et la rive égale était faite de sable jaune. Quelques palmiers et poivriers poussaient autour de la ville, où les maisons pâles paraissaient d'un blanc pur, leurs taches dissimulées par la distance. Le fin minaret pointu d'une mosquée s'élevait au-dessus des habitations trapues. Au-delà de la ville, les collines bleu-brun semblaient plus douces, moins périlleuses qu'elles ne l'étaient en réalité. Berbera étant dépourvue de port, nous avons jeté l'ancre au large et une navette gouvernementale est venue au navire. Jack partit à terre voir quels arrangements avaient été faits pour nous — si tant est qu'il y en ait eu — et je restai à bord du *Velho* pour garder nos effets. Quelque temps après, Jack revint accompagné d'un jeune Somali.

Il s'appelait Mohamed et semblait avoir environ dix-huit ans ; vêtu d'un pagne violet et d'une chemise blanche propre, il avait une expression peu avenante, et arborait une petite moustache noire qui ne semblait pas à sa place dans son jeune visage. Il serait notre boy. Mal à l'aise, j'avais l'impression qu'il avait été embauché trop vite. Nous ignorions tout de lui. Pour ce que nous en savions, ce pouvait être le pire filou de Berbera.

« Le contremaître des T.P. le connaît, me rassura Jack, et pense qu'il est probablement honnête. Je l'ai pris à l'essai seulement. Il fera l'affaire dans l'immédiat. »

Cela me paraissait absurde. Je ne comprenais pas pourquoi il nous fallait quelqu'un si vite. Avec une patience qui déclinait, Jack tenta d'expliquer.

« Nous ne sommes pas à Winnipeg ou à Londres. On ne trimballe pas ses propres valises, ici. Ça ne se fait pas, c'est tout. Nous ne sommes peut-être pas d'accord avec le système, mais c'est comme ça. Autre chose : il nous sera utile dans les boutiques. Si tu achètes quoi que ce soit toute seule, dans le temps de le dire tu vas sans doute te faire rouler par les marchands du coin. »

Le rôle de Mohamed en l'occurrence consistait donc apparemment à veiller à nos intérêts, et ce jour-là il fit montre d'un enthousiasme sans borne, manifestement désireux d'obtenir le poste. Il porta les valises, transmit les instructions de Jack aux coolies somalis, me mit en garde tandis que je descendais dans la navette qui attendait.

« Memsahib — vous devez faire le pas prudent-prudent... »

Ce numéro m'amusait en même temps qu'il me désolait. Je ne pouvais supporter l'idée de me faire appeler « Memsahib », mot qui me semblait lourd de connotations trahissant l'oppression et le paternalisme de l'homme blanc, tout ce en quoi je ne croyais pas. En outre, je n'étais pas certaine que j'arriverais à m'accommoder de serviteurs. Quand j'étais enfant, dans une ville des Prairies, nous avions eu une série de filles de maison, mais on n'aurait pas pu les qualifier de servantes, elles auraient été mortellement insultées par le terme. La déférence de Mohamed me gênait. J'avais toutefois tort de m'inquiéter, car il n'avait pas cette détestable humilité — pas plus qu'aucun des Somalis que j'ai rencontrés. Mais je n'avais aucun moyen de le savoir à ce moment-là.

Mohamed, engagé si rapidement et sur une base temporaire, fut la première personne à qui j'ai adressé la parole au Somaliland. J'aurais été étonnée d'apprendre qu'il serait aussi, plusieurs mois plus tard, la dernière personne que nous verrions avant notre départ.

La navette mit le cap sur Berbera, je m'accrochai à mon chapeau de paille à large bord et sentis l'écume chaude et salée sur mes bras. Un coolie somali était perché sur la proue, et quand le bateau s'éleva, emporté par une série de vagues soudaine, je vis son visage contre le ciel. C'était un visage que j'étais incapable de déchiffrer, un visage brun bien dessiné qui semblait dénué d'expression, comme si ce qui se trouvait derrière ses yeux allait demeurer soigneusement caché.

Je me demandai si c'était là le visage de l'Afrique.

PREMIERS PAS

Sir Richard Burton, sans doute le plus curieux et le plus insatiable des voyageurs, tenait les Somalis en piètre estime. À ses yeux, ils étaient stupides, crasseux et, plus grave encore, pauvres et musulmans. Comme il s'était attendu à les trouver dès le départ. Avant même d'entamer le voyage qu'il relata plus tard dans son ouvrage *Premiers pas en Afrique de l'Est*, ses préjugés étaient fermement ancrés. Érudit ferré en littérature et en philosophie arabes, Burton, qui ne s'était jamais senti autant chez lui, de la façon la plus vraie et la plus intime, que dans les déserts et les étranges cités de l'Arabie, avait éprouvé une inimitié immédiate pour les Somalis — essentiellement, à mon avis, parce qu'ils se trouvaient à n'être pas des Arabes.

En mettant le pied sur la rive, tous les voyageurs ont leurs préjugés. N'étant pas une érudite ferrée en littérature arabe ni en quoi que ce soit d'autre, je n'avais pas d'idée préconçue précise de ce qu'étaient les Somalis, ou de ce qu'ils devraient être. Mes préjugés étaient ailleurs. Je croyais que l'on pouvait

justement qualifier d'impérialistes la vaste majorité des Anglais des colonies, et j'avais sur l'impérialisme une opinion bien arrêtée : j'étais contre. J'étais née et j'avais grandi dans un pays qui avait jadis été une colonie, un pays dont plusieurs croyaient qu'il souffrait toujours du colonialisme, et comme la plupart des Canadiens j'étais prompte à m'offusquer d'un certain type d'Anglais qui estimait jouir d'une supériorité de droit divin sur les peuples inférieurs sans foi ni loi. Les gens de ma génération gardaient le souvenir des derniers *remittance men*, cadets languissants de familles fortunées, des hommes qui auraient été bien incapables, leur vie en eût-elle dépendu, de réparer une voiture ou de conduire un tracteur et qui considéraient avec une condescendance amusée ceux qui savaient le faire, des hommes qui s'étaient imaginé qu'ils venaient s'établir dans le Nord sauvage et qui, dans nos villes des prairies et des montagnes, n'avaient jamais trouvé une occasion de changer d'idée.

Alf fut le premier Anglais que je rencontrai au Somaliland. La mi-trentaine, c'était un homme mince aux traits aiguisés et aux épaules légèrement voûtées, la moustache clairsemée et l'air plutôt inquiet, d'une inquiétude pessimiste, comme s'il croyait dur comme fer être destiné à poser le pied sur la pelure de banane que des milliers d'autres avaient enjambée sans mal avant lui. Il était contremaître au département des Travaux publics et célibataire, et il offrit de nous héberger pour la nuit.

« Évidemment, le télégramme que vous avez envoyé d'Aden est arrivé il y a seulement une heure ou deux, dit-il d'un ton morose avec son puissant accent des Midlands. C'est pour ça que personne n'est allé vous accueillir sur le *Velho*. Ça ne rate jamais. C'est la seule chose à laquelle on puisse vraiment se fier, ici — rien ne se passe jamais comme il faudrait. »

Il vivait seul dans une haute construction aux allures de grange antédiluvienne, une maison de deux étages dotée d'immenses fenêtres et de lourds volets en bois. Des couteaux et des lances somalis étaient accrochés aux murs, mais, ces humbles décorations mises à part, la demeure paraissait nue, presque inhabitée. Des geckos, petits lézards aussi transparents que de la gélatine, filaient sans arrêt au plafond, révélant leurs organes palpitants et leur échine, regardant d'un œil froid les êtres humains en contrebas.

« Qu'est-ce que vous buvez ? » demanda Alf.

En Angleterre, nous arrivions à nous offrir une bouteille de cidre de temps en temps, et nous fumions des *Weights* ou des *Woodbine*, moitié prix et moitié plus petites. À ce moment, en découvrant le bar généreusement garni d'Alf et les boîtes ouvertes de cigarettes pleine grandeur qui traînaient sur des guéridons, il nous a semblé que, quels que soient les inconvénients de ce pays, il ne serait pas entièrement dénué d'avantages.

Alf était là depuis vingt et un mois sans interruption, ce qui était un long séjour à Berbera, trop long, surtout pendant le *kharif*, le vent chaud de la saison de la mousson. Tandis qu'il nous parlait de lui et de son travail, il se mettait à bégayer légèrement, et puis ses mots se tarissaient, comme s'il avait oublié ce qu'il voulait dire. Il arrivait qu'il ne nous entende pas quand nous parlions.

« Désolé, disait-il avec un froncement de sourcils embarrassé, je crains de n'avoir pas compris. »

Arpentant la maison après le souper avant que nous nous rasseyions tous pour discuter, il chantonait d'une voix de ténor enrouée et se parlait à lui-même sur un ton tout ce qu'il y avait de plus naturel,

sans affectation aucune, se répétant qu'il avait tort de tant fumer, ou qu'il devait rappeler à Jama de s'occuper au plus vite de la Land Rover de la police.

Alf était un homme simple et pratique. Il aimait que les choses soient faites comme il faut. Dans la plupart des cas, ici, elles n'étaient pas faites comme il faut, et il était toujours difficile de dire à qui en revenait la faute. La tristesse et le découragement l'avaient gagné devant ce qu'il appelait l'« obstructionnisme » des Somalis. Il voulait leur enseigner à entretenir la machinerie, à construire et à réparer des routes. Pourquoi refusaient-ils de le laisser faire ? Il ne savait pas. Il savait seulement qu'il lui fallait continuer son travail et ne pas laisser les choses se dégrader outre mesure. Il n'était pas amer, simplement surmené et souvent mystifié par le fait que les Somalis ne considéraient pas ce travail avec le même sérieux que lui. Il prenait cependant garde de ne pas mettre tous les Somalis dans le même panier. Quand il parlait de son équipe, il retrouvait sa ferveur : Ali était un mécanicien prometteur, et on ne pouvait trouver meilleur chauffeur que Farah.

Mais les difficultés étaient tellement nombreuses. Des bris d'équipement survenaient sans cesse, et il fallait des mois avant que les pièces de rechange n'arrivent d'Angleterre. Il n'y avait jamais suffisamment d'argent dans les fonds alloués au service pour se procurer de nouveaux équipements. Et il y avait sans cesse des ennuis au sein des bandes d'ouvriers. Il était souvent impossible de déterminer quelles étaient leurs doléances du moment, car ils parlaient tous à la fois. Les Somalis étaient bavards comme des pies, disait-il — ils étaient prêts à se disputer toute la nuit pour peu que quelqu'un soit disposé à les écouter.

Comment expliquer un tel être ? Il est plutôt facile d'étiqueter quelqu'un de loin, mais comment peut-

on taxer un homme d'impérialisme quand il vous explique, navré et perplexe, qu'il a essayé de former une équipe de soccer mais que les Somalis n'ont pas eu l'air de se prendre au jeu ?

La moustache effilochée d'Alf, ses yeux inquiets et sa pâle tignasse devinrent un spectacle familier pour nous au cours des mois qui suivirent, lorsque nous quitions Sheikh pour Berbera afin de nous y approvisionner. Peu à peu, j'en vins à me dire que s'il avait vraiment saisi à quel point son travail était difficile, il aurait laissé tomber. Il n'avait cependant aucun don pour l'analyse, ce qui était sans doute aussi bien, car en essayant de transformer des gardiens de chameaux en chauffeurs de camions et des nomades du désert en mécaniciens des villes, il s'évertuait à bâtir un pont qui aurait enjambé d'un coup des siècles et des océans. Il continua à leur parler à travers le filtre de sa propre culture tandis qu'eux continuaient de l'entendre et d'interpréter ses paroles à travers le filtre de la leur, bien différente. Pas étonnant qu'ils aient été en désaccord la moitié du temps.

Sa tâche consistait à s'occuper de choses matérielles et tangibles, de poids lourds et de niveleuses, et pourtant une foule de questions intangibles le taraudaient tel un essaim de moustiques paludéens. Qu'est-ce que l'équipe affectée à la route voulait dire lorsque ses membres se plaignaient que le contre-maître était comme une hyène à la saison sèche ? Jama disait-il la vérité quand il affirmait que la clé à molette avait été égarée ? Abdillahi comprenait-il réellement l'embrayage du nouveau trois-tonnes, ou bien faisait-il semblant de comprendre pour lui être agréable ? Qui était cet étrange vieux ronchon à barbe qui était débarqué et avait parlé sans discontinuer pendant une heure la veille, et pourquoi avait-il présenté cette requête pour le compte d'Omar, congédié trois mois plus tôt ? Il n'y avait jamais de réponses.

Les mois suivants, nous avons entendu quelques-uns des jeunes administrateurs anglais converser avec Alf. *Ce cher vieux Alf* — le ton était jovial quand ils le priaient de réparer leurs véhicules en priorité. Mais ils ne l'invitaient pas à leurs soupers.

Il lui arrivait de céder à l'abattement, et il marmotait avec irritation à la fois contre les Somalis et contre l'administration. Mais il ne jetait pas l'éponge. Les routes finissaient par être réparées, les camions étaient entretenus. La section des transports avait souvent des airs de comédie des erreurs — instructions largement mal comprises, outils égarés ou abîmés, véhicules rendant l'âme —, mais elle continuait néanmoins de fonctionner.

Alf n'était pas unique. Il n'était pas même singulier. En d'autres moments et d'autres lieux, nous avons rencontré nombre de contremaîtres comme lui, des hommes mal acceptés par leurs compatriotes expatriés plus instruits, et que les Africains jugeaient excessivement capricieux.

Je finis par trouver que l'homme avait quelque chose de quasi héroïque, ce qui l'aurait horriblement gêné et qu'il se serait empressé de nier. C'était un type ordinaire — jamais il n'avait prétendu le contraire. Le travail était correct, à ses yeux, et mieux payé que d'autres boulots au pays, mais il n'avait jamais l'impression de faire beaucoup de progrès.

Des routes sillonnent l'Afrique ; ce ne sont pas de bonnes routes, mais elles sont à tout le moins praticables. Des camions roulent sur ces routes, et une ou deux générations d'Africains savent conduire et entretenir ces camions. Un grand nombre d'Européens ignorent un aspect de ce réseau, qu'un grand nombre d'Africains refusent de voir, et en vérité cela importe peu. Mais je me demande parfois si Alf lui-

même saurait dire qui a construit ces routes et enseigné à conduire aux jeunes villageois et aux gardiens de chameaux.

Dans un camion emprunté, nous avons traversé en bringuebalant les plaines desséchées de Guban à Hargeisa le lendemain de notre arrivée au pays. Seuls quelques buissons flétris et couverts d'épines poussaient dans cette étendue désertique où parfois apparaissait un point d'eau boueux ou le lit asséché d'une rivière. Le paysage était incroyablement vide, le ciel ouvert d'un côté à l'autre de l'horizon. Du mica étincelait dans le sable brun pâle coulant en longues dunes nervurées. Ce ne semblait pas un endroit propice à abriter quelque créature vivante. Même la vie des buissons épineux qui enfonçaient leurs racines et trouvaient leur nourriture dans ce sol inhospitalier ne paraissait tenir qu'à un fil, comme s'ils étaient susceptibles à tout moment de lâcher prise, de se dessécher tout à fait et d'être emportés par le vent.

Mais le paysage n'était pas vide. Une silhouette apparut debout contre le ciel, un berger somali, très droit et calme, qui nous contemplait avec un détachement hautain. Il portait un pagne brun-orange fait d'un coton qui avait dû jadis être blanc mais qui avait pris la couleur de l'eau vaseuse des puits où s'abreuvaient les chameaux. Il tenait sa lance sur une épaule. Ses moutons étaient rassemblés autour de lui, blanches créatures aux pattes fines et à la tête d'ébène, totalement dépourvues de laine, recouvertes seulement d'un court pelage semblable à celui du cerf. Il ne bougea pas, ne tourna pas la tête lorsque nous passâmes devant lui à toute allure en soulevant des nuages de sable. À ses yeux, nous étions peut-être aussi éphémères que ces tourbillons de poussière qui

virevoltaient à travers le désert avant de disparaître sans laisser de traces.

La principale curiosité d'Hargeisa est la paire de collines que les Somalis appellent *Nasa Hablod*, les seins de la jeune fille. Au moment où nous sommes entrés dans la ville, j'ai compris le sens du mot *oasis* : après la pierre et le sable sans fin, après les lieux désolés où l'on ne pouvait trouver une goutte d'eau et où rien ne poussait, la vue soudaine de la végétation et des murs d'habitations humaines.

Le Club d'Hargeisa signifiait en fait le « club anglais », car nul Somali et bien peu d'Italiens y étaient invités. Le bâtiment se dressait, comme les bungalows européens, à bonne distance de la *magala*, la ville somalie. C'était une construction basse et étendue, entourée de poivriers au feuillage duveteux et d'acacias à la cime aplatie. Dans le jardin à l'avant poussaient les fidèles zinnias, les seules fleurs familières dont on peut être sûr qu'elles prendront racine en sol étranger, quoique même ces plantes aient été ici altérées, leurs teintes assourdies ou délayées en un assortiment de roses délavés et de jaunes boueux.

À notre réveil, tôt le matin, nous avons entendu une cacophonie de cris d'oiseaux et, regardant par la fenêtre, nous avons découvert des volatiles dont les ailes bleu paon et le poitrail doré tranchaient curieusement sur le paysage aux couleurs éteintes.

« Thé du matin, sahib. » Mohamed frappa à la porte et entra en portant un plateau imposant, et une fois encore il nous fallut expliquer que nous n'aimions pas boire du thé le matin.

« Je crois que vous ne l'êtes pas comme les autres sahibs », dit-il d'une voix perplexe.

C'était une remarque qu'il devait souvent répéter. Parfois, il l'entendait comme un compliment. Le plus souvent, elle trahissait une sorte de confusion. Dans les relations entre domestiques et employeurs, les règles régissant les comportements étaient ici empreintes de cérémonie, clairement définies. Si l'on passait outre ces règles, comment saurait-on quoi faire ou répondre ? Ce n'était pas facile pour nous de nous acclimater à la vie coloniale, et ce n'était pas facile pour Mohamed de s'acclimater aux libertés que nous prenions avec cette dernière. Nous avons toutefois fini par découvrir une explication satisfaisante : nous n'étions ni *ingrese* (anglais), ni *italiano*. Nous venions d'un autre clan, inconnu.

« Les Canadiens ils sont différents », disait-il, et cela recouvrait multitude de lacunes.

Jack passa plusieurs jours à faire des plans en prévision du début de son travail. Pour ma part, je fis mon entrée dans la communauté européenne grâce à une vénérable institution : le thé d'avant-midi. Lors de ces réunions, quelques-unes des Anglaises de la station eurent la bonté de me prodiguer divers conseils. Mon seul ennui consistait à déterminer lesquels je devais suivre, puisque leurs avis étaient loin d'être unanimes. Leurs adages allaient comme suit :

Toujours verrouiller la porte de la réserve, sans quoi vous vous ferez dévaliser par vos domestiques.

Ne jamais verrouiller la porte de la réserve, sans quoi vos domestiques mécontents trouveront d'autres moyens de dérober de la nourriture.

Sous aucun prétexte n'avoir la sottise d'accorder une avance sur le salaire à son cuisinier ou à son boy, car cela incite à l'imprévoyance financière.

Il est acceptable de leur accorder une avance sur leur salaire, dans la mesure où ils comprennent ce qui devra être remboursé chaque mois.

Ne jamais manger de feuilletés au cari faits en ville, ou vous attraperez la dysenterie.

Les feuilletés au cari sont parfaitement inoffensifs, car le cari agit comme un préservatif.

Ne jamais acheter du bacon du Kenya : il est trop cher et vous donnera probablement la trichinose.

Toujours acheter du bacon du Kenya ; il est excellent et offert à prix raisonnable.

Ne jamais engager une *ayah* somalie pour prendre soin des enfants ; ces filles ont des mœurs dissolues — sans quoi, comme elles sont musulmanes, elles ne travailleraient pas.

Toujours employer une *ayah* ; les serpents et les scorpions posent un péril mortel pour les enfants, qui doivent faire l'objet d'une surveillance de tous les instants.

Je leur exposais que je n'avais pas encore d'enfant, mais que si j'en avais, je n'en confierais certainement pas le soin à qui que ce soit, fût-ce à une nounou anglaise chevronnée.

« Oh..., disaient-elles en haussant très légèrement les sourcils, dans ce cas... »

L'explication qu'elles se faisaient à mon sujet était pour l'essentiel semblable à celle de Mohamed : je venais d'un autre pays. Elles haussaient les épaules et souriaient, un tout petit peu crispées, peut-être, mais poliment. Plus tard, je me suis dit qu'au cours de ces

premiers jours de notre mission, bon nombre de memsahibs devaient m'avoir considérée avec plus d'indulgence que j'en avais pour elles. À l'époque, je ne voyais que la distance qu'elles marquaient entre elles et les Somalis, qu'elles avaient tendance à considérer avec condescendance, voire avec un mépris ouvert. Je n'avais pas conscience à ce moment du terrible ennui qui affligeait certaines de ces femmes, du sentiment qu'elles avaient de mener une existence sans but, dans un vacuum. Je ne voyais pas non plus le besoin que plusieurs éprouvaient de créer ici, dans le désert, une réplique miniature de l'Angleterre, ni l'immense effort qu'elles consacraient à une tâche vouée à l'échec.

Il est deux matières seulement où leurs conseils se recoupaient et faisaient consensus. Je décidai qu'il serait prudent de suivre ces deux-là.

Faire bouillir toute eau destinée à être bue.

Prendre chaque jour un comprimé antimalarique.

La *magala* d'Hargeisa était à son plus beau la nuit, quand la lueur laiteuse de la lune se répandait sur la ville, blanchissant la saleté qu'on y voyait durant le jour. Les caniveaux suppurants, le crépi lépreux de la mosquée, les murs de boue jaunâtres des salons de thé ramassés autour de la place du marché — à la lueur de la lune, les plaies de tous ces endroits avaient l'air saines. Les habitations somaliennes, des huttes en forme de ruches faites d'une robuste herbe tissée, baignées de fumée et mouchetées de brun par les pluies, paraissaient adoucies, et jusqu'aux échoppes des marchandes de tissus, harpies impassibles dont

on apercevait les formes anguleuses à travers le *purdah* de leurs volets gris, semblaient moins sévères.

À la dure lumière du soleil, c'était autre chose. Peu après notre arrivée, je décidai de me rendre en ville pour jeter un coup d'œil aux boutiques. Comme je n'avais pas de moyen de transport, j'y allai à pied, car la ville n'était qu'à un quart de mille. Mohamed m'accompagna. Il s'était d'abord montré réticent.

« Vous n'allez pas là, memsahib. »

Mais quand je lui avais demandé pourquoi, il avait refusé de répondre, faisant allusion à un vague danger.

« Peut-être un petit ennui. »

Je ne pouvais prendre cet avertissement au sérieux. Haussant les épaules, il s'était résigné et, quelque peu gêné, m'avait accompagnée d'un pas traînant sur la route poussiéreuse.

Le jour, la ville était une vive assemblée de gens dépenaillés, un tumulte de voix. Sur la place du marché, des vieillards et des vieilles femmes parcheminés bavardaient, assis sous les acacias. Des hordes d'enfants, lestes et agiles comme des geckos, filaient parmi la foule. Des chameaux avançaient d'un pas lourd et renâclaient. Des hommes des plaines intérieures du Haud empilaient les peaux de mouton qu'ils étaient venus vendre en ville. Des ouvriers somalis chantaient d'une voix aiguë tout en travaillant à réparer la route. Un marchand indien, brun et charnu comme une prune de Damas, sirotait un thé épicé dans l'ombre. Des jeunes filles somalies marchaient d'un pas agui-cheur vêtues de leurs robes écarlates ou vertes, battant des cils devant les jeunes hommes. Quelques-unes faisaient mine de se dissimuler derrière le

pardah, jamais porté par les femmes du désert mais uniquement par les citadines, et levaient coquettement leurs voiles diaphanes juste au-dessus de l'arête du nez, ne laissant voir que leurs yeux. Ces yeux étaient cependant si expressifs que les jeunes filles ne semblaient avoir aucun mal à se faire comprendre des jeunes garçons qui traînaient au seuil des portes.

« *Bakchich ! Bakchich !* »

L'éternel appel à l'aumône. Tout à coup, j'ai pris conscience de la présence de ces files de mendiants psalmodiant leur plainte monotone devant les échoppes. Les vieux et les flétris parmi eux souriaient avec une sérénité sénile, espérant toujours le miracle sans cesse repoussé, la grâce d'Allah toujours refusée. Leurs robes en lambeaux flottaient comme d'anciens drapeaux de prière à une mosquée, et les griffes qui tenaient les bols en bois ne se distinguaient du squelette que par une peau aussi fripée et friable que du papier calciné. L'un d'eux se traînait grâce à deux blocs de bois fixés à ses mains, parce qu'il n'avait pas de jambes.

Parmi l'essaim de mendiants, plusieurs étaient des enfants, qui portaient les marques évidentes de leur profession : plaies purulentes sur leurs corps minces comme des brindilles, une épaule luxée, un moignon de jambe rabougri traîné lourdement, patiemment, dans la poussière. C'étaient les difformes, les faibles dans un pays où la vie était dure même pour les forts. Les musulmans, qui ont pour tradition de faire l'aumône, prennent soin de leurs pauvres et de leurs malheureux là où ils le peuvent. Ici, ils ne le pouvaient pas.

« *Bakchich*, piaillaient les enfants. *Bakchich.* »

Que faire ? Je leur donnai de l'argent. On fit pleuvoir sur ma tête les bénédictions d'Allah et, providentiellement libérée, je pus m'éloigner. Je ne pouvais cependant me leurrer : ces aumônes ne servaient qu'à apaiser pour un temps la conscience de qui les faisait, lui permettre de passer son chemin et de détourner les yeux. Qu'advenait-il de ceux qui ne recevaient même pas ces quelques sous de temps en temps ? Qu'arrivait-il quand il n'y avait pas d'argent ? S'ils ne pouvaient pas vivre, ils mouraient.

Quand je retournai au Club d'Hargeisa, je découvris que j'avais sans le vouloir provoqué un scandale. Les femmes européennes ne se rendaient pas seules dans la ville somalie, et nul Européen n'y allait jamais à pied. Cela ne se faisait pas, c'est tout. On m'apprit que plusieurs Européennes craignaient d'aller en ville, et ne le faisaient jamais. Je demandai pourquoi. Eh bien, on risquait de se faire lancer des cailloux, crier des noms. Les Somalis pouvaient se montrer extrêmement difficiles. Il transpara que quelqu'un m'avait signalée à la police et que tout l'après-midi j'avais été discrètement filée par deux agents somalis. J'étais à la fois amusée et fâchée. « Peut-être est-ce de la vue de la pauvreté que se gardent les memsahibs », écrivis-je dans mon journal. Et quant à la police : « Beaucoup de bruit pour rien. »

J'ignorais à ce moment l'ardeur du ressentiment des Somalis envers les conquérants chrétiens ou, si je la suspectais, j'avais vaguement l'impression qu'ils m'épargneraient leur amertume, car est-ce que je n'éprouvais pas de l'amitié pour eux ? Assurément, ils le verraient bien.

Mais ils me regardaient avec leurs propres yeux, et non pas avec les miens. Plus tard, quand j'eus vu à de nombreuses reprises les nuées de mendiants et les hommes du désert affamés qui menaient leurs

maigres chameaux boire aux puits à moitié taris de la ville, je me suis demandé si tous les bien nourris de cette terre — dont je faisais partie — n'avaient pas raison de craindre les rues poussiéreuses de la cité surpeuplée. Les mains ne se tendraient pas toujours en bénédiction pour remercier d'une pièce offerte facilement, et qui rendait certes la vie possible aujourd'hui, mais non pas demain.

UNE MAISON DANS LES NUAGES

Sur le toit du monde, dans les collines qui se dressaient, bleu-brun, crénelées, au milieu de la plaine brûlante, se trouvait Sheikh, quelques habitations disséminées le long des pentes et au creux de la vallée où, dans les branches tordues des figuiers gris, les pigeons verts faisaient leur nid. La bourgade tenait son nom d'un cheik adoré qui y vivait il y a longtemps. Les jours saints, les fidèles s'y rendaient à pied pour dire des prières sur la tombe blanche.

À l'époque où le gouvernement avait son siège à Berbera, Sheikh avait été la capitale administrative durant la saison chaude, mais désormais la vieille résidence du gouverneur général n'était plus guère utilisée. Son jardin était une jungle de bougainvilliers et dans l'étang asséché où nageaient autrefois les poissons rouges ne passaient plus que des lézards rayés qui se cachaient sous les fleurs tombées.

Basés à Sheikh, nous vivions dans une petite maison vert foncé située sur une crête à l'écart du village

principal, constitué des bungalows qu’habitaient quelques enseignants anglais et leurs épouses, et de l’école pour garçons somalie, la plus importante du pays. Des sacs de sable étaient posés sur le toit de notre maison pour éviter qu’il ne s’envole pendant les vents du *kharif*. Ces sacs lui donnaient l’air d’être faite de morceaux épars, comme une maison d’enfant construite à l’aide de cubes colorés et cimentée de pâte à modeler. Les sols de béton graveleux étaient imparfaitement recouverts de notre unique tapis de coton acheté à Aden, orné de fleurs orientales bleu et magenta, et portant la mention : *Made in Amsterdam*. L’âtre de pierres, merveilleux en apparence, ne tirait pas. Notre maison était éclairée par des lampes à pression à la paraffine qui fumaient et crachotaient, et nous gardions notre maigre ration d’eau dans des chaudières d’acier galvanisé. À mes yeux, toutefois, cette maison était parfaite, car c’était la première que nous ayons jamais eue. Avant cela, nous avions toujours vécu dans des appartements ou des meublés.

Je me mis aussitôt à l’ouvrage, déplaçai les meubles sans attrait, accrochai quelques gravures, me hâtai de coudre des rideaux dans une mince cotonnade bon marché, fabriquai des coussins pour les fauteuils et y brodai des escargots géants en laine olive et jaune parce que c’était le seul motif que je savais dessiner et que l’épais fil à repriser en faisait apparaître le dessin rapidement. J’avais du goût, mais aucune patience. Tout devait être fait immédiatement, à la seconde. Mohamed me regardait en branlant la tête, à la fois impressionné et troublé par ma fièvre de m’installer.

Je mis un terme à mon agitation après un certain temps et, regardant autour de moi, je m’aperçus que tout était tranquille. La terre n’était pas consciente de ma présence. Je pouvais entrer dans son calme ou pas, il n’en tenait qu’à moi. D’abord hésitante, car je

m'étais toujours enorgueillie d'être constamment occupée, j'y entrai. À ce moment-là je compris combien j'avais eu besoin de Sheikh, combien j'avais cheminé vers cet endroit pendant des années de bitume, de journaux aux manchettes catastrophistes et de radios aux voix surexcitées.

La nuit, nous nous couchions au son du vent qui bruissait, et le matin c'était le seul bruit que nous entendions à notre réveil. Je me levais et regardais par la fenêtre : toute la vallée était baignée de nuages. La lumière de l'aube était encore vacillante et incertaine, le soleil n'avait pas encore grimpé la passe de Sheikh. Nous sortions pour explorer notre territoire, et découvriions que les nuages du matin passaient si bas que nous marchions littéralement au travers. Ils tournoyaient autour de nous comme des houppelandes ou des volutes de fumée, et je n'en revenais pas qu'une telle chose fût possible : marcher dans les nuages.

Plus tard dans la journée, une fois les nuages dissipés, l'air était merveilleusement cristallin, comme l'eau d'une source. On était au cœur du *Jilal*, la saison sèche, mais à Sheikh les collines étaient encore mouchetées d'acacias et de poivriers verts qui poussaient au bord des ravines et des gorges. De notre porte d'entrée, nous voyions la silhouette des collines se dessiner contre le ciel, et des troupeaux de moutons semblables à des points blancs sur les pentes. De l'autre côté de la vallée, la tombe du cheik, en réalité faite de briques de terre chaulées, avait un éclat de marbre pâle dans le soleil. Près de notre maison paissaient les moutons et les chèvres. Les moutons ne mangeaient que l'herbe drue et fibreuse, mais les chèvres avalaient n'importe quoi. Elles étiraient le cou pour grignoter les feuilles des buissons, et nous comprenions pourquoi on les appelait « le fléau de l'Afrique », car elles étaient semblables aux sauterelles et

nulle plante n'était à l'abri de leurs bouches insatiables. Les animaux étaient gardés par une femme placide, vêtue d'une robe brune et portant sur la tête un foulard écarlate. Elle était parfois secondée par un petit garçon qui ramenait à l'ordre les retardataires à l'aide d'une badine d'herbe séchée.

Le jour, les seuls bruits que nous entendions, hormis le vent, étaient des bribes de cris d'oiseaux, le chant en mode mineur de Mohamed et Ismail pendant qu'ils travaillaient, le cri aigu du berger qui bondissait par-dessus des roches et des arbustes pour retrouver l'agneau ou la jeune chèvre qui avait été séparé du troupeau et qui bêlait tristement. Pas de téléphone ni de radio, pas de circulation ni de foules.

Nous avions bonne quantité de crises, mais elles étaient de nature bénigne, et même les craintes n'étaient guère menaçantes.

Une maison sans gecko est une maison sans chance. Si ce proverbe populaire disait vrai, notre maison devait être extrêmement chanceuse, puisque des cohortes de geckos vivaient à nos côtés. La nuit, ils se pourchassaient le long des murs, jouaient à cache-cache derrière nos gravures, en pépiançant sans arrêt :

« Chik-chik-chik... »

Je suivais leurs déplacements des yeux. Je craignais de détourner le regard, certaine que, si je m'y risquais, ils sauteraient immédiatement sur le dossier de ma chaise ou viendraient se débattre dans mes cheveux, en proie à une panique reptilienne. Ils étaient plutôt inoffensifs, mais me donnaient tout de même la chair de poule. Dans les coins, accrochés en grappes sur les murs, nous trouvions leurs œufs roses semblables à de la porcelaine. Quand les bébés

lézards émergeaient de ces œufs, il leur fallait un jour ou deux pour apprendre à marcher sur les murs et au plafond sans tomber. En attendant, les jeunes frétillaient et se tortillaient sur le plancher, créatures pas plus grosses qu'une aiguille mais aussi vives que des têtards. Mohamed remarqua ma peur, et ne se gêna pas pour l'exploiter. Il portait un jour des seaux d'eau chaude pour le bain quand il poussa un cri strident, comme s'il venait de tomber sur un cobra.

« Memsahib, venez vite ! »

J'approchai prudemment et découvris que plusieurs geckos adultes, cherchant la fraîcheur, étaient étendus paresseusement au fond de notre baignoire en ciment. Je reculai et Mohamed se plia en deux dans un paroxysme de rire silencieux. Imaginez quelqu'un qui a peur d'un gecko ! Incapable de contenir son hilarité, il sortit en titubant et se dirigea vers la cuisine séparée de la maison, où je l'entendis régaler le *yerki*, son assistant plus jeune, de l'histoire.

« *Wallahi!* Memsahib... »

Suivit un flot de somali, entrecoupé de rires. Je ne comprenais pas les paroles, mais j'étais capable de les imaginer sans trop de mal.

« Mon Dieu, tu n'as jamais rien vu d'aussi drôle de ta vie... »

Dans les collines, nous voyions des *dik-diks*, des cerfs à peine plus gros que des lapins qui avaient sur le dos un pelage court, gris-vert, et des poils roux pâle sur le ventre. Ils se fondaient parfaitement dans leur environnement fait de maigres buissons et de

cailloux, et nous n'arrivions jamais à les distinguer avant qu'ils bondissent tels des oiseaux apeurés et détalent à notre approche. Ils étaient presque trop craintifs pour ce monde. John, l'un des enseignants anglais, nous raconta que son chien avait un jour pris un *dik-dik* en chasse.

« La petite bête s'est écroulée avant que le chien l'ait touchée. Vous ne me croirez peut-être pas, mais je vous jure qu'elle était morte de peur. »

Mourir de peur — il y avait quelque chose de pitoyable et de répugnant dans cette mort.

Mohamed nous appela un matin pour nous montrer une horde de cochons sauvages poilus suivant un vieux sanglier au crin dru et aux défenses menaçantes.

« Bacon somali », dit-il en riant de sa propre blague, car nul Somali n'aurait consommé de porc sous quelque forme que ce soit, et même les *Ingrese* de notre espèce, qui mangeaient des mets impurs, n'auraient pas touché à ces cochons sauvages porteurs de maladies et infestés de vers.

Nous avons vu une famille de babouins que nous avons pourchassée sur une grande distance à travers les pentes dans l'espoir de l'observer de plus près. C'étaient de gros animaux agiles à la fourrure grise, à la face de chien et au postérieur glabre et écarlate. Les jeunes étaient confortablement perchés sur le dos de leur mère. Les mâles nous rendirent notre regard par-dessus leur épaule, nous lorgnèrent un moment et aboyèrent un peu, puis s'enfuirent d'un bond. Quand nous avons raconté cette rencontre à John, il a froncé les sourcils.

« Ce n'était pas très brillant, en fait. Il arrive que ces bêtes-là s'en prennent à un chien qui les poursuit, et qu'ils le taillent en pièces. »

Si les babouins s'étaient retournés contre nous, je n'aurais pas pu dire *Je vais maintenant me réveiller*, comme on le fait parfois au milieu d'un cauchemar. C'était tellement idiot d'avoir peur des geckos, aussi inoffensifs que des papillons, et de n'éprouver aucune crainte devant une bande de babouins. Je commençai à entrevoir que ces collines qui nous offraient leur calme exigeaient aussi de la circonspection.

Se montrer circonspect face aux animaux sauvages est relativement aisé. Face aux gens, ce n'est pas si facile. Jack s'en fut à Burao, et pendant son absence trois aînés somalis vinrent me voir. J'entrepris de leur expliquer le travail de Jack, me disant que si je n'en connaissais guère les aspects techniques, ils en savaient encore moins que moi sur la question. Le plus gracieusement du monde, je les invitai à entrer et demandai à Mohamed d'apporter le thé. Les trois vieillards s'assirent sur le bout de leur fauteuil, les mains serrées autour de leurs cannes noueuses. Mohamed entra avec le plateau de thé cliquetant et resta afin de nous servir d'interprète. Il semblait mal à l'aise, se trémoussait en faisant passer son poids d'un pied à l'autre, évitait le regard des aînés comme le mien et gardait les yeux fixés sur une poutre du plafond.

Les vieillards étaient excessivement polis. Ils hochaient la tête à la moindre de mes paroles, mais ne tentaient ni de poser des questions ni de discuter du sujet. L'un d'eux fit remarquer qu'il n'avait jamais, de sa longue vie, rencontré meilleure memsahib.

Il est de bon ton de paraître insensible à la flatterie, mais sous la surface subsiste la question pleine

d'espoir : peut-être dit-il vrai ? Je les escortai enfin jusqu'à la porte, me versai une tasse de thé tiède et m'assis au milieu de mes coussins brodés d'escargots pour me repasser la visite en mémoire. *Je m'en suis très bien sortie, je pense ; oui, j'en suis certaine.*

Mohamed entra en coup de vent, très agité.

« Memsahib ! Jamais vous ne faites cela, jamais dans l'avenir !

— Quoi ? » Prise de court, j'étais stupéfaite.

Il poussa un profond soupir, essuya la sueur sur son front, et m'expliqua, atterré, qu'une femme toute seule dans une maison ne doit jamais inviter des hommes à entrer, même s'ils ont près de quatre-vingts ans. Cela constituait un grave manquement à l'étiquette. En outre, les aînés ne pouvaient certainement pas discuter quelque question d'importance avec une femme.

La flatterie des aînés, je le voyais maintenant avec une douloureuse acuité, était uniquement dictée par le tact et visait à atténuer l'horrible honte que je devais ressentir après avoir commis une telle série d'impairs.

Quand les aînés revinrent à la maison, comme Jack était là, je n'eus qu'à m'effacer — ce qui, soit dit en passant, n'était pas chose facile pour moi. Ils entrèrent et s'installèrent dans les fauteuils sans manifester la réticence qu'ils m'avaient témoignée.

Haji Abu Jibril était un homme à la carrure imposante, à la mâchoire forte, portant la barbe teinte au henné que l'on permettait à ceux qui avaient accompli le *hadj*, le pèlerinage à La Mecque. Son turban brodé était légèrement de guingois. Par-dessus sa longue robe blanche, il portait une veste kaki incongrue

aux poches pleines à craquer. Ses bottes étaient énormes, ses lacets dénoués. D'une main, il brandissait une canne à pommeau d'argent. J'essayai de prendre sa mesure rapidement, m'imaginant qu'il était possible de jauger ainsi une personne d'un coup d'œil. Un homme de pouvoir, songeai-je, mais dont il fallait se méfier. Ses yeux n'avaient-ils pas quelque chose d'évasif, voire de fuyant ? Cela en dit long sur mon discernement. Au cours des mois qui suivirent, je découvris qu'il était en fait considéré comme l'un des aînés les plus sages et les plus respectés du pays.

Haji Yusuf lui emboîtait le pas, tel un suivant. C'était un homme efflanqué à l'air roublard, vêtu d'un pull à rayures violet et beige enfilé par-dessus sa mince robe rose, un homme au visage rusé qui avait l'habitude de cligner de l'œil avec une expression sagace. Il m'apparut tout de suite comme le chacal du lion, jugement qui ne se révéla pas entièrement faux.

Le troisième ressemblait exactement à l'image qu'on se fait d'un aîné. Du coin où j'étais assise en silence, ayant presque l'impression d'être en *purdah*, je considérai Haji Adan avec une approbation sans mélange. Il entra sans se presser, l'air ni orgueilleux ni contrit ; c'était un grand vieillard à la barbe grise taillée avec soin et aux traits fermes et harmonieux. Coiffé d'un turban rouge et jaune bien propre, et vêtu d'une robe verte immaculée, il avait des manières courtoises et dignes. Je lui fis tout de suite confiance, charmée par l'honorabilité de son apparence. Au cours des jours qui suivirent, il s'avéra toutefois être une sorte d'escroc en affaires, et il prit l'habitude de m'envoyer ses émissaires afin qu'ils me vendent à des prix exorbitants des tapis ornés de perles et des cuillères en bois sculpté. La sympathie qu'il m'avait initialement inspirée ne disparut toutefois pas, car il possédait un tranquille sens du sarcasme qui me

plaisait. Il prenait souvent plaisir à évoquer le passé et à se moquer des jeunes hommes dépourvus, disait-il, du courage de leurs ancêtres. Quand il entendit les rumeurs faisant état de la présence de lions dans les collines de Sheikh, Haji Adan me dit d'un ton plein de dédain que chaque fois qu'un jeune homme voyait un lapin, il croyait avoir affaire à un lion. C'était différent à son époque. *On avait des hommes en ce temps-là.*

Une fois le thé bu, les aînés suspicieux pressèrent Jack de questions. Mohamed, qui faisait office d'interprète, devint nerveux en raison des trésors de diplomatie qu'il devait déployer pour transmettre les paroles d'une partie à l'autre sans offenser qui que ce soit.

« Nous avons entendu dire que les *Ingrese* vont faire des *ballehs* dans le Haud », dit Haji Abu Jibril. Le mot *balleh* désigne, en somali, n'importe quelle fosse capable de servir de réservoir à l'eau de pluie. « Voici ce que nous voulons savoir : pourquoi faites-vous cela ? »

Jack tenait à ce qu'ils comprennent. Il expliqua que le gouvernement avait mis sur pied ce projet parce que les Somalis avaient besoin de points d'eau dans le Haud. Les aînés plissèrent les yeux et leurs visages se plissèrent pour former de minces sourires cyniques. Ils n'en croyaient pas un mot.

« Nous avons entendu dire, fit Haji Adan, que les *Ingrese* ont l'intention de construire de grandes villes pour eux près de ces *ballehs*, de sorte qu'il n'y aura pas là de place pour ceux de notre peuple. »

Comment faire entendre raison à ces trois vieillards exaspérants ? Jack, qui était un homme logique et se montrait parfois impatient avec ceux qui ne

l'étaient point, leur demanda s'ils pouvaient vraiment imaginer un grand nombre d'Anglais s'installant pour vivre de façon permanente dans les régions désertiques du Haud sans raison aucune. Ils le dévisagèrent avec des yeux vides. Ils pouvaient l'imaginer sans mal. Ce ne serait pas plus absurde que tout le reste de ce que faisaient les Anglais. Jack était irrité, et irrité contre lui-même de son irritation. Plutôt mourir que de les laisser voir son agacement. Il devint exagérément calme. Ces bavardages lui semblaient une perte de temps. Il voulait se mettre à l'ouvrage, non pas discutailler sans but. Mais ici, ce genre de palabres était nécessaire, et les aînés avaient tout leur temps.

« Les rumeurs sont fausses, dit Jack. Il n'y aura pas de villes européennes près des *ballehs*. »

Haji Yusuf, le rusé qui clignait de l'œil, s'insinua à l'avant-plan en lançant un regard oblique à son maître. Haji Abu Jibril demeura impassible, mais hocha la tête presque imperceptiblement. Avaient-ils planifié toute cette approche avant la rencontre ? C'était très probable. Nous ne faisons pas le poids face à ces fieffés conspirateurs.

« Il y a des gens qui disent, suggéra Haji Yusuf, que les *Ingrese* ont l'intention de creuser des *ballehs* et puis d'empoisonner l'eau pour que tous nos chameaux meurent. »

En traduisant cette tirade, Mohamed était sur des charbons ardents. Qui serait fâché, et contre qui ? À son air, on voyait qu'il aurait préféré se trouver à cent kilomètres de là.

« Et pour quelle raison les Anglais voudraient-ils empoisonner vos chameaux ? » riposta Jack.

Insinuation, réplique ; insinuation, réplique : la discussion ressemblait à un match de tennis. On tournait en rond sans arriver nulle part. C'était sans doute là l'intention des aînés. Il se peut qu'ils aient cru ou non les rumeurs. Tout ce qui les intéressait, dans cette joute verbale, c'était la réaction de Jack : comment argumentait-il, et quelle sorte d'homme était-il ?

Enfin, de façon surprenante, comme s'ils obéissaient à un signal convenu, les aînés hochèrent la tête. Très bien. Les rumeurs étaient fausses, ils le concédaient. Mais si c'était le cas, pourquoi le gouvernement ne payait-il pas simplement les Somalis pour qu'ils creusent leurs propres *ballehs* ?

« Les *ballehs* seront fabriqués à l'aide de machines, dit Jack. Nul homme ne pourrait creuser un *balleh* de cette taille à la main. »

Ils semblèrent satisfaits pour l'instant. Ils se levèrent et nous saluèrent cérémonieusement.

« *Nabad gelyo* — Que vous entriez dans la paix.

— *Nabad diino*, avons-nous répondu. La paix de la foi. »

Mais tandis qu'ils sortaient, nous nous sommes demandé pour la première fois s'il y aurait véritablement la paix. On rapporterait l'essentiel du discours de Jack aux nomades partout dans le Haud. Comment interpréteraient-ils ses paroles ? Le sens s'en trouverait-il détourné et perdu ? Nous avions présumé que les Somalis seraient naturellement heureux du projet visant à aménager des points d'eau dans le désert. À cet instant, nous constatons qu'ils n'étaient aucunement convaincus que cette entreprise visait à leur venir en aide.

Nous pressentions tous les deux que cette scène allait se répéter, en différents endroits, quantité de fois. Ce n'était pas une perspective agréable.

Coup de chance : nous avons rencontré deux personnes avec qui nous pouvions discuter de tout, librement, sans peser nos paroles. Jack réussissait mieux que moi à simuler la célèbre réserve anglaise, qui se manifestait par une extrême prudence dans les discours, mais elle ne nous venait naturellement ni à l'un ni à l'autre. Désormais, nous pouvions de temps en temps nous en dispenser.

Guś (qui s'appelait en vérité Bogomil, et dont le surnom se prononçait « Gouch ») était polonais. C'était un homme élancé au visage ouvert et presque oriental doté de hautes pommettes et d'yeux légèrement bridés. Il écrivait de la poésie dans sa langue.

« Bien sûr, ça ne sert à rien, disait-il avec une profonde mélancolie slave. Ma poésie ne peut pas être publiée en Pologne et, en Angleterre, qui serait intéressé à publier des poèmes écrits en polonais ? »

Il était d'humeur changeante. Sans crier gare, il se mettait à rire, nous régalaient de blagues somalies ou des fruits de son humour singulier, un peu macabre. Il parlait le somali plus couramment que tous les autres Européens de la colonie, car il était au pays pour effectuer des recherches sur la langue et sa phonétique.

« Écoutez cette blague somalie sur un Madhiban. Sa femme avait fait une fausse couche et l'homme était furieux. Quand ses amis lui ont demandé pourquoi il était si en colère, il a répondu : “Ah, voilà ! Ça

m'apprendra à ne rien verser dans un récipient à l'envers !" »

La femme de Guś, Sheila, était une Anglaise jolie et efficace. Elle s'occupait de tout en faisant si peu de manières que ce n'est que petit à petit que nous nous sommes rendu compte qu'elle était sans doute la seule Anglaise de toute la colonie à faire elle-même la cuisine.

« J'aime cuisiner, disait-elle. Alors pourquoi pas ? »

Guś mangeait compulsivement, mais n'engraissait jamais. Pendant la guerre, en fuyant la Pologne, il avait plusieurs fois failli mourir de faim. Quand il avait fini par gagner l'Angleterre, il s'était enrôlé dans l'armée polonaise de l'Ouest et, après la guerre, avait étudié à Oxford. Maintenant Sheila cuisinait pour lui avec une sorte de tendresse, comme si elle espérait compenser les épreuves qu'il avait jadis dû affronter. Elle préparait tous ses plats sur un minuscule réchaud Primus et réussissait même, à force d'ingéniosité, à faire cuire des biscuits en confectionnant une sorte de four à l'aide d'une casserole.

« Je n'ai pas vraiment l'impression d'être taillée pour être une memsahib », avouait-elle.

Je me disais exactement la même chose. De nous être découvertes mutuellement nous ragaillardit.

Guś avait pour assistant Musa, un Somali d'une beauté saisissante, mince, à la fine moustache de pirate. Orateur doué, il était un poète bien connu en langue somalie. Il possédait un subtil sens de l'ironie dramatique qui pouvait avoir raison d'un adversaire lors d'une discussion. Le soir, nous avions l'habitude de nous retrouver tous ensemble pour parler des coutumes, de la langue et de la poésie somalies.

« Le somali est une langue difficile et compliquée, nous disait Guś, mais très expressive. »

Une langue merveilleusement adaptée à la poésie, découvris-je, car nombre de mots comportaient une multitude de connotations. Un mot servait notamment à désigner un vent soufflant dans le désert, asséchant la peau et les membranes de la gorge. Certains termes étaient particulièrement lyriques, d'autres extrêmement précis. Un arbuste bas aux feuilles larges et souples et aux délicates fleurs violettes avait pour nom *wahharawallis*, ce qui signifiait « ce qui fait sauter les petites chèvres ». Il existait un terme pour nommer tout ce qui était doux au goût, même l'air frais. Le mot exprimant un état de bien-être signifiait littéralement : « avoir suffisamment d'eau dans le ventre ». Un risque ou n'importe quelle situation présentant un danger était *saymo*, le filet de Dieu.

« *Marooro* désigne une plante, dit Musa, qui a un goût acide le matin mais une saveur sucrée le soir. »

Sheila et moi, assises comme des acolytes, buvant ses paroles peut-être dans l'espoir d'en arriver à l'illumination, ne pûmes faire autrement que de l'interroger sur ce dernier terme. Qu'avait-il de si expressif ? Musa eut un sourire rusé.

« Eh bien, vous voyez, les Somalis l'utilisent souvent comme sobriquet pour une femme. »

Un soir, il me vint une idée. Certains des poèmes somalis pourraient-ils être traduits en anglais ?

« Absolument pas. C'est impossible. » La voix profonde de Musa, qui se faisait le protecteur de sa littérature, était catégorique. Personne ne saurait lui rendre justice. Il ne voulait pas voir les poèmes

massacrés par la traduction. De toute façon, il avait l'impression que pas un Anglais ne pourrait les comprendre pleinement. Leur sens continuerait d'échapper aux Anglais froids et dénués d'émotions. Comme il ne connaissait pas la poésie anglaise, il avait du mal à croire que les Anglais puissent parfois éprouver du désespoir ou de l'exaltation.

« Mais écoute, Musa... »

Pense à tous les Anglais au pays qui ignorent que les Somalis ont jamais composé un seul poème — pense à leur montrer une partie du *gabei* épique, du lyrisme du *belwo*. Tel était mon argument. Guś vit les possibilités immédiatement, mais Musa avait besoin de temps pour y réfléchir.

« Eh bien, je ne sais pas... »

Nous n'avons pas insisté, afin de ne pas le brusquer. Mais nous y reviendrions. Je savais que j'avais trouvé ce à quoi je voulais travailler pendant mon séjour ici. Mais je ne pouvais le faire seule. Arriverais-je à trouver des gens qui accepteraient de m'aider ? J'étais sûre que oui. En traversant la vallée pour rentrer à la maison ce soir-là, j'étais pleine d'enthousiasme.

« Ne t'emballe pas, dit Jack, souhaitant me protéger d'une déception. Ça ne fonctionnera peut-être pas.

— Oh, je sais. »

Mais je ne savais pas. Ce que je savais, c'est que cela fonctionnerait. Miraculeusement, et beaucoup plus tard que je ne l'aurais cru, ça fonctionna effectivement. Ce que j'étais loin de soupçonner, cependant, c'est que ce serait un « impérialiste » qui rendrait possible la publication de ces traductions.

Hakim vint prendre le thé. Comme il était beau, avec son nez aquilin et ses yeux profonds, vêtu de sa robe somalie et d'un couvre-chef brodé semblable à un tarbouche blanc. Nuur l'accompagnait, habillé avec une propreté scrupuleuse d'un pantalon kaki et d'une chemise blanche, portant un dossier renfermant quelques-unes de ses peintures, oiseaux, arbres nouveaux, fleurs, qui semblaient avoir été délicatement transplantés d'une tapisserie persane.

Il me semblait que je devais tout apprendre des croyances, des coutumes et des traditions somalies. Je supposais que ces jeunes hommes, qui étaient professeurs, seraient ravis de m'instruire. En quoi la dot somalie consistait-elle habituellement ? Les hommes aimaient-ils leurs femmes, ou les considéraient-ils comme leur propriété ? Une femme avait-elle le droit de divorcer de son mari en cas d'adultère ? Les Somalis croyaient-ils à la magie ? La clitoridectomie rendait-elle les femmes somalies incapables d'éprouver du plaisir lors des rapports sexuels ? Lorsqu'un homme devait, en vertu du Coran, épouser la veuve de son frère, comment se sentait-il ? Hakim et Nuur souriaient et disaient qu'ils ne savaient pas. Soudain, le ton inquisiteur de ma propre voix parvint à mes oreilles, et j'en fus horrifiée.

Hakim m'expliqua le *faal*, qui permettait de prédire l'avenir en comptant les grains du *tasbih*, le chapelet musulman. Je ne songeai pas à entrevoir moi-même l'avenir, d'une autre manière, en demandant à Hakim ce qu'il espérait voir se passer ici au cours de sa vie. L'indépendance semblait bien lointaine à l'époque, mais sans doute plus lointaine pour moi que pour Hakim. C'est du moins ce que laissaient entendre les quelques couplets qu'il m'apprit de *Soomaaliyeey toosoo*, la chanson de la Ligue de la jeunesse somalienne en voie de devenir un chant national populaire.

*Somalie, réveille-toi !
Unis les clans en guerre.
Donne de l'aide au pauvre
Et de la force au faible.*

*Si l'un de vos chameaux est volé,
Pour le sauver vous risquez vos vies.
Mais pour notre pays perdu tout entier,
Nul homme ne brandit jamais le moindre bâton.*

Les différents clans étaient constamment à couteaux tirés, mais ils partageaient un même ressentiment à l'idée d'être gouvernés par des infidèles. Quand viendrait l'indépendance, ce seraient des hommes comme Hakim qui prendraient la tête du pays. Le Protectorat comptait peu de Somalis instruits, des hommes qui eussent quelque connaissance du monde à l'extérieur de leur propre pays. Lorsque Hakim s'engagerait dans cette voie, la route ne serait ni droite ni facile, car il était déchiré entre deux perspectives. Un jour, par hasard, nous avons abordé avec lui la question de la folie. Il nous expliqua qu'une croyance somalie répandue voulait que la folie soit causée par un djinn maléfique qui prenait possession de la personne.

« Parfois, dit-il en souriant, une personne démente se fait dire par un aîné de sacrifier un mouton blanc et de se laver dans son sang, pour éloigner le mauvais djinn. »

Je souris aussi, et fus stupéfaite lorsque le jeune Somali se tourna vers Jack, la mine perplexe : « Pouvez-vous me dire, demanda-t-il, ce que la science pense de ces djinns ? »

Mais ces événements à venir, comme les sécheresses dans le Guban et le Haud, n'étaient encore que de lointains murmures pour moi. La réalité, c'était la

paix que je ressentais à Sheikh, et l'intérêt que j'éprouvais pour tout ce qui était nouveau et étrange, coutumes, vêtements, jusqu'au pays lui-même avec ses bizarres *Euphorbia ingens*, des arbres semblables à des candélabres végétaux, ou ce lézard que je voyais prendre le soleil sur une roche, la tête d'un jaune saisissant, le corps d'un bleu sarcelle iridescent, les pattes d'or verdâtre.

De modestes aventures nous fournissaient la dose d'excitation parfaite. Nous sommes allés à Berbera en camion chercher du fioul. Au retour, les collines étaient noires et tigrées, tapies au-dessus de la plaine. Nous avons franchi la passe de Sheikh sur la route en lacets et, en regardant la voie étroite et la falaise abrupte, nous avons conçu quelque appréhension, car nous avions fixé derrière la Land Rover une remorque pleine de barils de pétrole. Les quatre-vingts kilomètres nous en parurent huit cents. Tandis que nous montions le chemin sinueux, notre vieux chauffeur Abdi, sourire sardonique aux lèvres, nous racontait d'horribles histoires de camions de transport tombés dans le vide.

« Y a-t-il eu beaucoup de morts ? » avons-nous demandé tandis qu'il relatait la plus récente catastrophe, car les camions grouillaient toujours de gens tel un sucrier couvert de fourmis.

« Oh, non, a répondu Abdi, étonné. Personne il n'est mort. Ils sautent. »

Ils étaient apparemment devenus des sauteurs accomplis. Les chauffeurs de camions possédaient une sorte d'insouciance joyeuse, plus de brio que d'expertise mécanique. Quand leur véhicule tombait en panne, ils réussissaient toujours à le réparer à l'aide d'un bout de ficelle ou d'un morceau de fil de fer. Au sommet de la passe de Sheikh, nous avons

dépassé lentement un camion à l'avant duquel était plaquée une poignée de dattes bien mûres, qui avaient pour fonction d'empêcher le radiateur de fuir. Jack, qui avait un certain don pour la mécanique, a d'abord lancé un froid regard de désapprobation avant d'éclater d'un rire incrédule.

Ce n'étaient pas les Somalis qui se chargeaient de balayer les maisons. Cette basse besogne était exécutée par des Madhibans, un clan de parias. Ceux-ci, qui parlaient une autre langue, avaient jadis été les chasseurs du pays, dardant leurs flèches empoisonnées sur les éléphants qui sillonnaient autrefois la région, comme les pygmées plus au sud le faisaient encore. Les Madhibans exécutaient la plus grande partie du travail du cuir, se chargeant notamment de la fabrication de sandales, et étaient souvent attachés comme serviteurs aux *vers*, ou groupes claniques somalis. Jadis esclaves des Somalis, ils étaient encore considérés avec mépris, comme des inférieurs, même s'ils avaient toujours été plus habiles artisans que leurs anciens maîtres. Le Madhiban supposé faible d'esprit était une tête de Turc de prédilection dans les blagues somalies.

L'une de ces blagues de Madhibans avait pour objet une famille qui s'était aventurée à la nuit tombée pour aller remplir des vaisseaux d'eau à un puits. Ils transportaient avec eux un bébé. Une fois les récipients pleins, ils se rendirent compte qu'ils ne pouvaient porter à la fois le bébé et les lourdes cruches d'eau. Ils décidèrent donc de laisser l'enfant et de revenir le chercher plus tard. Mais où, dans ce paysage désertique uni, pouvaient-ils trouver un endroit suffisamment distinctif pour être certains de le retrouver ? Enfin, ils eurent une idée brillante, et

s'en allèrent, heureux, après avoir laissé l'enfant juste sous la lune.

Les Yibirs formaient un autre clan de parias. Ces magiciens et sorciers appartenaient à un peuple ancien dont les aïeux remontaient aux temps d'avant l'islam. À la naissance d'un enfant somali, les parents offraient un cadeau au Yibir de l'endroit, sous peine de voir l'enfant frappé par la malchance sa vie durant. Après avoir reçu le cadeau, le Yibir donnait en retour une amulette à l'enfant, laquelle était portée en toutes circonstances, en guise de protection contre les maux visibles et invisibles.

Le Coran, que les Somalis nommaient plus souvent simplement le *Kitab* (le Livre), mettait en garde contre la sorcellerie et « le mal de celles qui soufflent sur les nœuds » pour jeter des sorts. Les Somalis, ainsi que je le découvris, n'abordaient ces questions qu'avec réticence. Mohamed et Hersi, notre interprète à l'esprit vif mais à la langue bègue, niaient avoir quelque connaissance de quoi que ce soit ayant à voir avec la magie noire.

Un homme irait-il consulter un Yibir afin que celui-ci réalise le *faal* pour prédire l'avenir ? À cette question, le visage de Mohamed se vidait de toute expression.

« Je ne jamais entendu de chose comme ça, mem-sahib, jamais du tout. » D'un air profondément choqué, il levait les deux mains au ciel comme s'il implorait une confirmation divine de ses paroles. « Allah seulement le sait ce qui arrivera. L'homme, lui ne sait pas. »

Hersi, de son côté, offrait toujours de longues réponses alambiquées. Il parlait lentement, avec emphase, prononçant chaque laïus comme un sermon.

« Memsahib, je veux le dire à vous — cette affaire de Yibirs elle n'est pas pour votre haute considération. Nous n'avons rien à faire avec ces damnées gens-là. Nous sommes des musulmans, memsahib, des musulmans. Ces affaires de Yibirs, elles le sont contrairement à notre religion — absolument. »

Les mêmes réponses s'appliquaient lorsqu'il était question de prostitution ou de tout autre sujet pouvant apparaître douteux. De telles pratiques étaient inconnues au Somaliland. Leur vertu, comme ils l'affirmaient eux-mêmes, était irréprochable. Ils appartenaient à une nation de parangons. Je fus d'abord irritée par leurs prétentions, avant de m'en amuser. Mais je finis par comprendre que je ne méritais pas mieux. Les gens ne sont pas des huîtres dont on peut forcer la coquille.

Une fois que j'eus cessé de le tarauder de questions, Hakim, l'homme à l'œil de sphinx, offrit de m'éclairer sur les clans de parias. On consultait toujours abondamment les Yibirs, en dépit du fait que les pratiques magiques devaient nécessairement être dissimulées chez un peuple aussi profondément musulman. Certains des vieux sorciers confectionnaient encore des figurines d'argile dans lesquelles ils enfonçaient des épines afin de blesser ceux dont l'effigie avait été ainsi transpercée. Mais les Yibirs connaissaient aussi des herbes dont les pouvoirs de guérison étaient véritables. Une croyance répandue voulait que nul n'ait jamais vu la tombe d'un Yibir.

« Quand ils meurent, dit Hakim, ils disparaissent. »

Le troisième clan de parias était les Tomals, travailleurs du métal qui fabriquaient lances et couteaux. Un Tomal passa par la région, proposant son

assortiment de quincaillerie à vendre, et Mohamed et moi examinâmes attentivement les armes. Je décidai d'acheter un *torri*, un couteau à bout pointu dans un étui de cuir. Mohamed désirait aussi ardemment un couteau, mais il avait un problème.

« Tous ces couteaux, dit-il en les montrant du doigt, trop longs. La police devra me voir que je porte celui-là. Et puis — *wallahi!* — gros ennuis. »

Il commanda au Tomal un couteau plus court, que la police ne pourrait voir.

Je persistais à tenter d'apprendre le somali, mais ne progressais que lentement. Je me heurtais constamment à une difficulté : la plupart des Somalis, quand je m'adressais à eux en utilisant ce que je croyais être leur langue, semblaient avoir l'impression que je parlais anglais ou quelque autre dialecte totalement inconnu. Le vieux gardien, Hussein, était d'avis que je n'avais besoin d'apprendre qu'un seul mot en somali.

« *Rob* — pluie, me dit-il. Les Somalis appellent la pluie *rob*. »

Je préparais consciencieusement quelques phrases somalies à l'avance, que je livrais comme un politicien en campagne, d'un ton assuré. Mais Hussein n'était pas impressionné.

« *Rob* — pluie », répétait-il.

Je me rappelais avoir entendu certains des sahibs et memsahibs crier à l'oreille des Somalis, comme s'ils pouvaient avoir raison de la barrière des langues en parlant plus fort. Maintenant, quelques Somalis désireux d'honorer ma détermination à apprendre leur

langue élevaient aussi la voix et beuglaient virilement, branlant la tête, stupéfaits, quand je n'arrivais toujours pas à comprendre leurs paroles.

Pendant ce temps, à Hargeisa et à Berbera, aux thés matinaux et aux soirées organisées au Club, de nombreux expatriés persistaient à affirmer que les Somalis avaient des habiletés mentales inférieures parce qu'ils ne parlaient pas aussi bien anglais que les Anglais.

Jack se préparait à partir en excursion dans le Haud.

« Je préférerais que tu restes ici, me dit-il. Je veux voyager avec aussi peu de gens et d'équipement que possible. Je dois faire rapidement un levé préliminaire le long de la frontière éthiopienne. Mohamed peut rester ici, et j'emmènerai Ismail. »

Nous avons décidé de laisser Mohamed être notre cuisinier, et il avait engagé Ismail comme boy. Ismail était jeune, mais il y avait longtemps qu'il travaillait comme domestique, et il possédait un sens des convenances extraordinairement développé. Cette insistance à respecter les formalités semblait protéger son propre statut. Nul Somali n'aurait voulu être à l'emploi d'un Anglais qui ignorait la bonne manière de se comporter — telle était l'attitude d'Ismail. Pour l'excursion, tout devait être absolument comme il faut : draps, taies d'oreiller, deux pyjamas, six mouchoirs de poche. Tout cela avait été décidé il y avait des lustres, apparemment par quelque instance supérieure.

Nous étions assis au salon après souper. Dans la cuisine, Mohamed et Ismail emballaient les ustensiles

pour le voyage du lendemain matin. Tout à coup, le chaos. Des exclamations bruyantes et furieuses. De folles accusations. Des dénégations douloureuses. Nous nous sommes pressés vers la cuisine, où nous avons découvert qu'une guerre domestique faisait rage. Ismail était assis sur le sol, au milieu de la totalité des poêles et des casseroles que nous possédions. Mohamed criait comme un fou.

« Ismail, il prend toutes mes poêles ! Comment je peux le faire mon travail ? Il est *shaitan*, un diable ! »

Ismail restait là, aussi immobile qu'une statue, agrippé aux ustensiles en aluminium comme si là résidait sa chance de salut. Il répondit à Mohamed sur le même ton :

« Comment nous allons en safari si jamais nous n'avons rien ? »

Jack essaya de calmer les esprits. En vain. Il finit par perdre patience et cria plus fort qu'eux.

« Ça suffit, les sottises ! Arrêtez-moi cela immédiatement ! Mon Dieu, je voudrais pouvoir partir tranquillement tout seul dans le Haud, sans toutes ces bêtises ! »

Ils le dévisagèrent avec stupéfaction. Qu'est-ce qui pouvait bien l'ennuyer ? Cette dispute faisait partie de la marche normale des choses. Jack parvint finalement à arracher certains des ustensiles à Ismail et à l'apaiser en lui expliquant qu'il pourrait se procurer les articles manquants réellement indispensables quand ils feraient halte à Hargeisa. Ismail récita aussitôt une longue liste d'objets essentiels pour un safari : poêles, cuillères, un deuxième brûleur à charbon de bois, un batteur à œufs, des tasses en porcelaine, des verres, une passoire à soupe.

« Tous les sahibs mangent la soupe en excursion », répéta Ismail à plusieurs reprises.

Plusieurs semaines plus tard, quand Jack fut revenu du voyage, il me raconta la suite de cette soirée. À Awareh, il se rendit compte qu'il avait oublié le miroir dont il se servait pour se raser. Ismail remédia à la situation en empruntant une glace à un major anglais stationné dans les environs.

« Je ne lui dis jamais vous oubliez, dit-il d'un ton triomphant. Je dis le vôtre qui s'est brisé en chemin. »

Seule à Sheikh, habitée par une sorte de foi que rien ne pouvait s'en prendre à moi ici, je n'avais jamais peur dans notre maison isolée. Les autres bungalows se trouvaient toutefois à environ un kilomètre et demi de l'autre côté de la vallée. Les quartiers de Mohamed étaient plus bas sur la route, à quelque distance de notre maison, et même si le vieil Hussein passait de temps en temps d'un pas lent devant les fenêtres à la nuit tombée, en faisant sa ronde de gardien, il n'y avait le plus souvent personne de suffisamment proche pour être alerté par un cri.

« Il est un très mauvais voleur qui vit à Sheikh maintenant », m'informa Mohamed un matin.

Il y avait des voleurs bien connus, apparemment, et l'annonce de leur présence se répandait comme une traînée de poudre.

« Il serait vraiment préférable d'avoir un bon chien de garde avec vous, me dit John, l'instituteur. Voulez-vous emprunter Slippers ? »

Slippers était un chien noir de race indéterminée, doué d'un caractère enjoué, et j'étais heureuse de l'avoir à mes côtés. Le seul problème était qu'il refusait de rester. Chaque jour il retournait à son ancien foyer de l'autre côté de la vallée et chaque soir John me le ramenait patiemment. Puis John attrapa la malaria et fut cloué à la maison. Au crépuscule, je partis chercher Slippers, même s'il me semblait plutôt bizarre de m'aventurer seule à la tombée du jour afin d'aller récupérer le chien de garde censé me protéger.

Quand je me mis en route, le ciel était d'un bleu foncé noyé d'ombres et les nuages glissaient devant la lune, dont on aurait dit qu'elle filait dans le firmament. C'était le premier voyage nocturne que je faisais toute seule, et quand je revins vers la maison avec le chien, l'obscurité était totale et la lune, cachée. La vallée regorgeait d'acacias et d'arbustes épineux, et des rumeurs avaient récemment fait état de la présence de lions dans les environs.

Puis la lune sortit de derrière les nuages et illumina la vallée entière. Les étoiles étaient plus brillantes que je ne les avais jamais vues. Il n'y avait nul son hormis le léger bruissement sec des arbres et le frottement de mes sandales sur les cailloux. On discernait les montagnes à la lueur des étoiles, plus noires que le ciel. Je ressentais la splendeur de la nuit, et la peur me semblait insignifiante.

Cependant, quand vint le bruit étranger, la peur réapparut d'un coup. Un grattement dans les buissons, le son d'une respiration, une toux étouffée. Je restai parfaitement immobile, certaine que dans une seconde j'allais me retrouver face à un lion. Puis j'entendis une petite voix qui semblait émaner d'un buisson.

« Bon matin ! »

C'était un petit garçon somali, et là s'arrêtait sa connaissance de l'anglais. Il émergea et me tendit la main d'un air grave pour que je la serre. Je m'exécutai et lui répondis : « Bon matin. » Peut-être s'était-il lui aussi imaginé avoir affaire à un lion. Nous avons échangé un sourire et continué chacun notre chemin après nous être mutuellement rassurés dans les ténèbres de la vallée.

Tous les matins, la femme d'Ali Ma'alish grimpait le flanc de notre colline pour nous apporter les deux ânées d'eau qui nous étaient allouées et qui constituaient notre ration pour la journée. Peu après l'aube, j'entendais le cliquetis et le tintement des vieux contenants de paraffine qui servaient de récipients pour l'eau, et le clapotement du précieux liquide que l'on versait dans nos seaux. Ali était le jardinier de l'école, Ma'alish était un sobriquet, un mot arabe signifiant « laisse tomber » ou « ça n'a pas d'importance », qui lui avait été donné parce qu'il avait l'habitude de balayer ainsi les événements du revers de la main. Si les fourmis dévoraient les deux minuscules concombres qu'il chérissait, il y allait d'un « *ma'alish* », et s'il apprenait que les Ogadens avaient attaqué les camps des Dolbahantas, il commentait de la même manière.

La femme d'Ali portait toujours son bébé sur la hanche à l'aide d'un morceau d'étoffe enroulé autour des fesses de l'enfant, aussi le dos du bébé était-il courbé comme une demi-lune. Ses jambes sortaient de cet étrange berceau et il assénait de temps en temps un coup de pied mécontent à l'échine de sa mère. Il avait environ neuf mois et se prénommaït Ibrahim. Il avait un petit corps dodu et ferme, et la peau d'une douce teinte cacao. Il ne portait habituellement qu'une ficelle où étaient enfilées des perles blanches et argent autour du cou, et ressemblait à un bébé d'eau au collier de coquillages. J'ai voulu le prendre en photo un jour qu'il était assis sur le sol,

placide, occupé à fouiller la poussière de ses doigts. J'ai sorti mon appareil, mais la mère d'Ibrahim s'est hâtée de le soulever et de couvrir son corps nu à l'aide de l'écharpe qu'elle portait sur la tête. Nul musulman, quelque jeune qu'il soit, semblait me dire son regard réprobateur, ne peut être exposé à l'œil de l'appareil photo quand il n'est pas suffisamment vêtu. La pudeur n'était-elle pas voisine de la piété ?

La pudeur des femmes, bien sûr, était plus essentielle encore. Les Européennes, d'après ce que j'en comprenais, n'étaient pas vraiment vues comme des femmes, mais plutôt comme des espèces de créatures hybrides qui, en de très rares occasions, concevaient et donnaient naissance à leurs enfants par le biais de quelque moyen inusité, peut-être, qui sait, par parthénogénèse. Cette opinion était renforcée par l'étrange manière dont se vêtaient les Européennes. Non seulement elles exhibaient leurs jambes sans honte, mais lorsqu'elles poussaient le ridicule jusqu'à se balader en pantalon, les Somalis ne pouvaient que rire dans leur barbe, incapables d'imaginer quelle sorte de traits hermaphrodites devaient se dissimuler sous ces vêtements choquants. Je me promenais dans le jardin un matin vêtue d'un pantalon quand quelques femmes somaliennes se sont arrêtées sur la route pour m'observer, bouche bée. À ce moment-là, je comprenais suffisamment la langue pour saisir leurs commentaires.

« Regarde, Dahab ! Est-ce un homme ou une femme ?

— Seul Allah le sait. Une bête étrange... »

Je suis rentrée dans le bungalow et y ai enfilé une jupe. Je n'ai plus jamais porté de pantalon au Somaliland, pas même le soir, dans le désert, quand les nuages de moustiques étaient aussi épais que du

porridge, pas même le matin quand descendaient les hordes de mouches aux pattes collantes.

« Deux elle est venue vous voir », me dit Mohamed.

Les visiteuses étaient les épouses de deux aînés des environs, toutes deux extrêmement jeunes. Petite et mince, Zahara possédait des traits charmants qui ne l'avantageaient que lorsqu'elle gardait la bouche fermée, car elle avait de très mauvaises dents. Elle portait des robes bleu et marron, et dans les longs plis de ses jupes sa petite fille de trois ans tentait timidement de se cacher.

Hawa, la seconde, ressemblait davantage à une jeune fille qu'à une femme, une jeune fille élancée et gauche, vêtue d'une robe bleu et blanc et coiffée d'un foulard bleu pâle. Elle portait des bracelets d'or tintant doucement à ses poignets qui semblaient maladroits, comme si ses mains longues et fines la gênaient, appendices qui refusaient encore de se mouvoir avec grâce selon sa volonté. Elle n'avait pas d'enfant, ce qui expliquait peut-être en partie son malaise. Quand je lui dis que je n'en avais pas encore non plus, elle eut l'air de se détendre un peu. Nous nous fîmes mutuellement la prière traditionnelle.

« *Inch' Allah* — si Dieu le veut, tu auras un fils. »

Elle était mariée depuis un an seulement. Son mari était assez vieux pour être son grand-père. Quelles chances avait-elle de porter les enfants qu'elle désirait tant, je l'ignorais. Je me demandais ce qu'une fille de son âge, qui ne pouvait avoir plus de quinze ou seize ans, ressentait à l'idée d'être mariée à un vieillard. Je n'avais aucun moyen de savoir cela non plus, mais l'expression de résignation dans son regard

me laissait deviner que sa vie était dure. Quand elle marchait en ville, si son regard tombait sur un groupe de jeunes hommes, elle devait à jamais détourner les yeux de celui qu'elle aurait élu si elle avait eu le choix.

J'avais emporté d'Angleterre plusieurs tubes de teinture à tissu, et imprimé à l'aide d'une pomme de terre des motifs sur du coton écru pour en faire nos rideaux. Zahara et Hawa tâtaient avec intérêt ces rideaux dont le dessin simple et coloré avait piqué leur curiosité. Je leur expliquai comment je m'y étais prise, et elles furent enchantées. Cela leur semblait merveilleusement facile. Leurs propres broderies, les oiseaux et les fleurs stylisés dont elles ornaient les coussins ou les dessus-de-lit, exigeaient un temps fou. Touchée par leur enthousiasme, j'offris de leur enseigner comment réaliser cette impression à la main. J'achèterais d'autre coton, leur dis-je, et leur ferais savoir quand revenir pour une leçon.

Peu après, je bavardai avec la femme du directeur de l'Éducation. Elle avait consacré plusieurs années à convaincre les aînés qu'il était souhaitable que les femmes somalies reçoivent une certaine instruction, mais non pas cette instruction hautement théorique qui, à ce stade dans le développement du pays, séparerait inévitablement une femme de son peuple et en ferait une prostituée. Elle avait maintenant une classe de petites filles somalies, la première au pays.

« Quand elles étaient nomades, les problèmes sanitaires ne se posaient pas. Elles démontaient leurs huttes et laissaient les déchets derrière. Mais dans une communauté sédentaire telle que Sheikh, elles doivent apprendre de nouvelles façons de faire. »

Elle leur enseignait à prendre soin de leur maison et de leurs enfants dans ce nouveau genre de

communauté. Dans sa classe, les fillettes travaillaient avec des matériaux qui leur seraient disponibles quand elles quitteraient l'école pour se marier.

Je rentrai à la maison et rangeai mes teintures importées, dont il ne fut plus question.

Jack revint du Haud. La peau rougie, il avait une agréable odeur de soleil et de vent. Quand il entra dans la maison, sa saharienne kaki et son vieux feutre mou gris couverts d'une épaisse couche de poussière rousse, je vis cependant combien il avait l'air fatigué.

« Ça ne s'est pas bien passé ?

— Oh oui, répondit-il. J'ai les données qu'il me fallait. Mais c'était assez terrible. »

Et puis il me raconta. J'avais du mal à le croire. Dans le Haud, il avait rencontré des Somalis mourant de soif. Il gardait un réservoir d'eau supplémentaire dans la Land Rover, mais n'avait pas de récipient dans la voiture ; il portait donc le boyau directement à la bouche des gens et les laissait boire ainsi. Ce n'était, comme il le fit remarquer, guère plus qu'une goutte dans l'océan. Tout au long de la route gisaient les carcasses de chameaux morts avant d'avoir pu atteindre les puits. La plupart des nomades revenaient à Hargeisa, le point d'eau le plus proche. Jack avait été troublé par l'apparente imprévoyance des Somalis.

« Je sais qu'ils ne pouvaient pas faire grand-chose dans cette situation, mais ils n'avaient pas pris même les précautions les plus élémentaires. J'ai rencontré une famille qui entreprenait une traversée du désert de deux cent cinquante kilomètres, et à trente kilomè-

tres du puits d'Awareh ils avaient déjà épuisé leurs réserves d'eau, ou bien ils n'en avaient pas emporté. »

Hersi avait tenté d'expliquer.

« Voyez-vous, sahib, avait-il dit, ce n'est pas beaucoup utile pour eux d'en prendre de l'eau. Si Allah veut qu'ils arrivent aux puits à Hargeisa, ils arrivent. Sinon, ils meurent. »

Cette manière de voir nous parut d'abord incompréhensible. Certes, nos vies nous avaient placés dans bien peu de situations où nous étions quasi impuissants. Mais le fatalisme musulman nous était essentiellement étranger pour d'autres raisons. Nos racines étaient davantage du côté de Luther, annonçant : « Me voici ; je ne peux agir autrement », ou de Brigham Young, qui conseillait : « Faites confiance au Seigneur, mais gardez votre poudre au sec³ ». Toute notre vie, on nous avait inculqué les vertus de l'individualisme et l'autonomie. Cet assujettissement total du jugement individuel allait contre nos principes les plus profonds.

Mais *islam* signifie « soumission à Dieu ». Petit à petit, nous avons commencé à voir pourquoi l'islam est une religion du désert. Même si les nomades s'étaient munis de vaisseaux pleins d'eau au départ de leur traversée, cette précaution n'aurait pas changé grand-chose à l'issue. Certains seraient quand même morts en chemin, tandis que d'autres auraient atteint les puits. Les clans somalis ont toujours survécu en se déplaçant d'un lieu à un autre à la

3. Président de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours, Brigham Young (1801-1877) mena les premiers mormons jusqu'au Grand Lac Salé, où ils s'établirent. Dans un film de 1940 qui lui est consacré, son personnage prononce les quelques mots que rapporte Margaret Laurence. En réalité, il semble que l'on doive plutôt ces paroles à Oliver Cromwell (1599-1658), homme militaire et politique anglais. (*Ndlr.*)

recherche de pâturages pour leurs troupeaux, et grâce à des puits d'eau saumâtre éloignés de centaines de kilomètres les uns des autres. Une fois qu'ils avaient abreuvé leurs animaux et avaient eux-mêmes bu tout leur soûl, ils repartaient vers des pâturages dénués d'eau. C'était là le déroulement inexorable de leur existence.

Un cruel proverbe arabe veut qu'Allah ait d'abord créé les Arabes, puis tous les autres peuples, et qu'Il ait finalement créé les Somalis, et puis qu'Il ait ri. Le paradoxe de ce pays commençait de nous apparaître : un peuple énergique et imaginatif sur une terre dépourvue de ressources. Nous nous sommes rappelé les commentaires de certains Européens à Hargeisa et Berbera : les Somalis étaient inflexibles, récalcitrants, malaisés, durs. Oui, ils étaient durs. Ils n'avaient d'autre choix que de l'être. Et pourtant ils gardaient leur foi — ou étaient gardés par elle.

Quelques jours après que Jack fut revenu d'Awareh, Hakim vint nous voir.

« On trouvera un jour du pétrole au Somaliland, dit-il d'un ton confiant. Vous verrez bien. »

Pourquoi en était-il si sûr ? nous demandions-nous.

« Parce qu'Allah, qui est charitable, expliqua-t-il, n'aurait pas pu manquer de charité au point de créer un pays dénué de toute richesse. »

Les observations que rapportait Jack de ses séjours dans le Haud contrastaient tellement avec notre vie que j'avais du mal à les appréhender. Même les nomades mourant dans le désert demeuraient lointains et dépourvus de substance. Je prononçais les mots : comme c'est atroce que des gens meurent de

soif. Mais l'imagination est désespérément limitée. Je ne les avais pas vus mourir, et ainsi en vérité je ne savais pas du tout.

Ma douce initiation à ce pays touchait à sa fin. Au plus fort de la saison sèche du *Jilal*, mettant le cap sur le sud, nous avons quitté Sheikh pour le Haud. À ce moment-là, nous avions l'intention de revenir du camp assez régulièrement, mais les événements ont fait en sorte que nous ne sommes revenus qu'une fois.

Nous avons regagné Sheikh après les pluies, quand tout avait été ramené à la vie. Une herbe nouvelle jaillissait de la moindre crevasse entre les rochers, et les montagnes étaient couvertes d'une brume verte. Les branches vert pâle des poivriers, semblables à des fougères, déroulaient leurs feuilles.

Les cactus exhibaient des bourgeons cireux et jaunes, et sur les collines poussaient toutes sortes de fleurs sauvages. Gorgés d'eau, les aloès flétris avaient retrouvé leur succulente fermeté, rosettes de larges feuilles pointues tachetées de vert et de brun ourlées de piquants roux ressemblant à des dents de requin avec, au centre, une mince tige culminant en une fleur écarlate qui était en réalité une grappe formée d'innombrables fleurs minuscules. D'étranges insectes faisaient leur apparition : un scarabée cramois aux motifs noir et or, aux airs de petit blason héraldique, et un autre qui ressemblait à un fragment de mosaïque italienne, d'un turquoise délicat orné de dessins corail. Près du lit pierreux de la rivière, les pigeons verts étaient revenus dans les branches noueuses du figuier.

Tôt un matin, nous avons entrepris de gravir le Malol, la plus haute colline des environs de Sheikh. Des rochers fissurés et des monceaux de cailloux recouvraient le sentier, et l'ascension était difficile.

Nous n'avons pas atteint le sommet du Malol, mais quand la chaleur de l'après-midi était à son comble, nous avons débouché sur une vallée cachée. Alors que nous escaladions péniblement une étroite passe dans le roc nous apparut tout à coup un espace vert à l'herbe épaisse et douce, comme une chevelure, où poussaient des fleurs mauves.

Cette vallée était pleine de bosquets d'*Euphorbia ingens*, ces arbres candélabres dont la sève est poison. Leurs troncs étaient craquelés et sombres, presque comme celui du chêne, mais plutôt que des branches ils portaient un ensemble de tiges épaisses, vertes et lisses, semblables à de longues bougies. Les arbres étaient curieusement baignés d'ombre. Des vignes s'étaient insinuées parmi les tiges et pendaient comme des dentelles autour des lourds candélabres. Les monticules de roc et de schiste qui jonchaient le sol auraient presque pu être les ruines de quelque temple ou d'une cour morte depuis longtemps, attendant que des voix somaliennes ne viennent briser le silence. La présence passée des Somalis était attestée par le petit buisson *zareba*, qui ne semblait pas à sa place, comme si la hutte d'un nomade s'était retrouvée par erreur dans le jardin d'un sultan. Le vent balayait les nuages, et leurs ombres mouvantes faisaient des taches sombres sur les collines. Plus loin au cœur des montagnes, nous apercevions la passe de Sheikh. Au loin, plus bas encore, se trouvait le village, les bungalows et la tombe blanche du cheik, tous miniatures dans le lointain. Autour de nous les hirondelles plongeaient en piqué et les papillons aux ailes crème frémissaient doucement sur les fleurs. On n'entendait que le bourdonnement des insectes et le bruissement du vent.

Nous nous sommes reposés pendant une heure dans la vallée des candélabres, parmi les enchantements oubliés. Puis, rebroussant chemin, nous avons

redescendu les pentes abruptes pour rentrer à la maison. À notre arrivée, le crépuscule était tombé et on avait allumé les lampes. Nous nous sommes mis au lit ce soir-là au son du vent qui jamais ne se taisait. Nous connaîtrions d'autres vents, certains crachant comme des flammes, faisant tournoyer les tourbillons de poussière dans le désert, gémissant comme les voix des morts incapables de trouver le repos. Mais le vent à Sheikh, quelque profonde qu'ait été sa voix, ne semblait jamais porteur de menace.

Nous ne sommes jamais retournés à notre maison dans les nuages. Mais nous avons porté en nous le souvenir de la paix qui en émanait, comme un talisman.

JILAL

*Louange à Allah, Seigneur de l'univers
Le tout miséricordieux, le très miséricordieux.*

Dans les plaines du Haud, il n'avait pas plu depuis un an. Pas de verdure où que ce soit, nulle part, pas une feuille, pas un brin d'herbe. Là où subsistait de l'herbe couchée par le vent, elle s'était décolorée jusqu'à devenir blanche comme de l'os. La terre était rouge, d'un rouge foncé brûlant qui faisait mal aux yeux. Le soleil était partout ; il était impossible d'échapper à sa lumière perçante. Les termitières, dont certaines avaient trois fois la taille d'un homme, s'élevaient telles des tours grotesques, et en quelques endroits la plaine ressemblait à une vaste cité d'insectes où les minuscules *abors* aux mandibules comme des couteaux régnaient en maîtres. Ailleurs se dressaient les acacias, gris et cassants, et le sol était jonché des branches squelettiques rompues sous l'effet du vent. Les touffes d'aloès étaient rabougries, le soleil en ayant extrait toute l'humidité. Les antilopes et les gazelles — le *gerenuk* au cou de cygne, le petit *dero* à queue blanche, l'*aul*

brun pâle — avaient pour la plupart mis le cap sur le sud à la recherche d'eau. Seuls les nomades et leurs troupeaux n'essayaient pas d'échapper à la saison du *Jilal*.

Ils faisaient la navette entre les puits d'Hargeisa, d'Odweina et de Burao, au nord, et ceux de Bohotleh, de Las Anod et d'Awareh, au sud. Les deux séries de puits étaient situées à plusieurs centaines de kilomètres l'une de l'autre. On ne trouvait plus à ce moment que des pâturages secs, et même ceux-ci n'étaient guère abondants, aussi les nomades devaient-ils constamment en chercher pour leurs troupeaux. Les chameaux avançaient le long du chemin en une file titubante, les bêtes maigres et épuisées retournant vers les puits du nord, celles à peine moins décharnées revenant dans le Haud. Les bosses des animaux avaient fondu et pendaient mollement sur leurs dos osseux. Ils avançaient sans bruit, péniblement, et les hommes à leurs côtés marchaient en silence, sans prononcer une parole. Qu'y avait-il à dire ? Ils savaient que s'ils s'arrêtaient, ils ne seraient plus capables de se relever.

Quand nous les dépassions à bord de la Land Rover, parcourant en une journée le trajet qu'ils mettraient une semaine à faire, ils nous tendaient parfois leurs récipients d'argile ou de fer-blanc bosselé. S'il nous restait de l'eau dans notre réservoir de secours, nous arrêtions. Sinon, nous continuions à rouler. Il n'y avait pas grande différence entre les occasions où nous nous arrêtions et celles où nous ne le faisons pas. Une tasse d'eau leur permettrait d'avancer encore une demi-journée, mais c'était tout.

Le *Jilal* était une saison faste pour les vautours. Ils se rassemblaient en criant autour des chameaux morts qui avaient succombé à la sécheresse et se gavaient de charogne jusqu'à être trop lourds pour

voler. Leurs corps noirs et gonflés couraient un peu, essayaient de prendre leur envol et retombaient par terre. Leurs becs et leurs colliers de plumes d'un blanc sale étaient encroûtés de rouge. Leurs cous semblables à des serpents s'étiraient interminablement et des yeux ils cherchaient encore de la chair morte. Parfois, ils n'attendaient pas qu'un chameau expire avant de fondre sur lui et de s'attaquer d'abord au morceau le plus succulent : les yeux qui voyaient encore.

Au bord de la route s'élevaient les tombes de ceux qui n'avaient pas atteint les puits. Il y avait si peu de pierres dans la région que des branches d'acacia et des piles de brindilles faisaient office de stèles. Les morts étaient enterrés sur une tablette émergeant de la fosse, dans l'espoir que cela les protégerait des hyènes. On orientait le corps face à La Mecque ; on prononçait les prières et le clan poursuivait son chemin car personne n'osait s'attarder pour pleurer les disparus.

Sur le volant de la Land Rover, les mains d'Abdi se raidissaient chaque fois que nous nous arrêtions ou que nous ne nous arrêtions pas auprès des nomades trébuchant. Il avait le visage fermé et crispé. Sa femme et les plus jeunes de ses enfants étaient ici, dans le Haud, avec son clan. La famille d'Hersi se trouvait aussi ici, sa femme Saqa et ses deux jeunes filles. Ses yeux myopes et interrogateurs n'exprimaient plus désormais que la résignation.

« Allah a infligé une dure situation à Son peuple. Mais s'Il veut que nous vivons, nous vivrons. »

Au crépuscule, à l'heure des prières du soir, Hersi se mettait à psalmodier à voix basse, aussitôt imité par les autres. Les mots en arabe semblaient suspendus un moment dans l'air calme.

Bismillahi'rahmani'rrahheem...

Au nom d'Allah, le tout miséricordieux, le très miséricordieux...

Comment pouvaient-ils prier ? Tel Job, ils trouvaient en eux-mêmes le moyen de dire : *Voilà qu'Il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en Lui*. Il nous fallait accepter l'intense réalité de la foi pour eux. Ils vivaient dans la paume de la main de Dieu. Si Sa main les broyait, qu'il en soit ainsi. Ce n'est que de la sorte, dans ce pays, qu'on pouvait éviter d'avoir le cœur brisé. Ils n'étaient pas un peuple passif. Ils luttaienent contre vents et marées pour atteindre les puits. Mais toujours dans leur esprit devait subsister la conviction que si Allah voulait qu'ils réussissent, rien ne les en empêcherait, et que s'Il n'avait pas l'intention qu'ils continuent à vivre, tous leurs efforts seraient vains. Ce fatalisme ne les affaiblissait pas. Au contraire, il les empêchait de se perdre en cédant à la fureur et au désespoir.

Mais cette foi ne s'appliquait pas à moi, peut-être parce que je n'en avais jamais eu besoin comme eux. Je la voyais de l'extérieur. En ce qui me concernait, Dieu était sourd. Si nous n'entendions pas le son de la voix des autres, personne ne l'entendrait.

On rapportait qu'aux puits d'Awareh la situation était « très tendue ». Les clans dans le Protectorat n'avaient pas le droit de posséder d'armes, mais un certain nombre étaient importées en contrebande. On racontait que les Ogadens, qui occupaient le secteur protégé d'Éthiopie, obtenaient des armes des Éthiopiens. La plupart des clans du Somaliland britannique appartenaient au vaste groupe clanique des Ishaaks, tandis que les Ogadens appartenaient aux Darods. Les deux groupes avaient toujours été à couteaux tirés, mais cette vieille animosité était maintenant considérablement aggravée par le fait que les

Ogadens vendaient de l'eau aux puits d'Awareh pour dix roupies le baril. Si les clans ishaaks qui se présentaient n'avaient pas l'argent, les hommes et leurs troupeaux mouraient. Le gouvernement redoutait qu'une véritable guerre clanique n'éclate. Comme toujours dans ce pays, nombre d'autres facteurs entraient en jeu : jalousies claniques et personnelles trop compliquées pour que nous puissions en saisir les subtilités. Mais le principal facteur expliquant cette lutte interclanique pouvait être exprimé en un mot. *Biyu*. Eau. Chaque jour les nuages glissaient en lambeaux dans le ciel. Mais pas une goutte de pluie ne tombait.

« *Inch'Allah*, répétaient les Somalis en observant les nuages. Si Dieu le veut. »

Un jour, Hersi me montra un *abor*, l'insecte responsable des hauts monticules de terre dans les plaines. Ils n'utilisaient que le sol rouge et leur salive, m'expliqua-t-il, et ne travaillaient que la nuit. La créature était grande comme la moitié de l'ongle de mon auriculaire, et sa bouche était munie d'une lame, car lorsque je la posai dans ma main, bien que je n'eus rien senti, une petite coupure apparut immédiatement et le sang se mit à couler. Hersi ôta l'insecte et aborda une question plus grave.

« Memsahib... Pouvez-vous demander au sahib s'il le permet que nous chassons pendant le soir ? Nous n'avons pas de viande dans cet endroit maudit, et les hommes ils disent qu'ils ne peuvent travailler sinon un peu de force dans leur ventre. Abdi est bon à tirer. Je pense que peut-être il sait réussir pour un *gerenuk* ou un *dero*. »

Juste avant le crépuscule, nous sommes partis dans la Land Rover, Abdi, Jack et moi à l'avant, Hersi et l'un des ouvriers à l'arrière. Le toit en toile de la voiture était baissé, et tandis que nous cahotions dans le désert, Jack, mû par une impulsion subite, se leva et mit en joue un renard quasi à l'aveuglette. Chose inouïe, du véhicule en marche, il toucha sa cible. Hourra — jubilation extraordinaire ! Les Somalis crièrent jusqu'à en perdre la voix. Bon présage — maintenant, c'était évident, nous aurions un *gerenuk*.

Bien qu'il restât fort peu de gazelles dans le Haud, nous en avons repéré une presque tout de suite. Nous étions tous extrêmement excités. Abdi semblait s'efforcer de conduire doucement, tassé sur le volant, tout à sa concentration, comme s'il pouvait forcer le véhicule à faire moins de bruit.

Le *gerenuk*, telle une ombre, émergea de la masse emmêlée des arbustes épineux. Nous vîmes son cou merveilleusement courbé, et tandis qu'il bondissait, on aurait dit qu'il restait un instant immobile contre le ciel pâle, image aux proportions parfaites. J'étais frappée, presque hypnotisée par l'incroyable grâce de l'animal. Non pas les Somalis. Ils avaient trop faim de viande pour songer à quoi que ce soit d'autre.

« Tirez, sahib ! » sifflait Abdi d'un ton où perçait l'urgence, en stoppant la Land Rover.

Avec cette responsabilité pesant lourdement sur lui, Jack fit feu. Il rata la cible. Le *gerenuk* disparut d'un bond.

« Enfer et damnation ! Eh bien, suivons-le, Abdi. »

Nous sommes repartis. Même moi j'étais désormais gagnée par l'esprit de la chasse, et j'aurais voulu voir la créature abattue pour le simple triomphe de la

victoire, même si nous n'avions pas eu besoin de viande. Miraculeusement, nous vîmes à nouveau la bête. Cette fois, Jack tendit la carabine à Abdi.

« Tiens. Essaie, toi. »

Abdi, qui était loin d'être un jeune homme, descendit de la Land Rover d'un bond souple et entreprit de suivre le *gerenuk* à la trace. Nous attendions, retenant notre souffle. Enfin, il tira. Le *gerenuk*, intouché, sauta et se perdit dans les ténèbres qui épaississaient.

Abdi jura à voix basse comme il se remettait au volant, mais Hersi se montrait philosophe.

« Allah n'a pas la volonté que nous mangeons la viande aujourd'hui. »

Tandis que nous revenions au camp, Abdi fit tout à coup un crochet et mit le cap sur une autre direction. Quand nous lui demandâmes où il allait, il refusa de répondre. Enfin, nous nous trouvâmes dans un campement somali, quelques huttes d'herbes brunes, un ou deux chameaux, un gamin ramenant les moutons dans l'enclos de branchages pour la nuit. Abdi arrêta brusquement la voiture, descendit d'un air sombre et se lança dans de longues palabres avec un vieil homme qui était sorti de l'une des huttes.

« Il achète un mouton, expliqua Hersi. Lui payer avec son argent, sahib.

— Il ne doit pas faire ça, protesta Jack.

— Lui veut le faire. Cette affaire de *gerenuk* est toute une histoire très grave pour Abdi. »

Abdi revint avec le mouton vivant, dont les pattes de devant étaient attachées ensemble. Il poussa

l'animal sans ménagement dans la Land Rover, pratiquement sur la tête d'Hersi, et le mouton bêla tout le long du trajet qui nous ramena au camp. Mohamed sortit en courant pour nous accueillir.

« La viande ! » cria-t-il d'une voix ravie.

Il attrapa le mouton, qu'il emporta. Nous entendîmes ses cris, de plus en plus faibles à mesure qu'augmentait la distance, et puis le silence. Exactement quinze minutes après, Mohamed apparut avec notre souper, deux assiettes de riz fumant flanqué de grosses tranches de viande.

« Foie, dit-il en faisant claquer ses lèvres, et petit steak. »

Quand il fut parti, je regardai mon assiette et il me sembla que j'entendais encore l'horrible bêlement strident. L'intervalle séparant la vie et la mort, la créature et la viande, avait été d'une indécente brièveté à mes yeux.

Les soirées au camp étaient tranquilles. Nous nous affalions dans nos chaises de toile à courroies en cuir et observions la danse des phalènes autour de la lampe. Les Somalis bavardaient près du feu, ou chantaient des chansons. De temps en temps nous parvenait la voix aiguë de Mohamedyero, dix ans, excité de se trouver ici parmi les hommes. La nuit était doucement noire, les étoiles blanches et saisissantes. Il me semblait que je n'avais jamais vu d'étoiles avant de voir celles-ci. Dans les cités et les villes, la lueur de l'électricité faisait pâlir le ciel. Ici, il n'y avait rien hormis nos quelques faibles lampes et les tisons orange du feu. Dès la lisière du camp franchie, les lumières humaines se perdaient et il n'y avait plus que l'éclat des planètes au-delà de la nôtre.

Au crépuscule, les hyènes apparaissaient, longues ombres qui glissaient de buisson en buisson et rôdaient autour du camp en décrivant de larges cercles qui iraient s'étrécissant au fur et à mesure que la nuit progresserait. C'étaient des charognards, pas des batailleurs, ces énormes chiens géants munis d'épaules massives et de mâchoires qui auraient pu briser le cou d'un homme d'un seul coup. Elles possédaient de la force mais pas de cœur, contrairement au lion ou au léopard. Elles ne franchissaient pas notre clôture de broussailles à moins que les feux de camp, laissés sans surveillance, se soient éteints et que tous les hommes dorment. Les grandes gorges au pelage pâle émettaient leur étrange grognement tandis que les larges narines captaient l'odeur des entrailles de mouton dont nous avions garni nos pièges d'acier, juste à la lisière du camp. Et les Somalis accroupis autour du feu entendaient leur hurlement et souriaient d'anticipation, car ils haïssaient les hyènes qui tuaient leurs moutons et leurs jeunes chameaux et parfois même des enfants, mais qui n'auraient jamais affronté un homme armé d'une lance à moins que la soif n'ait donné à la bête le courage de la folie. Quand s'élevait le brusque cri de douleur, tout le monde se précipitait pour voir l'animal pris au piège et lui asséner le coup de grâce. Une autre hyène qui ne troublerait plus les troupeaux. Allah soit loué, qui avait livré ce démon entre nos mains.

Jack partait tous les jours, cherchant les meilleurs sites pour les *ballehs*, effectuant des sondages de reconnaissance afin de déterminer la composition du sol. Je restais à écrire à ceux qui étaient demeurés au camp, m'efforçant d'apprendre le somali. Un jour, à son retour, il avait une histoire à raconter. Sur la Wada Beris, la Route du Riz, il était tombé sur une

hutte de boue et de claie du genre que les Somalis appellent « café », bien que la seule boisson qu'on y vende soit du thé, le plus souvent fortement parfumé d'épices. Un vieux Somali à la barbe blanche clair-semée était sorti pour le saluer et refusait de le laisser partir.

« Attendez, attendez... J'ai quelque chose à vous montrer. »

Jack avait attendu, impatient, tandis que le vieil homme fouillait sa hutte et en émergeait enfin avec une feuille de papier, une lettre si usée d'avoir été pliée et dépliée qu'elle tombait maintenant presque en lambeaux. Jack l'avait lue et en avait été si frappé qu'il l'avait recopiée. Elle était datée du 15 avril 1931.

« *Salaam aleikum*, Haji Elmi. Je suis très heureux d'avoir à nouveau de tes nouvelles après si longtemps. Après t'avoir laissé à Djibouti, il y a plusieurs années, j'ai été longtemps très malade de la fièvre, après quoi j'ai entrepris un long voyage autour du monde. À mon retour, j'ai vécu dans l'ouest du Canada et ne suis pas revenu en Angleterre, ce qui explique peut-être pourquoi je n'ai jamais reçu tes lettres. Je ne me rappelle pas tout au sujet de Mohamed Hassan. Je me rappelle qu'il a volé le fusil .303 à double canon que lord de Clifford lui avait dit de m'apporter en Abyssinie. Je crois m'en être plaint au capitaine Cordeaux. Je ne vois pas pourquoi tu devrais lui verser quelque somme d'argent. De tout cela, nous discuterons quand je viendrai (*Inch'Allah*). Le Canada est un très beau pays, et j'y ai un bon *shikar*, surtout des ours et de grandes antilopes. Je suis retourné en Angleterre pour la guerre et j'ai failli être tué en France, et puis je suis allé en Palestine. J'ai tenté de revenir au Somaliland, mais je n'ai pas réussi à obtenir de permission. Je suis très heureux

d'apprendre que tu as sept fils. J'en ai un — il a maintenant treize ans. Je me demande s'il reste encore des *kudus* ou des oryx, et des ours à Bijeh. *Aleikum salaam...* »

Une certaine retenue avait empêché Jack de copier le nom de l'auteur, aussi est-il perdu. Tant d'échos perçaient dans cette lettre. Où dans l'ouest du Canada avait-il trouvé un si bon terrain de chasse ? Ce devait être dans les Rocheuses. Pour ce qui était du Somaliland, il n'y restait presque plus de *kudus* ni d'oryx, et, s'il y avait des ours à Bijeh, nous en aurions entendu parler. Nous nous sommes demandé ce qui était finalement advenu de lui, si son fils était toujours en Angleterre ou s'il avait été tué dans la dernière guerre. Nous ne le saurions jamais. C'était là un homme qui avait appartenu à cette race d'Anglais errants qui sillonnaient jadis le globe comme s'il s'était agi de leur jardin, et qui étaient maintenant les témoins d'une époque révolue. C'étaient des hommes étranges, sans doute, difficiles, condamnés à ne jamais être chez eux nulle part, mais d'un calibre individuel unique. Nous nous sommes demandé où de tels hommes pouvaient aller aujourd'hui, maintenant que le monde était si bien cartographié et connu.

Les Somalis des campements voisins venaient faire de fréquentes visites à notre camp. Quand Jack n'était pas là, je m'essayais à leur parler. Je faisais un effort pour communiquer en somali, mais le plus souvent ils ne comprenaient pas ce que j'essayais de leur dire. Mohamed, près de moi, se tortillait de gêne.

« Je pense que vous me laissez parler, memsahib. »

Invariablement je cédaï, incapable de supporter leurs regards d'incompréhension, l'expression torturée de Mohamed, le sentiment de mon incompétence verbale. Un matin, une délégation d'Habr Awal se montra particulièrement suspicieuse. Par le truchement de Mohamed, nous nous efforçâmes de part et d'autre de communiquer nos pensées.

« Si l'officier est ici pour creuser des *ballehs*, commencèrent-ils sur un ton bourru, la mine revêche, pourquoi il ne les creuse pas ? Qu'est-ce qu'il fait ? Nous ne voyons pas de *ballehs*. »

Je tentai d'expliquer qu'il fallait choisir les sites, et que la machinerie devant effectuer le travail n'était pas encore arrivée au pays.

« Pourquoi les *Ingrese* font-ils même des *ballehs*, demandèrent-ils, s'ils n'ont pas l'intention d'en utiliser l'eau eux-mêmes ? »

Je voulus combattre le feu par le feu. Ils disaient toujours que le gouvernement devrait leur venir en aide, fis-je remarquer, et maintenant que le gouvernement avait élaboré un plan visant à fournir des *ballehs*, ils se plaignaient encore. Leur discours m'étonnait, leur dis-je sans détour. Ils répondirent cependant en évitant complètement la question.

« Pourquoi le gouvernement ne nous laisse-t-il pas tranquilles ? » s'enquirent-ils d'un ton plaintif, avant d'ajouter, un peu paradoxalement, qu'ils se demandaient vraiment pourquoi le gouvernement n'envoyait pas vingt camions-citernes pleins d'eau à chaque camp somali pendant la saison du *Jilal*.

De plus en plus persuadée que c'était peine perdue, je répliquai que seules les pluies pouvaient fournir suffisamment d'eau pour tous, et qu'elles étaient

entre les mains d'Allah. Les *ballehs*, par contre, une fois qu'ils seraient aménagés, retiendraient l'eau pendant au moins une partie de la saison sèche, mais il fallait du temps pour construire ce genre de choses. Levant les mains, les hommes d'Habr Awal regardèrent au ciel, et Mohamed refusa de traduire leurs commentaires. Je connaissais toutefois suffisamment le somali à ce moment-là pour en comprendre l'essentiel.

« Qu'est-ce qu'elle en sait, l'idiote ? Elle est folle, comme tous les Anglais. Ce sont des *shaitans*, des diables... »

Ils s'en furent. Mais ils ne me souhaitèrent pas la paix. Ils s'en furent en silence, les yeux pleins de malveillance. Il était manifeste que je n'avais pas réussi à les convaincre de quoi que ce soit. Ma connaissance du somali était trop limitée, de même que ma compréhension du pays. Et pour leur part, c'étaient des hommes qui en voulaient profondément aux Britanniques, et dont les familles et les troupeaux dépérissaient en raison de la sécheresse.

Les rumeurs au sujet du projet de *ballehs* s'amplifiaient de semaine en semaine. De graves tensions troublaient le Haud, et il s'en fallait de peu que les nomades désespérés ne se retournent les uns contre les autres, ou contre nous. Hersi vint un jour livrer à Jack un rapport inquiétant.

« Sahib... Un homme il est venu hier soir me voir. C'est mon cousin. Nous sommes les deux *musa arreh*, et son camp n'a pas de grande distance d'ici. Il me dit ce qu'il a entendu ces jours récents... »

Il semblait qu'un groupe de nomades avaient passé la plus grande partie de la nuit à l'extérieur de la clôture de branches d'acacia de notre camp à triturer

leurs fusils de contrebande et à débattre quant à savoir s'ils devaient ou non y faire un raid. Nous n'avions été sauvés que grâce à une chose : le goût des Somalis pour la rhétorique et les palabres. Sur le ton du chuchotement, ils avaient débattu de la question avec tant de ferveur que l'aube s'était levée avant qu'ils n'arrivent à une décision.

« Le soleil levé, dit Hersi avec un sourire amer, alors il faisait trop tard pour toutes leurs considérations. »

La prochaine fois, ils seraient peut-être moins longs à se décider. Quelle attitude doit-on prendre face à des gens désespérés qui, de façon plutôt compréhensible, étaient susceptibles de se retourner contre la première personne à attirer leur attention, quand on risquait soi-même d'être cette personne ? J'étais rongée par le doute et l'indécision. Jack se posait la même question, mais il lui fallait considérer un autre aspect de la chose. Je passais toutes mes journées ici au camp, seule avec Mohamed et des ouvriers, pendant que lui et les autres partaient faire des levés.

« Tu ferais bien d'apprendre à te servir du fusil », décida-t-il, ajoutant, du ton le plus désinvolte possible : « Pas que je pense moindrement que tu en auras besoin. »

Sombrement, suivis de Mohamed, Abdi, Hersi et les autres, nous avons marché jusqu'à la périphérie du camp. Jack chargea la .303 et me montra à la tenir. Je n'avais jamais tiré avec une arme, quelle qu'elle soit.

« Tiens-la près de ton épaule, dit Jack. O.K. Maintenant, tire. »

Boum ! Étonnamment, je me retrouvai étalée par terre, le fusil à mes côtés. Non loin, les Somalis s'esclaffaient en silence.

« Pour l'amour de Dieu, dit Jack en essayant de réprimer son rire, je t'ai dit de la tenir serré... pourquoi ne l'as-tu pas fait ? »

Mon orgueil avait plus souffert que mon épaule. Je retournai à ma tente toute seule.

Enfin, Jack glissa la tête par la porte de la tente.

« Ce serait peut-être plus sûr pour toi de t'en remettre à ton éloquence. Tu as cela en commun avec les Somalis. S'il y a du grabuge, tu peux m'envoyer Arabetto en camion, et essayer de les faire parler jusqu'à mon retour. »

Ainsi, d'une certaine façon, le problème fut résolu. Il ne fut plus question du fusil. Ou bien la chance était de notre côté, ou bien nos peurs avaient été exagérées, toujours est-il que, bien que nous ayons reçu de nombreuses autres délégations de nomades, certains énervés ou suspicieux, nous n'avons jamais aperçu le moindre fusil et n'avons plus entendu de rumeurs de raid sur le camp.

Quant à la question soulevée par la possibilité d'une attaque, elle demeura sans réponse. Je doute fort qu'elle en ait eu une.

Le commissaire du district eut vent de la vulnérabilité de notre camp, et on nous assigna quatre Illaloos en guise d'escorte. Ces membres de la « police du bush » étaient des nomades que le gouvernement

équipait d'uniformes et de carabines et auxquels il offrait une certaine formation. Ils demeuraient proches de leur clan, leur tâche consistant essentiellement à patrouiller la région afin de mettre un frein aux batailles qui éclataient aux puits, aux vols de chameaux et à d'autres formes de querelles entre les divers clans.

Nos Illaloes étaient très enthousiastes. Ils veillaient sur nous comme des anges gardiens maladroits vêtus de shorts kaki et coiffés de turbans. Au début, j'eus du mal à convaincre le caporal illalo que lorsque je m'aventurais dans le désert le soir à la recherche d'un buisson, je n'avais nul besoin d'une escorte.

Jack laissait trois des Illaloes au camp tous les jours lorsqu'il partait faire ses levés. Le caporal vint me voir un après-midi en se plaignant d'un mal d'oreille atroce. La boîte de fer-blanc qui contenait notre trousse de premiers soins était mon territoire exclusif. J'en avais sélectionné les médicaments et les bandages avec soin, aussi avais-je l'impression satisfaisante d'être bien équipée. Mais je n'avais rien pour les oreilles. L'Illalo était debout devant moi, tranquille et plein d'espoir. Il était évident que je devais faire quelque chose. Mais quoi ? Je demandai à Mohamed de m'apporter un bol d'eau tiède. L'Illalo me regarda avec intérêt y ajouter une goutte de Dettol. Cérémonieusement, je remuai l'eau, qui devint laiteuse. Je nettoyai son oreille et il me remercia avec effusion. Il ne cesserait pas d'avoir mal, mais du moins il aurait peut-être l'impression que j'avais fait un effort. Si son oreille continuait de le faire souffrir, nous pourrions l'envoyer à Hargeisa la prochaine fois que le camion irait chercher de l'eau.

Ce soir-là, Hersi vint me voir.

« Le caporal illalo il veut que je vous le dis, memsahib, que le remède d'oreille a de la meilleure qualité. Son mal, il est parti, absolument. Il dit mille mercis. »

Je le regardai, bouche bée. Comment était-ce possible ? Apparemment, la foi qui pouvait déplacer des montagnes pouvait aussi soigner les oreilles. Surprise et ravie, je haussai les épaules d'un air faussement désinvolte.

Certains jours, je voyais défiler devant moi un véritable cortège de malades. Entailles aux doigts, échardes à retirer d'une main ou d'un pied. Abdi eut une irritation aux yeux à cause de la poussière et du sable constamment soufflés par le vent, et je les lui baignai dans de l'acide borique. Il me remercia avec courtoisie.

« Je prie Allah que Lui vous donne un fils, memsahib. »

Sa gratitude et sa prière me touchèrent, et ma confiance dans mes habiletés médicales grandit. Je distribuais aspirines et « number nine », le laxatif ordinaire de l'armée, recommandé uniquement pour les entrailles d'acier, et je faisais des bandages allègrement. Ce que je n'avais pas remarqué, toutefois, c'est que rien de grave ne s'était encore présenté.

Et puis les Somalis des campements voisins commencèrent à venir au camp dans l'espoir d'obtenir des médicaments. Les entailles étaient maintenant plus profondes, les échardes avaient entraîné de l'infection. Une fois, une femme se présenta qui avait été mordue par un chameau. Les dents avaient entamé la chair des deux côtés, et le bras suppurant semblait avoir été transpercé de part en part. Il arrivait fréquemment que les morsures de chameaux provoquent des empoisonnements du sang — je savais au

moins cela. Je dis aux hommes qui l'accompagnaient qu'ils feraient mieux de l'amener chez le médecin à Hargeisa.

C'était absolument impossible, répondirent-ils. Ils avaient un petit camp, et si deux d'entre eux escortaient la blessée à Hargeisa, il ne resterait plus suffisamment d'hommes pour prendre soin des moutons et des chameaux. Je bandai donc son bras, inutilement. Elle me remercia, et j'en eus mal au cœur.

Un berger somali arriva à notre camp un soir. Son corps émacié, chacun de ses os saillant sous la peau sèche qui pelait, tremblait comme s'il avait froid. Il se traîna tel un chevreuil blessé sous un acacia et resta là, le souffle faible et irrégulier. Je ne m'approchai pas, car je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait faire. Hersi, Mohamed et les ouvriers savaient, eux. Ils ne lui donnèrent pas à boire tout de suite, mais commencèrent par l'asperger d'eau, et puis ils lui offrirent une très petite quantité de liquide dans une tasse, refusant de le laisser boire davantage avant un moment. S'ils l'avaient laissé avoir tout son soûl, il aurait été saisi de crampes et serait probablement mort. Quand il eut suffisamment récupéré, nous entendîmes son histoire. Il était allé à Awareh, d'où il revenait seul avec ses chameaux. La soif avait failli le tuer, et il n'avait réussi à survivre que grâce à un procédé horrible, tuant l'un de ses chameaux tous les huit jours pour boire à même les entrailles de l'animal.

Que savais-je en réalité de la vie ici ? Je me suis rappelé la guérison miraculeuse de l'oreille de l'Illalo et le simple traitement à l'acide borique administré aux yeux d'Abdi. Il m'apparut que je m'étais comportée comme une enfant qui joue au docteur en distribuant des pilules comme des bonbons, ne sachant pas — ne sachant pas vraiment — que ceux que je soignais n'étaient pas des poupées. Avais-je voulu les

aider pour leur bien, ou pour moi ? Avais-je donc tant besoin de leur gratitude ?

Pendant quelque temps, après ce jour-là, j'ai été incapable de regarder mes potions et mes poudres jouets. J'ai glissé la boîte de fer-blanc sous un lit de camp. Je ne voulais plus y toucher. Et puis je me suis rendu compte que cela aussi était une exagération. N'allais-je rien faire simplement parce que je ne pouvais pas tout faire ? Le soleil perçant du *Jilal* mettait à nu non seulement la terre, mais aussi le cœur.

Des considérations pratiques me forcèrent à ressortir la boîte en fer-blanc. Mohamedyero s'était coupé au doigt avec un couteau de boucher et il hurlait comme si on venait de l'amputer d'un membre. Je bandai la petite blessure, me disant qu'on ne peut faire plus que son possible, mais sachant que c'était à peine mieux que rien.

« Plusieurs elles sont venues vous voir », annonça Mohamed.

Plusieurs femmes de la campagne et du désert se tenaient, hésitantes, à la lisière du camp, revêtues de leurs vieilles étoffes noir et brun, le visage découvert, car le *purdah* n'était jamais porté par celles qui passaient leurs vies à conduire les chameaux.

Chez les Somalis, seules les femmes savaient comment assembler les huttes portatives, comment planter dans le sol les armatures de racines pliées et les couvrir de tapis d'herbes tissées. Quand le clan s'arrêtait pour dresser le camp, les femmes devaient monter les huttes avant que l'on puisse se reposer. La division des tâches n'était pas aussi inéquitable qu'il n'y paraissait. Les hommes protégeaient le clan grâce à leurs lances et menaient les troupeaux dans de nouveaux pâturages, prenant souvent les devants afin de

reconnaître le terrain. Les hommes devaient ménager leurs forces pour le travail exigeant qui leur était échu, mais la vie des femmes était dure et, après le mariage, les filles se transformaient en minces matrones à la peau semblable à du cuir en quelques années seulement.

Les femmes s'approchèrent, me dévisageant d'un air pénétrant, chuchotèrent entre elles et finirent par me poser la question. Pourrais-je leur donner quelque chose pour soulager leurs douleurs menstruelles ?

Quand elles atteignaient la puberté, les petites filles somalies étaient soumises à une opération dont je n'avais pas réussi à déterminer la nature exacte, en partie parce que, au début de notre séjour, tous les Somalis à qui je posais la question me donnaient une réponse différente et en partie parce que j'avais cessé d'interroger ainsi les gens à la légère. L'opération consistait en l'ablation du clitoris ou en une infibulation partielle, ou peut-être en ces deux interventions. Quoi qu'il en soit, il semblait qu'un grand nombre de femmes éprouvaient des douleurs considérables lors de leurs menstruations et des rapports sexuels, et la naissance de leurs enfants s'accompagnait souvent d'infections. De l'avis d'un de nos amis somalis instruits, cette opération était une coutume qui mettrait très longtemps à mourir, car les vieilles femmes n'accepteraient jamais qu'on l'abandonne, croyait-il, même si les hommes étaient prêts à le faire.

Je ne savais quoi dire à ces femmes. Elles m'expliquèrent, en s'excusant presque, les raisons de leur demande. Marcher auprès des chameaux, pendant ces jours-là, surtout durant la saison du *Jilal* — ce n'était pas facile de continuer.

Que faire ? Leur donner quelques comprimés de cinq grains d'aspirine ? Même si elles avaient l'argent

nécessaire pour acheter d'autres comprimés une fois ceux-là épuisés, ce qui n'était pas le cas, il aurait fallu, pour prétendre remédier à leur situation générale grâce à une faible pilule, une inconscience et une arrogance qui m'étaient insoutenables.

« Je n'ai rien pour vous. Rien. »

C'était la seule réponse honnête que je pouvais leur faire. Elles hochèrent la tête sans protester. Elles ne s'étaient pas vraiment attendues à ce que je leur donne quelque chose. Les femmes avaient toujours vécu avec la douleur. Pourquoi cela aurait-il changé ? Il leur semblait qu'elles n'auraient pas dû poser la question. Elles cachèrent leur visage dans leurs étoffes pendant un instant, puis, d'un ton décidé, parlèrent d'autre chose.

Les jours passaient, les nuages s'amoncelaient, mais il ne pleuvait toujours pas. Ahmed Abdillahi, un jeune chef de clan, vint en visite au camp et offrit son aide.

« J'ai beaucoup entendu parler des *ballehs*, dit-il à Jack. Si vous voulez que je traverse le Haud avec vous, et que je vous guide, et que je parle aux gens, je le ferai. »

C'était le premier signe que le projet de *ballehs* commençait à être mieux accueilli. Jack, encouragé, accepta l'offre. Ahmed Abdillahi resta quelque temps avec nous, arpentant le long de la frontière avec Jack, partout parlant aux gens, convainquant, expliquant. Il ressemblait assez à ce dont Robertson devait avoir eu l'air quand il était jeune, très grand et large d'épaules, avec des traits accusés et des bras musclés.

Il possédait un calme que rien ne paraissait troubler. Quels que soient les soupçons ou les questions que formulaient ses compatriotes, Ahmed Abdillahi répondait de la même voix ferme, sans jamais perdre son sang-froid.

Je me rendis avec Jack et les autres à Lebesgale. Tandis que Jack étudiait les possibilités qu'offrait l'endroit en tant qu'éventuel site pour la construction d'un *balleh*, j'explorai les alentours. C'était un petit village, des huttes brun foncé, quelques chameaux, un salon de thé fait de boue et de clayons avec un toit en barils de paraffine aplatis. Les habitants étaient décharnés, vêtus de lambeaux, rendus hagards par le long *Jilal*. Le point d'eau, jadis assez important, avait séché jusqu'à n'être plus qu'une flaque d'un liquide boueux qui suffisait à peine à alimenter les quelques personnes du campement, mais aurait été insuffisant si une seule famille supplémentaire était arrivée.

Près de moi, Hersi avançait d'un pas traînant. « Rien ici, memsahib. Les gens sont très pauvres en ce temps présent. »

Je hochai la tête. Il n'y avait assurément pas grand-chose ici. Que le sol rouge et nu du Haud, dur comme le roc, et, chose incroyable, ces quelques personnes, le vieil homme qui était sorti du salon de thé pour nous saluer, ses deux jeunes petits-fils, les trois femmes avec le troupeau de moutons à tête noire. Le reste des villageois étaient partis avec la plupart des chameaux chercher de l'eau et des pâturages en d'autres lieux. Et puis je vis un petit enclos de branchages dans le village presque désert. J'interrogeai Hersi.

« C'est la mosquée », répondit-il.

Je regardai à nouveau les branches épineuses qui composaient le lieu de culte. Il me semblait qu'il rési-

dait peut-être dans ce cercle de branchages une foi plus sincère que dans la magnificence de la Mosquée bleue d'Istanbul ornée de sculptures et de bijoux.

Poursuivant notre chemin en camion sur la route Awareh-Hargeisa, nous aperçûmes deux chameaux de somme portant des armatures de huttes en forme de croissant et des tapis enroulés. Ils s'étaient arrêtés au bord de la route et, en nous approchant, nous vîmes l'une des bêtes tomber à genoux, rendue amorphe par la soif et l'épuisement. Près d'eux, accroupie dans le sable, se trouvait une femme, une femme jeune, le foulard noir qui lui couvrait la tête couvert de poussière. Elle devait avoir possédé, jadis, un visage d'une beauté délicate. Maintenant ses traits étaient tirés et pincés. Elle tenait entre les mains une tasse de fer-blanc vide. Elle ne bougea pas d'un cil, ne demanda pas d'eau. Le désespoir a un silence qui lui est propre. Sa robe brune flottait dans le vent. Elle portait un bébé suspendu sur une de ses hanches. Le visage de l'enfant était tranquille aussi, il dodelinait de la tête dans la chaleur torride du soleil. Il nous restait un peu d'eau dans notre réservoir de secours, aussi nous nous arrê tâmes. Elle ne prononça pas un mot, mais elle fit quelque chose que je n'ai jamais pu oublier.

Elle tendit la tasse à l'enfant pour qu'il y boive le premier.

Elle avait soin de ne pas renverser une goutte. Après, elle passa doucement une main sur la bouche de l'enfant puis lécha sa paume de manière à ne rien perdre du liquide.

J'ai dû lui paraître insignifiante, sans aucun rapport avec elle. Comment aurait-il pu en être autrement ? Je n'avais jamais eu à convaincre des chameaux traînant la patte de continuer à avancer

quand ils auraient préféré s'arrêter, se reposer et se laisser mourir. Mais ce que je ressentais, en regardant son visage, était indéniable, et ce n'était pas de la pitié. C'était quelque chose de tout à fait différent, l'impression de savoir, quelque part au fond de moi, ce que son angoisse avait été et ce qu'elle serait encore, tandis qu'elle regardait la vie de son enfant s'étioler parce qu'elle n'avait pas suffisamment d'eau pour le garder en vie. C'était là le pire que pouvait lui apporter le *Jilal*. Dans son existence entière, rien n'était pire que cela.

Ce qu'elle pouvait faire n'était guère mieux que rien. Peut-être réussirait-elle à atteindre les puits. Peut-être pas. Elle aurait pu, avec raison, nous regarder avec haine tandis que nous nous éloignions rapidement avec facilité, mais elle n'en fit rien. Elle avait dépassé de telles émotions. Elle savait seulement qu'elle devait continuer, sans quoi elle périrait, et son enfant avec elle. En nous en allant, nous l'avons vue se lever lentement et appeler les chameaux. Les bêtes se remirent difficilement sur leurs pattes et entreprirent de la suivre.

À travers les grandes plaines du Haud, le vent soulevait le sable pour en faire des derviches de poussière. Les termitières rousses se dressaient comme des tours de la mort difformes. Sur les carcasses de chameaux, les vautours criaillaient et se gavaient. L'après-midi, des volutes de fumée effrangées se formaient dans le ciel.

« *Inch'Allah*, disaient les Somalis. Si Allah le veut, il va pleuvoir. »

Nous disions la même chose désormais. Qu'y avait-il à dire sinon ? Toutes les autres paroles avaient perdu leur sens pendant le *Jilal*.

UN DÉSERT EN FLEURS

Dans bientôt, dit Hersi, et ses paroles relevaient davantage de la prière que de la prédiction, vous l'entendrez la voix du *tug* en cette terre. »

Les *tugs* étaient les lits des rivières asséchées durant la majeure partie de l'année, mais pendant les pluies elles enflaient sous l'effet de la crue, leur flot rugissant brièvement, emportant l'eau vers la mer où elle serait perdue. L'expression d'Hersi avait quelque chose de biblique qui rappelait presque le Cantique des cantiques.

*On voit des fleurs dans le pays ;
La saison de la chanson arrive ;
Et on entend dans notre pays
La voix de la tourterelle.*

Si les pluies finissaient par arriver, peut-être même le Haud serait-il semblable au royaume de Salomon après la sécheresse de l'hiver, quand les fleurs apparaissent sur la terre et que les vignes bourgeonnent. Cela semblait impossible. Il y avait tant de semaines que les nuages s'accumulaient et épaississaient qu'on avait cessé d'en attendre quoi que ce soit. Les pluies n'arriveraient jamais.

Mais enfin elles arrivèrent, et se déchaînèrent avec une violence égale à celle de la sécheresse du *Jilal*.

Revenus du camp, nous étions temporairement installés à Hargeisa. Un après-midi, nous nous sommes engagés sur la route Wadda Gumerad, Jack, Abdi et moi, pour un court trajet vers un éventuel site de *balleh* que Jack voulait examiner. La route se réduisait aux traces de pneus laissées par des camions, et même ces traces avaient été partiellement recouvertes par le sable. Nous avons pris par mégarde un mauvais tournant, et nous sommes rendu compte que nous étions en train de cahoter dans le désert sans la moindre route en vue. La Wadda Gumerad avait totalement disparu.

« Nous sont perdus, je crois, sahib », avoua Abdi, furieux contre lui-même, car habituellement il était capable de trouver son chemin sans coup férir dans n'importe quel secteur du Haud.

Nous nous demandions encore comment retrouver la route quand une bourrasque fit frissonner le sable rouge. Le ciel vira au jaune grisâtre, et le tonnerre se mit à gronder. Puis nous entendîmes un lent plouc-plouc et vîmes, incrédules, les premières gouttes d'eau tomber et être avalées par la poussière.

« La pluie ! » Abdi stoppa la Land Rover et sortit d'un bond, tournant son visage vers le ciel. Il laissa

couler sur lui la pluie qui allait s'intensifiant, tendit ses mains vers elle.

« Louange à Allah, Seigneur de l'univers ! » Il prononçait tout haut les mots arabes en un puissant cri de reconnaissance. Une fois que nous nous fûmes remis en chemin, il se mit à parler avec excitation :

« Tout se passe bien, cette fois. Les moutons prennent de la graisse, les chameaux prennent de la force maintenant. Vous verrez. Beaucoup de la viande, beaucoup du lait... »

Nous étions nous aussi excités, jubilants, reconnaissants. Notre situation actuelle ne nous apparut que peu à peu. La tempête gagnait en force, et nous étions encore perdus. Comme nous avions prévu rentrer avant l'heure du souper, nous n'avions pas apporté de nourriture, et ne nous étions munis que d'une seule bouteille d'eau. Même notre habituel réservoir de secours était vide ce jour-là. Abdi s'assombrissait à nouveau. Il se sentait responsable du fait que nous nous étions écartés de la Wadda Gumerad, mais il nous rappela, du même coup, qu'il nous avait prévenus de ne pas nous aventurer dehors cet après-midi-là au cas où les pluies auraient choisi ce moment pour tomber.

« Tu dis la même chose depuis des semaines, fit remarquer Jack. Je ne pouvais pas rester assis à attendre indéfiniment. »

Nous étions tous à blâmer. Il ne servait à rien de s'étendre là-dessus. Nous étions ici, non pas ailleurs — qu'importait la cause ? La pluie se fit plus drue et le son du tonnerre se rapprocha. Puis la foudre éclata tel un gigantesque feu d'artifice, suivie d'un coup de tonnerre semblable à un canon dont on aurait tiré à l'intérieur de nos crânes. La pluie

formait maintenant une masse d'eau solide, un océan dans le ciel qui s'inclinait pour déverser son contenu d'un seul coup. Le ciel noir s'illuminait brièvement sous l'éclat de la foudre explosive. Le déluge tambourinait sur le toit de toile de la Land Rover, le saturant d'eau. Transis et frissonnants, nous n'avions pas la moindre idée de l'endroit où nous allions. Il était désormais impossible de nous orienter, car autour de nous le désert s'était transformé en mer.

Bam ! Nous avons heurté un nid-de-poule. L'eau boueuse gicla autour de nous. Abdi appuya durement sur l'accélérateur, le moteur rugit et força, mais en vain. La Land Rover était enlisée jusqu'aux essieux. Nous étions englués comme un insecte dans une flaque de colle.

Aussi soudainement qu'elle avait commencé, la pluie s'arrêta. Mais ce n'était qu'un sursis. Bientôt, le déluge reprendrait. En attendant, Abdi descendit et se mit frénétiquement à l'œuvre. Jack se joignit à lui, sans trop d'espoir.

« Pas de pierres dans le coin. Rien pour bloquer les roues. Eh bien, essayons avec des branches, Abdi. »

Nous avons rassemblé de minces branches d'acacia, qui se brisèrent ou disparurent dans le puits de boue. Fatiguée, je suis remontée dans la voiture. Jack et Abdi ont poursuivi leurs efforts, mais sans succès.

« Je ne vois pas comment nous pouvons sortir d'ici tout seuls, finit par dire Jack. Il va simplement falloir attendre qu'un camion passe. »

Abdi plissa ses vieux yeux.

« Si nous attendons, sahib, nous attendons un mois. Pas de camion passe par ici quand la pluie vient. »

Compte tenu du fait que nous n'avions aucune nourriture, cette perspective ne nous souriait guère. Nous nous pelotonnâmes dans la voiture, fumant tout en réfléchissant, nous creusant les méninges sans parvenir à en tirer quelque idée utile. Puis, au loin, nous vîmes un troupeau qui se dirigeait vers nous, les chameaux ressemblant à des dinosaures qui pataugeaient dans la boue, leur long cou oscillant, se penchant fréquemment pour boire l'eau qu'ils avaient si longtemps attendue. Comme ils se rapprochaient, nous entendîmes les cris des bergers qui de la voix guidaient les animaux et empêchaient le troupeau de se disperser.

« Ei ! Ei ! Hu-hu-hu-hu-hu ! »

Les nomades s'approchèrent et nous examinèrent avec méfiance. Abdi parla avec eux, et leurs visages, au fur et à mesure qu'ils comprenaient notre impuissance, trahit une sorte de joie cupide. Ils étaient huit jeunes hommes de haute taille portant leur lance en travers de leurs épaules. Ils n'appartenaient pas au clan d'Abdi. En fait, leur clan et celui d'Abdi avaient été à couteaux tirés pendant le *Jilal*. D'un air entendu, l'un d'eux glissa la tête à l'intérieur de la Land Rover et lorgna le fusil d'un œil concupiscent. Abdi se lança immédiatement dans un long discours plein de feu, les yeux brillants de menace. Les nomades me considérèrent d'un air interrogateur, grattèrent de leurs pieds la terre glissante et s'éloignèrent un peu du véhicule. Par-dessus son épaule, Abdi me siffla quelques mots en anglais, sans quitter les bergers des yeux.

« Vous ne bougez jamais, memsahib. Restez là, avec fusil. Je leur dis que nous avons beaucoup des munitions, et je leur dis la femme de l'officier, elle sait tirer très bien. »

Quelle présence d'esprit ! Jack et moi n'avons pu nous empêcher d'échanger un sourire en nous rappelant la seule tentative infructueuse où j'avais essayé de me servir dudit fusil.

« S'ils acceptent de nous aider, dit Jack, il nous faudra non seulement leur donner tout l'argent que nous avons, mais ils voudront aussi les cigarettes. Pendant qu'ils sont occupés, vois si tu peux en sauver quelques-unes, d'accord ? »

L'affaire conclue, les jeunes hommes posèrent leurs lances et se mirent à l'ouvrage. Je restai dans la Land Rover tandis qu'on la dégageait. Les nomades criaient, poussaient. Des gerbes de boue giclaient telle une épaisse pluie brune. Placides, les chameaux buvaient et broutaient. Je réussis subrepticement à glisser quelques cigarettes dans ma poche. Enfin, avec un hurlement de triomphe, les nomades parvinrent à libérer la voiture.

Nous les avons payés avec reconnaissance ; c'était bien peu compte tenu de ce qu'ils avaient fait pour nous. Nous avions cependant plus de réticence à nous séparer de la majorité de nos cigarettes. Les nomades reprirent leurs lances et, une fois de plus, contemplèrent le fusil avec envie. Je gardai la main fermement posée sur l'arme. Je n'arrivais pas à prendre la situation vraiment au sérieux. Je n'arrivais pas à m'imaginer que nous pourrions être attaqués, voire assassinés, pour un vulgaire fusil. Abdi était plus sage. Il garda les yeux fixés sur les hommes et ne leur tourna pas le dos, fût-ce pour une seconde.

Ils n'étaient pas tous convaincus qu'Abdi avait dit vrai en parlant de mes talents de tireuse, mais ils n'étaient pas convaincus non plus qu'il avait menti. Nous sommes restés figés un instant, tous, dans une sorte d'animation suspendue, personne ne voulant

être le premier à faire un geste. Enfin, comme s'ils étaient capables de communiquer sans paroles, ils parurent prendre tous la même décision simultanément. Haussant les épaules, ils rajustèrent leurs lances sur leurs dos, appelèrent les chameaux et s'en allèrent. Dans la plaine, nous entendîmes leurs voix pendant un certain temps, de plus en plus faibles dans l'air moite et silencieux.

« Ei ! Ei ! Ei ! Hu-hu-hu-hu-hu ! »

La nuit était tombée, aussi nous avons quitté la voiture, maintenant perchée bien au sec, et nous avons fait un feu. Nous nous sommes assis autour sur une butte humide, pour fumer et regarder le ciel qui avait pris une riche teinte bleue avec l'apparition de la lune. Autour de nous, on entendait le ricanement des hyènes. Nous avions atrocement froid, et le petit feu ne nous réchauffait guère, mais nous étions heureux de ce répit. Puis la lune et les étoiles se sont éteintes et la pluie s'est remise à tomber.

« Il doit être qu'il faut qu'on continue », a dit Abdi.

Nous avions une confiance absolue en lui, qui était le seul à savoir quoi faire. Nous sommes à nouveau grimpés dans la voiture et sommes repartis. Nous avons fini par trouver le moyen de rejoindre la Wadda Gumerad, mais la route s'était transformée en rivière. Nous avons été forcés de suivre le chemin tracé par ce torrent d'eau, car il était devenu impossible de distinguer quoi que ce soit. Nulle obscurité, en quelque lieu, ne peut se comparer avec cette obscurité-là, sauf dans des grottes sous-marines que la lumière ne touche jamais. La pluie était un mur d'eau noir devant nos yeux. Penché en avant, Abdi scrutait le pare-brise dégoulinant comme s'il espérait percer la pluie sombre par la seule force de sa volonté. La Wadda Gumerad était traversée de petites chutes là où le

déluge avait délogé des pans de route et creusé des canaux dans l'argile. La Land Rover progressait lentement, luttant contre la boue et la pluie, contre le vent fou. Il semblait prodigieux que nous arrivions même à avancer.

Deux jours plus tôt, les hommes et les bêtes mouraient de soif en ce lieu. Aujourd'hui, certains d'entre eux se noieraient. Chaque année, nous dit Abdi, quelques moutons et des chèvres, quelques enfants étaient emportés par les *tugs* au plus fort de la crue. Ce devait sûrement être la plus cruelle des ironies : se noyer dans le désert.

Et puis nous nous sommes trouvés dans une vaste plaine, sans arbres ni arbustes à perte de vue. Notre voiture était l'objet le plus haut à des milles à la ronde, et partout autour de nous la foudre perçait le ciel d'éclairs roses, un rose vif et intense qui illuminait la plaine entière de son éclat, nous dévoilant le paysage plat et ouvert, nous révélant nos propres visages. Elle tombait si proche que nous ne voyions pas comment elle aurait pu ne pas nous frapper.

« Ça va ? » me demanda Jack. Ce n'était pas vraiment une question, mais davantage une parole de réconfort.

Oui, lui dis-je. Ça allait très bien. J'aurais sans doute dit la même chose quoi qu'il en fût, mais en prononçant ces mots je me rendis compte, étonnée, qu'ils étaient vrais. Je n'aurais voulu être nulle part ailleurs. S'il arrivait quelque chose, au moins cela nous arriverait à tous les deux en même temps. Peut-être le fatalisme musulman commençait-il à déteindre sur moi. Nous ne pouvions nous échapper par la simple force de notre volonté, aussi ne servait-il à rien de nous inquiéter. Nous nous en tirerions si nous le pouvions — *Inch'Allah*.

La voiture s'est enlisée à nouveau, et nous avons décidé de rester où nous étions jusqu'à l'aube. Après environ une heure, la pluie cessa de tomber et, fort heureusement, les éclairs s'éloignèrent. La toile détrempée de notre toit dégouttait, et partout autour de nous on entendait la voix du *tug*, comme Hersi l'avait promis. Quand il en avait parlé, toutefois, nous ne nous étions pas imaginé que nous l'entendrions de ce poste. Le *tug* avait un gémissement bas et lugubre, nous pouvions sentir l'eau couler et pousser contre notre forteresse incertaine. Mais nous étions trop fatigués pour nous demander si la voiture réussirait à résister au flot. Abdi s'est glissé à l'arrière, Jack et moi nous sommes installés à l'avant, et bientôt, épuisés, nous avons tous les trois sombré dans un profond sommeil.

Au matin, la situation avait changé. L'eau avait baissé et nous apercevions non loin des pierres à l'aide desquelles nous pouvions bloquer les roues de la voiture. Dehors, la situation s'était améliorée. À l'intérieur, elle avait empiré. Raides et courbaturés, nous étions transis, affamés, et privés de cigarettes. Nous souffrions aussi grandement de la soif, puisque notre unique bouteille d'eau avait depuis longtemps disparu. Nous n'allions pas mourir de déshydratation avec toute cette pluie, mais notre soif devrait grandir encore avant que nous nous résolvions à boire de la boue. Je jetai un coup d'œil à mon reflet dans le rétroviseur de la Land Rover et détournai les yeux immédiatement. J'étais couverte de glaise et de crasse, mes vêtements étaient sales et fripés. De toute ma vie je ne m'étais jamais sentie aussi découragée et misérable. La veille, nous étions fébriles, tendus, prêts à tout, mais ce sentiment s'était évanoui. Abattus, nous nous demandions combien de temps il nous faudrait pour regagner Hargeisa, et même si nous y arriverions jamais. La perspective de nous remettre à patauger dans la boue nous épuisait.

Chacun d'entre nous pouvait lire ces pensées sur le visage des autres, mais nous ne les exprimions pas. D'un coup, nous étions devenus réticents à prononcer quelque parole décourageante. Il valait mieux ne rien dire du tout. Nous entreprîmes de rassembler des pierres et finîmes par dégager la Land Rover de la vase pour la remettre en état de rouler. Nous avançons avec difficulté le long de la Wadda Gumerad, sentant que la route sous nos roues était glissante et semée d'embûches. Nous n'avions été privés de nourriture et d'eau que pendant vingt-quatre heures. Comparé au sort des nomades subissant la sécheresse du *Jilal*, cela n'était rien. Mais c'était bien assez. J'avais dans la bouche un goût de bile, et je commençais à sentir la nausée provoquée par le vide.

« Nous essayons de passer par Wadda Beris, dit Abdi.

— D'accord. » Nous étions entre ses mains. Nous avions confiance qu'il ferait ce qu'il y avait de mieux à faire. Nous roulions en silence, presque sans échanger une parole, essayant de nous faire à l'idée d'un autre jour sans nourriture, nous demandant quand il nous faudrait nous résoudre à boire l'eau des flaques au bord de la route.

Mais la chance nous sourit. La pluie cessa et dans l'après-midi nous distinguâmes Wadda Beris, les huttes marron trempées par la pluie et le café d'argile et de claie d'Haji Elmi, le vieillard qui avait montré à Jack une lettre reçue vingt ans plus tôt, écrite par l'Anglais ayant jadis chassé au Somaliland. Puis Haji Elmi lui-même apparut.

« *Salaam aleikum...* »

Il était en proie à l'agitation de nous découvrir si défaits, mais pas au point d'en oublier ses manières. Parce qu'il était âgé et tenait aux formalités, il nous

avait adressé la formule de salutation arabe plutôt que somalie, car nous étions des étrangers. Il était maigre et voûté, avait une barbe blanche. Son pagne effiloché vert et noir et sa vieille veste kakie pendaient tout droits autour de son corps flétri. Abdi exposa notre situation ; Haji Elmi fit claquer sa langue comme une mère poule puis nous pressa d'entrer dans son café.

C'était une petite construction carrée d'argile appliquée sur des branches, dont le toit était constitué de barils de paraffine aplatis. À l'intérieur, des branches de *galol* tordues supportaient le toit, et le sol était en terre. Un feu brûlait dans un coin, et ce feu était alimenté par une mince bûche dont la plus grande partie saillait dans la pièce. Dans l'air lourd flottait une puissante odeur de fumée. Quelques bancs de bois étaient disposés dans la pièce, ainsi que des tapis de paille rudimentaires.

Les deux garçons d'Elmi, ses petits-fils peut-être, s'empressèrent de nous préparer du thé épicé et bientôt le vieil homme nous tendait des plateaux de dattes séchées et des bols de riz vapeur humecté de *ghee*, un beurre clarifié fait avec du lait de chèvre. La sécheresse avait été longue et il ne restait guère de nourriture dans les campements de tout le Haud. Mais ce qu'il avait, Haji Elmi nous l'offrit. Nous enfournâmes prestement le riz et les dattes — jamais nous n'avions mangé un aussi bon repas. Quand nous eûmes fini, nous vîmes que le vieillard fouillait dans son coffre aux trésors, une grosse boîte munie d'un cadenas de cuivre.

« Il reste encore un... oui, je pense... »

Enfin, il trouva l'objet qu'il cherchait et le brandit bien haut : un paquet de cigarettes Player's légèrement

moisi. Nous n'en croyions pas nos yeux. Cet homme était un magicien.

Puis il apporta une couverture et un oreiller, tous deux ornés de broderies somaliennes traditionnelles, des oiseaux et des fleurs aux pétales raides dans les teintes de rouge, de vert et de jaune vifs. Il les déposa dans une alcôve à mon intention, afin que je puisse m'y reposer avant que nous reprenions la route. Pendant que j'étais couchée, Haji Elmi discuta avec Jack, lui montrant l'épée de cérémonie qu'il avait jadis reçue pour avoir sauvé la vie d'un commissaire de district au cours d'une émeute.

« Je prends les pierres sur mon propre corps, dit-il, sur mon propre corps. »

Depuis mon alcôve, j'écoutais et regrettais qu'il parlât ainsi, d'un ton supérieur. Mais je me rendais bien compte que cette pensée était ridicule. Il n'était pas parfaitement dessiné et dénué de vie comme une silhouette découpée dans du carton.

Nous n'avons pas été surpris quand il est venu, plusieurs mois plus tard, nous présenter une pétition au langage fleuri sollicitant l'aide de Jack dans le but d'obtenir que le gouvernement assume les coûts d'un petit *balleh* qu'Haji Elmi avait fait creuser par ses petits-fils et dont il vendait l'eau, engrangeant un profit assez appréciable pour justifier l'entreprise sans l'aide d'une subvention à laquelle il n'avait aucun droit. Haji Elmi n'a pas été surpris non plus quand Jack a répondu qu'il n'était pas de son ressort d'aider le vieil homme pour une semblable requête. Il ne s'attendait pas vraiment à ce que Jack plaide auprès du gouvernement la cause qui avait bien peu de chances d'être entendue. Mais ç'aurait pu marcher — cela valait la peine d'essayer, en tout cas. Haji Elmi n'était pas homme à laisser filer un shilling, et

il aimait passionnément l'intrigue et la rhétorique. Cette pétition faisait autant partie de sa nature que le fier étalage de l'épée de cérémonie ou la lettre pliée cent fois, et ni l'un ni l'autre aspect n'était fondamentalement inconciliable avec la générosité qu'il nous avait témoignée dans son café à la première journée des pluies.

Ce jour-là, à Wadda Beris, quand nous nous sommes levés pour partir, il a refusé que nous lui laissions une reconnaissance de dette pour le repas et les cigarettes. Non, nous dit-il — il ne pouvait accepter de paiement pour une telle chose. S'il nous croisait à Hargeisa ou si nous venions à Wadda Beris dans d'autres circonstances, ce serait différent. Mais cette fois, nous étions des voyageurs dans le besoin, et l'un des principes fondamentaux de l'islam voulait que l'on nourrisse le voyageur qui a faim.

Nous n'avons pu que le remercier et nous en aller. Mais par la suite, chaque fois que nous nous rappelions le désert détrempé, les acacias dégoulinants et le ciel menaçant, nous pensions à son hospitalité face à laquelle la nôtre, dispensée dans un état d'opulence, semblerait toujours bien pauvre.

Aleikum salaam, Haji Elmi.

À notre retour à Hargeisa, Mohamed, Hersi et les autres nous accueillirent comme si nous revenions du royaume des morts.

« *Wallahi!* Vous êtes là ! Nous pensons que nous ne vous verrons plus pour toujours, jamais pour toujours ! » Mohamed nous serra vigoureusement les

main, puis s'empressa d'aller faire chauffer des seaux d'eau pour le bain dont nous avions grand besoin.

Hersi leva les bras comme en un geste de bénédiction. « Je remercie Allah aujourd'hui, car Il vous sauve d'une mort très horrible. »

Mohamedyero, le petit assistant de Mohamed, frappait gaiement sur une casserole devenue tambour improvisé.

« Eh, Abdi ! cria Arabetto, stupéfait. Comment tu es revenu, hein ? Tu es envolé ? J'essaie d'aller te trouver, mais mon camion, il ne peut jamais passer ce chemin. »

Originaire de Mogadiscio, Arabetto était l'adolescent jovial et légèrement tapageur, moitié arabe et moitié somali, qui conduisait notre camion Bedford. Il était parti à notre recherche, avec un autre chauffeur et un camion du département des Travaux publics, mais avait été forcé de rebrousser chemin. À ce moment-là, nous nous sommes rendu compte de notre chance. Si nous avions roulé à bord d'un camion lourd, nous n'aurions jamais réussi à le dégager. La nature de notre véhicule, la rencontre fortuite avec les nomades — c'étaient là des coups de chance. Mais n'eût été la ténacité d'Abdi, nous ne nous en serions sans doute pas sortis. Nous avions l'impression qu'un nouveau lien nous unissait à lui, le sentiment d'avoir vécu quelque chose ensemble, et le fait de savoir que nous lui devons peut-être la vie.

Nous avons été obligés d'attendre à Hargeisa la fin des pluies du *Gu*. De notre maison près du *tug*, dans l'obscurité, à travers le martèlement régulier de la pluie, nous pouvions entendre la voix profonde de la rivière pendant la nuit. Cependant, quand nous sortions, tôt le matin, la pluie avait cessé et le *tug* était

presque à sec. D'énormes tas de sable s'étaient déposés dans le lit de la rivière, semblables à des congères brunes aux contours fantastiques, et les enfants somalis étaient déjà en train d'y jouer, à l'endroit même où, quelques heures plus tôt, le flot écumait.

Quand on a été d'avis que les pluies étaient presque terminées, nous sommes retournés à notre camp dans le Haud. Il s'y était produit en un mois un changement presque incroyable. Nous avions du mal à reconnaître qu'il s'agissait du même paysage. Sur cette portion de terre où ne se dressaient autrefois que des termitières rouges poussait maintenant une herbe haute de plusieurs pieds, qui bruissait dans le vent et se balançait en sa verdure. Les acacias foisonnaient de feuilles nouvelles, et le paysage dont le squelette gris était désormais invisible semblait s'être rempli. La terre tout entière était constellée de fleurs. Des fleurs blanches semblables à celles du trèfle émailaient l'herbe rase sous les acacias. Il y avait des fleurs jaune pâle de la couleur de la crème épaisse, de petites *wahharowallis* violettes et les fleurs écarlates de l'aloès s'étirant sur des branches minces tel quelque arbre mythique. L'air résonnait du chant des oiseaux et de la plainte aiguë des insectes. Les hirondelles volaient si vite qu'on n'apercevait d'elles qu'une tache de bleu indistincte. Les vautours n'étaient plus aussi visibles — la vie était revenue, et les oiseaux de mort s'étaient cachés. Le long de la route, des grappes de papillons se rassemblaient autour des flaques d'eau. Petits et vert pâle, ils ressemblaient, agglutinés, à une gigantesque fleur aux pétales innombrables et frémissants. Comme la voiture approchait, ils s'envolaient en essaim. La fleur se défaisait et tous les pétales s'éparpillaient pour reformer après notre passage le lotus vert et vivant.

Nous avons vu des vestiges du *Jilal*, les squelettes de chameaux morts pendant la sécheresse. L'herbe et

les fleurs sauvages s'entortillaient maintenant autour des côtes nues et blanchies. Mais nous n'étions pas ici depuis suffisamment longtemps pour saisir, comme les Somalis, que le *Jilal* reviendrait.

Les clans somalis se dirigeaient vers l'intérieur des terres en compagnie de leurs troupeaux. Maintenant les gens nous souriaient et nous saluaient de la main lorsque nous passions. Les femmes étaient vêtues de neuf, le rouge, le bleu et l'or de leurs robes semblaient appropriés dans un paysage soudainement gagné par la couleur. Certaines des filles traversant le Haud, conduisant les chameaux de charge, avaient une apparence à ce point saisissante et se mouvaient avec une grâce si naturelle que les demoiselles distinguées de Mayfair auraient paru bien gauches en comparaison. C'étaient des femmes à l'air voluptueux, à la peau d'un brun cuivré et au visage doucement arrondi. Elles avaient de grands yeux sombres, de longs cils. On aurait dit qu'elles glissaient plus qu'elles ne marchaient, comme des ballerines, avec cet équilibre parfait qu'elles avaient peut-être acquis en transportant des jarres et des paniers sur leur tête. De nombreux hommes du désert étaient aussi très beaux, grands et minces, avec des traits droits et aiguisés et des yeux perçants. Les jeunes bergers avaient de nouveaux pagnes, d'un blanc éclatant, qu'ils arboraient avec gaieté, l'étoffe drapée autour de leur taille à la manière d'une toge, et passée sur une épaule. Quel contraste ces gens présentaient avec ceux qu'ils étaient quelques mois plus tôt. La saison de l'herbe nouvelle et de l'eau en abondance ne durerait pas longtemps, aussi en tiraient-ils le maximum pendant qu'ils le pouvaient. Le soir, nous entendions les chants et les claquements de mains rythmiques s'élever des campements non loin.

« Nous sommes heureux maintenant, dit Hersi, car la viande et le lait sont de retour dans notre pays. »

Les moutons et les chèvres étaient pleins de vie, et les chameaux avaient retrouvé leurs bosses. Bientôt, il y eut de nouveaux troupeaux entièrement composés d'agneaux et de chevreaux, et ceux-là étaient invariablement gardés par un enfant somali, un petit garçon ou une petite fille qui sautillait d'un pas aussi léger que celui des jeunes animaux.

Tout n'était cependant pas paradisiaque au camp, malgré la saison. Nous avions planté nos pénates à l'arrière du camion Bedford, surtout parce que je me sentais plus en sécurité quand nous dormions à quelque distance du sol. Nous avions suspendu une moustiquaire au-dessus de l'extrémité ouverte de la structure de tissu, et avions disposé dans cette tente improvisée nos chaises et notre table de camp ainsi que notre lit neuf, doté d'un matelas en caoutchouc mousse. Je laissais les lits de camp en toile à des âmes plus aguerries — ils n'étaient pas pour moi. Je n'ai jamais vu de raison d'être moins à l'aise que nécessaire. Notre camion-maison aurait été parfait n'eût été une chose. Le renouveau de la vie dans le désert, naturellement, n'excluait pas le renouveau de la vie chez les insectes. À la nuit tombée, nous livrions une véritable guerre aux bestioles. Mohamed se précipitait de la tente-cuisine jusqu'au camion pour nous apporter notre dîner, espérant que les fourmis volantes ne seraient pas trop nombreuses à atterrir dans les plats.

« Vite, vite ! » Il glissait les assiettes sous le filet, mais jamais assez vite. « Oh, oh, je crois qu'un petit quelque chose il est tombé dedans... »

Une dizaine d'ailes de fourmis et plusieurs scarabées affolés flottaient comme des croûtons à la surface de la soupe au gibier. Si l'invasion avait eu lieu à notre arrivée dans ce pays, la répugnance m'aurait sans doute fait mourir de faim. Plus maintenant. Stoïque, j'extirpais les insectes à la cuillère et je

commençais à manger. C'était facile pour la soupe, mais le riz présentait un problème. Mohamed le préparait agrémenté de petits morceaux d'oignons frits, et dans la pénombre de notre salle à manger il n'était pas facile de distinguer insectes et oignons. Pour Mohamed, cette situation constituait une source infinie d'hilarité.

« Je fais le dîner sans lumière dans la tente-cuisine ce soir, annonçait-il, souriant largement. Tout il est très noir. Je ne peux pas rien voir. Je pense que peut-être comme ça il n'y a pas d'insectes. »

Pas d'insectes, peut-être, mais Dieu sait ce qu'il avait pu mettre dans les plats, en cuisinant à tâtons dans la tente-cuisine plongée dans l'obscurité. La moustiquaire sur notre camion était vivante, une masse grouillante d'ailerons, et Mohamed se plaisait à faire des commentaires à ce sujet.

« *Ei, wallahi!* Regardez par ici ! Il faudrait que nous appelons les extréminateurs de sauterelles ! »

Il lui arrivait parfois de trier la masse enchevêtrée d'ailerons et d'antennes.

« Beaucoup de clans différents ici. Vous voyez ce petit ? Très beaucoup de cette sorte — je pense que lui il est Habr Yunis. Beaucoup, beaucoup — mais tout petit. »

Il appartenait quant à lui au clan Habr Awal, et ne pouvait s'empêcher de lancer cette pique à un clan rival plus nombreux.

« Et ce gros scarabée, là ? lui demanda Jack. De quel clan est-il ?

— Celui-là il est Ogaden, répondit Mohamed sans hésitation. Ogaden qui s'est égaré de son clan. »

Nous posions notre lampe à pression à quelque distance du camion dans le but d'attirer les insectes loin de nous, et, même si cette méthode ne semblait pas très efficace, nous n'avions qu'à approcher la lampe pour constater qu'ils auraient pu être plus nombreux encore sur notre filet. Autour de la lumière, ils formaient un spectacle grotesque. Ils battaient des ailes contre le verre brûlant et parvenaient même à se jeter compulsivement à l'intérieur jusqu'à ce qu'ils aient atteint la flamme nue. Ils s'agglutinaient dans la lampe, et le sol était jonché d'ailes calcinées.

Ma *bête noire** était le *balanballis madow*, le papillon noir. C'était une phalène proprement énorme dotée d'un corps massif et velu et d'yeux rouges luisant comme ceux d'un démon dans l'obscurité. Chaque nuit, au moins l'un de ces papillons se glissait dans notre camion et y voletait tel un oiseau pris de panique.

Je m'étais accoutumée à toutes sortes de criquets et de cigales, aux fourmis-cadavres à l'odeur nauséabonde, à des hordes de phalènes aux ailes fauves, à la mante religieuse verte avec ses articulations couleur corail et ses bras pieusement levés, aux scarabées volants gros comme des balles de golf. Mais je n'ai jamais réussi à m'habituer aux noirs *balanballis*. À mes yeux, ils sont toujours restés semblables à des chauves-souris sorties de l'enfer.

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Nos relations avec les camps somalis voisins s'étaient améliorées. Les tensions s'étaient atténuées à la faveur de la fin du *Jilal*, et les nomades n'avaient plus l'esprit si échauffé. Ils venaient souvent à notre camp, et discutaient la plupart du temps amicalement avec nous. Mais les vieilles rumeurs avaient la vie dure. Ils mentionnaient à tout coup qu'ils avaient entendu dire que l'eau de ces nouveaux *ballehs* serait empoisonnée, ou que le gouvernement avait l'intention d'imposer une lourde taxe à l'utilisation de l'eau. Il nous arrivait aussi de rencontrer une opposition active. Un jour qu'Hersi et Omar effectuaient des sondages de reconnaissance près d'un site potentiel de *balleh*, des hommes d'Eidagalla arrivés sur les lieux les menacèrent.

« Vous n'avez pas le droit de creuser ici. » Ils brandirent leurs épées pour appuyer leurs paroles.

Hersi savait toutefois exactement comment répondre.

« Est-ce votre pays, demanda-t-il d'un ton hautain, ou bien appartient-il à Allah ? »

Il les tenait. Ils restèrent acrimonieux, mais baissèrent leurs lances.

Les nomades continuaient de venir nous voir pour obtenir des médicaments. Cette saison, qui était d'abord apparue entièrement bonne, possédait aussi ses maux. Avec les pluies venaient les anophèles, moustiques porteurs de malaria. Nous avions obtenu une grande quantité de quinine de l'hôpital d'Hargeisa, et nous distribuions ces comprimés aussi largement que nous le pouvions, mais ils n'atteignaient qu'un nombre relativement faible de personnes.

Ces cachets de quinine avaient été laissés par les Italiens chassés pendant la guerre, après une brève occupation du pays. Pour une raison inconnue, les pilules étaient couvertes d'une épaisse substance cireuse rouge qui ne se dissolvait pas dans l'estomac, aussi devaient-elles être croquées pour être efficaces. J'avais soin d'expliquer cette particularité à chacun des nomades en lui tendant les comprimés. Puis je questionnais Hersi : était-il bien sûr que l'homme avait compris ?

« Oh oui, memsahib. Il a compris très complètement toutes vos instructions. »

Mais était-ce bien vrai ? Je n'avais aucun moyen de le savoir. Il nous parvenait de temps en temps que des nomades mettaient les gens en garde contre cette quinine, dont ils affirmaient qu'elle ne servait à rien. J'avais parfois l'impression que la majeure partie du médicament serait gaspillée parce que les nomades, même si bon nombre d'entre eux semblaient croire en son efficacité, ne comprenaient pas du tout pourquoi il aurait été nécessaire de mâcher les pilules amères. Pour ce que j'en savais, ils considéraient peut-être ces impressionnants disques rouges comme une amulette yibir : le bénéfice résidait dans la possession d'un objet puissant plutôt que dans quelque action physique comme en ont les produits chimiques sur les parasites porteurs de maladie. Cela n'avait rien à voir avec l'intelligence, c'était plutôt de voir la vie entière avec d'autres yeux. Comment pouvais-je espérer expliquer, de mon point de vue, la nécessité de rendre à César ce qui appartenait à César ? Si vous utilisez les potions de la science, vous devez les utiliser scientifiquement. Mais pour les Somalis, rien n'appartenait à César ; tout, en fait, était à Dieu. Si le remède avait un pouvoir, c'était un pouvoir essentiellement spirituel. Qu'est-ce que cela pouvait changer que les comprimés soient croqués ou non ? Je perdais

mon temps à me répandre en explications qui n'avaient aucune résonance. Nous regardions le même objet, les nomades et moi, ce flacon de pilules rouges. Mais je soupçonne que nous ne voyions pas la même chose.

Ce n'était certainement pas parce que le sens de l'observation leur faisait défaut. Il était au contraire aiguisé, fait qui fut confirmé par une étrange information glanée dans un vieux livre découvert par hasard, écrit au milieu du dix-neuvième siècle par un Anglais venu chasser le gros gibier au Somaliland. Le sahib avait souffert de la malaria qui, disait-il, était causée, comme chacun le sait, par des émanations toxiques nocturnes autour des marais et des lits des rivières. Bizarrement, ajoutait-il avec amusement, les Somalis croyaient que la malaria était transmise par la piqûre des moustiques.

D'une certaine façon, cette anecdote semblait contredire mon impression voulant que les nomades soient à la recherche de causes et de remèdes spirituels, mais ce n'était pas vraiment le cas, car l'insecte n'était perçu que comme l'agent ou le vecteur, et ce que nous appelions les microbes de la maladie pouvaient être vus comme un djinn malfaisant. Ce n'étaient cependant là que des théories, peut-être erronées. Ma difficulté consistait à découvrir comment les nomades voyaient les choses, car lorsqu'on ne possède pas les concepts fondamentaux, la communication est excessivement compliquée.

Avaient-ils vraiment compris ? J'interrogeai de nouveau Hersi, cherchant à être rassurée — absurde-ment, car je n'étais pas du tout sûre qu'il connaissait lui-même la raison d'être des instructions qu'il leur transmettait.

« Ils entendent tout », répondit Hersi d'un ton plein de fermeté.

Entendent, oui. Nous entendions chacun les mots de l'autre, mais pas nécessairement les intentions.

Partout dans le Haud, un grand nombre de personnes souffraient de la malaria. Des groupes de femmes arrivaient à notre camp en portant dans leurs bras des enfants rendus si léthargiques par la fièvre qu'ils avaient peine à ouvrir les yeux. C'est la malaria qui tue le plus d'enfants en Afrique. Si un enfant réussit à survivre jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, il a sans doute développé une forte résistance à la maladie. Mais ce sont les bambins de moins de six ans qui sont le plus touchés, et c'étaient ces jeunes enfants que j'avais le plus de mal à regarder. Leurs petits membres étaient brûlants au toucher, et ils tremblaient convulsivement, en proie aux frissons de la fièvre. Leurs yeux s'ouvraient parfois en papillotant, dans une sorte de stupéfaction. Et je me détournais, incapable de croiser ces regards.

Pour bon nombre de femmes du Haud, le temps était passé de se réjouir des pluies. Elles n'avaient réussi, d'une manière ou d'une autre, à garder leurs enfants en vie pendant la saison de la sécheresse que pour les voir mourir de la malaria à la saison de l'abondance. Je ne m'étonnais plus de ce que les Somalis croient en un Dieu de miséricorde absolue qui au jour dernier restaurerait toute chose.

Qui va redonner la vie à des ossements une fois réduits en poussière? Celui qui les a créés une première fois leur redonnera la vie. Il Se connaît parfaitement à toute création; c'est Lui qui, de l'arbre vert, a fait pour vous du feu, et voilà que de cela vous allumez.

Ainsi le Coran donne un sens à la souffrance et réfute le caractère définitif de la mort. Je voyais la nécessité de cette croyance sans laquelle la vie pour ces gens aurait été intolérable. J'aurais partagé une telle foi, si ç'avait été une question de choix, mais j'en étais incapable. À mes yeux, ces enfants mouraient sans raison et disparaissaient comme s'ils n'avaient jamais existé, tels des cailloux qu'on jette dans un sombre puits sans fond.

Les pluies n'avaient pas encore tout à fait cessé. Un soir, un fort vent se leva de nulle part. Le ciel s'ouvrit et en quelques minutes le camp entier fut inondé. Tout le monde se pressait pour tenter d'ancrer les objets au sol. Sous les assauts du vent et de la pluie tambourinant, la grande tente menaçait de s'effondrer. Jack et Abdi en nouèrent à la hâte les haubans à la Land Rover tandis qu'Arabetto retournait le camion Bedford afin d'éviter que toutes nos possessions ne soient mouillées. Le camp était en lambeaux, sous trente centimètres d'eau, semblable à un grand *balleh* peu profond. Trempés jusqu'aux os, nous pataugions dans l'eau, rassemblant cordes, seaux et pelles avant qu'ils ne soient emportés. Enfin, tout fut plus ou moins en sécurité, et nous nous dépêchâmes de nous réfugier sous la grande tente. L'orage se déchaînait avec une violence spectaculaire : bourrasques de pluie comme des coups de fusil, vent puissant fouettant notre toile, terre transformée en marécage, fulgurance d'éclairs diffus, ciel menaçant.

Sous la tente, tandis que nous attendions que la pluie diminue, nous éprouvions ce sentiment de complicité qui se tisse parfois même pendant une crise de peu d'importance. Nous-mêmes, Hersi, Mohamed, Abdi, Arabetto, le jeune Omar, assistant aux levés, les

autres chauffeurs et ouvriers — nous bavardions tous ensemble de bon cœur.

Le tonnerre pouvait-il tuer un homme, se demandait Mohamed. Jack tenta de lui expliquer en quoi consistait le tonnerre, tandis qu'Hersi et Arabetto affirmaient avoir toujours su de quoi il retournait. La même information exactement, ajouta Hersi avec plus de piété que d'exactitude, se trouvait dans le Coran.

Après l'orage, Jack et moi avons regagné notre camion et les Somalis sont restés assis autour du feu presque jusqu'au matin. Hersi dirigeait le chant, psalmodiant le couplet d'un long poème narratif alors que les autres joignaient leurs voix à la sienne pour le refrain. Pendant un long moment, nous avons écouté ces voix puissantes chanter dans la nuit africaine où elles se mêlaient au bruissement de l'eau tandis que les ruisseaux déferlaient dans le désert et se déversaient dans les *tugs*. De temps en temps, nous entendions le cri d'oiseaux toujours éveillés dans les acacias, et la plainte du *ghelow* qui volait à la nuit tombée. Tout cela était bon, par certains aspects que nous ne pouvions expliquer, mieux que tout ce que nous avions jamais connu.

Tous les jours les Illaloes effectuaient leurs manœuvres. Le caporal aboyait des ordres, et je découvris que ces policiers du bush avaient été formés en anglais. La connaissance de la langue se limitant pour plusieurs aux commandes de ces exercices, les mots avaient subi une subtile transformation et étaient prononcés avec une intonation somalie qui les rendait presque incompréhensibles à mon oreille.

« *Ra — toor!* » criait le caporal, et les hommes pivotaient vers la droite.

« *Sho — hah!* » Et ils portaient leur arme à l'épaule.

« *Ki — mah!* » Ils le comprenaient parfaitement, et se mettaient à défiler d'un pas rapide.

Ils ne négligeaient cependant pas pour autant leurs anciennes habiletés. Quand ils en avaient le temps, ils s'exerçaient à la lance. Un après-midi, nous avons tenu un concours à l'occasion duquel les Somalis de notre camp se sont mesurés aux visiteurs d'un *rer* voisin. Les nôtres l'ont emporté, à leur grand bonheur, bien que les nomades de l'endroit aient semblé plutôt mécontents de ce résultat inattendu, car la majorité des hommes de notre camp étaient des *magala*, des citadins qu'on disait moins habiles à la lance que les habitants du désert. Ne voulant pas mettre nos employés dans l'embarras, j'attendis que les visiteurs soient partis pour me risquer moi-même à tenter quelques lancers. J'échouai lamentablement. La force exigée n'était pas la seule difficulté ; l'habileté fondamentale à maîtriser était l'équilibre. Il faut savoir exactement comment tenir la lance et à quel moment la lâcher. Un bon lanceur est capable de tuer un lion à l'aide de ce qui semble une arme absolument inadéquate devant une pareille créature.

On apprend aux garçons somalis à manier la lance très jeunes, et ils commencent à s'exercer avec des armes miniatures. Même quand ils se joignent à la police ou à l'armée et apprennent à utiliser d'autres armes, ils continuent de s'en remettre d'abord à leur lance, comme si c'était devenu une seconde nature. Un soir, nous avons entendu des grondements et des grognements assourdis à l'extérieur de notre camp, et le cri d'un jeune chameau terrifié attaqué par une

hyène. Les Illaloes se sont élancés sur-le-champ. Le premier était pratiquement sur la hyène quand il s'est rendu compte que, dans le feu de l'action, il avait instinctivement laissé tomber son fusil et plutôt pris sa lance. Il est revenu au camp chercher le fusil, piteux, et les autres se sont payé sa tête pendant des jours.

Nous avons plié bagage et nous sommes préparés à changer de camp. L'opération était salissante, car il avait plu la veille et tout le monde glissait dangereusement dans la boue. Notre camp, habituellement bien ordonné, avait l'air d'un dépotoir. Poêles au charbon, literie en rouleaux, épluchures de légumes, boîtes et outils — tout cela était éparpillé dans la confusion la plus totale.

« Nous ferions aussi bien de prendre un dîner rapide avant de partir, dit Jack. Dis à Mohamed de ne pas se compliquer la vie : une simple boîte de haricots. »

Les tables de camp étaient déjà rangées. Nous nous sommes assis pour manger les haricots tièdes, nos assiettes posées en équilibre précaire sur un contenant d'eau en métal de forme à peu près carrée. Nous n'étions pas beaux à voir, tous les deux. Je portais des chaussures de tennis en toile encroûtées de boue humide, une paire de chaussettes appartenant à Jack, une vieille jupe et une vieille blouse de coton fripées et j'avais noué un mouchoir sur ma tête à la manière d'un turban. Jack était vêtu de shorts kakis tachés de boue, d'une chemise de travail sale et coiffé d'un feutre mou qui semblait avoir été passé de génération en génération depuis une éternité.

Nous entendîmes une voiture approcher. Jack leva la tête, jeta un coup d'œil et en eut le souffle coupé.

« Vois-tu à qui appartient cette voiture ? »

Je regardai aussitôt et découvris avec horreur la Humber noire et rutilante. Son Excellence le Gouverneur du Somaliland avait choisi ce jour-là pour venir visiter notre camp.

Nous avions fait officiellement la connaissance du gouverneur à sa résidence, et avions été étonnés de la pertinence des questions qu'il avait alors posées à Jack au sujet de son travail. Il semblait tout savoir sur tous les sujets — pas un détail ne lui avait échappé. Il m'avait demandé, sans détour, ce que je faisais de mes journées au camp. J'avais bégayé une réponse, hésitant à lui avouer que je passais la plus grande partie de mon temps à traduire des poèmes et des légendes somalis. Plus tard, je me suis rendu compte que j'aurais dû le lui dire, car le sujet l'intéressait.

Ce matin-là, au camp, nous ne pouvions cependant penser qu'à une chose : c'était un homme qui accordait une importance considérable au décorum. Peu de temps avant, nous avions lu dans un livre portant sur le Kenya une description de lui à l'époque où il se trouvait dans ce pays ; on y racontait qu'il avait l'habitude d'enfiler un uniforme d'apparat pour aller inspecter un poste lointain où n'étaient stationnés que quatre policiers africains. Nous nous sommes levés, pataugeant dans la boue, et avons fait face à la magnifique voiture et à l'homme de haute taille tout de blanc vêtu.

Son Excellence resta calme et imperturbable. Pas une fois il ne fit mention de l'état de désorganisation où nous nous trouvions. Il agissait comme si tout était

parfaitement en ordre. Il ne haussa même pas un sourcil pour exprimer un léger étonnement.

Sa visite n'eut pas de répercussions. Ce n'est que plus tard que nous avons appris, de façon indirecte, que Son Excellence s'était informée au D.T.P. afin de vérifier qu'on nous avait fourni un matériel de camping adéquat.

La nuit venait quand nous voyions le symbole de l'islam bien en évidence dans le ciel. Le mince croissant de lune, accompagné d'une seule étoile située avec une stupéfiante symétrie immédiatement au-dessus, luisait comme un pendentif d'or sur la gorge noire du ciel. Le ramadan avait débuté.

« Il n'y a d'autre dieu que Dieu », criaient les muezzins, et les gens du Livre s'agenouillaient dans des mosquées de marbre ou de boue, de Dakar à Kaboul, d'Ankara à Abadan, le visage tourné vers la ville tant désirée, havre sacré des pèlerins, La Mecque.

Dans cette réunion de richesse et de pauvreté, de rois et de fellahs priant pour que la force leur soit donnée dans ce mois de jeûne, les nomades du désert somali s'agenouillaient aussi, sans savoir qu'ils figuraient parmi les moins fortunés des sujets d'Allah. Leur culte était aussi nu et dépourvu de faste extérieur que leur existence. Leurs mosquées consistaient en cercles de branches, l'eau devant servir aux ablutions rituelles était remplacée par un liquide saumâtre puisé dans des flaques boueuses ou simplement par du sable, ils avaient pour reliques religieuses le souvenir de tombes abandonnées dans le désert. Nul minaret n'attirait leurs yeux vers le lieu de la prière. Dans le Haud, seules les termitières étaient plus hautes qu'un homme, et les acacias où les vautours attendaient le prochain *Jilal*. La grandeur de l'islam, les richesses de la Perse et de l'Arabie, ce n'étaient là

que des fables, accueillies, comme l'espoir du paradis, avec un sourd désir incapable de concevoir son objet. Pourtant, la pauvreté leur offrait des compensations. Les jeûnes du ramadan n'entraînaient chez eux aucune crainte particulière. La faim et la soif, ils les connaissaient aussi intimement que le visage des membres de leur clan. Hormis les tisons recouverts de cendres de leurs feux de camp, ils n'avaient pas de lumière pour dépouiller de leur éclat doré l'étoile et le croissant lumineux, et pas de doutes importuns pour les dépouiller de leur sens. La foi leur était aussi nécessaire que la vie, aussi inévitable que la mort. Ils levaient les yeux et savaient que la Parole avait été rendue visible. Le Seigneur des Trois Mondes, Créateur des hommes et des djinns, avait donné un signe et un symbole à Son peuple.

La loi islamique interdit de consommer quelque nourriture ou liquide que ce soit du lever au coucher du soleil lors du ramadan, et interdit même d'avaler sa salive. Au camp, on ne préparait que nos repas pendant la journée. Au coucher du soleil, tout le monde priait comme à l'habitude, puis les fidèles pouvaient briser le jeûne. Ils prenaient un autre repas à deux heures du matin, et les prières et les discussions se poursuivaient pendant la plus grande partie de la nuit. Ils devaient donc dormir l'après-midi, et le faisaient aussi longtemps que possible dans le but d'alléger le jeûne, ce qui avait pour effet de ralentir le travail de façon exaspérante. C'était une période éprouvante. Chacun avait les nerfs à fleur de peau ; de vieilles rancunes se faisaient jour à nouveau ; tout le monde se promenait en crachant abondamment.

Le soir, cependant, après avoir mangé, ils éprouvaient un sentiment de bien-être et il leur arrivait de se rassembler pour écouter notre petite « radio-casserole », ainsi nommée parce que son étui de métal rond et bleu ressemblait à une poêle de cuisine.

À force de triturer le cadran, Jack réussissait à syntoniser de la musique de danse de Nairobi, faible, lointaine, mélancolique. De temps à autre, nous parvenions à capter une station en Inde, dont nous écoutions les mélodies aiguës, nerveuses et syncopées. Parfois c'était un air sensuel, plein de tambours, parvenant du Maroc, ou des bribes de musique d'Éthiopie, une flûte toute seule, au son aigu et doux, une mélodie qui bruissait et ondoyait comme un ruisseau de montagne. Un soir, nous avons réussi à syntoniser Radio Pakistan, et une querelle a éclaté entre Hersi et Arabetto au sujet de la langue qu'on y parlait.

« J'entends très clairement, a dit Hersi. C'est de l'arabe.

— Non, Hersi, ce n'est pas de l'arabe. » Arabetto, qui était à moitié arabe, avait appris cette langue dans son enfance.

« Oui, c'en est, insistait Hersi. Tu ne le comprends pas parce que c'est un arabe grammaticalement correct. »

D'autres questions délicates furent soulevées au cours de nos séances vespérales. Hersi m'expliqua les clans « inférieurs », en m'exposant qu'ils étaient jadis les serviteurs des clans « supérieurs ».

« Vous savez... Comme les Noirs, dans certaines régions de l'Afrique, sont les serviteurs des Européens. »

Il excluait les Somalis de cette classification. C'étaient des hommes qui faisaient un travail parce qu'ils l'avaient choisi, pas parce qu'ils y étaient obligés. Ils en étaient profondément persuadés, et d'une certaine façon ils n'avaient pas tort. Ils possédaient tous quelques chameaux quelque part dans les plaines intérieures, et pouvaient retourner à leur clan

s'ils en avaient envie. À l'exception d'Arabetto, pas un des hommes de notre camp n'avait rompu les liens avec son clan. C'était une bonne chose à ce moment-là, car ils pouvaient ainsi préserver leur identité malgré l'impact d'une culture étrangère. Mais je me questionnais sur l'avenir. Une fois que le pays accèderait à l'autonomie politique, qu'advviendrait-il ? Combien de temps leur faudrait-il pour surmonter les tensions interclaniques, et pouvaient-elles jamais être surmontées tant que subsistaient les motifs économiques qui les avaient vues naître, le manque d'eau et de pâturages ? Le système clanique était peut-être devenu anachronique dans certaines régions de l'Afrique, mais, quelles que soient ses lacunes, arriverait-on jamais à en faire complètement abstraction ici, où l'appartenance à un clan était la seule protection du nomade contre l'environnement hostile ? À ceux qui estimaient que ces affrontements interclaniques étaient grandement susceptibles de se perpétuer, ou même condamnés à perdurer, il fallait toutefois faire voir les avantages réels qu'avaient les Somalis par rapport à d'autres pays africains. Ils possédaient une religion et une langue communes. Les Somalis de Mogadiscio à Djibouti connaissaient les histoires d'Arawilo la méchante reine, ou les légendes de Darod ou du cheik Ishaak. Les Esas des environs de Borama pouvaient parler avec des Ogadens et être compris d'eux. Les Habr Awal dans le Guban et les Habr Yunis dans le Haud prononçaient les mêmes paroles dans leurs prières.

Peu à peu, nous avons découvert un autre paradoxe qui, celui-là, nous a paru amusant. À Hargeisa et à Berbera, nous avons entendu de nombreux sahibs et memsaïhs dissenter sur l'insensibilité des Somalis, qu'ils prétendaient incapables d'éprouver

des émotions délicates telles que la tendresse ou l'amour. Maintenant nous découvriions que les Somalis, de leur côté, croyaient exactement la même chose des Anglais, estimant non seulement que ceux-ci n'étaient absolument pas intéressés par les choses de l'amour, mais qu'ils y faisaient montre d'une ignorance puérile.

L'amour était l'un des deux grands thèmes de la poésie somalie, l'autre était la guerre. La notion d'amour entre hommes et femmes était ici dénuée de la dichotomie que l'Église lui a depuis longtemps imposée dans le monde occidental, et qui consiste à le diviser, comme s'il s'agissait d'huile et d'eau, en aspects dits « spirituels » et « physiques ». Les Somalis ne reconnaissaient pas de semblable distinction. En outre, l'amour — comme la guerre clanique, à leurs yeux — n'était pas uniquement une nécessité et un plaisir, mais une habileté et un art. Il faisait l'objet d'interminables discussions entre membres du même sexe, mais hommes et femmes n'étaient pas censés discuter d'amour ensemble, même abstraitement, à moins d'être mariés ou d'appartenir à des groupes tabous. L'idée de l'inceste était si répugnante — et celui-ci impliquerait, bien sûr, un membre du groupe tabou — qu'à l'intérieur de ce groupe il était possible de parler avec une relative liberté, puisqu'on présumait que ces discussions ne pouvaient en aucune circonstance mener à un contact sexuel. Dans le groupe « possible », toutefois, toute discussion sur l'amour était interdite, même entre un garçon de seize ans et une femme de quatre-vingts ans.

Les mariages étaient le plus souvent arrangés par les familles, à leur avantage financier mutuel. En compagnie des aînés du clan, les hommes des deux familles se réunissaient pour régler les questions essentielles, les sommes devant être versées par le jeune homme pour la mariée (*varad*), le gage payé

au moment des fiançailles, le pourcentage des biens de l'homme (*meher*) devant revenir à son épouse lors du mariage et la dot (*dibad*) versée par la famille de la mariée.

Mais le jeune homme avait tout de même voix au chapitre. Sa famille s'efforçait de trouver une jeune fille qui lui plaisait, et il s'informait le plus souvent à son sujet, par l'intermédiaire d'une tante, formulant une série de questions pertinentes : avait-elle de bonnes manières, possédait-elle de belles jambes et une belle poitrine, était-elle douée d'un tempérament agréable, avait-elle de l'esprit et le sens de l'économie ? Les critères de beauté chez les Somalis étaient extrêmement précis. Pour être véritablement belle, une jeune fille devait être assez grande, potelée sans être trop grasse, dotée de hanches et d'une poitrine opulentes. La femme devait avoir les fesses bien rondes — cet aspect de l'apparence féminine était si crucial que les Somalies arrangeaient souvent leurs robes de manière à se confectionner une sorte de tournure exagérant leur postérieur, comme les femmes dans notre société particulièrement sensible aux poitrines féminines donnent un coup de main à la nature grâce à des soutiens-gorges rembourrés. Les Somalis accordaient une grande importance à la grâce de la démarche et au maintien chez la femme. La carnation la plus prisée était un cuivre pâle. Une ligne brune ou rosâtre en travers des dents, chose assez répandue ici, constituait aussi une marque de beauté. Dans une chanson, l'amoureux compare les dents de sa bien-aimée à un vase blanc fait du pâle aubier d'un arbre du nom de *galol* et entouré d'un rang de perles roses Zeilah, allusion à cette marque de beauté. On admirait aussi les gencives foncées et luisantes. Dans un poème bien connu, où l'amoureux énumère les traits de celle qu'il aime, celui-ci figure en bonne place sur la liste : *L'éclat sombre de ses gencives est semblable à la plus noire des encres...*

Le jeune homme ne voyait sa promise en tête-à-tête qu'une fois avant le mariage, la coutume voulant qu'il ait le droit de passer une nuit avec elle. À cette occasion, il pouvait la dénuder et faire avec elle ce qu'il voulait, à condition de ne pas avoir de rapports sexuels proprement dits. Si elle se révélait décevante, toutefois, des considérations pratiques faisaient qu'il était difficile pour lui de changer d'avis à ce stade, puisqu'il s'exposait alors à perdre la somme qu'il avait déjà payée pour la jeune femme. Il l'examinait donc avec grand soin la nuit du *dadabgal*, qui signifie « aller derrière un écran », et elle l'étudiait sans doute d'un regard aussi aiguisé. Certes, la loi musulmane accordait à l'homme le droit de divorcer facilement, mais cette procédure s'accompagnerait de négociations à n'en plus finir entre sa famille et celle de sa femme. Il était également autorisé à prendre trois autres épouses, mais rares étaient les hommes pouvant se permettre plus d'une ou deux femmes. Il arrivait parfois qu'une femme dise que son *meher* était le pénis de son époux, signifiant par là qu'elle n'avait reçu légalement aucune part des biens de son mari, lequel s'était plutôt engagé à ne prendre aucune autre femme.

L'amour était un état intense, haut en émotions, dont on ne s'attendait pas à ce qu'il dure. En fait, il différait tellement de l'austérité de la vie quotidienne qu'il n'était guère étonnant que l'amour, dans cette acception du mot, ne survive pas longtemps après le mariage. Après le mariage, les femmes somaliennes, en particulier celles du désert, menaient une existence faite de dur labeur et de besogne. Elles préparaient les repas, s'occupaient des troupeaux et des enfants, tressaient des paniers et tissaient des tapis, confectionnaient et assemblaient les huttes, démontaient le camp quand le clan se déplaçait, et emballaient les effets de la maisonnée pour les charger sur les chameaux. Elles menaient ces chameaux dans les

plaines, mais si elles ne montaient jamais les bêtes, les hommes ne le faisaient pas davantage, car ces animaux n'étaient presque jamais pris pour monture au Somaliland. Il n'est donc guère étonnant que la plupart des femmes aient vu leur beauté se faner en quelques années. Guère étonnant non plus qu'elles soient souvent devenues irritables et acariâtres. C'était là la principale doléance des hommes somalis quant à leurs épouses.

« Quelle langue elle a, cette femme... comme une flamme. »

Mais comme le statut des femmes était bas, selon les traditions tant claniques que religieuses, un esprit vif et une langue bien pendue constituaient souvent leur seule protection. Le mari qui se montrait attentionné envers sa femme était perçu comme faible, et faisait l'objet de moqueries de la part des autres hommes de son clan. En matière sexuelle, on exigeait la fidélité de la femme, mais non pas de l'homme.

Comme le désert en fleurs après la sécheresse, l'amour durait une saison, pas toujours. Pendant qu'il fleurissait, il convenait donc de multiplier les chants et de célébrer la beauté des jeunes filles, car bientôt elles entreraient dans leur propre *Jilal*.

L'amour apparaissait dans la poésie somalie sous plusieurs aspects. C'était le *belwo* sensuel et lyrique :

*Celui qui s'est reposé entre ses seins
Peut dire que sa vie a été bien remplie.
Oh Dieu, que ne me soit jamais refusé
Le puits de bonheur.*

C'était aussi la conscience sombre, voire macabre de la mort, qui traversait un si grand nombre de poè-

mes d'amour somalis : prenez ce qu'aujourd'hui vous offre, car qui peut dire s'il y aura un demain ?

*Ton corps est à l'Âge et à la Mort promis,
Et un jour toutes ses richesses elles se partage-
[ront...*

Ou

*Ne te détourne pas avec mépris
Un jour, une tombe prouvera
La fragilité de ton visage,
Et les vers goûteront sa grâce.
Laisse-moi te goûter maintenant...
Ne te détourne pas avec mépris.*

Certaines des figures de style utilisées par les poètes somalis pouvaient sembler étranges, voire ridicules, à un Européen, puisqu'il n'était pas rare qu'un poète se compare à un chameau malade quand il souffrait d'un amour non partagé, ou qu'il se targue de ressembler au meilleur chameau de sa horde : fort, mince, rapide. Mais pour saisir ce que de telles comparaisons signifiaient pour un Somali, il fallait comprendre ce que ses chameaux signifiaient pour lui. L'existence somalie reposait sur les chameaux. Ils offraient au nomade viande et lait, qui constituaient la base de son alimentation, et ils portaient ses biens à travers le désert. S'il survivait à la sécheresse, c'était grâce à leur endurance. Sans ses chameaux, il aurait été perdu. À ses yeux, ce n'étaient pas simplement des animaux domestiques anonymes. Ils étaient son gagne-pain, sa richesse, sa fierté. Il connaissait toujours tous ses animaux par leur nom et savait distinguer l'empreinte de chacun dans le sable. Il s'occupait de ses chameaux non seulement avec soin, mais avec affection. Il existait en somali des dizaines de mots pour décrire toutes les espèces et les états des chameaux. Il n'était guère étonnant que ces animaux

figurent en si bonne place dans la poésie somalie, même dans les poèmes d'amour, car ils étaient aussi chers au cœur du Somali que sa famille même.

*Comme un chameau malade jusqu'aux os,
Affaibli, ses forces chancelantes,
Moi, par amour de toi,
Oh Dudi, je maigris et me décharne.*

Quand un poète exprimait son amour de semblable manière, on pouvait être certain que, en termes nord-américains, il était frappé droit au cœur.

Une autre facette de l'amour apparaissait dans *Qaraami* (Passionné), célèbre poème d'Elmi Bonderii, où celui-ci décrivait non seulement la beauté de Baar, mais aussi ses accomplissements domestiques, et concluait par ces vers :

*Quand tu verras ma charmante, mon incompara-
[ble Baar,
Tes propres femmes, à tes yeux, seront toutes
[vieilles.
Hélas, hélas, pour toi qui entends ma chanson !*

La légende voulait qu'Elmi Bonderii (Elmi l'homme des frontières) soit mort d'amour. Il s'était épris d'une jeune fille du nom d'Hodan Abdillahi, mais, comme il n'était pas riche, elle avait plutôt été mariée à Mohamed Shabel (Mohamed le léopard). Elmi avait cultivé sa passion sans espoir pendant cinq ans.

« Et puis, dit Hersi, il est mort d'amour, d'absolument rien d'autre. »

Personne ne trouvait rien là d'étonnant. L'amour était une chose sérieuse, un délice susceptible de se transformer en désastre. Mais nul Anglais n'était

jamais mort d'amour — là-dessus, les Somalis étaient catégoriques. Ils n'étaient même pas certains que les *Ingrese* eussent le moindrement besoin d'amour. La plupart des Anglais ici étaient de carrure plus massive que les Somalis, en raison d'une meilleure alimentation, et ils possédaient une plus grande force musculaire, bien qu'ils eussent moins d'endurance, car bien peu d'Anglais auraient pu survivre aux rigueurs du *Jilal*. Cette force physique supérieure, les Somalis l'attribuaient à l'abstinence. En outre, la plupart des familles européennes ne comptaient qu'un ou deux enfants, ou paraissaient n'en compter aucun, puisque tous leurs enfants en âge d'aller à l'école se trouvaient en Angleterre. Plus d'un Somali croyait donc que les Anglais n'avaient que rarement des rapports sexuels, qu'ils étaient indifférents aux choses de l'amour, et sans doute aussi incompetents en la matière.

Nous ne fûmes pas peu amusés en découvrant cette croyance répandue, jusqu'à ce que nous nous rendions compte que, forcément, elle s'appliquait aussi à nous. Cette révélation nous amena à la considérer d'un œil légèrement différent. Quand enfin Hersi accepta de réciter une partie de son propre *belwo*, il nous dit qu'il avait refusé de s'exécuter jusque-là parce qu'il nous croyait incapables de comprendre ou d'apprécier des poèmes d'amour.

« Vous, les *Ingrese*, dit-il avec délicatesse, n'ont pas aussi grande reconnaissance comme nous dans ces considérations. »

Le mois du ramadan n'était pas encore fini quand le *kharif* débuta. La mousson d'été arrivait du sud-ouest, par-delà les montagnes éthiopiennes et les plaines du Somaliland, gagnant en chaleur tandis

qu'elle progressait. Le vent qui soufflait le soir dans le Haud était frais, mais quand il atteindrait la côte, le sable et les pierres lui auraient transmis une partie de leur chaleur et son souffle serait semblable à un feu le jour comme la nuit.

Le *kharif* soufflerait jusqu'à l'automne, remplissant les journées de tourbillons de sable et les nuits de son gémissement. Dans les grandes plaines, les gardiens de chameaux auraient mal aux yeux à cause du sable soulevé par le vent. Dans les stations, des bâches seraient soulevées des camions et des dossiers secrets s'envoleraient des bureaux. Des officiers en expédition buvant un apéritif devant leur tente verraient leurs verres de gin et de lime soufflés en bas de la table de camp. De jeunes Anglais dans des postes avancés se demanderaient pourquoi ils n'avaient pas plutôt choisi de se faire commerçants à Londres, tandis qu'ils resteraient allongés, sans dormir, la nuit, à écouter un vent semblable à la plainte troublée de femmes hystériques. Dans l'étouffante ville de Berbera, les volets de bois de la vieille résidence du gouverneur claqueraient toute la nuit, et un vent chaud s'engouffrerait à l'intérieur pour suffoquer à demi les occupants féroce­ment éveillés. Dans le golfe d'Aden, la circulation des boutres ralentirait et les marins qui s'aventureraient sur l'eau prieraient Allah de toutes leurs forces afin qu'Il épargne leur fragile embarcation. Le vent serait partout. Il tinterait aux oreilles, boucherait les narines, arracherait le souffle à la gorge. Une fois épuisé, il tomberait soudainement, abandonnant le pays à la saison chaude.

Sous les assauts du *kharif* qui martelait notre camion toute la nuit, le toit de toile faisait un bruit de battement d'ailes géantes. Une nuit, je crus m'être éveillée à cause du tambourinement sur la toile, jusqu'à ce que je lève les yeux pour découvrir que c'était autre chose qui m'avait tirée du sommeil. Là, se

découpant contre le filet au bout du camion, se trouvait une grande forme sombre. J'avais peur, mais pas excessivement, car j'étais encore à moitié endormie. Je poussai Jack du coude et lui dis que quelque chose essayait d'entrer dans notre tente. Il m'entendit faiblement dans son sommeil et supposa que je voulais parler de ma vieille ennemie, la phalène noire.

« Allume ta lampe torche, marmonna-t-il, et elle va s'en aller. »

Je cherchai ma lampe de poche à tâtons, mais quand je réussis enfin à l'allumer, la silhouette avait disparu. Je me retournai et me rendormis. Au matin, je fus réveillée par le cri de surprise de Jack :

« Mon Dieu ! Ils ont tout pris ! »

Des voleurs avaient cambriolé notre camion-maison et étaient partis avec la machine à écrire, le théodolite de Jack, les instruments à dessin, la règle à calcul, notre radio et d'innombrables objets de plus petite taille. Ce n'était pas uniquement la valeur du butin qui nous atterrissait. Bon nombre des instruments de Jack ne pouvaient être remplacés rapidement, et il était incapable de travailler sans eux.

L'un des voleurs avait laissé tomber sa lance, peut-être quand je m'étais réveillée et que j'avais poussé un cri. Les Somalis de notre camp la ramassèrent et l'examinèrent avec beaucoup d'intérêt. Mohamed, Hersi, Abdi, Arabetto et d'autres — tous se lamentèrent bruyamment.

« Jamais dans toute ma vie je n'ai vu des satanés voleurs comme ça, comme ceux-là contenus dans ce satané endroit... »

— Oh oh — dommage, sahib, trop trop dommage ! »

Au fond, ils étaient secrètement ravis de l'excitation que provoquait l'événement. Ils se précipitaient de-ci de-là, comme des alouettes, baragouinant à pleins poumons. Je ne pouvais m'empêcher de partager cette excitation. Les Somalis avaient l'espoir de retracer les voleurs grâce à la lance oubliée, dont le bout du manche était fendu, suffisamment pour la rendre facilement reconnaissable.

Jack, Abdi et Hersi partirent en Land Rover pour Selahleh, le village somali le plus proche. Au camp, le reste d'entre nous attendirent nerveusement, incapables de s'atteler à quelque tâche que ce soit. De longues heures passèrent. Enfin, nous avons entendu au loin le couinement furieux du klaxon de la Land Rover — signal par lequel Abdi annonçait invariablement que la chasse avait été fructueuse. Ils entrèrent en pétaradant dans le camp comme des généraux triomphants après une bataille. Avec eux, ils avaient la machine à écrire, le théodolite, un attaché-case et le reste du butin.

Que s'était-il passé ? Que s'était-il passé ? Nous étions sur des charbons ardents. Tout le monde criait en même temps. Enfin, petit à petit, l'histoire apparut. Ils nous racontèrent avoir roulé jusqu'au café à Selahleh pour y demander si quelqu'un pouvait identifier la lance. Le propriétaire du café avait nié reconnaître l'arme et refusé de discuter de l'affaire. À ce moment, un jeune homme eidagalla était entré dans le café. Il avait jeté un coup d'œil à la lance et hoché la tête.

« Tous les hommes dans les environs connaissent le propriétaire de cette lance », avait-il dit.

Qui donc étaient les voleurs ? Le propriétaire du café gardait un silence têt. À ce moment, Hersi et Abdi avaient eu recours à leurs méthodes les plus

fortes. Jubilants, ils avaient menacé d'annihilation l'homme du café et le village entier de Selahleh si on ne leur livrait pas les coupables. Abdi faisait les cent pas, brandissant le fusil et y allant de ses regards les plus terribles, tandis qu'Hersi gesticulait, hurlait et tempêtait, peignant avec force détails le sort qui attendait les habitants de cet infortuné campement. L'armée tout entière allait descendre, s'était écrié passionnément Hersi, et raser Selahleh. On s'empare-rait des chameaux. On mettrait le feu aux huttes. Il ne resterait rien. Le désert recouvrirait leurs abris et les hyènes rongeraient leurs os.

La version anglaise qu'il m'en livra n'était qu'une pâle imitation. En somali, ç'avait dû être magnifique. Il devait avoir réussi à donner à ses paroles les accents de la destruction de Sennacherib. Le propriétaire du café avait commencé à se raviser, puis sa résolution de protéger les membres de son clan, ou peut-être de partager leur butin, s'était effondrée complètement. Haussant les épaules, il avait fait un signe à ses parents qui attendaient là, lesquels s'étaient rués dehors et étaient revenus quelques minutes plus tard avec l'un des cambrioleurs.

« C'est le coupable. Il est à vous. »

Le cambrioleur suait à grosses gouttes et tremblait de tous ses membres. Son complice s'était enfui, avait-il dit, mais il avait accepté d'emmener Jack là où ils avaient caché le fruit de leur vol, à la condition que Jack promette de ne pas porter plainte à la police. À ce stade, le sens de la justice britannique de Jack n'était pas aussi fort que son désir de recouvrer son théodolite et les documents sans prix qui représentaient des mois de travail. Il avait accepté sans hésiter. Ils s'étaient engagés dans le Haud en voiture et là, dans une *zareba* désertée, avaient découvert le tout, caché. À ce point de son récit, Jack se mit à rire.

« Tu ne me croiras pas, dit-il, mais je te jure que c'est la vérité. Après nous avoir montré la *zareba*, la première chose qu'il a faite, c'est de me demander une cigarette. J'ai été si étonné que je la lui ai donnée. Je me suis dit qu'un homme qui avait autant de toupet la méritait bien. »

Le voleur avait révélé la déception que lui avait causée le théodolite. L'objet se trouvait dans une grosse boîte en bois et, en dérobant celle-ci, il avait cru s'emparer d'un coffre plein d'or.

Pendant que nous écoutions cette histoire, Mohamed apportait des tasses de thé.

« Pas de ramadan aujourd'hui ! »

Ils reprendraient cette journée de jeûne plus tard. Des jours comme celui-ci étaient rares. C'était une victoire qu'il convenait de célébrer dignement, en portant des toasts de thé brûlant et en brochant sur l'histoire sans cesse répétée et enjolivée.

Nous découvrîmes quelques jours plus tard que les habitants des camps somalis voisins étaient fort offusqués du vol, qu'ils considéraient comme une tache sur leur honneur. Certains des Eidagallas firent remarquer que les voleurs appartenaient au clan arap, et l'on chuchota dans les environs que nul ne se sentirait en sécurité tant que « les lances n'auraient pas été levées contre les Araps ». C'est ainsi que naissent les guerres claniques. Heureusement, ces murmures se turent après un moment, et nulle lance ne fut levée.

L'histoire cependant subsista, et fut racontée maintes fois autour du feu à la nuit tombée, sans jamais perdre de son charme. Pour ce que nous en savons, dans cinquante ans les Eidagallas du Haud réciteront

peut-être un *gabei* intitulé *Le Voleur de Selahleh*, relatant comment Abdi le guerrier et Hersi l'orateur eurent, par la ruse, raison de l'ennemi qu'ils écrasèrent totalement, même si, à ce moment, on aura oublié ce qui avait été volé et à qui. Ainsi, l'étui du théodolite se trouvera peut-être finalement transformé en quelque coffre rare rempli de pièces d'or et de colliers aussi brillants que le soleil.

LIEU D'EXIL

Enfin, les nouvelles qu'on attendait depuis si longtemps : les tracteurs et les décapeuses nécessaires aux travaux arriveraient bientôt. Comme le port de la ville de Berbera ne possédait pas les équipements requis pour décharger de si lourdes machines, celles-ci avaient plutôt été expédiées à Djibouti, dans le Somaliland français. Nous sommes donc partis vers Djibouti pour aller les récupérer.

Guś, Sheila et Musa nous accompagnaient. Guś souhaitait effectuer des recherches linguistiques chez les Esas du district de Borama ainsi que chez les Somalis de Djibouti. À notre arrivée à Borama, toutefois, un message nous attendait ; le navire avait été retardé.

« J'aurais dû me douter que quelque chose du genre arriverait, dit Jack d'un ton amer. Nous ferions sans doute mieux de rester ici le temps d'avoir des nouvelles de l'agent maritime. »

Sa patience était à bout. Il y avait des mois qu'il attendait ces équipements, et il commençait maintenant à se demander s'ils ne continueraient pas de lui échapper indéfiniment.

Guś et Musa décidèrent de pousser jusqu'à Djibouti seuls, tandis que Sheila resta avec nous à Borama. Les deux hommes partirent à pied, dans l'espoir d'attraper un camion de transport sur le chemin. Après leur départ, nous formions un bien morne trio. Le gîte d'étape était nu et sans joie, et nous n'avions rien à faire. Jack était déprimé, convaincu qu'il ne pourrait jamais entamer la véritable construction des *ballehs* dont les sites avaient été choisis et dont les plans étaient achevés depuis quelque temps. Sheila s'inquiétait pour Guś, qui était parti plein d'enthousiasme, mais pratiquement sans le sou.

« Et s'ils n'arrivent pas à faire du stop ? Ils ne peuvent pas marcher jusque-là... »

Elle l'imaginait déjà, mort d'insolation ou de déshydratation, étendu sur le sable brûlant du Guban. J'aurais éprouvé les mêmes craintes si ç'avait été mon mari qui était parti, mais, comme ce n'était pas le cas, je n'avais pas le moindre doute quant au fait que Guś et Musa arriveraient à bon port sans encombre. Leur départ m'avait toutefois causé une profonde déception, puisque j'espérais que nous aurions l'occasion de poursuivre à Borama le travail entamé à Sheikh, et qui consistait à traduire certains des poèmes somalis. Pessimiste, je supposais qu'ils regagneraient Borama au moment où nous en partirions.

Mais, un soir, Guś et Musa revinrent. Ils faisaient peine à voir, car ils avaient été obligés de faire une bonne partie du trajet à pied. Bien qu'ils aient marché de nuit, lorsque le sable était plus frais, ils avaient usé leurs sandales et presque eu raison de la plante de

leurs pieds aussi. Accueillis avec du thé, de la nourriture et moult questions, ils eurent tôt fait de reprendre des forces et nous relatèrent quelques-unes de leurs aventures.

« Nous avons eu la chance d'être pris en stop par un médecin anglais pour faire le trajet jusqu'à Djibouti, nous dit Musa. Mais en chemin, nous avons découvert qu'il emmenait aussi un jeune officier des Scouts du Somaliland. Cet officier est un véritable sahib — vous comprenez ce que je veux dire ? Nous roulons sur la route, voyez-vous, et un vieil homme traverse et ne dégage pas la voie assez vite, alors le docteur ralentit. Le soldat dit : "Voulez-vous que je sorte et que je l'abatte ?" C'était une blague, oui, mais comme je suis somali, ainsi que le vieil homme, je ne l'ai pas trouvée trop drôle. Au prochain arrêt, nous stoppons à un puits où plusieurs Somalis prennent leur eau potable. Notre officier descend et se lave les mains dans le puits. Vous savez, pour les Somalis, c'est un geste très insultant. Guś et le docteur essaient de lui expliquer, mais non. Qu'est-ce que ça lui fiche ? Les gens au puits commencent à le menacer, et on finit par réussir à l'entraîner à l'écart. Quand nous atteignons Djibouti, le docteur part pour l'hôpital. Guś et moi allons en ville. Le soldat s'en va quelque part — je ne sais pas où et je ne veux pas le savoir, je me dis que je ne le reverrai jamais. Mais je n'aurai pas cette chance. Plus tard, nous marchons sur la plage quand nous voyons le docteur. Il est très en colère, et on comprend bientôt pourquoi. Le soldat s'est soûlé et il a pris la voiture du docteur. Il l'a laissée sur la plage pendant qu'il allait se baigner. La marée a monté, et maintenant la voiture est enlisée. Nous aidons le docteur à la dégager — quelle histoire, patauger dans la mer, de l'eau jusqu'aux genoux. Enfin, on réussit à la faire démarrer, et à ce moment le soldat arrive, nageant comme un gros poisson, et il dit qu'il ne comprend pas pourquoi le docteur en fait

un tel plat. Le docteur dit alors des choses que je ne vous répéterai pas. Enfin, nous repartons tous en ville. Le docteur nous demande de surveiller sa voiture pendant qu'il finit ses affaires. C'est ce que nous faisons, mais l'officier, qui n'a pas encore tout à fait dessoûlé, reste aussi. Les vendeurs du marché commencent à se rassembler et à offrir des melons. Ces melons ne valent pas une roupie chacun, vous comprenez, mais je me dis que si l'officier veut dépenser une roupie entière pour un melon, pourquoi est-ce que je devrais m'en mêler ? Il commence à s'embrouiller, il prend un melon, puis un autre, et un autre et encore un — une roupie, une roupie, une roupie. Je n'ai jamais vu tant de gaspillage. Il est incapable de s'arrêter — encore des melons, encore des roupies. J'ai envie de lui dire : "Voici ma tête : une roupie." »

La moustache de pirate de Musa tremblait sous l'effet de son rire sonore. Pour lui, la justice poétique de cet épisode justifiait à elle seule le satané voyage.

Une fois Guś et Musa de retour, nous nous sommes attelés à la poésie. C'était un processus en trois temps. Le répertoire de Musa comportait un grand nombre de *gabeis* et de *belwos*, et il avait une connaissance approfondie du contexte et du style propres à la poésie somalie, mais, bien qu'il parlât couramment anglais, il avait besoin d'explorer les connotations subtiles des termes avec Guś en somali. Guś et moi discutons ensuite des vers en anglais, et je prenais des notes sur le sens littéral, les diverses significations des mots, les références aux traditions ou aux coutumes somalies. Je pourrais travailler sur ce matériel plus tard, et m'efforcer de lui donner une forme qui ressemblerait à celle du poème tout en préservant le plus possible le sens et l'esprit de l'original.

Jusque-là, il m'était toujours apparu difficile de parler avec Musa. J'étais impressionnée par lui — et

qui ne l'aurait pas été ? Il avait l'air d'un jeune sultan. Mais je ne m'étais jamais sentie à l'aise en sa compagnie. D'abord, il n'avait pas l'habitude des femmes qui parlaient autant que moi et, percevant chez lui quelque réserve ou une sorte de désapprobation, j'avais tendance à tomber d'accord avec lui trop souvent, dans l'espoir malavisé d'atténuer le malaise, ce qui n'avait pour effet, au contraire, que de l'accroître tant pour lui que pour moi. Un soir, tandis que nous discutons un long *gabei* de Salaan Arrabey, reconnu comme l'un des plus grands poètes somalis, je me rendis compte tout à coup que nous bavardions et argumentions le plus naturellement du monde. Le lendemain, sans doute, nous serions de nouveau mal à l'aise en présence l'un de l'autre. Mais pendant un moment, alors que nous discutons ce *gabei* qui nous intéressait tous les deux vivement, le malaise était oublié.

Il existait tant de poèmes sur lesquels nous aurions pu nous pencher, et nous disposions de si peu de temps, que nous avons dû nous borner à écumer la surface de ce qui s'offrait à nous. Pourtant, ce n'était pas rien. Quand Jack et moi avons quitté Borama, j'avais une liasse de notes sur lesquelles travailler, et qui couvraient plusieurs *gabeis* et une douzaine de *belvos*.

Non loin de Borama se trouvaient les ruines d'une ancienne cité, ou peut-être de plusieurs cités successives construites sur un même site. L'une d'entre elles pouvait dater d'avant l'islam, mais on ne savait pas grand-chose d'autre à son sujet. On estimait, nous dit-on, que la plus récente avait quelque mille ans. Elle avait été construite à l'origine par des négociants arabes, et la raison pour laquelle ils l'avaient désertée

restait un mystère. Dans son ouvrage *Somaliland*, Drake-Brockman suggérait que ces cités en ruines, qu'on trouve en plusieurs endroits du pays, ont été abandonnées par les Arabes quand ils ont constaté que le commerce de l'ivoire et des plumes d'autruche déclinait, ou lorsqu'ils ont découvert que les peuples gallas des environs transporteraient leurs biens jusqu'à la côte pour les y vendre aussi bon marché. Dans quelle mesure cette théorie recevrait-elle l'aval des archéologues aujourd'hui, je l'ignore. De nombreux murs de cette ville étaient toujours debout, et là où ils s'étaient effondrés, cela semblait l'œuvre du temps et de l'envahissement de la végétation plutôt que le résultat de quelque dévastation soudaine.

Les Somalis lui avaient donné pour nom *Amoud*, mot qui signifie « sable », et le nom était bien choisi, car la cité était retournée aux montagnes et au désert. Quand elle vivait, Amoud devait s'être étalée à flanc de montagne, ses maisons brun-jaune douces dans le soleil, parmi les raides acacias et les arbres candélabres. Sur la place du marché, les ânes et les chameaux auraient été lestés de sacs de résine parfumée et d'ivoire, de ballots de plumes d'autruche, et se seraient mis en marche vers les côtes, où les biens auraient été transportés par boutres en Arabie. Les jeunes négociants arabes auraient ramené à Amoud leurs épouses gallas à la peau foncée, ces femmes qui ont donné naissance à la race somalie. La cité aurait été un babil où se mêlaient bruits, cris et harangues, le bruit des pieds traînés sur les routes en pierres inégales et le blatèment des chameaux.

Mais en ce jour où nous la parcourions, Amoud était morte depuis longtemps. Les murs tombaient en ruines, et la mosquée avait été profanée par les oiseaux et de petits animaux sauvages. Les arbres candélabres avaient poussé à l'intérieur des maisons, et l'on aurait dit que leurs pointes d'un vert vif

étaient là depuis toujours. Des générations d'arbres *galol* avaient grandi puis étaient tombés, leurs branches dispersées sur le sol. Des fleurs bleues comme les martins-pêcheurs poussaient dans l'herbe hirsute, et les arbres dessinaient de longues ombres sur le squelette d'Amoud.

En redescendant la pente jonchée de schiste, nous avons vu trois jeunes Somalies retournant à leurs huttes au pied de la colline. Les jeunes filles se sont arrêtées pour nous observer calmement, d'un air désintéressé. En les regardant, j'ai eu l'impression qu'elles étaient hors du temps, comme les collines et le sable. Les Arabes étaient venus puis repartis, avaient laissé leur religion et leurs fils. Les Britanniques étaient venus et eux aussi partiraient bientôt, laissant, pour ce que ça valait, quelques notions d'une administration différente des façons de faire claniques, une certaine connaissance de la médecine moderne, une relative habileté à lire et à écrire une langue européenne. Mais la grande majorité des Somalis étaient peu touchés par cela. Ils construisaient encore des huttes de paille rondes, ils gardaient les chameaux, ils racontaient des histoires autour des feux à la nuit tombée et ils méprisaient la vie sédentaire exactement comme ils le faisaient avant l'arrivée des Arabes, il y avait de cela mille ans ou davantage. Le changement avait été lent ici. Il accélérerait peut-être bientôt son rythme. Peut-être leurs propres chefs trouveraient-ils quoi faire d'un pays dont une si grande part était constituée de sable et d'acacias. Au cours des prochaines générations, les coutumes nomades et claniques allaient peut-être s'effriter et voler en éclats, et de cet éclatement quelque chose de neuf émergerait. Ou bien les chefs allaient peut-être palabrer interminablement, incapables de découvrir une manière d'avoir le dessus sur le désert. Peu importe ce qui arrivait, pendant longtemps les gens continueraient de vivre comme ils l'avaient toujours

fait, menant les chameaux des puits aux pâturages puis des pâturages aux puits.

En contemplant Amoud, puis les huttes des nomades blotties au pied des collines, je songeais malgré moi au monde occidental, avec sa puissance et sa gloire, ses gratte-ciel et ses bombes atomiques, et ne pouvais m'empêcher de me demander si ces hommes du désert n'allaient pas, après tout, survivre plus longtemps que nous, et rester pour donner à nouveau naissance à l'humanité quand nos villes seraient aussi mortes que l'était Amoud, la cité des sables.

À Abdul Qadr, un très petit village, le seul entre Borama et Zeilah, les collines étaient entièrement chauves. Des ondes de chaleur luisaient tel un miroir sur le roc noir, et le village enroulé autour des collines semblait tout droit sorti d'une histoire de science-fiction, un peuplement terrestre installé précairement sur un astéroïde brûlant et désert. En nous rapprochant, toutefois, nous avons eu la surprise de voir une procession de femmes et de fillettes s'avancer à notre rencontre, portant toutes des vaisseaux de lait de chamelle frais. Où trouvaient-elles à nourrir leurs troupeaux ? Nous avions toujours du mal à nous procurer du lait. Nos employés, comme tous les Somalis, en étaient friands et, dans le Haud, où se trouvaient les meilleurs pâturages du pays, même après les pluies du *Gu*, il était difficile d'en dénicher en quantité suffisante. Comment se faisait-il qu'à Abdul Qadr on en trouvât en abondance ? Mohamed émit l'hypothèse voulant que les habitants d'Abdul Qadr laissent des vaisseaux d'eau dans quelque lieu magique ; quand ils y revenaient, ils découvraient l'eau changée en lait.

« Les buissons épineux secs d'ici, suggéra Omar, donnent plus de lait que le meilleur chameau. »

Ils plaisantaient, mais seulement à demi. Nous étions tous d'accord : les habitants d'Abdul Qadr devaient être des amis personnels d'Allah.

Notre gaieté s'est évanouie quand nous avons quitté les collines pour nous engager en convoi, Land Rover et camions, dans le Guban. Notre carte du Somaliland divisait les routes en « Routes principales ; Routes, autres ; Sentiers (carrossables dans certains cas) », mais en réalité il n'y avait pas de « Routes principales » dans notre sens du mot, pas d'auto-
routes lisses où l'on pouvait rouler facilement. La plupart des routes appartenaient à la catégorie « autres », et une bonne partie était à classer sous la dernière rubrique. Quand nous avons émergé dans la plaine côtière, le sentier serpentait dans le sable et disparaissait souvent complètement. Nous ne pouvions que mettre le cap sur la bonne direction et espérer au mieux. La Land Rover cahotait dans le désert accidenté, et nous étions secoués comme des graines dans une gourde-hochet. La chaleur était si intense que je respirais d'un souffle rauque, cherchant à happer l'air. Chaque fois que nous arrêtions la Land Rover pour sortir, le soleil était comme un coup de marteau sur ma tête et ma nuque. La migraine martelait ainsi que des sabots galopant dans mon crâne. Nous avons roulé, roulé sans relâche, ne voyant autour de nous que le sable couleur rouille et d'occasionnelles touffes d'une herbe rude.

Puis j'ai aperçu, dansant dans l'air juste devant nous, une dizaine de paires d'ailes jaunes. Ivre de soleil, étourdie par la chaleur, je les ai tout de même remarquées, car ces oiseaux constituaient le premier spectacle agréable qui s'offrait à ma vue depuis notre

arrivée dans le Guban. Je les ai signalés à Jack et à Abdi. Regardez, des canaris jaunes !

Jack et Abdi, qui avaient de meilleurs yeux que moi, ne pipèrent mot. Je découvrirais bien assez vite mon erreur. Les dizaines de paires d'ailes se transformèrent bientôt en deux, puis en trois dizaines, une multitude, et je vis que les créatures en question n'étaient pas de petits canaris mais de grandes sauterelles jaunes. Elles avaient atteint le stade intermédiaire de leur croissance. Une fois parvenues à maturité, elles auraient les ailes écarlates, d'une envergure égale à la paume d'un homme. Bientôt, nous roulions à travers un véritable essaim. Elles entraient, aveugles, par les fenêtres de la Land Rover et se projetaient telles des balles de fusil vers nos têtes. Elles étaient blindées, car leur corps possédait la texture rocailleuse des coquillages de mer. Leurs ailes semblables à des éventails étaient formidablement puissantes. Nous avons monté les vitres à la hâte, même au risque de suffoquer, et sommes parvenus à nous débarrasser des insectes à l'intérieur de la voiture. Dehors, elles cliquetaient comme des gouttes de pluie sur le toit de toile. Elles obstruèrent le radiateur. Le pare-brise était à ce point souillé de carcasses dégoulinantes qu'Abdi avait du mal à voir.

Le Somaliland était l'un des pays où opérait le Contrôle des Criquets Pèlerins. On nous avait expliqué que celui-ci se bornait essentiellement à disperser des appâts destinés aux jeunes criquets dans l'espoir de les empoisonner avant qu'il ne leur pousse des ailes. Un jour, si l'on arrivait à en contrôler suffisamment les populations, il était possible que les sauterelles cessent de représenter une menace dans l'ensemble de l'Est. Mais ce jour était encore loin.

L'essaim de sauterelles se déplaçait comme le flux et le jusant d'un raz-de-marée. Rien ne pouvait les

arrêter. Leurs ailes formaient une ombre partout autour de nous, et elles obscurcissaient même le soleil. Sur la terre où elles passaient, pas une feuille ni un brin d'herbe ne subsistaient — elles dévoraient tout. Les sauterelles étaient une plaie, un fléau. Encombrant l'air de leur vol puissant, avec leurs terribles ailes dorées, elles ressemblaient aux locustes géantes de l'Apocalypse : *le bruit de leurs ailes [rap-pelait] le vacarme de chars aux multiples chevaux se ruant au combat.*

À l'extrême limite occidentale du pays, près du Somaliland français, presque les pieds dans l'eau, se dressait Zeilah. Nous la vîmes de loin, et elle ressemblait à un mirage, cette ville brillante, les minarets de ses mosquées blancs sous le soleil, la tombe du saint de l'endroit ressemblant à un dôme de glace pure et scintillante. Le sable blond luisait partout autour, et au-delà de la ville on pouvait voir le long ruban d'argent du golfe d'Aden.

De près, la vue changeait. Zeilah n'était pas une ville, mais une petite bourgade presque désertée. La tombe du saint Hazrami était construite en briques de terre chaulées, souillées par la pluie et le crottin de chèvre. Les échoppes et les maisons périlcliaient, le plâtre sali s'écaillait, tombant par plaques. Plusieurs constructions avaient été totalement abandonnées. Les rues étaient étroites, les maisons, tassées les unes sur les autres, leurs murs s'enfonçaient dans le sable, leurs portes grises comme de l'os fermaient de travers. Elles avaient un air triste et négligé, comme des vieux ossements qui n'auraient pas été décemment enterrés mais laissés exposés à la vue et au regard curieux des passants étrangers. Les oiseaux marins criaient autour des toits plats où plombait le soleil. Les huttes somalies à la lisière de la ville semblaient plus propres que les boutiques et les cafés tombant en ruines. Faites de branches et de brindilles

tressées, les huttes ressemblaient à d'épineuses chaumières. Quelques enfants jouaient dans les rues couvertes de pavés, et parfois un âne entrait en ville, portant des vaisseaux qui seraient remplis d'eau aux puits de Zeilah. Dans toute la cité flottait la puanteur de la mer, une odeur tiède où le sel se mêlait aux algues et au poisson pourri.

Zeilah était jadis une ville importante, même s'il ne subsistait rien de son opulence passée. Elle était connue des Grecs anciens, qui l'appelaient Avalites. Selon Drake-Brockman, au début de l'ère chrétienne cette côte était nommée « Barbarie », mot qui a peut-être donné naissance au nom « Berbera ». À l'époque, Zeilah était l'un des ports les plus florissants de l'Afrique de l'Est. Comme Babylone, puissante cité, on y faisait le commerce de l'or et de l'argent, de la cannelle, de l'encens, des perles, du bétail et des moutons, et des âmes des hommes. C'était un port d'esclaves, pendant plusieurs siècles l'un des plus importants. Si l'on en croit la légende, le cheik Ibrahim Abu Zarbay, l'un des disciples d'Hazrami arrivé en ce pays avec le cheik Ishaak (l'« ancêtre » dont les clans ishaaks se disent les descendants), a prêché à Zeilah, où il a été enterré. Zeilah a atteint son apogée au seizième siècle, avec le règne du roi somali Mohamed Granye. Après qu'il eut été défait par les Portugais, la ville est restée plusieurs siècles aux mains des Arabes, jusqu'à ce que les Britanniques reprennent l'administration du pays.

Il y a jadis eu une industrie perlière à Zeilah. Petites et roses, les perles étaient fort prisées en Arabie et le long du golfe Persique. Mais les bancs d'huîtres perlières sont maintenant épuisés.

Nous avons vu la mosquée où Richard Burton, déguisé en marchand arabe, prêcha avec tant de verve. C'était une petite mosquée dont on avait

colmaté les murs en ruines à l'aide de poignées de brindilles d'acacias. Il ne s'agissait peut-être même pas de la mosquée en question. C'était la plus vieille de Zeilah — c'est tout ce que nous avons pu découvrir. Personne n'avait jamais entendu parler de Burton. Peut-être un vieil homme assoupi dans une des huttes avait-il déjà entendu ce conte, mais il n'émergea pas pour s'entretenir avec des étrangers de notre espèce.

La population de Zeilah avait toujours constitué un mélange de races : somalie, galla, danakil, arabe. On y emmenait jadis depuis l'Arabie des prisonniers politiques et religieux, et le nom de la ville signifiait, en ancien arabe, « lieu d'exil ». Les habitants actuels étaient les derniers à s'accrocher, descendants de commerçants arabes, d'esclaves, de pêcheurs de perles. Ils allaient d'un pas nonchalant dans les rues sableuses et vides, apparemment indifférents à leur sort. Je me suis souvenue de ce qu'un ami somali instruit nous avait dit à Hargeisa au sujet des expériences qu'il avait connues à Zeilah, où il avait occupé quelque temps un poste administratif pour le gouvernement. Les habitants de Zeilah, disait-il, ne savaient parler de rien sauf de la mer — les dangers de traverser en boutre jusqu'en Arabie, comment négocier avec un requin en plongée, l'art de gouverner un boutre dans le vent déchaîné du *kharif*. Ils savaient encore cela, mais tout le reste semblait s'être évanoui. Ils faisaient une chose qui lui semblait receler une subtile horreur : ils chantaient des chansons dont ils avaient oublié le sens. Les paroles étaient en galla ou en danakil entremêlé d'arabe ou de somali archaïque, tout cela si bien enchevêtré qu'elles en étaient devenues incompréhensibles. Ils les chantaient sans se lasser, ces mots et ces phrases mystérieux issus d'un passé révolu, peut-être maintenant dotés d'une signification magique. Notre ami racontait avoir d'abord eu du mal à le croire ; il avait supposé que ce

n'étaient peut-être que les jeunes qui ne connaissaient pas la signification des chants. Il avait demandé aux aînés de la ville. Ils avaient souri gentiment et dit que non, ils ne savaient pas non plus ce que signifiaient les paroles. C'étaient simplement les chansons que leur peuple avait toujours chantées, voilà tout.

La ville était silencieuse. Les clans de la côte venaient ici s'approvisionner en eau, mais peu de gens y vivaient de façon permanente. Quand nous nous sommes mis en tête de dénicher des célèbres tapis de Zeilah, petits tapis de paille circulaires ornés de perles formant de merveilleux motifs et bordés de coquilles de porcelaine, nous n'avons pu trouver personne qui les fabriquât encore. Sous les assauts du temps et du soleil, tout ici avait rapetissé, pâli, s'était usé jusqu'à se confondre avec les ombres. Il était plus difficile ici qu'à Amoud d'imaginer ce que la ville devait avoir été jadis, difficile de croire que les caravanes y avaient déjà afflué, les chameaux blatérant et gémissant, les cloches en bois autour du cou des bêtes cliquetant dans l'air saumâtre. Difficile à croire, aussi, qu'ici les esclaves avaient jadis monté dans les boutres et dit un dernier adieu à l'Afrique et à tout ce qu'ils connaissaient, ou que les bazars et les rues avaient déjà résonné des cris des armées de Mohamed Granye. Tout avait disparu aujourd'hui. D'un côté de Zeilah s'étalait l'eau salée tiède et immobile, de l'autre, les sables du Guban s'étiraient au loin et se perdaient dans la brume de chaleur.

Nous étions descendus à la résidence du gouverneur. Dieu seul sait l'âge que pouvait avoir l'endroit. Il avait peut-être été construit à l'époque où les Britanniques avaient pris le contrôle de l'administration du pays. Il avait été constamment utilisé tant que

le commissionnaire de district y avait habité, mais aujourd'hui il n'y avait plus de C.D. à Zeilah, et la résidence ne servait plus occasionnellement que de gîte d'étape pour des voyageurs comme nous. L'énorme construction, dont on racontait que c'était la seule habitation à trois étages de tout le Somaliland, était faite de blocs de pierre rugueux d'une couleur corail tirant sur le roux, et l'étage du milieu était ceint de vérandas de bois grises. Des années plus tôt, elle avait peut-être été luxueuse, mais elle ressemblait désormais à un mausolée avec vue. Elle donnait sur la mer, de sorte que nous pouvions, en nous asseyant sur la longue véranda protégée par des volets, regarder la marée monter et descendre, ce qu'elle faisait silencieusement, car l'eau ici ne clapotait pas, ne murmurait pas et ne venait pas battre le rivage en vagues. La mer était paresseuse, d'un calme lugubre. Le jardin ne comportait que quelques palmiers rabougris, où étaient perchées en ce moment des sauterelles accrochées aux feuilles qu'elles mastiquaient toute la nuit avec un bruit de cliquetis.

L'intérieur de notre appartement consistait en une pièce principale, une salle de bains et un large corridor. Le constructeur était manifestement obsédé par les portes, qui semblaient se compter par centaines. Quand on était assis dans la pièce principale, on ne pouvait en voir toutes les portes à la fois. Il n'existait aucun mur plein où s'appuyer. Il y avait toujours une porte derrière soi. Au-dessus de nos têtes se trouvaient les pièces désertes et les fenêtres vides de l'étage supérieur. Un escalier ouvert y menait, mais nous ne sommes jamais allés l'examiner.

Les lattes du plancher de notre appartement étaient nues et poussiéreuses, des toiles d'araignées pendaient aux murs comme des fougères grises. L'ameublement était étrange : une longue table bizarrement couverte d'un feutre vert maintenant effiloché

et sali ; un buffet dont aucune des portes et aucun des tiroirs ne fermaient ; un cabinet de coin dont le bas était orné d'arabesques de bois sculpté, peut-être élégant au temps de sa jeunesse mais qui ressemblait maintenant à une vieille prostituée parée des falbalas d'une autre époque ; une curieuse petite armoire en deux sections dont la moitié supérieure, vitrée, semblait avoir été conçue pour recevoir, le soir venu, des fausses dents glissées dans un verre à eau, et la tablette du bas pour accueillir un pot de chambre en porcelaine, sans doute frappé d'un blason ou d'armoiries dorées. Le moindre bruit était amplifié. Quand une feuille de papier soufflée par le vent glissait sur le sol, on aurait dit que des sabres s'entrechoquaient. La salle de bains était dotée d'une baignoire en acier galvanisé qui, à l'évidence, constituait depuis un certain temps un nichoir de choix pour les araignées et les scorpions.

Le deuxième étage de la résidence comptait deux appartements. Le second était occupé par Ugo, le contremaître italien nous accompagnant à Djibouti et qui était personnellement responsable d'Alfie, le gros et lourd camion au diesel à bord duquel on rapporterait les tracteurs. Alfie constituait une sorte de curiosité, car les ingénieurs italiens d'Hargeisa l'avaient construit en assemblant des pièces usagées de camions italiens datant de la guerre. Jack m'avait dit combien c'était une création remarquable, avec son châssis et sa boîte à engrenages Alfa-Romeo, un moteur Fiat doté de sa propre boîte à engrenages (la combinaison des deux jeux d'engrenages offrant une vaste gamme de vitesses), son essieu avant et son boîtier de direction Lancia. Ugo était vigoureux, loyal et d'humeur joyeuse, et il aurait été un excellent compagnon n'eût été le fait qu'il ne parlait presque pas l'anglais et que nous ne parlions presque pas l'italien. Sur la véranda, nous avons en quelque sorte bavardé avec lui en buvant un verre à la nuit tombée.

« Somaliland — *fenomenale* », dit-il. C'était sa phrase préférée. Il considérait que tous les Somalis étaient incompréhensibles et probablement fous à lier, et ils avaient la même opinion de lui. Ugo offrit de nous enseigner l'italien mais, pour une raison ou pour une autre, peut-être la faute en revenait-elle au climat, nous n'avons réussi à apprendre que deux mots : *rampicanti* et *piroscafo*, dont aucun ne présentait de grande utilité dans la mesure où l'on ne trouvait ni vignes ni bateaux à vapeur à Zeilah.

Nous étions assis dans l'obscurité, car si nous avions sorti une lampe sur la véranda, nous aurions aussitôt été envahis par les sauterelles. Nous avons enfin souhaité une bonne nuit à Ugo, mais nous avons constaté que nous ne pouvions nous résoudre à dormir dans cette immense chambre poussiéreuse et étouffante. Nous avons sorti notre lit sur la véranda et avons essayé d'y trouver le sommeil. Maintenant que les voix humaines s'étaient tues, on pouvait entendre la maison. Tout craquait, comme les lattes d'un vieux bateau. Il y avait sans doute des décennies que les portes n'avaient pas été huilées. Le vent salé avait corrodé les pentures et les serrures, et une bourrasque faisait ouvrir ou claquer toutes les portes de l'endroit. Dans la véranda, les chauves-souris aux larges ailes voletaient et descendaient en piqué des chevrons et des débords de toit, passaient au-dessus de notre lit pour atteindre une niche dans le mur. De petites créatures nocturnes invisibles s'agitaient dans les boiseries et autour des meubles décrépits. La chaleur ne diminuait pas. Allongés, yeux ouverts, dans nos draps trempés de sueur, nous avons fini par glisser dans un sommeil troublé.

Nous avons mis quelque temps à partager nos impressions, gênés et nous sentant vaguement ridicules d'avoir cédé à l'atmosphère de l'endroit. Ce n'est qu'après plusieurs jours que Jack et moi avons

découvert que nous avions tous deux eu la même profonde impression que la résidence était occupée par autre chose que nous et les chauves-souris, les souris et les insectes. Nous ne croyions pas aux fantômes. Pourtant, dans ce lieu précis et à ce moment-là, nous n'arrivions pas, même en plein jour, à nous débarrasser de la puissante conviction qu'il existait en ce lieu quelque chose qui échappait à nos explications, quelque résidu d'angoisse. Nous ne nous attendions pas à voir un Anglais ayant depuis longtemps trépassé franchir l'une des nombreuses portes. Il n'était pas question d'un horrible fantôme, et nous n'étions pas tous menacés. Cette présence était d'un autre genre — c'était un sentiment de deuil, de chagrin impossible à contenir. La personne à qui appartenait cette tristesse planant encore sur l'endroit devait avoir été anglaise, nous en étions sûrs, et jeune et — quel était le mot approprié pour la décrire ? — perplexe.

Nous avions vaguement honte de cette impression. Il ne nous serait jamais venu à l'esprit d'en faire part à qui que ce soit, mais nous avons commencé à remarquer la manière dont les autres réagissaient. Mohamed était toujours à regarder par-dessus son épaule. Mohamedyero refusait de dormir à l'intérieur de la bâtisse, et apportait son matelas dehors.

« Je me semble que nous devons procéder à Djibouti tout le suite et l'attendre là le bateau, dit Hersi. Cette Zeilah elle n'est pas bonne pour nous. »

Mais quand nous lui avons demandé pourquoi, il a refusé de nous répondre.

Des semaines plus tard, quand Jack retourna à Zeilah pour récupérer les derniers tracteurs qui y avaient été entreposés, il choisit de rester dans la

cabane exigüe et étouffante du D.T.P. plutôt qu'à la résidence du gouverneur.

« Je sais que c'est insensé, me dit-il par la suite. Je n'ai jamais eu cette impression auparavant, mais j'étais incapable de me résoudre à passer une nuit tout seul à cet endroit. »

Puis, un soir, à Hargeisa, nous nous sommes mis à parler de Zeilah avec la femme d'un administrateur. Son mari y avait été en poste des années plus tôt, et ils avaient vécu à la résidence.

« Quelque chose d'assez étrange m'est arrivé là-bas, raconta-t-elle. Mon mari était en expédition et j'étais seule dans la maison. J'ai entendu très clairement des bruits de pas dans les marches mais, quand je suis allée voir, il n'y avait personne. Ça s'est reproduit à plusieurs reprises au cours de la soirée. Lorsque mon mari est rentré, je lui ai raconté ce qui s'était passé et il m'a informée, à contrecœur, d'une légende voulant que l'endroit soit hanté par un policier somali qui y a été assassiné. »

Elle eut un petit rire. « Croyez-le ou non, comme vous voulez. J'ai moi-même du mal à le croire, aujourd'hui. Mais quand on est sur place... »

Nous comprenions exactement ce qu'elle voulait dire, car nous avions éprouvé la même chose à cet endroit. À l'évidence, nous nous étions cependant trompés en supposant que la présence dans la maison était associée à un Anglais. Nous n'y avons plus pensé pendant quelques années, jusqu'à ce que nous tombions par hasard à Londres sur un homme qui avait été stationné quelque temps au Somaliland pendant la guerre, alors qu'il effectuait des enquêtes pour le compte de la War Graves Commission. Il était allé à Zeilah, et connaissait l'ancienne résidence. En

partageant nos souvenirs, nous avons évoqué l'histoire du policier somali assassiné.

« Oui, c'était la légende inventée à l'intention des gens du coin, dit-il, mais en enquêtant là-bas, j'ai découvert pas mal d'informations sur le passé. En réalité, un agent d'administration britannique a tué sa femme à cet endroit, puis il a retourné son arme contre lui. »

De loin, ce genre d'histoire paraît tellement improbable. Cliché, même. Et pourtant, voilà. Je ne peux la rejeter avec certitude, pas plus que je ne peux nier que nous avons eu l'impression saisissante d'une présence dans la haute maison grise au bord de la mer de plomb, là où les sauterelles volaient avec de soyeuses ailes destructrices, tandis que sur la grève les coquillages spiralés et cannelés, d'un blanc de perle ou bariolés comme des peintures, habités de pinces vivantes, détaient sur le sable humide comme des créatures fantastiques qui en ce lieu seulement pouvaient exister.

On nous fit parvenir un message à Zeilah : le navire avait accosté. Cela semblait à peine possible, après de si nombreux délais. Soulagés, nous avons quitté la résidence et roulé jusqu'à Djibouti, trente milles plus loin.

Au campement, j'avais souvent songé qu'il m'aurait été indifférent de ne jamais revoir une ville. Pourtant, je fus ravie de découvrir Djibouti, enchantée à la vue de pavés, de rues asphaltées et d'immeubles de bureaux aux lignes contemporaines. Djibouti m'offrait en outre une occasion de troquer mes vêtements de randonnée, vieille chemise et jupe ample

ainsi que l'inélégant mais nécessaire foulard couvrant les cheveux, contre ma meilleure robe en coton et mon chapeau de paille à large bord orné d'un ruban de velours. Ainsi parée, et marchant d'un pas aussi léger qu'un joueur qui vient de faire sauter la banque à Monte-Carlo, je me rendis compte que j'étais l'objet de regards curieux et désapprobateurs. Enfin, j'en compris la raison : toutes les Françaises de Djibouti portaient des casques en forme de champignon et semblaient penser que, sous mon fragile chapeau de paille, je risquais de tomber incessamment dans les pommes, victime d'une insolation. Il me fallut moins de cinq minutes pour décider que je préférais risquer l'insolation plutôt que de porter un casque.

Dans les rues de Djibouti, nous avons observé une grande variété de gens. De petits Arabes rabougris en haillons, demandant l'aumône. Des marchands indiens dans leur habit de lin blanc. De jeunes Français à la peau brûlée par le soleil, vêtus de chemises à col ouvert et de shorts joliment courts. Des Français plus vieux, ventrus et rouges comme le père Noël, avec des cuisses potelées, vêtus de chemises à col ouvert et de shorts horriblement courts. Des femmes somaliennes et danakils portant des robes à la missionnaire et qui, avec leur vilain corsage et leurs atroces manches bouffantes, contrastaient avec les femmes vêtues du costume somali traditionnel, une gracieuse robe écarlate, bleu et or, et du long *kool*, un collier d'ambre. Un Arabe émacié au teint jaune vautré au sommet d'une charrette pleine de bois et de charbon, battant langoureusement son âne gris et décharné avec un bâton. On aurait dit que les maigres petits débardeurs yéménites auraient pu être emportés au moindre souffle de vent, mais ils avaient la réputation d'être très durs à l'ouvrage. Les mécaniciens italiens en denim bleu se parlaient en criant. Les nombreux prêtres arboraient tous une longue barbe et une tunique avec un cordon noir noué à la taille. Certains

d'entre eux roulaient à vélo et ressemblaient à des voiles dans le vent, leur tunique battant autour d'eux tandis qu'ils serpentaient dans les rues achalandées.

La *magala* somalie était un bidonville, taudis faits de barils de paraffine aplatis et de caisses de bois. La puanteur et les essaims de mouches dépassaient toute description. On n'encourageait pas les Européens à venir ici, car cela donnait une mauvaise impression de la ville. On était plutôt censé admirer les quartiers résidentiels français : bungalows et immeubles à appartements confortables, dans les styles contemporain et oriental. Le contraste entre les conditions de vie des Africains et celles des Européens était le même qu'à Hargeisa, mais ici il semblait légèrement plus marqué, exagéré. La *magala* était un bidonville plus pauvre encore, les cantonnements européens, plus raffinés.

Djibouti était ceinte et presque terrassée par l'éclat du soleil. On aurait dit que les bâtiments et les palmiers vert sombre tremblaient devant nos yeux. Les couleurs se confondaient et irradiaient — la mer turquoise, les immeubles d'un jaune doux et mûr, comme les melons qui poussaient dans les sebkhas à l'extérieur de la ville. Le célèbre chemin de fer, le seul dans cette région du monde, faisant la liaison Djibouti-Addis Abeba trois fois la semaine, apportait une note incongrue.

Nous avons bu une lager allemande glacée dans un bar appelé Le Palmier en Zinc, dont on prétendait que le palmier de métal avait été le premier arbre de Djibouti. L'une des différences par rapport au Somaliland britannique nous parut rafraîchissante : ici, les Français occupaient des postes de vendeurs dans les boutiques, de serveurs, de barmails. Très pâle, la barmaid du Palmier avait l'air à la fois jeune et vieille. Elle avait naturellement les cheveux bruns,

teinte qui se révélait aux racines, mais ils devenaient de plus en plus blonds jusqu'à avoir presque perdu toute couleur aux pointes — on aurait dit ces éventails de couleurs qu'on trouvait dans les quincailleries en Angleterre, et qui montraient combien de nuances de jaune il était possible d'obtenir.

La plupart des boutiques appartenaient à des Grecs, quelques autres à des Français et à des Indiens. Les Italiens vendaient d'excellentes glaces. L'un des édifices du square central ressemblait à une illustration tirée d'un ouvrage de sorcellerie, un plan pour la résidence d'un mage. On ne pouvait distinguer sa forme essentielle, car il était couvert de toutes parts de pignons et de protubérances aux allures de pagodes, et des vérandas y fleurissaient par grappes. Les murs étaient bleu pâle, le toit, recouvert de tuiles orange vif. Des volets gris ornés d'une dentelle de bois rudimentaire flanquaient les fenêtres s'effilant gracieusement vers le haut, dont la forme rappelait celle des ouvertures des mosquées. Les yeux de plusieurs femmes en *purdah* semblaient observer de derrière ces volets, c'est du moins ce que nous imaginions, observer un monde qu'elles n'avaient jamais le droit de toucher. Était-ce un bordel oriental à l'ancienne, la demeure d'un sultan gardant ses cinquante concubines strictement recluses, ou bien un établissement japonais où l'on vendait des lis en pots à l'avant et de l'opium dans l'arrière-boutique ? Il s'agissait plus vraisemblablement d'une firme d'importation de paraffine ou de savon, mais nous n'avons jamais élucidé le mystère, et je ne l'ai pas regretté.

Le grand nombre d'églises et de missions constituait un trait frappant de Djibouti. Il n'y avait qu'une école d'État, nous apprit-on, et plusieurs Somalis envoyaient leurs enfants dans des écoles tenues par des missionnaires. Les Somalis qui nous accompagnaient furent profondément scandalisés par cette

situation, puisque les missionnaires étaient interdits dans le Protectorat. Ils qualifiaient les prêtres des missions de « voleurs d'enfants », et Hersi nous expliqua pourquoi ils utilisaient ce terme. En période de famine, ici et dans le Somaliland italien, plusieurs Somalis emmenaient leurs enfants dans les missions, où ils étaient nourris — moyennant qu'ils renoncent à l'islam. En faisait-on vraiment une condition pour qu'ils puissent recevoir de l'aide, je l'ignore. Ce qui importe, c'est que les Somalis en étaient persuadés.

Les policiers de Djibouti figurent parmi les plus beaux hommes qu'il m'ait été donné de voir. Sénégalais, ils étaient immenses, dotés de cous et de jambes musclés qui rappelaient les statues des anciens Assyriens. Coiffés de fez cramoisis et vêtus de coquets uniformes kaki, ils étaient grands, larges, beaux, absolument sûrs d'eux-mêmes. Hersi, Abdi, Mohamed, Arabetto et les autres ne partageaient pas mon admiration pour ces Sénégalais. Ils étaient extrêmement méfiants à leur endroit, et je compris bientôt pourquoi. L'administration française avait respecté ici une politique d'une simplicité désarmante : si les policiers étaient recrutés à l'étranger et ne possédaient pas de liens tribaux ou familiaux dans le pays où ils étaient en poste, ils ne s'objecteraient pas à user de tactiques musclées dans leurs rapports avec les gens de l'endroit. Les Somalis et les Sénégalais étaient parfaitement étrangers les uns pour les autres, et leur méfiance mutuelle pouvait facilement se muer en haine. Diviser pour régner. On pouvait dire ce qu'on voulait contre l'administration britannique dans les colonies, elle n'avait pas recours à cette technique-là.

« J'ai bien la peur que nous avons des ennuis ici, dit Hersi. Si cela arrive, qui qu'il va nous croire, dans cet endroit ? »

Hersi s'en remettait toujours à ses habiletés de persuasion, car il était mince et délicat. Ici, son talent d'orateur ne lui serait d'aucune utilité, puisque les Sénégalais ne parlaient ni le somali ni l'anglais, et qu'Hersi ne parlait ni le sénégalais ni le français. Jack et moi partagions son inquiétude. Il se pouvait que le problème soit réel, comme il pouvait avoir été exagéré. Rendus là, nous ne voulions pas nous mettre les autorités à dos. Nous pouvions nous voir expulsés du pays, rentrer sans les tracteurs que nous avions attendus si longtemps.

« Pour l'amour de Dieu, soyez prudents, intima Jack à tout le monde. Et, quoi que vous fassiez, tenez-vous loin de ces Sénégalais. »

Oui, oui, bien sûr — ils seraient très prudents, ils le promettaient.

« Je vais doucement-doucement, dit Mohamed avec ferveur. Je le jure. »

L'idée qu'il se faisait d'aller doucement-doucement consistait à hurler à pleins poumons — « Voleur ! Voleur ! » — quand un jour on trancha à la lame de rasoir la courroie de mon sac à main, et qu'il réussit ensuite à arracher le sac au voleur. Nous faillîmes provoquer une émeute. Les policiers costauds nous lancèrent des regards noirs, mais heureusement n'intervinrent pas. À un autre moment, Abdi jugea que des Somalis de Djibouti parlaient de lui en termes méprisants, et une fois de plus nous avons échappé de peu au désastre. Le vieux guerrier était tout disposé à les affronter tous à la fois, bien qu'ils fussent deux cents, et il fallut les efforts concertés de Jack et d'Arabetto, un de chaque côté de lui, pour l'entraîner à l'écart.

Aucun des Somalis qui nous accompagnaient n'avait déjà vu Djibouti, et ils éprouvaient à l'endroit de la ville des sentiments mêlés. D'abord, le climat d'ouverture entourant les choses de l'amour leur paraissait à la fois choquant et excitant. À Djibouti, on croyait aux vertus de la publicité. À la porte des bâtisses, de grandes affiches étaient placardées : *Club des jeunes femmes somalies et danakiles* et *Club des jeunes femmes arabiques*. Un endroit particulièrement désireux de créer une forte impression certifiait : « Fondé en 1935 », sans préciser si les mêmes jeunes femmes fréquentaient l'établissement depuis sa création. Des séries de cartes postales vendues dans les boutiques étaient intitulées « Vues de Djibouti », mais ce titre n'était pas tout à fait exact, lesdites vues consistant essentiellement en Somalies dévêtues. Les Somalis qui nous escortaient exprimèrent une variété de réactions. Abdi soutenait vertueusement que les jeunes hommes étaient incapables de trimer aussi dur que lui, un vieillard, et la raison en était très simple :

« Un homme quand il a trop de la femme, il n'a plus la force », disait-il en faisant jouer son biceps.

Mohamed s'abstint de soulever cet aspect de Djibouti, du moins de façon directe. Mais il affirmait lui aussi que la ville lui déplaisait.

« Djibouti trop chère, disait-il avec un soupir de regret. Toutes les choses elles coûtent trop cher. »

Toujours conscient de son statut de mollah, Hersi avait un point de vue différent.

« Les gens, dans cet endroit, ils ne sont pas de bons Somalis, disait-il. Ils ne nous font jamais l'hospitalité, comme le *Kitab* donne commandement. Ils sont des voleurs, ces gens, et aussi pauvres musulmans. »

Seul Arabetto, moins divisé et plus franc que les autres, avait apprécié la ville.

« Pareil comme Mogadiscio, disait-il en souriant. Beaucoup de filles. »

Ils s'entendaient cependant sur un point. Tous les quatre étaient convaincus qu'il y avait une petite fortune à faire en achetant ici des articles à rabais pour les revendre avec un énorme profit à leur retour à Hargeisa. Mohamed, Abdi et Arabetto se procurèrent de grandes quantités de parfum bon marché, qu'ils écoulerent par la suite, réalisant un petit profit. Inexplicablement, Hersi décida de s'improviser commerçant de pulls. Il acheta une douzaine d'épais tricotés en laine dont il fut plus tard incapable de se débarrasser, car nous revînmes à Hargeisa au plus fort de la saison chaude.

Le consul britannique, qui dirigeait aussi une firme d'import-export de la région, offrit gentiment de nous héberger. Il nous expliqua que, comme sa femme et son enfant étaient partis pour la saison chaude, il serait heureux d'avoir de la compagnie. Nous avons accepté avec reconnaissance, et nous sommes installés chez lui. Le bungalow était doté de ventilateurs de plafond électriques dans chaque pièce et les pales bourdonnaient nuit et jour, mais on aurait dit qu'elles ne faisaient que fouetter l'air en une mousse invisible sans jamais le rafraîchir. La chaleur semblait pire que dans le Guban où rien ne nous protégeait du soleil. Un jour, le thermomètre de la maison afficha 115 degrés, et par la suite je refusai de le regarder. Le consul passait toute la journée à son bureau, et Jack se rendait sur les quais où il supervisait le déchargement des tracteurs, aussi restais-je seule dans le bungalow. J'aurais voulu travailler aux traductions somaliennes, mais j'étais incapable de penser à autre chose qu'à la chaleur étouffante. Enfin, je

découvris une façon d'y échapper. La salle de bains du consul était immense, munie d'une baignoire encastrée recouverte de carreaux bleus et semblable à une petite piscine, au bord de laquelle étaient disposés, invitants, de hauts flacons d'eau de Cologne. Chaque matin, je remplissais la baignoire d'eau froide et de parfum, et j'y passais la plus grande partie de la journée, émergeant de temps en temps pour remplir mon grand verre de sirop d'orange. Certes, j'éprouvais quelques remords à me couler ainsi dans les profondeurs de la baignoire du consul pour travailler à traduire la poésie du désert. Mais ces scrupules ne furent jamais suffisants pour que, sacrifiant à l'atmosphère, je songe sérieusement à migrer vers un environnement moins confortable.

Le soir, nous sortions, souvent pour souper, et puis nous allions en boîte de nuit. Personne à Djibouti ne s'avisait d'essayer de dormir avant deux ou trois heures du matin. La boîte où nous allions le plus souvent était située en bord de mer, ceinte de palmiers en pots et nimbée d'un air de nostalgie morose. L'orchestre y était composé d'Italiens qui, au fur et à mesure qu'avancait la soirée, se lassaient des valses et des fox-trot lugubres. Abruptement, ils quittaient la piste de danse et sortaient sur la véranda, où ils chantaient des complaintes italiennes lentes et tristes. La boîte accueillait les mêmes personnes tous les soirs. Il y avait une sorte d'*esprit de corps** à Djibouti le soir : les marginaux, les traîtres, les parias, les trafiquants, les prostituées blêmes entre deux âges, les hommes du Service colonial dans leur habit d'un blanc immaculé, les commerçants en sueur au visage cireux picoté de gouttelettes — ils étaient tous les mêmes ici, dans cette boîte de nuit. Nulle différence ne les séparait plus. Il n'y avait ni gaieté feinte ni simulacres. Quelques-uns des danseurs les plus jeunes demandaient du jazz et l'orchestre obtempérait, mais sans conviction. La plupart des gens préféraient danser de

manière plus languide. Les conversations autour d'un verre faisaient un murmure bas, étouffé. La soirée était trop chaude pour qu'on se laisse aller à hausser la voix. La vie se réduisait à exister d'un whisky-soda au prochain, et le pays natal était un lieu que vous ne reverriez jamais.

Un soir, en rentrant au bungalow du consul, nous avons découvert le salon envahi par les sauterelles. La façade de la maison semblait faite d'une dentelle de béton ouverte sur l'extérieur en motifs géométriques, dessin qui avait permis à un maximum d'insectes d'entrer. Les sauterelles étaient partout : le bruit de leurs ailes était plus fort que le battement régulier des ventilateurs. Épuisés, copieusement imbibés de gimlets, nous n'étions guère impressionnés. Jack et le consul ont sorti des raquettes et s'en sont pris aux sauterelles comme à des balles de tennis.

« Combien ça en fait ? a demandé le consul, hâtant gaiement en fauchant les insectes.

— Je n'en ai pas la moindre idée ; j'ai perdu le compte après les premières dizaines. »

On toucha enfin à la victoire. Le sol du salon était jonché de carcasses de sauterelles, et nous nous sommes retirés pour dormir d'un sommeil agité dans le bourdonnement incessant des ventilateurs.

Pour Jack, les journées étaient un cauchemar. L'équipement consistait en deux tracteurs Caterpillar D-4 munis de décapeuses et un bulldozer D-4. La première fois qu'il se rendit sur les quais pour superviser le déchargement, Jack découvrit que la machinerie avait été casée sous tout le reste du chargement dans la cale du navire, emballée dans de gigantesques caisses en bois dont l'une se trouvait solidement coincée derrière une colonne. Personne n'avait la moindre idée de la marche à suivre pour les extirper de là.

Comme le port n'était pas doté de grues suffisamment puissantes, il fallait compter essentiellement sur l'équipement limité qu'offrait le navire. Tous les jours, Jack s'échinait tel un coolie sur les quais à longueur de journée. Une fois qu'on eut fini par hisser les caisses, il fallait encore déballer les tracteurs puis les charger, un à la fois, sur le vieux camion au diesel, Alfie, et les rapporter à Zeilah, où on les laisserait temporairement avant de les transporter un à un à Hargeisa. Aux prises avec une situation présentant des difficultés techniques de toutes sortes, Ugo et Jack étaient forcés de communiquer de façon alambiquée. Quand Jack voulait exprimer quelque chose à Ugo, il le disait à Hersi en anglais. Hersi répétait le message à Arabetto en somali, et celui-ci transmettait l'information à Ugo en italien. La réponse prenait le même chemin. Comme ni Hersi ni Arabetto ne connaissaient les tracteurs, et comme les mots servant à nommer différentes pièces des machines n'existaient pas en langue somalie, il n'était guère étonnant que Jack et Ugo dussent fréquemment se résoudre à deviner ce que l'autre avait pu vouloir dire. Comme si ces difficultés n'étaient pas suffisantes, les grutiers du port ne parlaient quant à eux que français, une langue que personne dans notre groupe ne connaissait.

« Je sais maintenant exactement de quoi devait avoir l'air la tour de Babel », dit Jack d'un ton las.

Le soleil plombait sur les quais, l'éclat dur de la lumière ne faiblissant jamais. Un après-midi, Jack arriva au bungalow et hésita sur le seuil.

« Peg... Donne-moi un coup de main, tu veux ? »

Je m'alarmai immédiatement. Que se passait-il ?

« On dirait que je ne vois plus », dit-il, la voix serrée par l'inquiétude.

Il avait soudainement perdu la vue. Il avait eu un mal de tête atroce et tout était devenu noir. J'étais malade d'inquiétude, mais le consul resta imperturbable.

« Insolation, dit-il calmement. Ça devait arriver tôt ou tard, à travailler dehors sous le soleil à la journée longue. Ça va probablement passer dans une heure ou deux. »

Et si ça ne passait pas ? J'eus un instant la conviction absurde que tous les médecins de Djibouti étaient incompetents, irresponsables et sans doute alcooliques. Plus tard, quand tout fut rentré dans l'ordre, je me rappelai ce sentiment avec quelque honte ; je ne pouvais plus continuer de condamner tranquillement les memsahibs d'Hargeisa pour les illusions qu'elles entretenaient à l'égard du pays et la foule de dangers qu'elles évoquaient pour se faire peur ou se distraire.

Après quelques heures, comme l'avait prédit le consul, le brouillard se leva devant les yeux de Jack qui, le lendemain matin, était de retour sur les quais.

Nous avons été aussi heureux de quitter Djibouti que nous l'avions été d'y arriver. Une fois la dernière machine déchargée et prête à être transportée à Zeilah, tout le monde est monté à bord des camions et nous sommes partis. La Land Rover et les camions parcoururent une dernière fois les rues pavées, passant devant les vieux bâtiments bancals, les nouveaux appartements branchés, les mystérieuses habitations cachées derrière des volets, les murs chaulés tout propres de la Pharmacie de la Mer, Le Palmier en Zinc, la boutique de *gelato* italienne, les masures pourries de la *magala*, les palmiers dattiers et leurs grappes de fruits brun-orange, des prêtres en tunique blanche sur des vélos et des femmes au visage crayeux, l'air lointain sous les petites ombrelles de leurs casques.

Adieu à cette ville mélancolique, le Paris déliquescant du golfe d'Aden. *Nabad gelyo*, Djibouti — puissions-nous ne jamais te revoir.

De Zeilah, nous nous sommes engagés dans le Guban à la fin de l'après-midi, à l'heure où la chaleur n'était plus aussi forte. Comme d'habitude, nous roulions en convoi : d'abord la Land Rover où Jack, moi-même et Abdi prenions place ; ensuite, Ugo conduisant Alfie, chargé d'un tracteur et tirant une décapeuse ; ensuite le camion Bedford, piloté par Arabetto, transportant Mohamed, Hersi ainsi que le groupe d'ouvriers ; enfin, le vieux tracteur du D.T.P. de Zeilah que nous avons emprunté pour faire une partie du chemin, dans les sables les plus dangereux, au cas où le camion diesel lourdement chargé se serait enlisé. Jack ne voulait pas que les tracteurs neufs roulent jusqu'à Hargeisa, car ils auraient risqué de s'abîmer en route et, en outre, ils auraient excessivement ralenti le convoi.

À une dizaine de kilomètres de Zeilah, le diesel s'embourba. Tout le monde descendit et se mit à creuser, à glisser des branches d'acacia sous les roues, à pousser. Le tracteur du D.T.P. finit par tirer Alfie hors de sa fâcheuse position, mais à ce moment la direction du camion diesel céda. Avec une bonne dose d'ingéniosité, Ugo et Jack parvinrent à la réparer à l'aide de bouts de fil métallique, entreprise qui nécessita deux heures. Quand nous sommes repartis, la nuit tombait. Poussant de l'avant, nous avons atteint un lit de rivière asséché tapissé d'une épaisse couche de sable fuyant difficile à naviguer. Le diesel s'enlisa encore une fois, et faillit se renverser. Cette fois, il était vraiment coincé. Même le tracteur ne réussit pas à le faire bouger d'un iota. Les roues d'Alfie tour-

naient furieusement, impuissantes à mordre dans le sable coulant. Même si l'on arrivait à faire traverser le lit de la rivière au diesel, la zone dangereuse s'étirait encore sur des kilomètres de sable meuble et friable comme de la cassonade.

Puis, d'un coup, la nuit s'abattit, et avec elle une tempête de sable. Nous étions dans le Guban plat et dépourvu d'arbres, où il n'y avait que quelques touffes d'herbes pour faire obstacle au vent qui soufflait, louvoyant à travers le désert. Arabetto positionna le Bedford pour qu'on puisse travailler à la lumière de ses phares, et Abdi fit de même avec la Land Rover. Heureusement, Jack avait insisté pour que nous apportions les planches de la caisse du tracteur, prévoyant que nous pourrions en avoir besoin.

« Nous allons essayer de construire une route portative », décida-t-il.

Chacun empoigna une planche, qu'il jeta devant les roues du diesel, et tandis qu'Alfie commençait à se libérer du sable, tiré par le vieux tracteur, les roues trouvèrent prise sur les planches et tournèrent lentement. La route de planches continuait sur une certaine distance. Au fur et à mesure que les roues avançaient lourdement, quelqu'un venait prendre la dernière planche et courait la déposer devant le diesel. Pendant tout ce temps, le vent nous fouettait, mitraillait nos membres comme du gros sel, remplissait nos yeux et nos bouches de grains durs. Le vent hurlait et gémissait.

« *Wallahi!* hoqueta Mohamed, je pense que ce vent-là il est une sorte de *shaitan*, une sorte de diable. »

À minuit, il y avait huit heures que nous étions partis et nous avions franchi exactement quarante

kilomètres. Jack et moi avons fini par dormir dans la Land Rover, tandis que les Somalis et Ugo se sont couchés dans les camions. Nous étions tous tellement épuisés que nous nous fichions de savoir si nous allions vivre ou mourir.

Mais cet affrontement avec le désert avait changé quelque chose. Après cette nuit où Jack avait réussi à concocter un moyen de faire traverser les sables sournois du Guban à la caravane malcommode, l'attitude des Somalis se modifia subtilement. Ils commencèrent à parler, pour la première fois, du « camp des *ballehs* » ou à dire « nous appartenons au chantier des *ballehs* », comme si cet ouvrage constituait maintenant une entité. Et ils se mirent à appeler Jack *odei-gi rer-ki*, l'aîné du clan.

LES BALLEHS

Le vert de la belle saison s'était évanoui dans le Haud et les Somalis se demandaient si les pluies du *Dhair*, qui tombaient parfois à l'automne, viendraient cette année. Si les pluies du *Dhair* n'étaient pas au rendez-vous, les problèmes ne seraient pas longs à se faire sentir une fois la sécheresse d'hiver installée, car les Habr Awal du Guban montaient dans le plateau du Haud cette année. Tous les matins, nous voyions des familles d'Habr Awal passer devant notre camp, les femmes et les jeunes filles conduisant les chameaux lourdement chargés, les enfants et les vieillards criant après les troupeaux qui marchaient en rangs serrés, faisant lever des nuages de poussière, et, au loin, les hommes sifflant et chantant, ou soufflant dans les flûtes en bois utilisées pour rassembler les hordes de chameaux à la traîne.

« Ces gens, ils n'ont pas beaucoup de la cervelle, dit Hersi, qui était Habr Yunis. Ils ne devraient pas venir dans cet endroit. »

Mohamed, lui-même Habr Awal, avait une opinion légèrement différente.

« Beaucoup des chameaux des Habr Awal ils sont trop malades maintenant, dit-il. Je l'entendu : les Habr Awal tous ils disent qu'ils doivent trouver une herbe différente-différente, pour ce que leurs chameaux ils aient la santé. Ils se doivent venir ici. Jamais ils ne font d'ennuis dans cet endroit. »

On s'affairait maintenant à sevrer les jeunes chameaux. Les Somalis avaient un moyen d'une brutale efficacité pour réaliser cette séparation. Ils fixaient un bâton fourchu au nez du petit chameau ; quand le bébé essayait de téter sa mère, le bâton la piquait et elle s'éloignait rapidement, laissant sans doute le jeune, étonné — car il ignorait qu'il portait une lance sur le museau —, se demander pourquoi on le rejetait si péremptoirement. Se pourrait-il que le mauvais caractère des chameaux adultes soit à mettre sur le compte de cette expérience traumatisante précoce ? Les Somalis ignoraient cette intéressante possibilité. Forcés sans ménagement à l'indépendance, les chameaux grignotaient tristement l'herbe rude du bout des lèvres, et le lait revenait aux gens.

Heureuse d'être de retour au camp, je bricolais dans notre camion-maison, disposant notre maigre mobilier — le lit ici, la table là, les chaises de camp près de la table, les caisses de nourriture en boîte sous le lit. En retrouvant le désert, j'avais un peu l'impression de rentrer chez moi. Ici, au Balleh Gehli, se trouvait le bassin peu profond qui n'était maintenant qu'une pellicule luisante de boue craquelée où un matin, juste après les pluies, j'étais descendue de bonne heure pour voir une enfant remplir d'eau un vaisseau, et elle, surprise, s'était retournée d'un coup et m'avait offert un sourire si rayonnant que j'avais eu du mal à croire qu'elle le destinait à une étrangère.

Et c'est ici que poussaient les arbres à myrrhe qui quelques mois plus tôt étaient recouverts de petites fleurs jaunes exhalant une odeur plus délicate et plus suave que n'importe quel parfum en flacon. Je me réjouissais à la vue de tout. Même le *balanballis* aux yeux d'ambre et aux ailes noires qui hantait le camion à la nuit tombée me semblait une vieille connaissance.

Notre camp avait pris des proportions assez considérables. En plus d'Hersi, Mohamed, Abdi, Arabetto, Omar, Mohamedyero et des ouvriers, nous avions maintenant les conducteurs de camions. Cette fois, Gino nous accompagnait aussi, car on était sur le point d'entreprendre la construction des *ballehs*. Jack avait besoin d'un contremaître sur le chantier. Italien, la quarantaine, Gino avait la carrure d'un lutteur, mais cet homme d'une force herculéenne avait des manières très douces. Il vivait dans une roulotte qu'il s'était lui-même fabriquée, merveilleuse structure qui comportait même des fenêtres à moustiquaires. Il avait promis de nous la prêter quand il partirait en permission et, bien que je ne souhaitasse pas son départ, je ne pouvais m'empêcher de couler des regards envieux vers la caravane de temps en temps. Il n'y a que les gens qui n'ont jamais connu que le confort pour croire que le confort physique n'a pas d'importance.

Mais nous aussi disposions désormais d'un petit luxe : une salle à manger indépendante que nous avaient construite les ouvriers somalis. C'était une hutte faite de branches d'acacia tressées et bourrées de touffes d'une plante du nom de *gedhamar*, sorte d'herbe dont l'odeur agréable rappelait celle des plantes aromatiques d'été. Les branches entremêlées laissaient filtrer juste assez de soleil, mais nous protégeaient de la chaleur. Les bouteilles d'eau que nous gardions à cet endroit se refroidissaient pendant la

nuit et restaient fraîches jusqu'à midi. Quand le soleil brillait à travers le toit de la hutte, les touffes de *gedhamar* semblaient d'un gris argenté, comme si on avait suspendu des guirlandes brillantes au plafond. Le jour, je travaillais dans la hutte, et c'était le lieu de travail le plus plaisant que j'eusse jamais eu. J'avais fini de traduire les poèmes obtenus de Guś et Musa, et j'en étais maintenant à rassembler des contes somalis, que me récitaient Hersi et Arabetto dans leurs temps libres.

La principale cause de réjouissance lors de ce retour dans le Haud était cependant la construction imminente du premier *balleh*. Pour nous, il s'agissait d'une étape importante, d'une occasion historique. Les Somalis du camp ne partageaient toutefois pas entièrement notre enthousiasme. Ils se montraient plutôt blasés face à toute l'affaire. Comme ils s'étaient habitués au spectacle de la machinerie lourde pendant qu'on formait les conducteurs de tracteurs, Hersi, Abdi et les autres avaient maintenant l'impression que ces géants rugissant ne recelaient plus de mystères. Avec un joli sens de l'onomatopée, ils appelaient les tracteurs *agaf-agaf*, et comme ils n'avaient pas de compréhension élémentaire de la machinerie, ils tenaient les équipements de terrassement complètement pour acquis. Ils crânaient un peu en les exhibant à des membres de leur clan venus en visite, mais n'étaient pas pour autant impressionnés par leur performance. Il n'y avait rien là que de tout naturel. Un *balleh*, après tout, n'était rien de plus qu'un trou dans le sol — en creuser un devait être une entreprise peu compliquée. Ils ne doutaient pas que l'*agaf-agaf* accomplirait cette tâche sans mal, mais ne voyaient pas de raison de s'extasier quand la défonceuse aux dents d'acier attaqua avec succès le sol rouge du Haud, qui était presque aussi dur que du béton, et le brisa de manière que les décapeuses qui suivaient

puissent le ramasser. Jack s'en amusait avec sarcasme.

« Ils ignorent combien c'est difficile, et les problèmes que nous avons eus à nous rendre jusqu'ici, alors ça ne leur semble pas le moins du monde formidable. »

Je pouvais comprendre leur naïve sophistication, car je ne connaissais rien à la machinerie moi non plus, mais j'avais à tout le moins partagé certains des maux de tête de Jack avant d'atteindre ce stade des opérations.

Le projet tel qu'il était originellement conçu prévoyait une chaîne de réservoirs destinés à recevoir et à emmagasiner l'eau de pluie le long de la majeure partie de la frontière sud du Protectorat. Sur le papier, ce plan paraissait aisément réalisable, mais les travaux de reconnaissance qu'avait effectués Jack dans des zones occidentales et centrales de la région avaient révélé que, comme plusieurs projets en Afrique, celui-ci serait tout sauf simple. Le Haud était pratiquement dépourvu de relief et les seules pentes qu'on y trouvait étaient généralement longues et peu prononcées, surtout près de la frontière. Il n'y avait nulle trace de ruisseaux, de lits de rivières ou de cours d'eau définis, même saisonniers. Il était hors de question de construire des barrages, puisqu'il n'y avait rien à barrer. Il faudrait réaliser une sorte de bassin dont la conception et la situation, bien qu'il ne constituât rien de plus qu'un grand trou dans le sol, reposaient sur des critères scientifiques.

Après avoir parcouru des milles en camion et à pied, manipulé boussole et planche niveleuse, après avoir effectué des sondages de reconnaissance et creusé des fosses préliminaires, inspecté le roc et le sol, après avoir examiné les rares *ballehs* existants

dans la région — trous creusés à la main par les Somalis et destinés à recueillir l'eau —, après avoir médité avec morosité sur le possible et rêvé à l'impossible, Jack avait fini par arrêter le dessin. Chaque réservoir serait une grande fosse rectangulaire creusée au pied d'une pente choisie avec soin. On amasserait sur les côtés et à l'extrémité la plus basse la terre qu'on en avait retirée, de manière à former un vaste U dont les bras pointaient vers le haut de la pente, bien que cette pente soit si peu prononcée qu'il semblait exagéré d'utiliser le mot *haut*. Dans le but d'aller recueillir l'eau qui, une fois l'an, peut-être, pendant quelques courtes heures, dévalerait cette pente en un millier de ruisselets, de longs murs s'étireraient depuis le sommet du U. Ces murs en ailes peu élevés, longs de trois cents pieds ou davantage, arrêteraient l'eau et la dirigeraient très lentement vers les réservoirs de façon qu'elle charrie le moins de vase possible. Au-delà de l'extrémité de ces murs, des sillons tracés à la charrue s'étirant plus loin encore, montant en pente très douce, divertiraient et canaliseraient les précipitations annuelles sur près d'un demi-mille.

Comme le roc à six ou huit pieds était à ce point dur qu'il ne pouvait être entamé ni par une charrue ni par une décapeuse, les réservoirs seraient excessivement peu profonds, et l'évaporation s'y produirait plus rapidement qu'on l'aurait souhaité. Paradoxalement, bien que le roc ait résisté aux attaques de notre équipement, il n'était pas du tout imperméable à l'eau, puisqu'il était absolument dépourvu de dépôts d'argile qui auraient rendu le fond du *balleh* étanche. Heureusement, un peu d'argile se mêlait à la boue et au sable, et Jack savait pour l'avoir observé que les Somalis menaient leurs chameaux à l'eau quand elle était peu profonde, de manière que, petit à petit, au fil des années, les pieds des animaux compactent le sol jusqu'à constituer un fond de béton naturel.

Trente *ballehs* devaient être construits, à quelque quinze kilomètres les uns des autres, le long de la région sèche longue de près de cinq cents kilomètres, juste au nord de la frontière éthiopienne. Chaque *balleh* aurait une capacité d'environ dix millions de litres et fournirait de l'eau pendant trois mois une fois rempli par la pluie.

La planification des *ballehs* et la sélection des sites avaient été longues et pénibles, mais même si Jack avait sué sang et eau pour les mener à bien, ce travail lui avait procuré plus de plaisir qu'aucun autre qu'il eût jamais exécuté, car c'était la première fois qu'il avait l'occasion de mettre ses propres idées en pratique. Il était impatient de commencer l'excavation, mais même après qu'on eût transporté l'équipement depuis Djibouti, la construction ne pouvait débuter avant que les chauffeurs somalis n'aient été formés pour manœuvrer la machinerie.

Cela n'était pas si simple que c'en avait l'air. Des essaims de jeunes hommes avaient avidement posé leur candidature pour ces postes, dont, bien que certains eussent déjà conduit un camion, la plupart n'avaient jamais vu un tracteur ; quant aux décapeuses, elles leur étaient absolument inconnues, car c'était la première fois qu'on en voyait en sol somali. On choisit finalement six hommes. Conscient que les tracteurs étaient quasiment irremplaçables, et de ce fait animé de puissants sentiments protecteurs à leur endroit, Jack était craintif à l'idée de les confier aux novices somalis débordants d'enthousiasme. Les jeunes Somalis, de leur côté, désireux de garder leur emploi et soucieux de bien faire, tentaient fréquemment de montrer leur talent en essayant d'exécuter quelque exploit formidable mettant à rude épreuve les machines pourtant extraordinairement résistantes. Ou, par ignorance, ils filaient gaiement, le moteur embrayé dans la mauvaise vitesse, et Jack se

précipitait à la rescousse de la précieuse machinerie. Avec trois tracteurs cabriolant de la sorte, il n'était pas facile de les avoir tous à l'œil à la fois. Ils me rappelaient ces gamins à bicyclette, à la maison : *Regarde-moi, maman, sans les mains !*

Maintenant, au moins, les chauffeurs avaient été formés, pour ainsi dire, et le grand jour était arrivé. La première journée, l'excavation se déroula sans anicroche. En retrait, Mohamed, Hersi et moi observâmes la défonceuse mordre le sol et les décapeuses commencer à déplacer les monceaux de terre. Le désert n'était plus silencieux. Les tracteurs vrombissaient sans relâche. Autour de nous, la poussière s'élevait en nuages pour retomber comme une farine rouge à nos pieds.

Le soir, Gino apporta à la hutte de branchages une bouteille de chianti recouverte de paille. C'est avec ce champagne que fut inauguré le chantier.

« Aux *ballehs* ! »

Nous étions optimistes, de nouveau pleins d'espoir. Nous avions l'impression que tous nos ennuis étaient finis, sachant bien qu'il n'en était rien, mais nous souhaitions croire un instant que, à partir de ce moment, tout irait pour le mieux.

Les soirées étaient froides. Après souper, nous nous asseyions dans la hutte de branchages, frissonnant dans nos pulls et nos vestes, pour écouter la voix grinçante et tremblante qu'émettait le vieux gramophone d'Arabetto. Il possédait quelques disques italiens ayant abondamment servi, et Gino et lui écoutaient, nostalgiques, *Santa Lucia*, l'un d'entre eux se rap-

pelant Mogadiscio et l'autre, Milan. Arabetto était le seul Somali à éprouver quelque inclination pour ce genre de musique ; les autres jugeaient qu'il s'agissait d'une abomination pour les oreilles. Arabetto nous raconta avec amusement la réaction d'un des ouvriers face au gramophone.

« Lui n'a jamais vu une chose comme ça avant. Il dit : est-ce que c'est un diable, ou est-ce que c'est un petit homme en dedans ? »

Un autre divertissement de ces soirées, si l'on peut utiliser ce mot, consistait à observer la lutte acharnée que se livraient les insectes. Les grands criquets noirs, aussi bruyants qu'un orchestre de cuivres de musique calypso, émergeaient du sol au coucher du soleil. Nous les voyions se creuser un chemin jusqu'à la surface — plop ! plop ! — et apparaître, grouillant par centaines autour de nos pieds. Puis les fourmis légionnaires ailées, véritables petites saucisses volantes, se mettaient à bourdonner, maintenant à grande-peine leurs corps dodus et maladroits dans les airs. On racontait qu'un sahib anglais des environs, sorte de légende locale, aimait à déguster ces créatures ; lors de réceptions, il les saisissait en plein vol et les portait à sa bouche, et toutes les dames poussaient les hauts cris en le voyant mastiquer. Il me semblait qu'il devait certainement exister des moyens moins compliqués de se faire une réputation d'original.

Les prochains insectes à apparaître sur le champ de bataille vespéral étaient les tueuses, les *jinnas* noires ou fourmis-cadavres, dotées de mâchoires voraces. Quand une saucisse volante tombait et roulait sur le sol, ou si un criquet chancelait, les *jinnas* fondaient immédiatement dessus et les dévoraient en quelques secondes. Nous nous efforcions de ne pas mettre le pied sur ces dernières, car elles dégageaient alors une puanteur inimaginable.

Les Somalis racontaient une histoire sibylline sur les fourmis-cadavres. Ils prétendaient que si on allait voir une *jinna* pour lui demander comment il se faisait qu'elle avait une taille si mince, la fourmi expliquerait : « C'est parce que j'ai beaucoup monté à cheval sur une bonne monture. Tout le monde sait que monter à cheval amincit la taille. » Et si on lui demandait pourquoi elle sentait si mauvais, elle répondrait : « Parce que j'ai déjà rendu visite à une femme qui avait eu un accouchement nauséabond. » Et si on lui demandait pourquoi elle avait la mâchoire si grande ouverte, elle répondrait : « Parce que je faisais le tour des villages, avec une bande de garçons, en dansant, et j'étais devant, à crier que nous n'étions pas venus mendier de la nourriture ou de l'argent, mais juste pour danser. » Je ne prétends pas comprendre cette histoire, mais les Somalis la jugeaient hilarante.

La hutte de branchages, le soir, était un lieu de contentement. Dans le ciel bleu marine, les nuages blancs glissaient en silence devant la lune. De l'autre côté de la clôture de branchages qui entourait notre camp, on entendait la plainte assourdie d'une hyène ou le glapissement des renards. Plusieurs hyènes venaient fureter autour de notre camp à la nuit tombée, et les commentaires mi-sérieux qu'échangeaient les Somalis à leur sujet m'amènèrent à soupçonner qu'elles étaient associées à quelque signification magique. Quand je lui demandai si c'était bien le cas, Hersi secoua la tête en signe de véhémentes dénégations :

« Notre religion elle interdit ces choses magiques absolument, dit-il. Nous sommes des musulmans, memsahib, des musulmans. »

Je lui demandai pardon et en restai là. Mais un jour Mohamed me dit qu'ils avaient entendu la veille une

lutte à l'extérieur du camp, là où nous placions toujours notre piège à hyènes. Quand ils étaient allés voir, ils avaient découvert que la hyène avait glissé un bâton dans le piège, évitant d'être faite prisonnière.

« La hyène, elle est très futée, dit Mohamed en se touchant le front. Elle pense comme un homme. »

Puis il me raconta que le peuple des environs de Borama avait la réputation de savoir parler aux hyènes. Cette idée, je m'en souvenais, était exprimée dans un *belwo*.

*Je demande à la hyène furtive
Qui rôde devant les feux de Dumbuluq,
Si, de ses longues errances,
Elle rapporte un mot de toi.*

Mohamed m'expliqua que beaucoup de gens croyaient que les hyènes, toutes les quelques années, perdaient leur couardise et se mettaient à manger les hommes. Cette croyance n'était pas sans fondement car, lors de la sécheresse du *Jilal*, les hyènes arpenaient les rues des villes pendant la nuit, cherchant de l'eau, ou se rendaient dans les marchés à viande dans l'espoir d'y trouver des abats, et, quand elles se déplaçaient en meute, il arrivait qu'elles emportent un jeune enfant. Les pouvoirs surnaturels qu'on attribuait aux hyènes étaient peut-être un résidu de l'idée du totem, lequel identifiait des clans à des animaux afin que les membres bénéficient des pouvoirs de l'animal en question. Peut-être le fait que les hyènes disparaissent mystérieusement pendant le jour contribuait-il à nourrir ces croyances.

Je m'intéressai vivement à ces croyances magiques, puis, un jour, je payai le prix de mon involontaire condescendance. Gino avait confectionné un poêle à

bois en fonte miniature, muni d'un four, réplique parfaite du genre de poêle que je me rappelais avoir vu dans mon enfance, et me dit que je pouvais utiliser ce jouet intrigant. Il fallait une matinée entière pour y faire cuire un gâteau, car le four était si petit qu'on devait l'alimenter de copeaux et de retailles de bois, ce qui fait que le gâteau mettait le double du temps à cuire.

À la première occasion, Mohamed exprima pessimisme et désapprobation.

« Je pense que vous ne cuisinez pas d'aujourd'hui, memsahib. »

Et pourquoi pas, lui demandai-je.

« Aujourd'hui vendredi, dit-il. Si vous le faites le gâteau aujourd'hui, il devra être mauvais. »

Je n'étais pas d'accord. Le vendredi était peut-être le sabbat des musulmans, ce n'était pas le mien. En outre, je n'étais pas superstitieuse.

Je procédai, et le gâteau amoureuxment soigné ne leva pas. Mohamed ne put s'empêcher de rayonner en voyant sa prophétie réalisée. Je n'ai plus jamais fait de pâtisserie le vendredi. Et, après ce jour-là, les gâteaux ont toujours levé merveilleusement, comme Mohamed savait qu'ils le feraient.

Au crépuscule, nous sommes partis en camion à travers la grande plaine à la recherche de *gerenuk* et de *dero*, car nous avions maintenant beaucoup d'hommes au camp, et il leur fallait de la viande. Tout à coup, nous avons vu un plaisant spectacle :

une énorme autruche femelle, manifestement très maternelle, accompagnée de pas moins de dix-huit jeunes trottant tous solennellement à sa suite en file indienne. Elle a tendu le cou pour passer sa petite troupe en revue — oui, ils étaient tous là, sains et saufs. Nous avons arrêté la Land Rover et attendu qu'ils soient tous passés. Il arrivait souvent que de jeunes autruches soient la proie des hyènes, mais une mère autruche pouvait tenir tête à une hyène et lui asséner des coups de pied si puissants que l'animal s'enfuirait dans le désert en gémissant. À Hargeisa, un de nos voisins gardait comme animal domestique un bébé autruche dont s'occupait le garçon d'étable, un jeune Somali de haute taille qui avait pour surnom Aul, et qui possédait la grâce de l'animal du même nom. Revenus passer un week-end à la maison, nous voyions tous les matins Aul entrer sur la pointe des pieds dans l'enclos de l'autruche.

« *Gorayo ! Is ka warran !* » Il la saluait invariablement de la même manière : « Autruche ! Donne des nouvelles de toi ! »

Mais la petite autruche, qui était exceptionnellement morose et ébouriffée, n'émettait pas le moindre son.

Un jour, dans le Haud, nous avons trouvé un nid d'autruche dont les deux couches d'œufs gigantesques étaient recouvertes de sable. Les Somalis ne se tenaient plus de joie, car ils adorent déguster ces œufs, dont un seul suffirait à faire une omelette de taille à nourrir plusieurs hommes affamés. Nous avons pris un des œufs pour nous, et Jack en a expulsé le contenu en soufflant afin que nous puissions conserver la coquille. Pour ce faire, il dut y percer un trou à l'aide d'une perceuse à main, car elle avait la consistance d'une porcelaine épaisse. Une fois la coquille nettoyée et exposée bien en vue dans notre

camion-maison, les Somalis commencèrent à faire des remarques optimistes :

« Je crois que vous avoir un petit garçon maintenant, memsahib », disait Mohamed d'un ton confiant.

Qu'était-ce que cela ? Que voulait-il dire ? Plein d'obligeance, Hersi expliqua.

« Bientôt, vous allez concevoir, dit-il gravement. Cet œuf d'autruche il est très utile pour semblables considérations. »

C'était là le même Hersi qui ne croyait pas à la magie. L'œuf d'autruche, selon leurs dires, était un puissant talisman de fertilité. Il y avait déjà quelque temps que les Somalis s'inquiétaient de me voir sans enfants, et ils savaient fort bien que la chose m'inquiétait aussi. Ils considéraient l'œuf d'autruche avec espoir : les renforts étaient arrivés. Seul Abdi n'avait pas suffisamment foi dans l'objet. Peut-être croyait-il que, comme j'étais *ingrese*, il me faudrait deux fois la dose habituelle de magie.

« De la graisse de lion, nous informa-t-il. Je pense que vous êtes dans le besoin de cette chose. Si une femme elle mange la graisse du *libbah* bientôt elle a un enfant. »

Quand il partait chasser le *gerenuk*, il fouillait les broussailles et les buissons épineux mais, malheureusement pour mes enfants à naître, sans y trouver l'ombre d'un lion. Il nous arrivait d'entendre leurs voix, grondant et toussant dans la nuit, et une ou deux fois nous avons vu des traces dans le sable au matin, mais les animaux restaient habilement cachés.

Un jour, toutefois, Abdi trouva autre chose, de presque aussi bien. Même si elle était dépourvue de

pouvoir magique, cette prise n'en constituait pas moins un triomphe. Il revint au camp en faisant crier le klaxon de la Land Rover, sa musique victorieuse, et tout le monde se précipita pour voir. Aussi agilement qu'un enfant, le vieux guerrier bondit hors de la voiture et nous montra ce qu'il ramenait : deux guépards.

La loi interdisait d'abattre les guépards, ce qu'Abdi savait pertinemment. Mais il en avait découvert quatre sous un arbre *qoda*. En vieux chasseur qu'il était, il n'avait pu résister à la tentation. Il haussa les épaules et leva les mains au ciel — y avait-il quelqu'un qui ne comprenait pas la situation dans laquelle il se trouvait ?

« Je n'ai pensé jamais, dit-il. Je les vois : un, deux, trois, quatre *harimaad*. Vite vite, je prends le fusil : bam ! bam ! Je touche deux. Vous pensez le sahib rentrer fâché ?

— Non, je ne pense pas, Abdi. »

Qui aurait pu être fâché ? Abdi était un chasseur. Il ne pouvait s'empêcher de tirer. Mais je devinais néanmoins que ces guépards seraient un embarras pour nous tous. Aux yeux des autorités, il fallait qu'ils aient été abattus de l'autre côté de la frontière égyptienne. Et qui pouvait dire que tel n'avait pas été le cas ?

L'une des bêtes était toujours en vie quand Abdi la traîna hors de la Land Rover. Avec la désinvolture que les Somalis manifestaient habituellement devant un animal blessé, tous les hommes du camp vinrent faire cercle autour du guépard, le poussant avec des bâtons, le tourmentant en riant. Magnifique et ravagé, l'animal se tapit au sol. Il saignait horriblement et ses forces l'avaient presque abandonné, mais dans ses yeux brillait toujours une lueur menaçante. Jack et

Gino étaient tous les deux au site des *ballehs*, et je ne pouvais supporter ce spectacle. Quand je demandai à Abdi et aux Illaloes de tuer le guépard, ils ne me prêtèrent aucune attention. Ils s'amusaient trop. Pourquoi écouter leur plaisir ?

Le guépard haletant et à demi mort soudain mit tout ce qui lui restait d'énergie dans un dernier effort. Se soulevant d'incroyable façon, d'un coup de patte il lacéra la jambe d'un ouvrier du genou à la cheville.

Cris d'indignation à la ronde. *Wallahi ! Shaitan !* À l'écart, regardant l'ouvrier blessé et en état de choc, j'étais incapable d'éprouver autre chose que de la froideur. Heureusement, Mohamedyero avait filé jusqu'au *balleh* livrer la nouvelle à Jack, qui arriva à ce moment-là. Après un regard, il alla chercher un pied-de-biche et tua le guépard sur-le-champ. Je bandai la jambe de l'ouvrier, qui n'était pas grièvement blessé, la plaie n'étant pas profonde, mais je restais détachée.

Pourquoi auraient-ils pris en pitié le guépard, qui tuait leurs moutons dès qu'il en avait l'occasion ? La vie était trop dure, ici, pour de telles sentimentalités. Je le savais fort bien, mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer le courage désespéré de l'animal. Les Somalis estimaient que j'étais ridicule de vouloir qu'on abrège les souffrances du guépard, et j'estimais qu'ils étaient cruels de vouloir prolonger son agonie. Ni eux ni moi n'étions prêts à modifier notre point de vue.

Les ouvriers écorchèrent les animaux et étendirent les peaux à sécher au soleil. Les Somalis n'avaient d'autre moyen de traiter les peaux d'animaux. Plus tard, plusieurs ouvriers passèrent la journée entière à les travailler avec les mains, comme les Esquimaux le font avec les dents, pour les assouplir. L'une des

peaux fut vendue au marché d'Hargeisa, et Abdi et les Illaloes qui l'accompagnaient partagèrent la recette. L'autre, Abdi nous l'offrit. C'était une pelisse jaune pâle constellée de taches noires bien nettes. Nous apprîmes que le guépard était le plus rapide des quadrupèdes. Il était considérablement plus petit que le léopard, dont le bout de la queue était toujours noir, tandis que le bout de la queue du guépard était de couleur pâle. Nous avons gardé la peau et fini par l'emporter, illégalement, en quittant le pays. Elle est restée sur le plancher de plusieurs maisons, pendant plusieurs années, en Angleterre, en Afrique de l'Est et au Canada, constituant à la fois un danger pour les pieds imprudents et un rappel de l'existence de différents points de vue. Elle finit par devenir un animal légendaire, car nos deux enfants, une fois qu'ils eurent l'âge d'apprécier les histoires du « bon vieux temps » où ils n'étaient pas encore nés, se convainquirent et refusèrent de cesser de croire que c'était leur père qui avait abattu ce guépard au moment où l'animal lui bondissait dessus dans la savane sauvage d'une contrée lointaine.

Quand Gino partit en congé, il n'y eut plus personne au camp qui sût travailler le métal, aussi Jack engagea-t-il un homme des Tomals, les forgerons traditionnels des Somalis. Mohamed Tomal était un jeune homme prompt à plaisanter mais dur à l'ouvrage, jamais dépourvu d'arguments et toujours désireux de faire valoir son opinion. Un jour, Jack et lui s'engagèrent dans une longue discussion au sujet du khat, une feuille largement répandue dans l'ensemble du monde musulman où, l'alcool étant interdit, on la mâche pour ses effets narcotiques. Au Somaliland, la loi défendait de vendre du khat, mais des chargements arrivaient constamment par camions entiers

depuis l'Éthiopie. Mohamed Tomal présenta la question classique à Jack :

« Vous, les *Ingrese*, vous buvez du whisky et du gin, mais vous dites que les Somalis ne doivent pas mâcher le khat. Pourquoi ?

— Ce n'est pas moi qui ai fait les lois, répondit Jack. Personnellement, je me fiche que vous mâchiez du khat ou pas, sauf que ça vous endormirait probablement et que vous ne pourriez plus travailler aussi bien.

— Oh, non ! » Mohamed Tomal était indigné. « Le khat jamais il ne fait dormir un homme ! Ça aide pour le travail. Un homme qui mâche le khat, il travaille toute la nuit. Toute la nuit — je le jure. Et jamais il ne sent fatigué.

— Oh ? » Jack était sceptique.

Mohamed Tomal lui lança un regard offusqué, mais n'ajouta rien. Le lendemain, toutefois, le forgeron vint voir Jack en lui présentant deux cadeaux : une courte lance à double barbe, comme un hameçon, dont le manche était élégamment ceint d'un fil de cuivre, et un long couteau à la poignée ornée de dessins brûlés dans le bois. Il avait confectionné ces deux armes pendant la nuit.

« Je travaille toute la nuit, dit Mohamed Tomal d'un air triomphant, et je mâche le khat toute la nuit — vous voyez, sahib ? Vous le voyez maintenant ? »

Jack, en riant, dut concéder la victoire. Mais il continua d'interdire le khat dans le camp — pas que cette consigne ait jamais dissuadé qui que ce soit.

Nous apprenions à connaître les nouveaux de notre camp. En plus de Mohamed Tomal, il y avait les six chauffeurs de tracteurs. L'un des deux hommes ayant de l'expérience avec les tracteurs était Mohamed Magan. La fin de la vingtaine, il était de carrure massive, presque replet. Son visage rond exprimait l'espièglerie et la confiance, et sa démarche chaloupée rappelait celle d'un matelot. Il n'avait jamais gardé longtemps le même emploi, car il avait un tempérament fantasque. Un jour, raconta-t-il à Jack, il en avait simplement eu assez de son job, alors il avait stoppé son tracteur et était parti. Au début, il était de loin le meilleur opérateur de l'équipe, mais les autres le rattrapèrent, car il avait tendance à se montrer trop sûr de lui et à faire preuve de négligence. Pourtant, il possédait une plus grande compréhension instinctive de la machinerie que les autres, une dextérité plus fine et un meilleur sens du rythme que nécessitait la manipulation du Caterpillar et de la décapeuse. Mais il avait horreur d'être pris en défaut. Un matin qu'il était arrivé en retard au chantier, Jack le réprimanda. Mohamed Magan ne pipa mot. Mais, cette nuit-là, nous fûmes réveillés par un bruit soudain.

Jack s'assit dans le lit, réveillé d'un coup. « C'est le moteur d'un des Cat qui démarre ! »

Il se doutait de ce qui se tramait, aussi ne se pressa-t-il pas outre mesure d'aller voir. Quand il atteignit le site du *balleh*, il découvrit Mohamed Magan qui se mettait à l'ouvrage. Il était quatre heures tapant.

« Vous me l'avez dit de ne pas être du retard », dit-il.

Jack hésitait entre la colère et l'amusement, surtout quand Mohamed Magan, mimant à grands gestes, entreprit de lui montrer comment il lui fallait descendre du tracteur et tâter la décapeuse afin de

déterminer si elle était ou non chargée à pleine capacité, car il ne voyait rien dans l'obscurité.

Ismail Ahmed offrait un contraste frappant avec Mohamed Magan. Ce jeune homme d'une beauté saisissante, aux traits droits et bien dessinés, avait étudié à l'école coranique d'Hargeisa et il savait lire et écrire l'arabe. Il faisait montre d'un sérieux particulier à l'endroit de la religion, ce qui, dans un pays où tout le monde prenait la religion au sérieux, signifiait qu'il se sentait presque animé par la vocation. Il semblait taillé pour la vie religieuse, et peut-être aurait-il dû être un imam, un prêtre.

« Ismail Ahmed il n'est pas comme les autres gens », disait Hersi à son sujet, et c'était vrai. Il avait une retenue tranquille dont les autres étaient dépourvus. Mais il était toujours le premier à se porter volontaire quand Jack avait besoin de réparer quoi que ce soit sur un tracteur. Il n'était pas aussi bon conducteur que certains des autres, car il travaillait presque trop prudemment.

Celui que Jack s'attendait à voir devenir le meilleur chauffeur du groupe s'appelait Isman Shirreh. C'était un Arap, clan méprisé par la majorité, mais, malgré ce handicap, Isman était l'un des hommes les plus populaires du camp. Aimable avec tous, il était vif d'esprit sans pécher par excès de confiance. Arabetto et lui se lièrent étroitement d'amitié, et ils se ressemblaient par certains aspects. Tous deux étaient, en quelque sorte, des parias, et tous deux avaient un rire irrésistible. Parfois, au crépuscule, quand les Illaloes effectuaient leurs manœuvres d'exercice, Arabetto et Isman marchaient au pas de l'oie non loin, offrant une imitation de toute la performance.

Est-ce que tous les groupes, inévitablement, se choisissent un clown ? Le nôtre était Ali Wys, qui res-

semblait davantage à un Français qu'à un Somali. Mince, presque délicat, le visage fin, le nez long et mélancolique, il arborait toujours une expression moqueuse. Ali possédait une voix puissante et rauque qui plusieurs fois par jour s'élevait au-dessus du bruit des moteurs tandis qu'il criait ses plaintes comiques. Il avait la démarche lente, élastique, tranquille, et semblait apprécier son rôle de bouffon. Pourtant, son visage subtilement expressif avait quelque chose de triste. Il devait essuyer bon nombre de moqueries de la part des autres, car il n'était ni assez habile ni assez fort pour changer facilement les vitesses du Caterpillar et, quand il s'y escrimait, les autres avaient tôt fait de le remarquer et de le railler.

L'homme le plus grand de notre camp était Omar Farah, qu'on appelait *Omar Wein* — Gros Omar. Long, dégingandé, plutôt maladroit, légèrement bossu, Omar avait l'air d'un garçon de la campagne ébahi de se retrouver dans une société mécanisée. Ce n'était pas un garçon, cependant, puisqu'il était plus vieux que la majorité des autres ouvriers et avait femme et enfants à Hargeisa. C'était le plus sûr des chauffeurs. Solide, il se plongeait consciencieusement dans son travail. Il était dépourvu de l'impression d'étrangeté immatérielle qui se dégageait d'Ismail Ahmed, pourtant il était toujours l'un des premiers à gagner la mosquée de branchages à l'approche du coucher du soleil, lorsque arrivait l'heure des prières.

Jama Koshin avait déjà travaillé avec des tracteurs, raison pour laquelle Jack l'avait choisi. Mais il avait une expression éteinte et semblait peu réceptif aux explications qu'on lui fournissait sur le travail. Les autres se moquaient de lui sans merci, le traitaient d'imbécile, et il avait tendance, peut-être non sans raison, à se montrer maussade et peu sociable. Nous n'arrivions jamais à percer son masque.

Les opérateurs de Cat travaillaient par périodes de deux heures en se relayant, car le travail était rude, le soleil plombait et la poussière irritait les poumons. Jack, toutefois, comme les Cat, passait la majeure partie de la journée sur le site, de six heures du matin à six heures du soir. Même après souper, il lui fallait reprendre le collier, car il se passait rarement une soirée sans qu'il ait à régler au moins une dispute. Séparés de leur famille, constamment entassés les uns sur les autres, les hommes du camp avaient des querelles fréquentes et violentes.

« Un petit problème, sahib ; je pense que vous devez écouter ces informations. »

La voix familière était celle d'Hersi, et l'on découvrait une douzaine d'hommes rassemblés, prêts pour le *shir*, la réunion somalie traditionnelle où les deux adversaires exposaient leur point de vue en détail et où tous les autres présentaient leur propre version de l'affaire, offrant des péroraisons où les appels passionnés succédaient à des reconstructions verbales minutieuses dignes d'un avocat aguerri.

Un ouvrier avait perdu un pagne de coton violet, et jurait qu'il avait vu un autre ouvrier porter un vêtement identique. L'accusé jurait sur Allah, son clan entier et la tête de sa mère qu'il était innocent. Nuur Ahmed s'imaginait-il que c'était là l'unique *lunghi* violet de tout le Somaliland ? Mais Nuur Ahmed soutenait qu'un coin du tissu était déchiré, et quand Hersi Jama, qui jouait le rôle de médiateur, examina l'étoffe que portait Yusuf Farah, ô surprise, il y découvrit l'accroc, évident comme le nez au milieu du visage. De formidables cris s'ensuivirent tandis que les membres de l'audience choisissaient leur camp. La preuve des deux camps était toujours diamétralement opposée, et l'on ne pouvait jamais avoir une idée claire de ce qui s'était réellement produit.

« Tu sais, je me demande vraiment, dit Jack après l'une de ces sessions, s'ils tiennent ces *shirs* dans l'intention de trancher la question, ou si ce n'est pas simplement une forme de divertissement. »

Mais comme ils s'attendaient à ce qu'il participe à ces *shirs*, il pouvait difficilement refuser. Il tenait surtout à préserver une sorte d'équilibre dans le camp. Si ces querelles n'étaient pas résolues d'une manière ou d'une autre, elles s'envenimaient jusqu'à prendre des proportions grotesques.

Une fois Gino parti, Jack était le seul au camp qui fût capable de procéder à des réparations lorsqu'un tracteur faisait des siennes, et il devait donc souvent s'atteler aussi à ce genre de tâches pendant la soirée. Je n'ai compris que petit à petit la pression qui s'exerçait sur lui, et combien il lui était parfois difficile de rester d'humeur égale. Parfois, c'était impossible.

Un jour, à la fin de l'après-midi, Jack entra dans la hutte de branchages pour avaler en vitesse une tasse de thé avant de retourner superviser le changement d'huile des tracteurs. Tout à coup, il lâcha sa tasse et sortit en courant de la hutte comme un homme qui a subitement perdu l'esprit. Quelle mouche l'avait donc piqué ? Je regardais dehors, mais ne voyais rien d'autre qu'Ali Wys conduisant un tracteur-décapeuse jusqu'à l'endroit où il le garait habituellement pour la nuit.

« Arrête ce moteur ! hurla Jack. Mon Dieu, qu'est-ce que tu crois que tu fais ? »

Stupéfait, Ali s'arrêta et devisagea Jack avec un air d'incompréhension.

« Je pense que vous voulez *agaf-agaf* dans cet endroit, sahib... »

Pendant une seconde, Jack se retint de répondre. Puis il secoua brusquement la tête et entreprit d'expliquer. Quand il revint à la hutte, il me fit un sourire blême.

« Il était moins cinq.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Le réservoir d'huile avait été vidé, dit Jack. S'il avait continué à rouler comme ça, le moteur aurait été fichu. Il ne s'en est pas rendu compte. La jauge d'huile ne veut encore rien dire pour lui. Il n'était pas là quand j'ai dit aux autres de ne pas déplacer les Cat. Il pensait se montrer serviable. Mais, sapristi, il aurait pu le détruire. »

Contrairement à ce que croyaient plusieurs Anglais, les chauffeurs somalis ne faisaient pas exprès de commettre des bourdes, et celles-ci n'étaient pas le fruit d'un manque d'intelligence — autre croyance répandue chez les *Ingrese*. C'étaient simplement là les actions d'hommes pratiquement dépourvus d'expérience mécanique. Comment nous en serions-nous tirés si on nous avait donné une douzaine de chameaux et ordonné de nous débrouiller pour survivre dans le désert ?

« Je me rappelle, enfant, avoir démonté puis remonté un vieux modèle T, dit Jack. J'étais toujours en train de bricoler avec des radios, ce genre de choses. Mais des hommes comme Ali Wys et Omar Farah ont appris, enfants, à se servir d'une lance et à reconnaître les traces de leurs chameaux dans le sable. »

Les complications qu'entraînait cette différence de bagage de connaissances se faisaient jour de façon de plus en plus évidente. Malgré tout, soumis aux tensions et aux exigences du moment, il était quelquefois

difficile de ne pas perdre patience. Parfois, Jack expliquait quelque chose en long et en large, les chauffeurs opinaient tous du bonnet en disant : « Oh oui, nous comprenons » et allaient immédiatement faire le contraire. Le soir, Jack ressassait ces problèmes sans fin, essayant d'en découvrir les causes, essayant de trouver des moyens de communiquer avec des hommes qui n'avaient qu'une connaissance rudimentaire de sa langue et ne possédaient rien de son expérience technique ou de son expertise mécanique.

« J'expliquais le dessin des *ballehs* à quelques-uns d'entre eux aujourd'hui, dit-il, je leur exposais que les murs en ailes devront former une ligne droite, et je me suis rendu compte, d'après ce qu'ils disaient, qu'ils n'ont pas une idée très claire de ce qu'est une ligne droite. Et pourquoi est-ce qu'ils le sauraient ? Il n'y a pas de lignes droites ici. Il n'y a pas un arbre qui ne pousse pas tordu. »

Dans toutes les cultures du monde, on transmet un savoir à la génération suivante, mais la nature de ce savoir varie selon les exigences de survie propres à chaque lieu. L'importance de cette différence nous est apparue un matin quand nous avons entendu un groupe d'oiseaux crier non loin. Jack et moi n'y avons pas prêté attention, car ces cris ne signifiaient rien pour nous. Mais tous les Somalis du camp se sont arrêtés et se sont précipités dehors en criant, toutes affaires cessantes :

« *Wa mas !* Serpent ! »

Comme de fait, il se trouvait là une grosse vipère de Russell à diamants, son corps épais dressé et tendu, qui, faisant osciller sa tête plate aux yeux mauvais, tenait les oiseaux sous son horrible charme. Abdi la tua à l'aide d'un bâton, et Jack lui demanda

comment il avait su qu'il y avait là un serpent. Le vieux guerrier eut l'air étonné par notre ignorance.

« Quand les *shimbirs* parlent comme ça, dit-il, le serpent n'est pas loin. »

Ainsi, petit à petit, tant nous que les Somalis avons commencé à assimiler un peu de ce nouveau savoir, de ce savoir qui n'était pas le nôtre, constitué de choses qui ne nous avaient pas été transmises.

Mais la disparité de nos perspectives ne s'expliquait pas uniquement par la différence de ce que nous avons reçu en héritage. Nous ne regardions pas la vie avec les mêmes yeux. Notre perspective fondamentale reposait sur la science ; la leur, sur la foi. Nous faisons confiance au savoir technique. Ils semblaient faire confiance au rituel.

Un soir, tandis qu'il effectuait quelques réparations, Jack dit à Isman Shirreh de nettoyer un tuyau sur un tracteur, car une motte de terre était accrochée à l'extérieur et, si elle tombait, elle boucherait le tuyau. Isman s'empara obligeamment d'un chiffon et se mit à frotter avec vigueur — tenant le tuyau de telle façon que la terre tomba droit dedans. À ses yeux, c'était l'acte de frotter qui importait. L'idée d'empêcher la terre d'entrer dans les moteurs était dénuée de signification. Le même principe s'appliquait quand venait le temps de graisser les tracteurs : l'important semblait d'appliquer consciencieusement la graisse à peu près n'importe où, non pas le fait qu'elle devait être enfoncée jusqu'au palier, quelque inaccessible qu'il soit, pour être efficace.

Quelques bribes de renseignements techniques fournies au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir ne pourront jamais suffire à changer la perspective globale d'un homme. Les chauffeurs persistaient à

croire que la répétition de certains gestes possédait une mystérieuse vertu. Ils nettoyaient les tracteurs avec grand soin, suivant chaque soir la même procédure, et tant que rien ne venait altérer la situation, tout se déroulait sans problème. Mais si un facteur différait, ils n'ajustaient pas leurs actions en fonction des nouvelles exigences. Même quand on leur disait d'agir différemment, on aurait souvent dit qu'ils ne pouvaient s'empêcher de répéter de façon rituelle leurs agissements passés.

Le sol du Haud était si dur que les dents d'acier de la décapeuse s'étaient pliées et tordues. Jack dut emprunter une décapeuse plus lourde au D.T.P. et y fixer des poids supplémentaires. Chaque jour une nouvelle difficulté mettait son ingéniosité à l'épreuve. Mais les problèmes techniques, quels que soient leur nombre ou leur complexité, étaient plus faciles à régler que les problèmes humains.

Peu importe les difficultés de la journée, l'arrivée du crépuscule apportait un sentiment de paix dans le camp. Les tracteurs et les décapeuses revenaient lentement, grosses machines jaunes et poussiéreuses, conduites par des hommes couverts de saleté. À un bout du camp, les Illaloes exécutaient leurs manœuvres d'entraînement avec moult demi-tours et présentations d'armes. À l'autre bout, le reste des Somalis, face à La Mecque, psalmodiaient les prières du soir. Au-dessus des cris du caporal et du gronde-ment bas des tracteurs, on entendait le chœur d'*Amiin* — Amen.

Garder, travailler et prier — par cet aspect, notre camp était apparenté, après tout, aux camps des nomades somalis partout au pays.

Une fois le premier *balleh* terminé, nous avons mis le cap sur Balleh Gedid. Pour les Somalis, ce processus — faire les bagages, s'en aller, se réinstaller — s'accompagnait d'une grande excitation. Le camp ressemblait à un cirque avec son air de bruyante festivité, ses chants, ses tentes, ses occupants en proie à une animation exubérante.

« *Helleyoy... helleyoy...* »

Aucune des chansons n'était triste aujourd'hui ; toutes au contraire exprimaient l'enthousiasme et l'exaltation. L'équivalent somali du « *Hey!* » anglais était *warya*, et le camp résonnait de ce cri répété tandis qu'on démontait les tentes et qu'on rassemblait le matériel.

« *Warya, Abdi-o ! Warya, Mohamed-o !* »

Tout le monde criait après tout le monde. Viens donner un coup de main pour déloger ce poteau de tente ! Qui a vu le deuxième *baramile* ? Où va ce baril d'eau ?

Enfin, le défilé s'ébranla, imposant déploiement de véhicules et d'hommes criant. La Land Rover compacte et rapide ouvrait la marche, suivie du camion trois-tonnes Bedford jaune dont le toit de toile brune murmurait dans le vent. Le camion d'eau venait ensuite, trois-tonnes muni d'un grand réservoir, lequel tirait la remorque pleine de diesel. Suivait le bulldozer, d'une lenteur majestueuse, qui tractait la lourde remorque-atelier contenant les outils, les pièces de remplacement et la génératrice que nous utilisions pour éclairer le camp. Venait ensuite la roulotte de Gino, où nous habitions désormais, tirée par un tracteur muni d'une décapeuse. Enfin, le deuxième Caterpillar muni d'une décapeuse fermait la parade, avec à sa remorque la défonceuse et la

charrue. Les décapeuses étaient remplies à ras bord de tentes et de barils d'huile. Nous avions casé nos nombreux barils d'eau dans tous les véhicules où il y avait le moindre espace. Les hommes étaient perchés un peu partout, certains sur les camions, d'autres sur les décapeuses.

Jack et moi ne pouvions nous empêcher de nous demander ce que les bergers somalis pensaient en regardant passer notre caravane lente mais bruyante. Nous savions cependant très bien ce que les Somalis de notre camp en pensaient, et nous étions absolument d'accord, car c'était là une émotion que nous partagions spontanément avec eux : un allègement du cœur n'ayant d'autre raison que le sentiment d'aller quelque part, d'être en route.

À Balleh Gedid, nous avons découvert que notre camp était suivi. Le camp d'une famille somalie voyageant seule avait pour nom *jes*. Jack et moi nous sommes aperçu de la présence d'un tel *jes*, constitué d'un homme à l'allure plutôt louche, d'une jeune fille d'environ seize ans, d'une vieille femme et d'une fillette. Le gouvernement n'accordait pas de nouveaux permis pour l'établissement de cafés dans le désert à cette époque, mais, quand nous avons interrogé les Somalis de notre camp au sujet de ce *jes*, ils nous ont répondu platement que ce n'était « qu'un petit café » ou bien ils ont fait semblant de n'en rien savoir.

Le soir, chauffeurs et ouvriers allaient flâner par là tout seuls ou en paires. Quand ils revenaient, les prochains portaient d'un pas nonchalant. Si le *jes* était un café-bordel, nous n'en avions cure. Mais une chose nous préoccupait : le *jes* utilisait l'eau de nos barils. Notre camp comptait trente hommes, et même si le camion à eau se rendait à Hargeisa une fois la semaine, il nous fallait faire preuve de prudence.

« Ce qui se passe, dit Jack, ennuyé, c'est qu'ils prennent de l'eau en douce, pour la donner au *jes*. Je refuse que ça se passe comme ça. Je préférerais leur octroyer une certaine ration quotidienne. Je suppose que ce n'est que justice. Le *jes* offre des services d'une nature ou d'une autre. »

C'est ainsi que le *jes* reçut sa ration. La vieille femme venait parfois visiter notre camp. Elle avait une voix aiguë et plaintive, et chaque fois qu'elle me voyait, elle entonnait sa prière, demandant l'aumône d'une voix monotone :

« *Bakchich ! Bakchich !* »

Asha, la fillette âgée d'environ huit ans, avait un air étrangement vide et replié sur elle-même. Puis, Arabetto, qui était plus franc que les autres, m'apprit que c'était une prostituée. Ces enfants avaient un nom, qui signifiait littéralement « un petit trou ».

Asha venait parfois seule me voir au camp. Elle voulait que je lui donne un peigne, ce que je fis. Ce peigne fut la seule chose qu'elle me demanda jamais. Elle avait les cheveux en bataille et son visage n'était pas lavé, spectacle inhabituel ici, où l'on prenait habituellement bien soin des enfants. Nous ne parlions guère, Asha et moi, car je ne savais pas quoi lui dire. Je ne l'ai jamais interrogée sur sa vie. Ma connaissance du somali était trop limitée, et à qui aurais-je demandé de traduire ? Elle restait assise en silence dans la hutte de branchages et quand les ombres de l'après-midi commençaient à allonger, elle s'en allait.

« *Nabad gelyo*, disait-elle. Que vous entriez dans la paix. »

Mais je ne répondais pas, car j'étais incapable de lui adresser les mots « *nabad diino* » — la paix de la foi.

Je ne savais que faire. Si nous interdisions au *jes* de rester à proximité du camp, la mégère irait faire des affaires ailleurs, et l'enfant ne serait pas plus avancée. Ici, au moins, Asha recevait suffisamment d'eau. Peut-être plusieurs Somalis partageaient-ils mes sentiments au sujet des enfants comme Asha, mais qu'auraient-ils pensé si je m'en étais mêlée ? Je soupçonnais fortement que je risquais de rendre la vie de la fillette plus pénible encore si je m'interposais. Je ne pouvais l'arracher complètement à cette situation, et qu'y avait-il d'autre à faire pour l'aider ?

Ainsi, par sagesse ou par lâcheté, je n'ai rien fait. Le *jes* est resté avec nous pendant plusieurs mois. Puis, lors de la sécheresse du *Jilal*, il a disparu un jour et nous n'en avons plus entendu parler. Mais le visage d'Asha, mi-sauvage et mi-timide, avec ses yeux venus de la nuit des temps, restera toujours avec moi, à la fois reproche et question.

Les pluies du *Dhair* ne vinrent pas, et le *Jilal* recommença. Les mois d'hiver secs se traînaient, aussi lents que les tortues géantes qui survivaient aux sécheresses du siècle. Dans la grande plaine, l'herbe qui restait avait été blanchie et couchée par le vent. On voyait de nouveau les vautours, dans les acacias, qui attendaient.

Chaque année, la même chose se répétait. Pendant le *Jilal*, les Somalis étaient un peuple mourant dans un pays mourant. La poussière leur emplissait les narines comme pour leur rappeler sans cesse qu'ils étaient mortels. Le vent sifflait dans les cosses séchées des graines des arbres épineux, et les aloès fondaient et se flétrissaient, leur chair brune et rabougrie puant au soleil. Mais ni le peuple ni le pays ne mouraient,

même si les plus faibles de chaque espèce ne verraient pas les pluies du printemps. Il y avait une dureté profondément ancrée chez ces gens, semblable à la fibre du cactus du désert, l'habileté de survivre, le refus de se laisser mourir facilement. À l'heure de la prière ils s'agenouillaient, car ils étaient les gens du Livre, les gens de la Main droite. Ils n'étaient pas abandonnés mais jugés par le Seigneur des hommes et des djinns. Ils ne comprenaient pas Sa volonté, mais s'inclinaient devant elle. Même s'il fallait attendre encore longtemps les pluies de la compassion, Il était le miséricordieux. Quand Il le voudrait, la terre renaîtrait du ventre sec de la mort. L'eau fraîche serait de nouveau douce à la bouche, et résonneraient de nouveau les chants des hommes et le rire des fillettes. Mais rien ne pouvait être fait pour précipiter ce moment, rien ne pouvait hâter le jour, ni rage ni larmes, ni malédiction ni prière. Cela arriverait quand Allah le voulait, et pas un instant plus tôt.

Avec le début du *Jilal*, nous nous attendions à une reprise des rumeurs au sujet des *ballehs*, mais elles semblaient avoir été étouffées pour de bon. Nous n'entendions plus dire que les nomades racontaient que les *ballehs* contiendraient de l'eau empoisonnée, ou que l'eau serait vendue par le gouvernement à des prix exorbitants. Maintenant que la construction avait commencé, les nomades étaient peut-être rassurés par la vue des travaux effectués. Ou, plus vraisemblablement, la présence de nombreux Habr Awal toujours dans le Haud distrayait leur attention, et les autres clans se plaignaient de leur présence.

Parfois, un groupe de nomades venait observer les travaux. Le plus souvent, ils ne disaient rien. Ils restaient debout à quelque distance et regardaient les bruyants tracteurs grommeler dans la poussière, puis ils repartaient. Nous ne savions pas ce qu'ils pen-

saient, ni s'ils se rendaient compte que l'année suivante ces *ballehs* leur serviraient.

Puis, un jour, Ahmed Abdillahi, le jeune chef de clan eïdagalla, vint visiter notre camp. Il était toujours aussi beau, sa voix était toujours aussi profonde et, n'eût été la sécheresse, il aurait été parfaitement heureux, car sa femme venait de lui donner un premier fils. Par le truchement d'Hersi, il interrogea Jack au sujet du *balleh* presque terminé :

« Quand les pluies vont venir, ce *balleh* sera rempli d'eau ? Une si grande chose ?

— Nous l'espérons, dit Jack. Nous pensons qu'il se remplira. »

Ahmed Abdillahi hocha la tête en signe d'approbation puis produisit une cloche de chameau géante, qu'il avait fabriquée lui-même dans du bois de *galol*, et la présenta à Jack.

« Certains membres de mon clan sont trop fiers pour dire maintenant qu'ils croient que les *ballehs* seront une bonne chose, dit-il. Mais après les pluies, *Inch'Allah*, ils le diront. »

Cette cloche de chameau était le premier, le dernier, l'unique cadeau qu'on fit à Jack. Il s'agissait d'une création étrange et encombrante, coiffée d'un écheveau de corde tissée à la main. Mais elle était chère à nos yeux, car elle constituait le premier véritable signe de l'acceptation des *ballehs*.

Presque imperceptiblement, le travail changea, cessa de s'effectuer dans un climat de crise perpétuel. Les chauffeurs de tracteurs s'habituèrent à leurs

engins, se chargeaient de l'opération et de la maintenance des machines avec une plus grande compétence, risquaient moins de commettre les erreurs qui avaient entravé les travaux d'excavation les premiers mois. En outre, alors que Jack avait autrefois l'impression d'un constant malentendu, une nouvelle compréhension s'était établie entre lui et les ouvriers. Ils semblaient considérer qu'ils appartenaient davantage au camp et, sur le chantier, ils se comportaient comme membres d'une même équipe beaucoup plus aisément que ç'avait été le cas auparavant. Les malentendus et les problèmes immédiats que posait le terrain désertique ne s'évanouirent pas. Mais ils se réglaient, d'une manière ou d'une autre. Le travail avançait.

Balleh Gehli. Balleh Gedid. Balleh Hersi Jama. Lentement, la file de réservoirs émergeait dans le Haud privé d'eau.

ARRIVEDERCI, ITALIA

Les Italiens vivaient à part, dans une communauté distincte, plus véritablement exilés que n'importe quel Anglais ici. La plupart s'étaient établis en Éthiopie en tant que colons après la prise de possession italienne, quand il n'y avait rien pour eux en Italie. Très majoritairement apolitiques, ils étaient venus en Afrique dans l'espoir d'y posséder leur terre ou leur entreprise. Les choses ne s'étaient pas passées ainsi. Ils avaient été faits prisonniers de guerre par les Britanniques, après quoi le gouvernement du Protectorat leur avait offert du travail, car ils étaient d'excellents mécaniciens et bâtisseurs de routes. Maintenant, ils vivaient à Hargeisa, dans un campement uniquement constitué d'hommes, car aucune de leurs épouses ne les accompagnait. Selon les critères italiens, la paye était bonne — suffisamment pour justifier cette existence contre nature. Ils vivaient chichement et expédiaient la plus grande partie de leur salaire à leurs familles en Italie, où ils retournaient quand ils étaient en congé, mais ils avaient en vérité fait leurs adieux à leur pays. Ils parlaient souvent de chez eux, et avec amour, mais en

haussant les épaules et en souriant d'un air désabusé. Bien sûr, la vie était pourrie — qui donc l'ignorait ? L'histoire leur avait fait un mauvais parti, mais de tout temps c'était le cas des gens ordinaires. Il y avait la musique, le *vino* — ils prenaient ce qu'ils pouvaient, et vivaient au jour le jour.

Ils s'étaient construit une église, chaque homme mettant à profit les habiletés qu'il possédait afin de façonner les bancs sculptés, l'autel, les candélabres et les lampes de fer forgé. Cette église d'une grande simplicité et d'une grande beauté s'élevait parmi les vilains bungalows étriqués comme une petite cathédrale dans les bas-fonds d'une cité médiévale. Pour une raison mystérieuse connue d'elle seule, Rome leur avait envoyé un prêtre irlandais.

Nous n'aimions guère le Club d'Hargeisa, sanctuaire des Anglais, car il bourdonnait souvent de jérémiades accablantes, surtout de la part des memsahibs. *Ce n'était pas simplement la diarrhée, ma chère, c'était la dysenterie entérique — les crampes étaient tout bonnement atroces, pires que les douleurs de l'accouchement. Je suis certaine qu'Ali a subtilisé plus de cinq livres de beurre ce mois-ci — mais que faire, grands dieux ? Si je le renvoie, le prochain sera exactement pareil. Il y a une semaine que nous avons le nouveau boy, et il est impossible — incapable de distinguer un couteau à découper d'une cuillère.* Ces plaintes étaient un peu trop nombreuses à notre goût, et nous finissions de plus en plus souvent par aller au Club italien, animé de rires chaleureux et où, si les gens éprouvaient des problèmes d'entrailles ou de cuisinier, ils n'en parlaient pas à tout bout de champ.

Comparé au Club d'Hargeisa, le Club italien ne payait pas de mine. Un bar en zinc se dressait à un bout de la longue salle étroite et à l'autre extrémité se trouvait un foyer en pierres couronné d'une photo-

graphie encadrée d'une pin up blonde. Des lanternes en papier décoloré et des guirlandes étaient suspendues autour de la pièce, reliefs permanents de Noël passés. Un gramophone rauque jouait sans arrêt — le plus souvent des mélodies italiennes entraînantes, ou *Jezebel*, qui était en vogue à ce moment. Le samedi soir, on éteignait le gramophone et les Italiens faisaient leur propre musique : un accordéon, une guitare et la batterie frénétique d'Ugo.

Aldo, court et râblé, ne cessait jamais de crier. À l'entendre discuter de la moindre question, on aurait cru qu'il allait se faire éclater une artère. Banditto devait son surnom au fait qu'il ressemblait à un bandit italien — regard torve sous des paupières mi-closes, manières ostentatoires, teint basané, chevelure noire lissée vers l'arrière. Dolpho était mince, doté d'un visage à la beauté saisissante et d'yeux qui donnaient l'impression qu'il en savait beaucoup plus que ce qu'il laissait paraître. Chômeur dans les années trente, il était parti pour l'Éthiopie et s'était lancé dans le camionnage, d'abord en tant que chauffeur, puis était parvenu à acheter son propre camion. Il avait tout perdu, bien sûr, pendant la guerre. Il nous parlait des guerres en général.

« C'est nous qui perdons tout le temps — les gens comme nous, dans tous les pays. Les chefs — ils ne se battent pas. Certains font de l'argent, la plupart ne perdent rien. Mais nous perdons toujours, peu importe quel côté gagne. »

Entre les Italiens et les Somalis régnait une trêve fragile. Ils n'éprouvaient pas vraiment de sympathie les uns pour les autres, et pourtant il y avait entre eux une sorte de compréhension, car par certains aspects ils se ressemblaient. Les deux groupes étaient émotifs ; ni l'un ni l'autre ne comprenaient la réserve britannique. Aux yeux des Somalis, les Italiens étaient

plus visiblement humains que les Britanniques, car à tout le moins ils reconnaissaient que les hommes ont besoin de femmes.

Feruccio était le barbier. Il officiait dans son bungalow, qu'il partageait avec Umberto. Jack alla s'y faire couper les cheveux un samedi après-midi, et trouva Umberto sur le seuil, en train de siroter un mélange de chianti et de limonade en bouteille. Asseyez-vous, asseyez-vous, le pressa Umberto, hospitalier. Peut-être le *signor* ne s'offusquerait pas d'attendre ? Voulait-il un peu de *vino* ? Très rafraîchissant accompagné de limonade — un cocktail pour vous faire suer bien comme il faut. Feruccio ne pouvait couper les cheveux avant quelques minutes.

« Il est en train de baiser. Bientôt il aura fini. »

Jack et Umberto restèrent assis sur le seuil dans le soleil, passant agréablement le temps, et après un moment une jeune Somalie sortit du bungalow et s'éloigna tranquillement, après quoi Feruccio émergea d'un mouvement vif, ciseaux et tondeuse à la main.

« Alors... O.K. Maintenant on se met au boulot. »

Les autres désignaient toujours *il Capitano* par son rang maintenant caduc, car il avait fait partie de l'armée italienne avant la guerre d'Éthiopie, avant l'époque du *Duce*. C'était un officier formé à la vieille école, gentleman aventurier, mais jamais on ne l'aurait deviné en le regardant. Il était dans la cinquantaine, je suppose, élancé et soigné, et travaillait maintenant comme comptable aux Magasins du D.T.P. Il avait l'air d'un érudit et s'exprimait comme

un aristocrate. En le rencontrant pour la première fois, on se serait imaginé qu'il avait passé sa vie dans des bibliothèques et des salons. Mais il n'en était rien.

Il Capitano, qui avait appris l'arpentage au Kenya des années plus tôt, avait été le premier à exécuter un levé général du pays danakil, une région éloignée d'Éthiopie, et le septième Blanc à traverser ce territoire et à en émerger vivant. En effet, plus d'un explorateur y avait trouvé la mort. Le pays danakil était un lieu mythique, toujours habité par des nomades guerriers ayant depuis longtemps la réputation de se montrer d'une féroce hostilité envers les étrangers, et qui collectionnaient les organes génitaux de leurs ennemis terrassés en guise de souvenirs.

Peu après que l'Italie eut pris le contrôle de l'Éthiopie, le gouvernement avait décidé que le pays danakil devait être arpenté. Évidemment, personne ne voulait se charger de cette tâche. Quand le Capitaine avait annoncé qu'il était prêt à le faire, il n'avait pu trouver d'Éthiopiens pour l'accompagner. Le gouvernement d'Addis Abeba lui avait promis qu'il lui constituerait une équipe. Ce qu'il avait fait. Il avait ouvert les portes des geôles d'Addis pour en libérer tous les prisonniers politiques, les voleurs, les assassins et les brigands. C'étaient là les hommes qui devaient accompagner *il Capitano* dans son voyage en pays danakil. On lui avait donné vingt-quatre heures pour quitter la ville avec son armée douteuse et, pendant ce temps, tous les citoyens d'Addis, Européens comme Africains, avaient verrouillé leurs portes.

Il s'était donc mis en route. Il portait sur lui un an de paye pour son équipe au grand complet. Il n'y avait qu'un homme à qui il croyait peut-être pouvoir faire confiance, mais, avec cette quantité d'argent, il ne pouvait être sûr de personne.

« La première nuit, nous dit-il avec un léger sourire, je n'ai pas très bien dormi. »

Mais la brigade désordonnée avait poursuivi son chemin, et le Capitaine avait entrepris de former et d'entraîner ses membres, car il lui semblait que son seul espoir consistait à instiller à la compagnie un certain sens de l'organisation. Il y avait eu des batailles, des complots, des agressions au couteau, mais il avait tenu bon et, peu à peu, son étrange bataillon avait acquis une sorte d'unité. Ils étaient parvenus à arpenter la région, et avaient même réussi à recruter quelques Danakils, qui avaient grossi leurs rangs. À leur retour à Addis, plus d'un an plus tard, ils formaient une force bien différente de celle qu'ils constituaient au moment du départ.

Les Danakils savaient des choses remarquables, nous dit *il Capitano*. Ils utilisaient une certaine plante pour droguer les serpents venimeux, que les hommes pouvaient ensuite manipuler. Ils aimaient à laisser ces serpents dans des endroits inattendus. Un soir, un chauffeur de camion italien, se rendant non loin du pays danakil, gara son véhicule à la hâte et alla dormir à l'intérieur. En se réveillant, il sentit quelque chose de bizarre. Baissant les yeux, il découvrit, sur l'un de ses pieds, un serpent lové sur une boule de fibre de coton local. Le serpent, petit et mortel, commençait à émerger du sommeil où l'avait plongé la drogue. Le chauffeur n'avait pas grand choix. Doucement il dégaina son revolver et abattit le serpent, le coup lui emportant aussi le pied.

Le trésor le plus précieux du Capitaine était son guépard apprivoisé. Il gardait l'animal enchaîné à l'extérieur de son bungalow, mais quand il rentrait le soir il le détachait et bataillait gaiement avec lui. C'était tout un spectacle que de voir l'homme d'apparence si délicate et l'énorme félin couleur fauve

tacheté de noir. Ce guépard était encore bébé quand il en avait fait l'acquisition, aussi l'animal n'avait-il jamais eu à chasser pour manger. Résultat : il était devenu beaucoup plus gros que n'importe quel guépard que nous ayons vu dans le Haud. C'était l'animal le plus gracieux que j'eusse jamais vu, à l'exception, peut-être, de la gazelle du désert, le *gerenuk*. Mais je ne lui aurais pas fait confiance une seconde. *Il Capitano* lui accordait une confiance totale et ne le craignait pas.

Il venait de rentrer, nous dit-il, de son premier congé en Italie depuis vingt ans. Il était content d'être de retour en Afrique. Les choses avaient trop changé chez lui, et il avait été absent trop longtemps.

Il n'y aura pas de place pour ceux de son espèce dans la nouvelle Afrique, et c'est sans doute bien ainsi. Mais toujours j'espère que cet homme vaillant et énigmatique n'aura pas été forcé de retourner vivre dans une ville européenne surpeuplée, car il était un homme d'Afrique, au même titre que n'importe quel Somali ou Danakil.

Gino était l'Italien que nous connaissions le mieux, car il était devenu le contremaître sur le chantier des *ballehs*. Il était arrivé en Éthiopie dix-sept ans plus tôt, pour s'y faire fermier. Il avait cultivé sa terre jusqu'à la guerre, puis il avait perdu tout ce qu'il croyait posséder, y compris une bonne partie de ses dents, car lorsque les Italiens commencèrent à perdre la bataille, les Éthiopiens attaquèrent la ferme de Gino, et Gino lui-même, à qui ils arrachèrent à l'aide de pinces toutes les dents avec des obturations en or.

Pendant toutes ces années, il n'était rentré en Italie que quelques fois. Il avait un fils et une fille, maintenant adultes. Il me montra une photo de sa femme quand elle était jeune et jolie. Elle prenait de l'âge, maintenant, comme lui, et ils avaient passé très peu de temps ensemble.

Gino était un homme trapu au cou de bœuf, d'une force colossale. On disait de lui que c'était le meilleur mécanicien du pays. C'est lui qui avait effectué la majeure partie du travail sur Alfie, le camion diesel géant fait de rebuts. Quand Jack eut besoin d'une charrue pour creuser des sillons de chaque côté des *ballehs* afin d'élargir la zone de captation, il découvrit qu'il n'y avait pas une seule charrue digne de ce nom dans tout le pays, aussi Gino lui en fabriqua une, en puisant le dessin dans sa mémoire et les pièces dans de vieux blindés.

Gino n'était guère loquace, même avec les Italiens, et à plus forte raison avec nous, car il ne parlait pratiquement pas anglais. Au camp, Jack et lui communiquaient d'étrange façon. Quand ils abordaient des questions générales, la langue posait un réel problème, mais quand ils parlaient du travail et de la machinerie, chacun s'exprimait dans sa propre langue et, inexplicablement, ils se comprenaient — la manière dont ils y arrivaient était un mystère, même pour eux.

Le soir, au camp, Gino quittait sa roulotte et venait s'asseoir dans la hutte de branchages pendant une heure environ. Nous nous échangeons le manuel de conversation italien-anglais, mais il ne nous était guère utile, car il contenait essentiellement des phrases comme *Où est la clé de ma montre ?* Nous nous demandions combien de siècles s'étaient écoulés depuis la dernière refonte du guide. Jack et Gino trituraient notre radio-casserole, et Gino essayait tou-

jours de capter de la musique. N'importe quelle musique était préférable à la parole. Dès qu'il entendait une voix parler, il passait à un autre poste.

« *Troppo propaganda* », disait-il. Il avait eu assez de cela. La musique n'était pas aussi trompeuse.

Il s'entendait avec les Somalis mieux que la plupart des Italiens. Même Abdi qui, sans raison apparente, disait d'Ugo « *Wa fulley* » — « C'est un lâche », ne faisait jamais de commentaires sur Gino. C'est Arabetto, qui avait grandi au Somaliland italien et parlait la langue, qui aidait le plus souvent Gino à la forge. Gino avait fabriqué cette forge lui-même, dans le but de pouvoir réparer la machinerie sur place.

Gino m'a toujours paru taillé sur mesure pour le rôle de forgeron, tant il était massif. Mais ses mains puissantes étaient faites pour forger des socs, pas des épées.

Ce n'est que peu à peu que nous avons compris combien la position des Italiens était difficile ici, et combien leur capacité à rire était remarquable. Le gouvernement aurait eu du mal à se passer d'eux désormais : c'étaient les artisans fiables, les hommes qui réparaient la machinerie et gardaient les camions en bon état de marche. Pourtant, si l'on exclut les Anglais du D.T.P., qui appréciaient leur travail, ils ne bénéficiaient d'aucune reconnaissance. D'une certaine manière, on ne pouvait en faire porter le blâme à l'administration : le fait est qu'il n'y avait sans doute guère d'Anglais possédant une connaissance suffisante de la machinerie pour reconnaître l'importance du travail des Italiens. D'un point de vue social, pour la plupart des Anglais, ils n'existaient pas. Ils

n'étaient pas invités chez les Anglais ; ils ne se montraient jamais aux cocktails. Ils étaient engagés envers l'Afrique, et profondément. Ils ne voulaient pas risquer de perdre leur emploi. Mais toujours cet emploi était à la merci du caprice des Anglais. Il leur fallait faire preuve de déférence : il leur fallait se toucher le front et enlever leur casquette devant le seigneur du manoir. Parfois, les Anglais dont ils devaient conserver les bonnes grâces étaient des hommes beaucoup moins compétents qu'eux.

« Ça doit les exaspérer, disait Jack sombrement. Je n'ai jamais vu nulle part de mécaniciens plus efficaces, et pourtant ils ne peuvent se permettre de discuter avec un Anglais, même s'ils savent pertinemment qu'ils ont raison. Les Somalis sont plus libres, d'une certaine façon — quand ils en ont vraiment assez, ils peuvent toujours retourner à leurs chameaux. Mais les Italiens doivent se montrer conciliants, peu importe ce qu'ils pensent en leur for intérieur. »

On ne devrait sans doute jamais faire de généralisations au sujet des peuples, mais nous serons toujours bien disposés envers les Italiens grâce à ces hommes rencontrés au Somaliland, qui menaient une existence isolée et refusaient de se plaindre. Où sont-ils maintenant que le pays est indépendant ? Je l'ignore. Il est peu probable que la majorité soit restée : les Somalis n'auraient pas eu l'argent pour les employer, et ils n'auraient sans doute pas voulu rester de toute façon, car il ne sera pas facile d'avoir raison de l'amertume qui envenimait leurs relations avec les Somalis. Quelques-uns sont peut-être partis en Érythrée, ou bien à Djibouti. Certains sont peut-être retournés en Italie, à des familles qui sont maintenant des étrangers pour eux. Et c'est peut-être là ce qu'il y a de pire : après tant d'années, se découvrir à nouveau exilés, cette fois dans leur propre pays.

UN CONTEUR DE LÉGENDES

Allah, qui a ordonné toute chose et écrit le destin de chacun de façon indélébile dans le livre de la vie, ne s'était pas montré généreux envers Hersi. Dans un pays où l'on jugeait encore un homme en fonction de ses habiletés de guerrier, Hersi était petit, peu musclé, presque frêle. Sa protection était sa langue bien pendue, mais même là Allah avait fait preuve d'ironie, car s'Il avait donné à Hersi le pouvoir d'évoquer les mots et de concevoir les discours, Il lui avait aussi donné un défaut d'élocution. Le cruel sobriquet dont l'avaient affublé ceux de son propre peuple était « Hersi Demi-langue ». Mais il acceptait le surnom avec humour.

« Je n'ai peut-être que la moitié d'une langue, mais je jure par le Prophète que je suis un homme à part entière là où c'est le plus important. »

Il fit cette remarque à Guś, qui était capable de converser avec lui en somali. Il ne m'aurait jamais dit une chose pareille à moi. Quelque profond sens des convenances ou du tabou l'interdisait. En fait, il était

à cet égard si prudent que, en une occasion, alors qu'il discutait des coutumes de mariage somalies avec Guś, il se tut immédiatement quand Sheila et moi fîmes notre apparition. Nous avons appris plus tard qu'il était en train de parler de la dot, et qu'il avait cité le proverbe : *La fille d'un homme pauvre n'a pas de vagin*. Il nous avait regardées avec gêne.

« Ne t'en fais pas, lui avait dit Guś. Elles ne comprennent pas. Elles ne parlent pas suffisamment somali.

— On ne sait jamais », avait rétorqué Hersi, qui avait refusé de prononcer un mot de plus.

Malheureusement, il avait acquis une bonne provision de gros mots en anglais dont il paraissait ignorer la signification et dont il saupoudrait son discours avec libéralité, même quand il s'adressait à moi.

« Je pense qu'il s'évanouirait, dit Jack, s'il savait ce qu'il dit. »

Nous avions soin de ne pas le lui laisser savoir. Mais en général sa demi-langue le servait bien. À titre d'interprète, il prononçait le commentaire le plus insignifiant ou la moindre requête d'un air de grande importance, et émettait des observations à la manière d'un oracle.

« La nuit elle tombe. » Sa voix n'aurait pas été plus solennelle s'il avait annoncé la fin du monde plutôt que la fin du jour. « Nous n'arrivons pas d'abattre le gibier dans ce fichu d'endroit. En conséquence, je crois que nous devons retourner au camp en ce moment précisément. »

Son anglais était teinté d'un lyrisme grotesque. Il se faisait une spécialité des expressions ronflantes — *absolument excellent* — *toutes nos considérations* —

qu'il prodiguait comme on sème, plein d'espoir, du blé. Il avait reçu une brève instruction en anglais, un an seulement à l'école du gouvernement, après quoi il avait dû cesser ses études afin de trouver un emploi qui lui permettrait de faire vivre sa famille. Mais il s'exerçait constamment à lire et à écrire. Parfois je le voyais près du feu de camp, à la nuit tombée, accroupi, tenant un livre près de son visage afin de le déchiffrer à la lueur orange et fumeuse, ou bien en train de remplir les pages d'un cahier d'un griffonnage laborieux. N'étant ni instruit ni absolument dépourvu d'instruction, il était sensible à ses erreurs. Il avait du mal à accepter qu'on le critique ou le corrige, car il avait conscience de sa vulnérabilité. Il se moquait des élèves de l'école de Sheikh, dont il raillait la jeunesse et le manque d'expérience, devinant sans doute que, en raison de leur meilleure maîtrise de l'anglais, il serait un jour impossible pour des hommes comme lui d'occuper un poste d'interprète.

Comme il avait fréquenté l'école coranique pendant un certain temps, il savait lire et écrire l'arabe. Mais son véritable talent s'exprimait dans sa langue. Il était regrettable que nous n'ayons pu le suivre quand il parlait somali, car c'était non seulement un orateur, mais un poète. Dans sa jeunesse, il avait composé plusieurs chansons d'amour, dont certaines étaient célèbres à la grandeur du pays. Il éprouvait pour la poésie un vif sentiment. Une fois, à Sheikh, alors que Musa récitait quelques-uns de ses propres poèmes, Hersi vint le voir.

« Tu as rouvert une blessure qui avait guéri », dit-il.

Hersi s'exprimait invariablement sur le mode dramatique. Alors qu'il roulait en compagnie de Jack et d'Abdi devant Mandeira, dans les collines, Hersi montra du doigt les hauts rochers et les falaises.

« Voilà la capitale des lions. Quand vous entendez leur voix dans la nuit, vous serez ébranlés. »

Il appelait toujours le Haud « cet endroit insulaire ». Nous supposions qu'il voulait dire « cet endroit isolé », mais son expression était plus juste. Le Haud était bel et bien un lieu insulaire, si éloigné qu'on y venait presque à douter de l'existence du reste du monde.

Chaque jour, au camp, Hersi m'enseignait le somali pendant une heure et, une fois la leçon terminée, nous restions assis dans la hutte de branchages à bavarder. Notre sujet préféré était la religion. Hersi était mollah, une sorte de prêtre laïc, et il avait lu le Coran quatre fois. Après que j'eus lu le Coran en anglais, il nous fut plus facile de converser, car le *Kitab*, le Livre, était le cadre de référence invariable d'Hersi. Celui-ci était persuadé qu'il recelait toutes les vérités, toutes les réponses à tout. Il était à cet égard fondamentaliste, car il prenait les mots du *Kitab* littéralement sur toutes les questions. Pourtant, certaines des furieuses injonctions du Prophète contre les infidèles semblaient lui avoir échappé, car la tolérance dont il faisait preuve à l'égard des autres religions n'était pas chose courante chez les musulmans, pas plus que chez les chrétiens.

« Si un homme il prétend qu'il est religieux, maintenant Hersi, et qu'il n'a pas le plus haut respect de tous les puissants prophètes, alors je dis que cet homme-là il est sans religion. »

Et dans le sable il dessina un pic, un V inversé.

« Ce côté ici, c'est le chemin d'Esa, dit-il, utilisant le nom arabe de Jésus. Et ce côté ici, c'est le chemin de Mahomet. Les deux chemins ils mènent à Dieu. »

Je me rappelai une lettre lue peu de temps avant dans un journal anglais. Elle avait été écrite par un clergyman chrétien, qui y disait que le Christ de la statue réalisée par Jacob Epstein ressemblait à un Syrien, un Arabe ou quelque autre étranger.

Accroupi dans le sable du désert, enveloppé dans sa robe d'un rose et d'un noir délavés, coiffé de son vieux chapeau de feutre écrasé et couvert de crasse, Hersi élaborait sur ses croyances :

« Chaque pays il doit suivre son propre prophète, mais en montrant de très grandes considérations pour les autres prophètes, car tous les prophètes ils sont envoyés par Dieu. »

Dans la sphère politique, il était en terrain moins sûr.

« Je voudrais vous demander quelque chose, dit-il à Jack un jour. Les hommes à la peau blanche — ceux-là, je les connais. Les hommes à la peau noire — je les connais. J'entends même parler d'hommes à la peau jaune. Mais ces "Rouges" que la Radio Somalie elle fait la mention — pouvez-vous me dire si de tels gens ils ont réellement la peau rouge ? »

Il parlait de sa femme et de ses enfants, qui vivaient avec son clan. Il n'avait, hélas, que des filles. Si une fille était sans beauté, elle aurait du mal à trouver un mari, et si elle en trouvait un, vous pouviez être certain que ce ne serait pas un homme possédant un grand nombre de chameaux. Pour être belle, une femme devait être grande et avoir un teint couleur de bronze. Les deux filles d'Hersi étaient encore jeunes, mais il avait déjà commencé à s'inquiéter.

« L'une elle a la peau très brillante, disait-il, mais l'autre elle est petite et noire. »

Il savait toutefois qu'il ne servait à rien de s'inquiéter, car toute chose était entre les mains d'Allah. Son fatalisme était total. Une fois que nous nous étions rendus à Hargeisa pour y faire des provisions, Hersi avait acheté un petit flacon de *ghee*, le beurre liquide dont on accompagnait le riz et qui était considéré comme une gourmandise. Il avait fourré le flacon à l'arrière de la Land Rover et, pendant le trajet de retour, le flacon s'était renversé et le *ghee* s'était répandu.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il était là ? avait demandé Jack. Je l'aurais casé à un endroit où il ne risquait pas de se renverser. »

Hersi avait secoué la tête. « Non. Une telle chose elle n'est pas possible. Si Allah il avait eu l'intention que je mange ce *ghee*, lui n'aurait pas l'été renversé. »

Hersi était issu d'une famille distinguée. Risaldar-Major Haji Musa Farah avait été son oncle. Pendant les guerres contre le sultan Mohammed Abdullah Hassan au début du siècle, Musa Farah avait combattu aux côtés des Britanniques, et il était le Somali le plus haut gradé du Camel Corps. Ses exploits étaient devenus légendes. Hersi en parlait avec révérence.

« C'était un homme. De semblables que nous n'en avons plus aujourd'hui. »

Hersi lui-même bataillait avec ardeur, mais il n'atteindrait jamais une aussi haute position que celle d'Haji Musa Farah. Il chérissait la gloire de son oncle et l'enviait, mais elle lui était pourtant un fardeau, porteuse non seulement d'un reproche personnel mais

d'un héritage de suspicion de la part de la communauté. Car parmi les Somalis les plus farouchement opposés aux Britanniques, on s'en prenait au clan d'Hersi, les Musa Arreh, pour ses accointances avec le gouvernement.

« Musa Arreh, disait-on. *Ingrese* Arreh. »

Hersi était le médiateur du camp, tâche dont il s'acquittait avec enthousiasme. Les discussions qui duraient des nuits entières, les arguments alambiqués, le règlement complexe des querelles — il se régalaient de tout cela.

Arabetto ayant prolongé indûment son congé et étant rentré au camp avec plusieurs jours de retard, Abdi, qui était toujours à lui chercher noise, s'efforça de convaincre Jack de le congédier. Jack refusa, et Abdi et Arabetto eurent une discussion longue et animée. Hersi joua le rôle d'arbitre, et plus tard vint nous faire son rapport, dans lequel son propre rôle de conseiller était pleinement mis en lumière.

« Je lui disais : "Abdi, mon cher, tu es mes sections. Nous sommes le même clan. Mais tu me demandes de dire au sahib de donner le remerciement à Arabetto. Je ne peux pas le faire, Abdi mon cher, je ne peux pas, mon cousin." Et je lui disais : "Sommes-nous musulmans ?" Et il disait : "Nous sommes musulmans." Et je lui disais à lui : "Très bien. Si nous sommes musulmans, nous ne pouvons pas sucer le sang des autres hommes musulmans. Cet homme il est arabie. Peu n'importe que sa mère est Midgertein. Il est arabie. Mais il est musulman. Nous ne pouvons pas le sucer son sang." »

Puis il nous dit le conseil qu'il avait offert à Abdi au sujet des Européens.

« Je dis à lui : "Abdi, mon cousin, tu ne dois pas t'y échauffer tant. Je comprends les conditions des Européens mieux que toi. Tu dois lui donner une réponse douce au sahib. Cela est dans leur personnalité. Tu ne dois pas pousser le cri et faire l'énervé." »

Cela nous donna à méditer, nous dont la personnalité exigeait que l'on nous fasse une réponse douce.

Un jour, Hersi apprit que sa femme venait de donner naissance à leur troisième enfant. Il était profondément abattu, car c'était une autre fille. Trois filles — personne ne devrait avoir une telle malchance. Peu après, il emmena sa famille nous voir, sa femme Saqa et les deux cadettes, Amiina, qui avait six ans, et le nouveau bébé, qui se prénommaït Fadima. D'après ce que nous rapportait Hersi de ses exigences quant à sa paye et de ses demandes pour de nouveaux vêtements chaque fois qu'elle allait à Hargeisa, je m'étais attendue à découvrir une femme plus âgée et acariâtre. Mais Saqa était au milieu de la vingtaine ; élancée et délicate, elle avait de grands yeux noirs et de longs cils. C'était une femme magnifique, dotée d'une prestance extraordinaire. Il paraissait étonnant qu'elle soit mariée à un homme aussi frêle et nerveux qu'Hersi.

Ce jour-là, Hersi installa sa famille dans un camion de transport à destination d'Awareh. Alors qu'ils partaient, Saqa lui dit : « Transmets mes *salaams* à la femme blanche. » À ces mots, les autres passagers dévisagèrent Saqa et Hersi, et plusieurs voix murmurèrent la vieille moquerie :

Hersi était pris au piège, en partie à cause du passé, des souvenirs et des sagas maintes fois racontées des exploits d'Haji Musa Farah, et en partie à cause de son présent fragile. Seuls des emplois auprès des *Ingrese* pouvaient lui permettre d'utiliser les compétences qu'il possédait : lire et écrire. Mais son instruction était si limitée qu'il ne pouvait jamais jouir d'une position assurée. Son instruction n'était pas non plus suffisante pour lui permettre de renoncer à son clan. Il lui fallait un statut bien établi dans les deux mondes, mais il n'arrivait à l'acquérir ni dans l'un ni dans l'autre.

Une fois seulement, pendant qu'il était à notre emploi, il connut une sorte de gloire, la reconnaissance dont il était affamé. Il l'avait cependant cher payée. Au Balleh Gehli, le Balleh des Chameaux, Hersi sauta un jour à l'arrière d'une décapeuse, bien que tous aient été avisés de se tenir loin des véhicules tandis qu'ils étaient en marche. Le conducteur, ignorant qu'Hersi était là, descendit le tablier de la décapeuse, le lourd métal rebondit et coinça la main d'Hersi. Les chauffeurs le ramenèrent au camp. En état de choc, il n'était qu'à demi conscient. Il avait eu trois doigts écrasés jusqu'à la première phalange, et ceux-ci pendaient, aplatis et mous comme les doigts d'une poupée de chiffon. Sur l'un, l'os saillait à travers la chair en bouillie.

Pendant un instant, nous sommes tous restés tétanisés, car c'était le premier accident grave à se produire sur le chantier. Puis tout le monde agit rapidement. Mohamed alla chercher un bol de lait de chamelle — le premier remède des Somalis pour tous les maux — et le porta aux lèvres d'Hersi. J'enveloppai lâchement la main d'un bandage temporaire. Jack griffonna une note à l'intention du médecin.

Abdi et Arabetto, qui s'étaient si souvent querellés, oublièrent leurs différends pour le moment. Ils réussirent à asseoir Hersi dans la Land Rover et le conduisirent à Hargeisa, à deux longues heures de route.

« Il fallait que ce soit Hersi, dit Jack d'un ton morose. Il a toujours une telle guigne. »

Mince consolation pour Hersi, Jack décida de baptiser le prochain *balleh* en son honneur. Une fois complété, il devint le Balleh Hersi Jama. On annonça le nom à la radio somalie et quand Hersi alla rendre visite à sa famille à Awareh, il découvrit que les gens en avaient entendu parler et qu'il était devenu une sorte de vedette.

Mais il ne devait jamais recouvrer l'usage de sa main.

Hersi brillait surtout quand racontait des histoires. Lorsque nous sommes partis en campement, je me suis rendu compte qu'il possédait cette habileté, car le soir j'entendais souvent sa voix chantant le *gabei* ou s'élevant, surexcitée, en une longue récitation. Mais il fallut plusieurs mois avant qu'il ne me fasse suffisamment confiance pour me raconter quelque histoire que ce soit. Pendant longtemps, quand je soulevais le sujet, il prenait un air vague et faisait semblant de ne pas comprendre ce que je voulais dire. Des histoires ? Qu'est-ce que c'était donc que cela ?

« Nous n'avons pas ce genre de choses-là en des temps présentement », murmurait-il, évasif.

Je respectais sa réticence et prenais garde de ne pas le presser indûment. Après avoir obtenu les traduc-

tions littérales de quelques *belwos* et *gabeis* de Guś et Musa, ainsi que de quelques contes traditionnels, je décidai de tenter de nouveau ma chance auprès d'Hersi. J'avais entendu une histoire intéressante l'autre jour, lui dis-je. Peut-être la connaissait-il.

« Oh ? fit-il d'un ton distant. Qu'est-ce que c'est ? »

C'était l'un des contes somalis les plus appréciés, relatant les aventures de l'infâme 'Igaal Bowkahh. Quand Hersi découvrit qui me l'avait raconté (car Musa jouissait d'une réputation de poète appréciable), il eut l'air profondément songeur pendant un moment. Puis il se frappa le front, comme s'il était en proie à un étonnement sans borne.

« Pourquoi vous ne me l'avez jamais dit que vous voulez entendre ces choses ? s'écria-t-il. Des histoires — si on parle des histoires, qui connaître mieux ces considérations que moi ? J'en connais dix milliers ! »

Je lui dis que j'étais désolée ; je m'étais montrée négligente en ne soulevant pas la question plus tôt.

À partir de ce jour-là, nous ne sommes jamais revenus en arrière. Non seulement Hersi me livra les contes qu'il connaissait personnellement, il se donna la peine de recueillir des histoires chez plusieurs aînés en ville et dans les camps voisins du Haud. Il va sans dire qu'il les expurgeait, et ne me narrait que les contes qu'il jugeait convenables pour mes oreilles, mais j'avais compris que je ne pouvais m'attendre à l'impossible et j'étais heureuse de toute histoire qu'il pouvait se résoudre à me raconter.

Tous les après-midi, quand on n'avait pas besoin de lui sur le chantier, Hersi venait à la hutte de branches. Il me racontait les histoires en anglais, en les saupoudrant de somali et d'arabe, car il ignorait les

termes anglais pour nommer un « saint » ou un « ange », mais je connaissais les équivalents somalis ou arabes. Même si la plupart des ouvriers et des chauffeurs ne parlaient guère anglais, il y avait toujours un public. Ceux qui ne travaillaient pas entraient dans la hutte en silence pour écouter. De nombreux termes leur échappaient, mais ils reconnaissaient les contes familiers à la façon dont Hersi les mimait.

Ces mimes avaient aussi une immense valeur pour moi. Ils compensaient dans une certaine mesure le fait que les histoires ne m'étaient pas contées en somali, langue dans laquelle il aurait pu les exprimer avec un meilleur style. Hersi appartenait à cette ancienne fraternité de conteurs-nés. Il jouait tour à tour les différents rôles dans un conte, se transformant par quelque alchimie de l'expression ou de la posture en celui qu'il voulait : saint ou sultan, brigand ourdissant un piège pour leurrer un nomade naïf. Il me conta l'histoire des trois sages conseillers, trois amateurs de haschisch qu'un sultan mécontent faisait appeler quand ses conseillers habituels lui avaient fait défaut. Et à cet instant, Hersi devenait les amateurs de haschisch, tournoyant rêveusement dans leur danse narcotique. Quand il me parla d'Arawailo, il me fit apercevoir la splendeur barbare et la cruauté de cette reine légendaire. Il me raconta Deg-Der, la femme cannibale, et je pouvais voir son horrible apparence et ses oreilles d'âne. Il n'était pas lui-même dans ces moments-là. Il se laissait à ce point transporter par ses histoires qu'il les vivait, enfilant les personnages comme des capes. Son sens du rythme était toujours exact : il n'a jamais gâché une histoire en en révélant le dénouement avant le moment opportun. Quand il avait fini, il était épuisé et il fallait lui redonner des forces à l'aide d'une tasse de thé fort et épicé, car il était un artiste et il offrait chaque fois la meilleure performance dont il était capable.

J'ignore ce qu'il est advenu d'Hersi depuis la dernière fois que nous l'avons vu, il y a plusieurs années. Il est peu probable qu'il trouve jamais ce qu'il cherche. Il n'est plus un nomade, mais il n'y a pas vraiment de place pour lui au royaume des commis et des comptables, où il aurait tant aimé s'établir.

Il reste qu'un bon conteur n'est jamais entièrement dénué d'honneur en Afrique. Au plus profond du Haud, à l'heure où l'on raconte les histoires autour des feux, peut-être la frêle silhouette se lève-t-elle encore pour commencer, malgré son défaut d'élocution, à bâtir en mots le palace du calife et la tour de l'enchanteur tandis qu'autour de lui les auditeurs s'assoient, s'enveloppent de leur robe pour se protéger de la fraîcheur de la nuit, et le pressent de continuer.

« Que s'est-il passé après ? Qu'est-ce qu'ils ont fait à ce moment-là ? »

Il s'échauffe, comme toujours, au contact de son audience. « C'était comme ça... Écoutez, et je vais vous le raconter... »

Et il se métamorphose en personnages de contes, le grand Wiil Waal qui chassa le dernier des rois Galla de Jigjigga, ou Ahmed le pauvre marchand de bois qui — miraculeusement — épousa la fille d'un sultan.

MOHAMED

« *Helleyoy, helleyoy...* »

Mohamed chantait sans cesse des *belwos*. Amateur de prouesses vocales, il chantait de plus en plus aigu, jusqu'à prendre une voix de fausset, puis sa voix plongeait jusqu'à la basse en quelques notes, et le *yerkî*, le jeune garçon qui était l'assistant du cuisinier, applaudissait en frappant une cuillère de bois sur une casserole. Mohamed n'était pas du genre discret. Il aimait le tapage ; il aimait faire savoir au monde qu'il était là. Qu'il s'affairât à préparer un souper pour six personnes en ville ou à ouvrir une boîte de spaghettis dans le Haud, il le faisait avec panache et verve. Il s'habillait de façon voyante, marquant une prédilection pour les robes d'un pourpre royal et, quand il allait en visite à la ville le soir, il chaussait des souliers de cuir sang de bœuf, jetait un châle de cachemire brodé sur son épaule et coinçait sous son bras une petite canne semblable à une cravache. Il fut d'avis que je m'énervais pour rien quand je m'objectai vigoureusement à ce qu'il se serve de mes linges à vaisselle vivement colorés pour s'en faire des turbans.

On aurait pu penser — comme nous l'avons cru au début — qu'il était toujours ainsi, gai et enjoué, à glisser à la surface de la vie comme une punaise d'eau sur une flaque. Mais il n'en était rien. Il avait des moments de mélancolie où un inexprimable désespoir s'emparait de lui, et il sombrait alors dans un silence si complet qu'il paraissait être parti ailleurs, avoir quitté sa carapace qui continuait de se déplacer et de travailler sans lui. Et puis une brouille, une sottise — le *yerki* pourchassant un poulet afin de le tuer et se laissant distancer par le paquet de plumes ébouriffé et caquetant — le ramenait, et il recommençait à jacasser et à rire.

Mohamed n'avait jamais été gardien de chameaux, mais cela ne voulait pas dire qu'il avait eu une existence moins dure que celle des hommes du désert. Elle avait été bien assez dure, quoique d'une autre manière. Il était né à Berbera, où il avait vécu toute sa vie avant de nous accompagner à Sheikh, à Hargeisa et dans le Haud. Il travaillait comme serviteur depuis qu'il avait dix ans, commençant comme aide-cuisinier avant de devenir boy. Il estimait que la fortune lui avait souri.

« Je suis chanceux. Quelques fois seulement je n'ai pas de travail. »

Maintenant, à dix-huit ans, il était cuisinier, et ne semblait pas pouvoir monter plus haut. Il avait de l'esprit, était intelligent, plein d'énergie — et analphabète. Il était facile de prétendre, comme le faisait plus d'un *Ingrese*, que ce qu'un homme ne connaît pas ne peut lui manquer. Mais Mohamed avait dépendu assez longtemps de son intelligence pour savoir qu'il était intelligent. Un de ses amis, un garçon qu'il connaissait depuis l'enfance, fréquentait l'école de Sheikh. Le père d'Abdillahi qui servait dans l'armée avait été tué pendant la guerre ; le gouvernement

payait pour faire instruire le garçon. Mohamed amena un jour Abdillahi faire notre connaissance. Abdillahi, qui avait un excellent anglais, se mit à discuter du projet d'irrigation de Gezira, au sujet duquel il avait lu. Incapable de suivre la conversation et n'ayant jamais entendu parler du projet de Gezira, Mohamed resta très en retrait, le visage aussi inexpressif que le sable du désert. Il ne ramena jamais Abdillahi nous voir.

Comme nombre de Somalis, le père de Mohamed avait déjà été marin.

« Il allait en Italie, en Angleterre et... oh, beaucoup d'endroits, beaucoup beaucoup d'endroits. »

Il ne pouvait être plus précis car, son propre pays mis à part, il ne connaissait que le nom de ces deux nations. Quand son père était revenu au Somaliland, nous raconta Mohamed, il avait acheté des chameaux avec ses économies. Mais la majorité étaient morts au cours d'une année de sécheresse particulièrement difficile. Les bêtes qui restaient avaient été prises, après la mort du père, par le demi-frère aîné de Mohamed, qui les gardait toujours dans le Guban.

« Sept ils sont à moi, dit-il. Sept chameaux, les miens. »

Peut-être arriverait-il un jour à les récupérer, mais ce ne serait pas facile, car le demi-frère était bien déterminé à les conserver. Ce frère était le seul parent proche de Mohamed. Il ne se souvenait pas de sa mère, morte quand il était en bas âge. Il s'accrochait à la pensée de son fuyant héritage, les chameaux qui lui appartenaient de droit. Contrairement à la plupart des Somalis, qui ne se résolvaient à abattre ou à vendre un de leurs chameaux qu'en cas de besoin absolu, Mohamed aurait aimé tirer tout l'argent possible de

son petit troupeau. Il avait une ambition de citadin : acheter l'un des cafés de boue et de branchages.

Quand était venue la guerre, Mohamed avait dû s'en remettre à ses propres ressources et vivre comme il le pouvait, en volant ou en mendiant — il prit garde de ne jamais préciser exactement comment. Lorsque les Italiens avaient envahi le Somaliland, la retraite britannique s'était accompagnée d'une grande confusion. Armes et équipements avaient été abandonnés n'importe où. À Berbera, les Somalis avaient fouillé, glanant ce qu'ils pouvaient. En une occasion, des familles somaliennes vivant dans le Guban s'étaient alarmées quand on leur avait rapporté que des hommes lourdement armés approchaient de leur camp. Les nomades s'étaient rassemblés en vitesse pour repousser ces envahisseurs, s'attendant à trouver une bande de nomades rivaux prêts à passer à l'attaque. Ils avaient plutôt découvert un petit garçon avançant d'un pas chancelant, ralenti par les trois carabines qu'il portait. En relatant la scène, Mohamed était secoué par des éclats de rire.

« Je les trouve dans quelque endroit, dit-il. Je pense que peut-être je peux les vendre. »

Avait-il de la chance de pouvoir en rire, ou ce rire était-il un écran, une protection nécessaire ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il avait huit ans à l'époque, et qu'il était tout seul. Ceux qui grandissent au sein d'un clan ne sont jamais seuls, mais, en se faisant marin, le père de Mohamed avait entamé un processus de séparation, et bien que Mohamed conservât prudemment certains liens avec les siens, il y avait plusieurs années qu'il ne vivait plus avec son clan et il ne semblait pas sûr de l'appui qu'il recevrait de ses membres en cas de besoin.

Peu après qu'il eut commencé de travailler pour nous, il nous demanda de ne pas verrouiller la porte quand nous sortions le soir. Verrouiller le bungalow exprimait une forme de jugement à son endroit, c'était mettre en doute sa capacité de protéger nos biens contre des cambrioleurs venus de l'extérieur ou contre sa propre tentation. Il consommait de petites quantités de notre thé et de notre sucre, car c'était là l'un des privilèges du poste de cuisinier, mais personne d'autre n'avait le droit de toucher à nos possessions. Nous avons accepté de laisser la maison à ses bons soins, supposant que sa demande était indicatrice de son sens des responsabilités et aussi de l'affection qu'il nous portait. Cela ne nous étonnait guère, car inconsciemment nous nous attendions à être des employeurs plus aimables que la majorité des Anglais, que nous qualifiions de « types sahib ». N'étions-nous pas plus démocrates ? Quelle bonne chose que Mohamed apprécie cette qualité.

En fait, bien sûr, ce que nous étions ou n'étions pas n'avait rien à voir à l'affaire. Mais nous n'avons compris que lentement que le phénomène par lequel Mohamed identifiait ses propres intérêts à ceux de son employeur se serait produit peu importe l'identité de l'employeur. Il agissait en réaction non pas à ce que nous étions, mais à ce que lui-même était. Il demeure que pendant un certain temps, parvenant à ignorer tous les signes contraires, nous l'avons vu essentiellement comme un être heureux et blagueur, autonome et responsable, car c'est ainsi que nous souhaitions qu'il soit.

Nous avons été d'autant plus facilement trompés qu'il était trompeur, bien que sans le faire exprès. Il semblait si confiant, si maître de lui-même. Il rechignait à poser des questions quand il ignorait quelque chose et n'avouait jamais son ignorance. À Sheikh, une fois, on nous offrit un concombre : une rareté,

sous ces latitudes, à manipuler avec soin. Je dis à Mohamed que nous le mangerions au dîner, mais il ne me vint pas à l'esprit de lui expliquer comment le servir.

« Très bien, dit-il. Je prépare. »

Sa contenance exprimait qu'il avait une longue habitude de ce genre de légume. Personne n'aurait pu deviner qu'il n'en avait jamais vu un de sa vie. C'est ainsi que le précieux concombre fut dûment servi au dîner — bouilli.

Il se surpassait dans les moments de crise. La nuit du puissant orage, au camp, quand tout avait été trempé et couvert de boue et que le désert s'était métamorphosé en lac, je m'étais rendue à la tente-cuisine après la pluie pour dire à Mohamed de ne pas se donner la peine de faire cuire quoi que ce soit. Une boîte de haricots ferait l'affaire pour le souper. À ma grande surprise, je l'avais découvert en train de préparer le repas sur plusieurs brûleurs à charbon que le *yerki* tenait, de peur qu'ils ne soient emportés par le torrent. Quant à Mohamed, pataugeant dans trente centimètres d'eau, non seulement il n'était pas perturbé, il rayonnait. Il semblait s'amuser follement.

« Souper dans cinq minutes », avait-il dit d'un ton allègre.

Et cinq minutes plus tard le souper était apparu, complet, comprenant même une soupe.

Mohamed vint à moi un jour avec un cahier d'exercices et un crayon.

« Memsahib, vous voulez me l'apprendre à lire et à écrire ? »

Personne ne m'avait jamais demandé d'enseigner quoi que ce soit. Je fus touchée par la demande et émue par son désir de s'améliorer. Bien sûr, lui répondis-je, je serais ravie de le lui enseigner. Pourquoi je m'étais crue qualifiée pour enseigner à lire et à écrire à quelqu'un, et à plus forte raison dans une langue qui n'était pas la sienne, je l'ignore. Mais je m'imaginais que ce serait relativement facile, car Mohamed avait l'esprit vif et une bonne mémoire.

J'ai lu, dans maints livres sur l'Afrique, les récits d'Européens qui ont appris à lire et à écrire à leurs serviteurs. *Sous ma tutelle, Ali fit des progrès rapides et il fut bientôt capable de noter ses achats au marché et de lire la correspondance dans le Times*. Je me demande comment ils s'y sont pris. Mohamed était aussi intelligent qu'un autre, mais il n'avait jamais pris l'habitude de la discipline qui va de pair avec une pratique constante. Il se lassa bientôt de recopier les mêmes mots. Quant à moi, il devint rapidement évident que je n'avais pas la moindre idée de la façon de communiquer ma connaissance de la lecture et de l'écriture. Un jour, il ferma son cahier d'exercices et sourit d'un air piteux.

« Je pense peut-être que cela ne donne rien », dit-il.

Je me dis que j'étais responsable de cet échec. Peut-être se dit-il qu'il en portait le poids. En réalité, nous avions tous les deux sous-estimé les difficultés de l'entreprise. Mais c'est moi qui aurais dû en être consciente, simplement parce que, sachant lire et écrire, j'aurais dû comprendre que lecture et écriture ne s'apprennent pas par magie en quelques jours. Qu'avais-je donc encore sous-estimé ?

Ismail avait été engagé comme boy, Mohamed comme cuisinier. Ismail appartenait aux Habr Yunis, tandis que Mohamed était du clan des Habr Awal, mais cette différence n'était qu'une des sources de tension entre eux. Mohamed était le plus jeune des deux et celui qui avait le moins d'expérience, et pourtant nous l'avions nommé cuisinier, poste habituellement vu comme le plus élevé. Ismail, qui avait tendance à ressasser les griefs, couva son ressentiment pendant un certain temps avant que nous en prenions conscience. Il devint de plus en plus silencieux, n'ouvrant quasiment plus la bouche. Puis, tout à coup, sous l'action de quelque étincelle insignifiante, la situation explosa. Mohamed et lui s'étaient déjà querellés, mais jamais de si véhémence façon. Ils se lançaient des accusations à la tête et, quand nous avons tenté de faire la lumière sur la question, nous nous y sommes trouvés inextricablement mêlés.

Mohamed affirmait qu'Ismail avait plus d'une fois dit : « Est-ce que le sahib est ton père, pour que tu ne le voles pas ? » Ismail jurait que Mohamed avait raconté que le sahib et la memsahib l'aimaient tellement qu'ils ne pouvaient rien lui refuser.

Qui croire ? Nous étions en colère contre eux deux, choqués par tout ce que laissaient entendre ces affirmations contradictoires. Est-ce qu'Ismail, si compétent et tellement à cheval sur les formalités (« Tous les sahibs mangent la soupe en excursion »), avait usé de ce prétexte pour couvrir ses vols ? Mohamed avait-il mal interprété la simple amabilité que nous lui témoignions et cru qu'il possédait quelque pouvoir d'attraction magnétique sur nous ? Nous nous sentions nous-mêmes incompris, et nous savions que nous les avions mal compris tous les deux. Mais, plus que tout, nous nous sentions confondus. Une chose seulement était claire.

« Nous ne pourrons pas découvrir lequel des deux dit la vérité, dit Jack. Probablement ni l'un ni l'autre. Tout ce qu'on peut faire, c'est de choisir lequel on veut garder et renvoyer l'autre. »

À tort ou à raison, nous avons choisi Mohamed. Ismail nous quitta, plein de rancœur, après nous avoir remis une lettre écrite par un scribe des environs, dans laquelle il consignait avec moult détails ses nombreuses doléances. Nous ne nous sommes pas fait accroire que justice avait été rendue. Mais qu'était la justice, dans cette situation ? Nous l'ignorions.

Mohamed régnait désormais sans partage dans la cuisine. Il appréciait grandement de pouvoir donner des ordres à Mohamedyero, petit Mohamed. Il grondait le *yerki* sans merci, mais le protégeait aussi. Mohamedyero avait dix ans, l'âge qu'avait Mohamed quand il avait commencé à travailler pour les Anglais à Berbera. Mohamedyero ne pouvait se résoudre à l'idée de ne pas envoyer toute sa paye à sa famille, aussi se trouvait-il souvent sans le sou. Mohamed lui faisait sévèrement la leçon, mais permettait ensuite au petit garçon de partager son riz et son *jowari*, de sorte que ce que le *yerki* apprit, dans les faits, c'est que s'il était constamment démuné, Mohamed subviendrait à ses besoins.

« Mohamedyero, il n'a pas beaucoup l'idée », disait souvent Mohamed sur un ton supérieur.

Il était vrai que le *yerki* possédait une impressionnante capacité à commettre des bourdes. Même Mohamed, qui avait la langue bien pendue, se trouva sans voix un jour que le petit garçon jeta une bassine pleine de jus de lime frais qu'il venait péniblement de presser, croyant qu'il s'agissait d'eau de vaisselle sale. Mohamed se frappa le front, leva les mains au ciel d'un air implorant.

« Je ne sais pas... Je pense que ce garçon, il n'a de rien à la place de la cervelle. »

Il ne quittait pas le *yerki* d'une semelle, lui donnant des ordres, le haranguant, mais finissant par accepter les erreurs de l'enfant avec une certaine reconnaissance, heureux de pouvoir prendre quelque'un sous son aile.

Chaque fois qu'Abdi abattait un *aul* ou un *dero*, nous divisions la viande parmi tous ceux qui étaient au camp. Un jour que Mohamed voulait me montrer quelque chose dans la tente-cuisine, nous sommes entrés pour découvrir le *yerki* en train de trancher la venaison froide destinée à notre dîner, à Jack et moi, et à se fourrer les morceaux dans la bouche. De l'autre main, il s'affairait à tourner sur le poêle au charbon un grand steak d'*aul* pour lui-même. L'enfant faisait preuve d'une telle audace que Mohamed et moi avons éclaté de rire.

« Il aime la viande trop », dit Mohamed.

Le petit garçon leva les yeux, souriant d'un air charmeur, croyant qu'il avait miraculeusement échappé à la punition. Mohamed lui asséna immédiatement une gifle sur l'oreille et lui cria que s'il ne pouvait s'empêcher de voler, il ferait mieux de se trouver du travail ailleurs. Le *yerki* en resta bouche bée d'étonnement, et moi aussi. Le paradoxe fondamental était celui de la nature de Mohamed lui-même, à la fois dur et indulgent, insouciant et désespéré.

Quand nous étions à Sheikh, Mohamed nous demanda s'il pouvait y faire venir sa femme. Shugri, nous apprit-il, avait quinze ans, et ils n'étaient mariés que depuis quelques mois.

« Elle est une petite menue personne », dit-il, comme pour garantir qu'elle ne nous gênerait pas.

Comme nous acceptions de bon cœur, il l'envoya chercher. Il nous raconta son mariage, qui avait failli déclencher une guerre clanique. La mère de Shugri appartenait aux Habr Yunis, et souhaitait que sa fille marie un homme de ce clan. Le père de Shugri était du clan des Habr Awal, et favorablement disposé envers Mohamed, mais le père et la mère étaient divorcés, et le père vivait à Erigavo tandis que la fille habitait à Berbera avec sa mère. La mère de Shugri partit en visite à Burao et pendant son absence Mohamed épousa Shugri. Se marier sans le plein accord des deux clans — d'abord, nous avons trouvé que Mohamed avait fait preuve de courage. Plus tard, nous avons compris qu'il s'était aussi montré téméraire, car qui fait preuve de défiance peut se trouver ostracisé. Lors des célébrations du mariage, le prétendant favori de la mère de Shugri, un Habr Yunis, se présenta et exigea qu'on lui remette la jeune fille. Il était escorté d'un groupe d'Habr Yunis. Parmi les invités de Mohamed se trouvaient cependant nombre de vaillants Habr Awal, qui jurèrent qu'on ne livrerait pas la jeune fille. On lèverait des lances. Qu'il ne soit jamais dit des Habr Awal qu'ils avaient échoué à se porter à la défense de quelqu'un, etc. Après maints grommellements, toute la compagnie se rendit à la cour du cadi. Comme le mariage avait déjà eu lieu, le cadi prononça un jugement en faveur de Mohamed. La bataille fut évitée, et les Habr Yunis s'en furent.

Pendant ce temps, toutefois, la mère de Shugri avait appris la nouvelle et avait sauté dans le premier camion de transport vers Berbera, furieuse à la fois contre sa fille et contre Mohamed. À son arrivée, elle hurla devant les huttes où les festivités battaient toujours leur plein, mais personne ne l'entendit. Mohamed, racontant l'histoire, était plié en deux de rire.

« Trop de cris... trop de rires... trop de danse. Personne ne l'entend pas du tout ! »

Dans le brouhaha, le verre des lampes-tempêtes vola en éclats quand on lança du parfum à la volée — aspergé de liquide, le verre chaud se brisa avec un bruit aussi fort qu'une détonation d'arme à feu. Finalement, désespérée, la mère de Shugri envoya une lettre à Mohamed. Quand ils se rencontrèrent pour conférer, il réussit à l'apaiser. Mais elle ne s'avouerait pas si facilement vaincue, et il s'attendait encore à des ennuis de sa part.

Tandis que j'écoutais cette histoire, elle me parut marquée au sceau d'une drôlerie grotesque, d'un humour un peu fou qui me plaisait. Mais plus tard, en me rappelant le rire hystérique de Mohamed, je me demandai si ce récit n'avait pas été aussi une manière de fausse bravade.

Shugri arriva à Sheikh. Elle portait des sandales rouges et une robe indigo, le foulard couvrant ses cheveux était en soie jaune. Elle était grande et légèrement potelée, avait une prestance merveilleuse. Son extrême jeunesse donnait de la douceur à ses traits, qui exprimaient cependant aussi un certain orgueil. Mohamed fut fou de joie de la voir, et elle était folle de joie de le voir.

Cette joie sans mélange dura moins d'une semaine, après quoi Shugri décida qu'il lui fallait rendre visite à sa mère, qui habitait maintenant à Burao.

« Je dois m'y rendre dans une semaine, dit Jack. Dis-lui qu'elle peut venir avec moi en Land Rover. »

Shugri rejeta la tête en arrière en signe de refus. Son idée était faite. Elle s'en allait à Burao le jour même. Cela signifiait que Mohamed devait payer son

passage à bord du camion de transport. Qui plus est, elle refusait de faire le trajet à l'arrière du camion. Il lui fallait s'asseoir à l'avant, à côté du conducteur, ce qui coûtait sept roupies de plus. Jack et moi étions quelque peu perplexes. Était-ce là la femme musulmane opprimée ? Elle tenait cet entêtement de sa mère, nous expliqua Mohamed, morose. Si seulement Shugri pouvait s'éloigner de la vieille diablesse, elle serait charmante.

Shugri ne revint pas à Sheikh. Mohamed nous demanda ce que nous pensions qu'il devrait faire. Devait-il lui envoyer de l'argent ? Devait-il y aller en personne pour tenter de la convaincre de revenir ?

« Je ne veux jamais avoir d'autre femme, dit-il. Seulement elle. »

Qui n'aime pas se faire demander des conseils ? Je dispensai les miens libéralement. Certainement, il devrait aller à Burao, mais il devrait se montrer beaucoup plus ferme. Après tout, elle était sa femme. Quel droit avait sa mère d'interférer de la sorte ? Il pouvait bien envoyer paître la vieille dame.

Ce que je supposais, bien sûr, sans m'en rendre compte, c'est que les ennuis de Mohamed avec sa belle-mère étaient identiques aux situations dont j'avais lu les comptes rendus dans les courriers du cœur des journaux nord-américains, et que cette demande de conseils signifiait la même chose pour lui que pour une personne au pays. Il se trouvait que je me trompais lourdement.

Aiguillonné par nos encouragements, Mohamed s'en fut à Burao. Quand il revint, Shugri n'était pas avec lui. Il avait une expression si sombre que nous avons hésité à lui demander ce qui s'était passé. Enfin, il nous a conté l'histoire :

« Fini, dit-il. Tout fini entre Shugri et moi. Son clan, ils sont pleins en colère avec moi. Mon clan est plein en colère aussi — je l'entends. Ils disent : "Mohamed, il ne sait pas ce que lui fait. Il n'a pas beaucoup d'idée." Tout est fini. »

Maintenant nous ne savions que dire, car le problème était beaucoup plus complexe que nous ne l'avions cru. Ces deux-là s'étaient mariés sans le consentement de leur clan respectif, et ni Mohamed ni Shugri n'étaient capables de respecter leurs engagements. Shugri lui avait dit qu'elle aimerait lui revenir, mais qu'elle ne le ferait qu'avec l'accord du clan de sa mère. Mohamed, qui n'avait pas vécu avec son clan depuis qu'il était enfant, ne pouvait supporter l'idée que ses membres aient une mauvaise opinion de lui.

Quand nous sommes partis dans le Haud, Mohamed a commencé d'avoir des ennuis avec Abdi. Mohamed se montrait très protecteur envers nos possessions, et grandement suspicieux de quiconque y posait le doigt. Il était également dépourvu de tact et n'avait cure de dissimuler ses soupçons. Un soir, Abdi vint nous voir, hors de lui, en se plaignant que Mohamed l'avait accusé d'avoir dérobé une de nos cuillères. Mohamed rétorqua qu'il n'avait pas accusé Abdi de l'avoir volée, mais bien de l'avoir inexcusablement empruntée et perdue. Comme d'habitude, tout le monde niait tout, et l'air résonnait de cris furieux. Enfin, la paix fut restaurée. Mohamed présenta ses excuses à Abdi de mauvaise grâce et celui-ci se laissa convaincre de se calmer avec une semblable mauvaise grâce.

Plus tard ce soir-là, Mohamed vint nous voir en tentant de nous expliquer sa position. Il avait le visage tendu et angoissé. Il parlait dans une langue qui n'était pas la sienne et s'efforçait d'exprimer des

choses qu'il avait lui-même du mal à comprendre. Il hésitait, bégayait, essayait à nouveau :

« Je travaille pour vous. Je vis avec vous. Je dois avoir le soin de vos choses. Il doit être comme si vous êtes ma mère et mon père... »

Il avait déjà utilisé cette phrase auparavant, et nous l'avions balayée du revers de la main, avec quelque gêne, pensant qu'il s'agissait d'une tentative pour assurer sa position grâce à la flatterie. Maintenant, toutefois, nous ne pouvions la rejeter si légèrement. Personne n'aurait pu le faire en voyant son visage crispé, ses yeux suppliants. Il y avait là une chose que nous n'avions pas encore vue, et en la découvrant nous étions horrifiés.

« Comme si vous êtes ma mère et mon père — comme si vous êtes ma famille... »

Presque tous les autres, au camp, appartenaient aux Habr Yunis. Mohamed était le seul Habr Awal. Mais sa séparation d'avec son clan ne s'arrêtait pas là, peu s'en fallait. Les événements de sa vie entière avaient contribué à l'en détacher. Son mariage avait provoqué la colère non seulement du clan de sa femme, mais du sien aussi, et maintenant même sa femme l'avait quitté. Il avait un profond besoin d'appartenance et ainsi, à notre insu, il s'était raccroché à nous. Cela n'avait rien à voir avec le genre de personnes que nous étions, ni même avec le fait qu'il nous aimait ou pas. N'importe quel port aurait fait l'affaire pendant l'orage. Sans y prendre garde, nous avions nourri ce sentiment qu'il avait d'avoir été adopté par nous. Nous l'avions choisi de préférence à Ismail. Nous lui avions prodigué des conseils librement. Nous éprouvions de l'affection pour lui — et peut-être avions-nous besoin qu'il en éprouve pour nous, plus que nous en étions conscients. Et

maintenant, avec désarroi, nous nous rendions compte que nous avions apparemment acquis envers lui des responsabilités que nous ignorions et que nous ne savions comment assumer.

« Écoute, Mohamed, commença Jack d'un ton ferme, tu ne dois pas... »

Puis il hésita et me jeta un coup d'œil, mais ne vit que sa propre indécision reflétée sur mon visage. Si nous rejetons Mohamed maintenant, abruptement, comment pourrions-nous expliquer nos motifs et comment pourrait-il les comprendre ?

« Abdi, il est vieil homme..., continuait Mohamed avec difficulté. Je ne suis jamais en colère pour lui. Je parle doucement-doucement. Mais il doit jamais les toucher vos choses, jamais plus jamais. Il faut que je les surveille vos choses. Je n'y vais nulle part. Je jure. Toujours, je reste ici. Abdi, il ne pas savoir... personne, il savoir... »

Il avait l'impression que personne ne comprenait. Il ne comprenait pas lui-même. Mais il lui fallait tout de même tenter de l'exprimer. Il fallait qu'il tente de nous faire saisir.

Nous ne saisissons jamais complètement, car nous n'avions pas marché dans ses sandales ni vu par ses yeux. Il est cependant une chose que nous saisissons : son manque criant, et notre incapacité à le combler. Pourtant, nous étions pris au piège. Que pouvions-nous dire qui ne le rendrait pas plus malheureux qu'il ne l'était déjà ? Il nous semblait que peu importe ce que nous disions, ce serait inadéquat. Nous avons donc fait ce que les gens font le plus souvent quand ils se trouvent aux prises avec des situations dont ils entrevoient certaines des difficultés mais aucune des solutions : nous avons éludé le problème. La paix

avait été rétablie avec Abdi — tout était réglé maintenant, avons-nous menti à Mohamed. Ne nous inquiétons plus de cela.

« Très bien. » Il haussa les épaules et s'en fut. Pour lui, rien n'était réglé.

Dans son cœur, toutefois, il devait savoir qu'il lui faudrait tôt ou tard poser un geste, car il fit le premier pas pour se sortir de son dilemme. Il vint voir Jack un jour et lui demanda le reste de sa paye du mois en avance parce qu'il avait décidé d'organiser un *shir*, réunion qui rassemblerait les membres de son clan et ceux du clan de Shugri, et il lui fallait fournir le thé et le sucre pour les aînés. La querelle autour de Shugri avait désormais de loin dépassé la simple question du mariage : il ne serait jamais en paix avec lui-même tant que la question ne serait pas réglée, tant qu'il n'aurait pas gagné l'acceptation de son clan. Et même s'il avait vécu loin d'eux pendant longtemps, il avait maintenant besoin des aînés, pour que ceux-ci lui montrent le chemin à suivre.

Nous avons d'abord éprouvé un soulagement sans nom. Dieu soit loué, quelqu'un d'autre allait s'occuper du problème. Ce n'est que plus tard que nous nous sommes interrogés : était-ce un pas en arrière pour Mohamed, après tout, que d'être forcé d'aller quémander l'approbation des aînés ? Peut-être, mais ce n'en était pas moins nécessaire. Le *shir* pourrait faire pour lui ce qu'aucun étranger n'était capable de faire : l'accueillir dans la seule communauté qui eût une véritable signification à ses yeux.

Le *shir* dura deux jours, et enfin les aînés des deux camps parvinrent à une entente. Shugri ne vivrait plus chez sa mère, mais elle irait à Erigavo où elle habiterait avec son père et la nouvelle épouse de celui-ci. Après quelque temps, les aînés réévalueraient

son attitude et décideraient si elle devait retourner avec Mohamed ou non. Mohamed fut vertement tancé pour avoir eu le toupet de l'épouser sans avoir fait les arrangements nécessaires, et on lui imposa de payer une amende aux parents de la mère de Shugri.

À nouveau le *belwo* fut chanté à voix haute dans la cuisine tandis que les marmites bouillonnaient et crachotaient sur les brûleurs à charbon. À nouveau Mohamed plaisanta avec le *yerki* comme il en avait l'habitude. Et nous fîmes de notre mieux pour oublier qu'il en avait appelé à nous quand il avait eu si grand besoin d'être compris, et que nous nous étions dérobés parce que nous ne savions quoi faire d'autre.

Quand Shugri eut passé quelque temps à Erigavo, Mohamed apprit qu'elle lui revenait. Il acheta de nouveaux vêtements pour elle : une jupe grise, un corsage vert lime, un foulard pour les cheveux en soie fuchsia. Il lui avait gardé l'un des flacons de parfum qu'il avait achetés à Djibouti. Il contenait quelque deux litres de parfum, lequel avait pour nom *Étoile**. Il demanda à Jack une avance de cent roupies.

« Est-ce que ce n'est pas une grosse somme à rembourser ? demanda Jack, dubitatif.

— Oh, vrai, vrai, répondit Mohamed d'un ton léger, mais quand un Somali il envoie l'argent à quelqu'un, cent roupies, c'est très bien. »

Shugri revint donc, cette fois pour rester. Quand Mohamed apprit que nous nous apprêtions à quitter le Somaliland, il secoua la tête et dit : « Je pense que vous rester », mais c'était une expression émise par pure politesse.

Mohamed avait été la première personne que j'avais vue au Somaliland, et il fut aussi la dernière. Quand nous sommes montés dans l'avion, il nous a

accompagnés et nous a tendu un paquet de sandwiches qu'il avait préparés. Nous nous étions souvent mal compris, Mohamed et nous, et si nous étions restés, nous aurions continué à le faire. Mais nous avons appris à connaître une part de lui, et lui une part de nous. Nous avons été présents pendant deux années significatives de nos vies mutuelles. Cela doit compter pour quelque chose, assurément. Nous avons eu du mal à lui dire au revoir, et il nous a semblé qu'il avait lui aussi de la difficulté à nous faire ses adieux.

Environ un an plus tard, alors que nous étions en Afrique de l'Ouest, nous avons eu des nouvelles de Mohamed. Par l'intermédiaire d'un scribe, il nous écrivait pour nous informer que Shugri lui avait donné un fils, et il nous envoyait une petite paire de sandales somalies pour notre fille. Nous avons appris encore une chose à son sujet. Un ami anglais au Somaliland écrivit pour dire que Mohamed travaillait maintenant dans un autre domaine : il était devenu organisateur pour un syndicat des serviteurs domestiques nouvellement créé.

Mohamed était poussé à chercher la bénédiction des aînés, mais il est trop tard pour qu'il puisse jamais revenir complètement à son clan. Et pourtant, il ne se libérera jamais tout à fait du besoin qu'il en a. Je me demande s'il a peut-être trouvé, enfin, un nouveau clan ?

ARABETTO

Quand Arabetto était enfant, son père l'avait emmené en visite à Rome. L'un des grands regrets de sa vie consistait en ce qu'il était trop jeune à l'époque pour goûter le *nightlife* romain. Quel horrible gaspillage. Il ne retournerait sans doute jamais à Rome, car comment un chauffeur de camion pouvait-il réussir à mettre de côté la somme nécessaire ? S'il avait le choix, cependant, il se disait qu'il irait peut-être plutôt à Paris.

« Les Italiens disent Paris — *paradiso*. »

Son père, un marchand arabe, possédait une boutique à Mogadiscio, et il voulait qu'Arabetto, son fils cadet, soit instruit. À de multiples reprises, Arabetto fut envoyé à l'école, mais il s'enfuyait sans cesse. La vie des marchés et des quais lui plaisait bien davantage. Son père finit par céder et le laisser faire ce qu'il entendait. Quelle avait été la réaction de sa mère, il ne le dit jamais, car bien qu'il parlât souvent de son père, pas une fois il ne mentionna la Midgertein qui était sa mère. Quoi qu'il en soit, suivant son

inclination, il avait grandi dans les rues. Aujourd'hui, il regrettait les occasions qu'il avait dédaignées.

« Qu'est-ce que j'ai, de ce moment ? Rien. Je ne sais pas lire. Je ne sais pas écrire. Je sais seulement mon camion. »

Il y avait là une certaine exagération. Il savait aussi autre chose, puisqu'il parlait somali, arabe, anglais, italien et swahili. Il était habile mécanicien et bien qu'il eût une incurable passion pour la vitesse, il prenait soin du trois-tonnes Bedford et l'entretenait méticuleusement.

« Il a un meilleur instinct pour la machinerie que les autres, disait Jack à son sujet. Il s'y sent davantage dans son élément. »

Le père d'Arabetto était mort juste avant la guerre, et la boutique et les nombreux camions de transport étaient revenus à ses frères aînés. Arabetto avait conduit l'un des camions pendant quelque temps, mais son frère le plus vieux ne lui donnait jamais suffisamment d'argent pour ses dépenses. Peut-être ce frère était-il inquiet pour le jeune garçon tapageur qui aimait aller danser tous les soirs à l'Alberto. Ils s'étaient brouillés, et Arabetto avait quitté la maison pour de bon. Il avait travaillé comme chauffeur en différents endroits : Jigjigga, Addis, Awareh, Borama, et maintenant dans le Haud avec nous.

Arabetto n'était pas réellement beau, avec son visage grêlé et la profonde cicatrice qui lui barrait une joue, mais il donnait l'impression d'avoir une belle apparence. Il était plus corpulent que la plupart des Somalis car, contrairement à la majorité d'entre eux, il n'avait jamais connu la faim. Il s'appelait de son vrai nom Ahmed, mais on ne l'appelait que par son surnom, lequel soulignait sa différence par rapport

aux autres. En des endroits comme Mogadiscio, il devait avoir de nombreux semblables, mais ici, il était singulier. Bien qu'il ait été à demi-somali, ils ne l'avaient jamais accepté comme l'un des leurs. Il ne leur pardonnait pas de le considérer comme un exclu, un étranger, pourtant c'est exactement ce qu'il était, car un fossé le séparait des autres. La principale différence consistait en ce qu'il n'avait pas de clan. Il était le seul du camp à avoir grandi sans aucun lien clanique. Il était ce que les Somalis appelaient *nin magala-di*, un homme de la ville, et ce, d'une certaine manière que même Mohamed, qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans une ville, n'était pas. Car les affiliations ne semblaient pas manquer à Arabetto, qui ne paraissait en avoir nul besoin. Il ne donnait pas de conseils ni n'en sollicitait. Il faisait à sa tête. Il possédait un humour cynique et désabusé fort différent de tous les autres du camp, et il parlait avec plus de liberté qu'eux. En bavardant avec nous un soir, il alluma une cigarette — et nous en offrit une, sans façon, à peine conscient de son geste. Il s'adressait poliment à Jack, en toute occasion, mais l'appelait « monsieur Laurence » ou simplement « monsieur ». Arabetto n'utilisait jamais le mot *sahib*.

Il semblait plus au fait de la chose politique que les autres, ce qui n'était guère étonnant. Il me chanta une douzaine de couplets de *Soomaaliyeey toosoo* (Somalie, réveille-toi) et me parla de l'avenir avec assurance et ouverture.

« La Ligue de la jeunesse somalie dit dix ans encore et puis l'indépendance. »

Ce but me semblait irréalisable compte tenu du nombre limité de dirigeants instruits. À lui, il semblait non seulement réalisable mais inévitable, une conclusion arrêtée d'avance. Et le temps lui a donné raison.

Arabetto se sentait plus d'affinités avec la culture arabe qu'avec la culture somalie, qu'il jugeait dépassée et peu raffinée. Il me raconta plusieurs histoires arabes, d'anciens contes qu'il avait entendus quand il était enfant, mais même ceux-là, bien qu'ils fussent préférables aux contes somalis, ne lui plaisaient guère. Il était quelque peu amusé par l'intérêt que je manifestais pour ces histoires. Pour sa part, il préférait les films égyptiens modernes qu'il allait autrefois voir à Mogadiscio. Ces films étaient en arabe, bien sûr, et si j'en croyais ses comptes rendus, ils devaient avoir été hautement excitants, pleins d'intrigues, de batailles et d'amours impossibles.

L'un des films racontait l'histoire d'une jeune Égyptienne qui s'éprenait d'un soldat américain. Son frère lui ordonnait de renoncer au G.I., car celui-ci était chrétien tandis qu'elle était musulmane ; une telle union était donc vouée à l'échec. La jeune fille refusait, jurant que rien en ce monde ne pourrait la séparer de celui qu'elle aimait. Son frère l'emmenait donc faire une promenade en voiture et roulait droit dans le Nil, se noyant en même temps qu'elle.

« *Wallahi!* s'exclamait Arabetto. Quel film ! »

Le meilleur film qu'il eût jamais vu racontait l'histoire d'une jeune fille du nom de Naduka, qui avait été perdue, alors qu'elle était enfant, dans les terres intérieures du Soudan et avait grandi comme une « enfant sauvage », protégée par une bande de gorilles qui s'étaient pris d'affection pour elle. Un cousin beau, bon et généreux avait fini par la trouver et était tombé amoureux d'elle, mais elle avait été découverte au même moment par un méchant vieil oncle qui avait tenté de l'empoisonner afin de mettre la main sur l'argent que lui avait légué son père.

« Mais tout est bien, disait Arabetto. Ce gorille, il trouve cet oncle. Cri-i-c ! Il brise le cou de cet homme, très facile. Naduka, elle épouse le jeune homme, et tout est très gentil. »

La chanson préférée d'Arabetto, dont il possédait un enregistrement sur disque, était extraite de la bande sonore d'un film racontant les tribulations d'un homme séparé de sa femme depuis le jour de leur mariage par les horribles manigances d'une femme plus vieille qui souhaitait le garder pour elle. Après avoir échappé aux griffes de la sorcière, il sautait dans sa petite charrette tirée par un âne et filait vers celle qu'il aimait. Il chantait à l'oreille de l'âne, l'implorant de presser le pas. Arabetto me traduisit les paroles arabes :

*Dépêche-toi, dépêche-toi
Vole comme un oiseau...*

Au camp, les autres levaient le nez sur la musique d'Arabetto, mais il ne prêtait nulle attention à leurs sarcasmes. Il apportait son gramophone à la lisière du camp, s'asseyait, remontait le mécanisme pour faire jouer et rejouer cette unique chanson, frappant dans ses mains en cadence, fredonnant la mélodie.

Si Mohamed, Hersi et les autres n'appréciaient pas ses disques, au moins ils riaient de ses blagues. Quelqu'un était toujours à me raconter la dernière. Un jour, quand un Midgaan se présenta et offrit de fournir des filles au camp, moyennant une somme substantielle, Arabetto accepta immédiatement.

« Parfait, vous faites cela, dit-il au Midgaan, et je vous donne cette petite machine, là. »

Et il désigna d'un geste du pouce la Land Rover. Quant à savoir si le Midgaan tomba dans le panneau, je n'en fus pas informée.

Les deux collines à l'extérieur d'Hargeisa connues sous le nom de *Nasa Hablod*, les seins de la jeune fille, furent prétextes à un calembour de la part d'Arabetto, dont le nom de famille était Nasir. *Nasa Hablod sidii Nasir hablod* — comme la jeune fille de Nasir. Il était marié à une Arabe du nom de Safia Abdul.

« Si j'étais chrétien, elle serait madame Arabetto — quel nom ! »

Il n'avait pas une haute opinion des jeunes filles somalies. Elles étaient belles, il était prêt à l'admettre, mais avaient tendance à se montrer vindicatives et égoïstes. Une femme somalie demandait rarement à son mari comment il allait ou comment son travail avançait. Bien sûr, les hommes ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'ils traitaient mal leurs femmes. Un homme avait le droit de frapper son épouse dans le dos avec les mains, mais certains Somalis frappaient leur femme au visage avec un bâton. Cela, disait Arabetto, n'était pas bien. Il me demanda avec curiosité : mon mari me battait-il parfois ? Quand je lui répondis par la négative, il haussa les épaules d'un air cynique : ne jamais battre sa femme, c'était pousser trop loin la considération.

Un après-midi, à Hargeisa, je me rendis à la maison d'Arabetto dans la *magala* pour faire la connaissance de sa femme. Safia était une jeune fille absolument charmante, au teint pâle et olivâtre et aux traits presque sémitiques. Elle portait un petit bijou en or à la narine, et une robe de soie marron ornée de fleurs imprimées bleues et blanches. Son écharpe diaphane était en soie fine et brodée d'or, et elle portait un

collier et des boucles d'oreilles en or. Arabetto, qui ne revêtait jamais la robe somalie, avait troqué son short et son t-shirt kaki habituels contre un costume de lin crème.

Leur maison, constituée d'une seule pièce, était une hutte en briques de boue au sol de terre battue, aux murs craquelés, et dépourvue de fenêtres. Mais Safia l'avait aménagée, et l'endroit était propre et confortable. Il s'y trouvait deux lits, selon la coutume musulmane, un grand et haut, une plateforme de corde tressée posée sur des piquets, le lit du mari, et un second beaucoup plus petit et plus bas. Tous les deux étaient recouverts de dessus-de-lit brodés. Safia avait réalisé les broderies elle-même. Les oreillers rebondis étaient eux aussi couverts de broderies de feuilles et de branches, d'oiseaux et de fleurs, toutes dans de vifs coloris, jaunes, bleus et rouges. Au milieu des motifs traditionnels il y avait deux voitures à la ligne effilée.

Chaque fois que je pense à Arabetto, je me souviens de ces voitures brodées, et de la chanson rapide et syncopée qu'il faisait si souvent jouer sur le vieux gramophone au son grêle, dans le désert.

*Dépêche-toi, dépêche-toi
Vole comme un oiseau...*

LE VIEUX GUERRIER

A l'époque où le chameau somalien était reconnu dans l'Orient tout entier pour sa rapidité et son endurance, à l'époque où un officier anglais conseillant un subalterne nouvellement arrivé l'assurait que le lait de chamelle généreusement agrémenté de brandy constituait un régime alimentaire satisfaisant et parfaitement nutritif quand on se trouvait dans le Haud et qu'on avait épuisé ses réserves de nourriture — à cette époque lointaine, Abdi était un jeune tireur d'élite dans une compagnie aujourd'hui légendaire : le Somaliland Camel Corps.

Les hommes étaient des guerriers en ce temps-là. Ces batailles étaient cependant révolues et bien des années avaient passé. Abdi devait avoir près de soixante ans, mais il se tenait aussi droit qu'un jeune homme et, quand il prenait un fusil entre ses mains, l'arme devenait une partie de lui, un autre soi.

Il avait été chauffeur au service du gouvernement pendant dix-huit ans. Il n'aimait point changer de véhicule et avait conduit le même camion jusqu'à ce

que celui-ci soit expédié à la ferraille. Cette disparition avait coïncidé avec notre arrivée au pays ; c'est ainsi qu'il avait été assigné à notre Land Rover, ce qui n'avait pas eu l'heur de lui plaire. Un si petit véhicule — beaucoup trop léger, pas bon à grand-chose. Mais quand il l'eut conduite pendant un certain temps, il admit de mauvaise grâce qu'elle avait ses qualités. Il finit par s'y attacher et par la considérer comme si elle lui appartenait.

Au début, quand nous roulions en sa compagnie, il se montrait taciturne, peu communicatif. Il répondait poliment à nos questions, mais ne faisait pas la conversation. Il semblait croire que cela n'aurait pas été comme il faut. Mais il n'était pas humble — au contraire, il était extrêmement fier. Ou... non. Comment exprimer une telle combinaison de contraires ? Il était à la fois humble et fier. Il disait « oui, sahib » et « non, sahib » avec une soumission voisine de la servilité qui nous dérangeait. Et pourtant il avait une superbe prestance et n'aurait jamais avoué que certains gadgets dont était équipée la Land Rover lui étaient étrangers. Lorsqu'il partait chasser armé de la carabine, il persistait même quand le gibier était rare ou que la nuit tombait, car il chérissait son talent de tireur plus que tout et il détestait l'idée de s'avouer vaincu en rentrant sans viande.

Abdi ne roulait jamais sur un oiseau. Si un étourneau bleu sautillait devant la Land Rover, Abdi ralentissait puis s'arrêtait, et l'oiseau, tel un minuscule rajah aux couleurs éclatantes, quittait la route d'un pas lent.

Sa vie avait été faite de travail, de douleur et de bien peu d'autres choses. Certains de ses enfants étaient morts pendant les saisons de sécheresse. Il avait gardé, toujours, des relations étroites avec son clan. Sa famille vivait dans le Haud avec le clan et

gardait ses moutons et ses chameaux. Il avait perdu la plus grande partie de son troupeau au cours de la sécheresse de l'année précédente. Maintenant, pendant ce *Jilal*, tandis que nous traversions le désert et découvriions des enfants en haillons suppliant qu'on leur donne de l'eau, le visage d'Abdi s'assombrissait et il levait une main vers le ciel comme pour dire *Regarde, ô Dieu, ton peuple*. Dans son sous-clan, vingt et une personnes avaient déjà perdu la vie cette saison. Il disait que c'était la pire année dont il se souvînt. Peut-être chaque année était-elle la pire dont ils se souvinsent. Alors qu'il regardait les bergers avançant péniblement avec leurs chameaux vers les puits, ses yeux s'étrécissaient et ses mains se nouaient : chacun des bergers était Abdi lui-même. L'amertume se levait en lui, mais il était incapable de l'exprimer.

« Somali... vie très dure. » Les quelques mots tourmentés étaient son seul commentaire, la main levée vers le ciel. Il était un fervent musulman. Un homme pouvait-il se permettre de remettre Dieu en question ? En le voyant ainsi, je songeais invariablement à un poème de Gerard Manley Hopkins.

*... Wert thou my enemy, Oh thou my friend,
How wouldst thou worse, I wonder, than thou dost
Defeat, thwart me⁴ ?*

Abdi amena son fils cadet, Adan, passer quelques jours au camp. Le garçon avait cinq ans, c'était un bel enfant mince aux grands yeux vifs et aux longs cils. Je lui parlai dans mon somali approximatif, et

4. Littéralement : Étais-tu mon ennemi, ô toi mon ami / Comment pourrais-tu de pire façon, je me demande, que tu / me vaines, me bloquer la voie ? (Ndlr.)

quand Abdi revint de son expédition de chasse ce jour-là, Adan avait perdu toute timidité et admirait la machinerie du camp. Le camion Bedford en particulier piqua sa curiosité — si gros, une peinture d'un jaune si éclatant. Abdi dit qu'il espérait qu'Adan ne m'avait pas embêtée. Je l'assurai que j'avais pris plaisir à discuter avec le garçonnet, et dis qu'Abdi était fortuné d'avoir un tel fils. Il opina :

« Oui. C'est un bon garçon, celui-là. » Puis il me jeta un coup d'œil et il y avait un tel air de compréhension dans son regard que je fus remuée par ses paroles. « Je prie pour qu'Allah vous envoie un petit garçon aussi. »

Quand Abdi eut les yeux irrités à cause de la poussière et du vent, je lui dis que je les baignerais à l'acide borique. J'attendis un long moment à l'extérieur de notre tente et enfin Abdi apparut. Il était allé enfiler sa plus belle chemise et son meilleur pagne rouges avant de se présenter pour le traitement. Quand j'eus fini d'essuyer ses yeux, il prononça encore une fois la formule de bénédiction traditionnelle, d'un ton si bas et si doux que j'eus l'impression que cela venait du fond du cœur :

« Qu'Allah vous envoie un fils. »

Plus tard ce jour-là, il parla de moi à Jack :

« Votre memsahib... une reine », dit-il.

Abdi dit à Jack qu'il aimait travailler pour lui parce que « vous être très fort... vous dites toujours le mot vrai... vous travaillez toujours durement » et aussi parce que « vous jamais boire le vin ». Cette dernière affirmation n'était pas exacte, mais elle possédait peut-être une relative vérité, puisqu'Abdi avait sans doute connu des *Ingrese* qui étaient de gros

buveurs, et il faisait montre à l'égard de l'alcool du véritable fanatisme musulman. Abdi m'aimait, disait-il, parce que j'étais « toujours bonne ». Jack et moi avions l'impression qu'il nous jugeait meilleurs que nous ne l'étions. Nous aurions détesté le déromper : il fallait nous efforcer d'être dignes de l'opinion qu'il avait de nous.

Existe-t-il une femme en ce monde qui n'aimerait pas se faire dire qu'elle est une reine, ou un homme qui n'aimerait pas se faire dire qu'il est fort et juste ? Dans mon journal, je consignai qu'il était étonnant de constater la facilité avec laquelle « on gagne en popularité » en se montrant amical et courtois envers les Somalis. D'ailleurs, poursuivais-je, parlant sur le mode général mais songeant à Abdi, ils étaient de fins psychologues (naturellement, ils devaient l'être puisqu'ils semblaient m'aimer) et l'opinion qu'ils se faisaient des Européens reposait en grande partie sur l'amitié que ceux-ci avaient ou non pour eux. Un commentaire ajouté plus tard, beaucoup plus tard, à la fin de ce paragraphe tient en un seul mot, tracé d'un lourd trait de crayon de plomb : *foutaise*. Ce n'était toutefois pas entièrement de la foutaise : ce que j'avais en vérité exprimé dans mon affirmation initiale, c'est que j'avais moi-même tendance à juger les gens selon que je croyais qu'ils avaient ou non de l'amitié pour moi.

La nuit où nous nous sommes retrouvés coincés sur la Wadda Gumerad, pendant la tempête, c'est à Abdi que nous devons d'avoir continué à avancer. C'est lui qui avait insisté pour que nous dégagions la Land Rover de la boue où elle s'était enlisée et que nous nous remettions en route, sans quoi nous aurions été perdus pour de bon. C'est lui qui avait réussi à convaincre les nomades de nous venir en aide, et qui avait évité qu'ils ne nous dévalisent pour mettre la main sur notre fusil. Il nous avait sauvé la vie, et nous

nous sentions liés à lui par cette nuit éprouvante. Nous l'avons remercié et avons dit que nous aimerions lui offrir quelque chose, non pas un paiement, bien sûr, car on ne peut pas payer quelqu'un pour sa vie, mais un gage. Que désirait-il ? Un *lunghi* neuf et une chemise neuve, dit-il. C'est ainsi que le menu présent, une chemise et une longueur d'étoffe de coton, fut acheté et offert. Il ne nous vint jamais à l'esprit qu'il pouvait avoir pour lui une signification différente de celle qu'il avait pour nous.

Les traits d'Abdi étaient la plupart du temps impassibles, dénués d'expression, aussi difficiles à déchiffrer qu'une pierre où sont gravés d'anciens hiéroglyphes, exception faite des moments où il revenait de la chasse avec un *aul* ou un *dero*. Il arrivait alors en faisant retentir triomphalement le klaxon de la Land Rover, le visage exultant.

Il nourrissait une véritable passion pour la chasse, non seulement pour se procurer de la viande, mais pour n'importe quoi. Il posait des collets en fil de fer pour attraper les renards et fut ravi quand nous avons rapporté au camp des pièges d'acier, car ceux-ci lui permettraient d'attraper des hyènes. Il déposa des entrailles de cerf dans les pièges et souvent, au milieu de la nuit, nous entendions le glapissement de la hyène et le cri, « *Warabe!* », que poussaient les Somalis. En quelques secondes, tout le monde était dehors à examiner la bête prise au piège, mais à une distance prudente. Abdi était invariablement celui qui s'avancait vers l'animal et le tuait à l'aide d'un gourdin.

« *Bastard!* » criait-il (toujours, étrangement, en anglais). « Où il est, mon mouton que tu l'as tué ? Tu veux dormir ? Dors ! »

Bam ! Le crâne de la hyène était fendu. Les hyènes étaient des créatures hideuses qui ressemblaient à des chiens bâtards, dotées d'épaules et de dents puissantes, au pelage d'un beige sale tacheté de brun, au ventre pâle et gonflé. Prises au piège, elles grognaient en montrant les dents, et faisaient mine de bondir en avant. Abdi ne semblait nullement les craindre. En le voyant s'approcher de ces mâchoires, nous étions impressionnés par son sang-froid et son courage. Après un certain temps, nous avons toutefois remarqué qu'il ne se contentait pas de tuer les hyènes. Il continuait à frapper l'animal jusqu'à ce que sa tête ne soit plus qu'une masse rouge réduite en bouillie. Ç'avait été la même chose quand il avait tué la vipère de Russell qui tenait les oiseaux captifs de son regard. Personne d'autre ne voulait s'approcher, car ce serpent était mortel. Abdi s'était avancé, gourdin à la main, et l'avait frappé jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un amas de chair. Quand son bétail mourait de soif, ou quand sa famille était malade de la malaria, ou quand ses garçons ne pouvaient aller à l'école parce qu'il n'avait pas assez d'argent, il ne pouvait que dire : « C'est la volonté d'Allah. » Mais le serpent et la hyène — ceux-là, il pouvait les frapper.

Lorsqu'Abdi chassait pour de la viande, il adhéraient absolument à la loi musulmane interdisant de consommer la chair d'un animal qui n'était pas mort en ayant la gorge tranchée. À l'origine, cette loi avait sans doute été conçue afin d'éviter que les gens ne mangent de la charogne, mais les effets en étaient parfois horribles à voir, car Abdi ne tirait jamais sur un cerf pour le tuer. Il essayait simplement de le blesser, puis le prenait en chasse à travers le désert jusqu'à ce qu'il l'attrape et puisse lui trancher la gorge. Une fois, alors que nous l'accompagnions, il a tiré dans le ventre d'un *aul* qui s'est mis à courir, affolé, pendant ce qui nous a semblé une éternité, saignant abondamment, la moitié de ses entrailles arrachées.

L'animal s'est suffisamment approché de moi pour que je puisse voir la terreur dans ses yeux. Abdi l'a pourchassé, riant tout le temps d'un air fier. Quand enfin il l'a attrapé par les cornes, il a pris soin de prononcer la prière requise tandis que son couteau entamait la gorge du cerf. J'en ai eu mal au cœur, et pourtant je savais que ce sentiment était ridicule. L'*aul* était de la viande à ses yeux — c'était de la viande à ses yeux même avant qu'il ne mette l'animal en joue, et la promesse de viande en ce pays était toujours une occasion de réjouissance. Si j'avais connu la famine, je ne me serais pas trop inquiétée, moi non plus, de l'agonie d'un cerf.

Abdi se mit à se prendre de querelle avec Mohamed. Il était jaloux de la position qu'occupait celui-ci dans le camp, car il était d'avis que Mohamed avait trop d'influence auprès de nous et faisait montre d'une fâcheuse tendance à calomnier les autres. Si qui que ce soit devait influencer nos opinions, Abdi aurait préféré que ce soit lui. Aussi, il lui semblait que Mohamed remettait son honneur en question en lui disant de ne pas emprunter nos cuillères, car cela sous-entendait qu'il aurait pu les voler. En plusieurs occasions, il faillit perdre la tête, hurlant et invectivant Mohamed jusqu'à ce que la flambée s'épuise d'elle-même.

Nous étions pris entre deux feux. Tout ce que nous voulions, c'était préserver la paix, et nous ne comprenions pas pourquoi ils faisaient l'un et l'autre une montagne d'un rien. Nous avons fini par entrevoir un pan de la perspective de Mohamed, mais celle d'Abdi était plus difficile à voir, car elle était plus profondément cachée. À nos yeux, le vieux guerrier semblait se scinder en deux hommes. Le premier était doux, plein de compassion, courageux, c'était l'homme qui arrêta la voiture plutôt que de rouler sur un oiseau, l'homme qui souffrait pour son peuple démuné,

l'homme qui s'avavançait calmement vers un serpent venimeux. L'autre était farouche, violent, plein de rage, c'était l'homme qui rouait de coups l'animal mort, l'homme dont la colère devait s'épancher avant de s'apaiser. Les deux hommes semblaient radicalement opposés. Mais l'étaient-ils vraiment ?

Une fois sa furie passée, il fut en paix pendant un certain temps, puis il vint à la hutte de branchages et me parla d'un oiseau étrange, le *ghelow*. Je n'avais vu cet oiseau qu'une fois. Il avait le plumage lisse et brillant, d'un brun marbré, et était doté d'un long cou au bout duquel il dardait sa petite tête, comme un serpent.

« Si un homme meurt, dit Abdi, toujours on entend le *ghelow* — il pleure, il pleure... toute la nuit. »

S'il n'y avait pas eu de clair de lune depuis quinze jours, ou si quelque menace grave planait sur la région, l'oiseau chantait sa complainte jusqu'au matin. C'était un oiseau occulte, un oiseau aux pouvoirs magiques.

Le vieux guerrier avait récemment entendu le *ghelow*. Il parlait tristement, d'un ton résigné, comme si le mal qui s'annonçait ne pouvait être évité. Ce qui s'avéra.

Abdi avait fait comprendre à Jack qu'il n'approuvait pas le fait que je bavarde avec Arabetto et Mohamed. Sahib et memsahib nous étions, et nous devions le rester. Les règles devaient être respectées, sans quoi le chaos risquait de fondre sur tous. Il n'acceptait pas le changement sous quelque forme que ce soit.

« Jeunes hommes pas bons », disait-il fréquemment à Jack, parlant non seulement de Mohamed et

d'Arabetto, mais de tous les jeunes hommes dont les visions de changement menaçaient la sienne.

Parfois il nous adressait des demandes et parfois nous lui donnions ce qu'il n'avait pas demandé. Il pria Jack d'intercéder pour lui auprès du D.T.P. afin de lui obtenir une augmentation de salaire, et Jack le fit, car le vieil homme trimait dur et faisait bien son travail. Je lui donnai de vieilles chemises ayant appartenu à Jack pour qu'il les rapporte à ses nombreux fils adultes. Il demandait à ce que l'on embauche l'un ou l'autre membre de sa famille dans l'équipe du *balleh* et, si l'homme en question semblait correct, Jack acceptait. Trois des ouvriers et un conducteur étaient de proches parents d'Abdi. Jack estimait dans ce cas que si les parents d'Abdi faisaient aussi bien l'affaire que n'importe qui, il pouvait bien les engager de préférence à des étrangers. Malheureusement, comme nous l'avons découvert, ce n'est pas du tout ainsi qu'Abdi interprétait la chose.

Arabetto fut le prochain objet de la fureur d'Abdi. On aurait dit que les manières désinvoltes et le rire facile d'Arabetto provoquaient l'ire du vieil homme. Quand il était en colère, il accusait Arabetto de tous les maux, du vol à la paresse, en le traitant de bon à rien d'Arabe, de bâtard malade, et en lui accolant d'autres épithètes encore plus inacceptables. Arabetto finit naturellement par en avoir assez de se faire harceler et insulter, et il dit à Jack qu'il aimerait être transféré sur un autre chantier. Jack ne voulait perdre aucun des deux hommes. Il demanda à Arabetto d'attendre jusqu'à la fin du mois. Nous savions à ce moment que la crise se préparait, mais nous ne pouvions nous résoudre à l'affronter.

Puis Jack dut renvoyer l'un des ouvriers, qui s'était révélé incompetent. Il apparut par la suite que l'homme était l'un des parents d'Abdi.

« Nous allons reprendre cet homme, dit Abdi à Jack.

— Oh non, il n'en est fichtrement pas question », répondit Jack avec colère.

Il nous avait déçus. Nous avions l'impression qu'il avait trahi notre confiance en se comportant de manière si déraisonnable, en n'étant pas celui que nous pensions qu'il était. Étrangement, à partir de ce moment, les demandes qu'il nous adressait se multiplièrent. Ses requêtes semblaient sans fin, et nous commençâmes à avoir l'impression qu'il abusait de nous. Il demanda à faire engager d'autres parents à lui, et Jack refusa. Comme il allait rendre visite à son clan, Jack lui permit de prendre la Land Rover et un demi-baril d'eau. Au moment où il s'apprêtait à partir, il annonça à Jack qu'il avait l'intention de prendre un plein baril d'eau. Jack lui dit qu'il ne devait pas, car nous n'avions pas suffisamment d'eau. Abdi ne répondit rien, mais nous avons appris plus tard qu'il avait dit à un grand nombre de personnes que Jack était un *shaitan*, un diable, et qui plus est extrêmement radin.

Nous l'avions admiré et lui avions fait confiance. Nous avions cru qu'il nous admirait et nous faisait confiance. Ce qui se passait maintenant était si douloureux que nous préférions ne pas y penser. Mais nous ne pouvions l'ignorer plus longtemps. Nous recevions constamment des plaintes des autres, car Abdi semblait se méfier de tous et s'imaginer que les travailleurs étaient ligués contre lui. Hersi nous rapporta une réunion qui avait duré une soirée entière :

« Je lui dis : "Rien n'est contenu dans ce foutu lieu. Rien que soupçon. Rien d'autre. Qui voudrait te faire le mal ? Personne. Abdi, cher cousin, tu ne dois pas essayer de diriger ce camp." Pendant trois heures,

absolument, il parle alors et personne il ne comprend un mot. »

La voix du *ghelow* s'était certainement fait entendre. Maintenant, quand nous roulions en Land Rover avec Abdi, il ne disait plus : « Que Dieu vous donne un fils. » Il gardait le silence, et son visage était maussade. En proie à une profonde désillusion, j'avais l'impression qu'il devait nous mépriser depuis le début. Dans mes calepins, j'essayais d'exprimer la chose, peut-être afin d'en atténuer la brûlure. « On arrive dans un pays et on s' imagine qu'en traitant les gens comme des êtres humains, tout ira pour le mieux. Erreur. L'attitude des Somalis face aux Britanniques est trop profondément ancrée pour être facilement brisée. J'ai maintenant l'impression que les belles paroles dont nous abreuvait Abdi étaient essentiellement un moyen d'obtenir des faveurs. Je crois qu'il nous a toujours haïs, simplement parce que nous sommes des *Ingrese*, et qu'il ne pourrait jamais avoir d'autres sentiments. Il juge les Européens selon ce qui lui est donné. Il préférerait être traité honteusement et avoir le loisir de nous haïr tant qu'il reçoit périodiquement l'aumône sous la forme d'argent et de vêtements, plutôt que d'être traité comme un homme et de recevoir moins. Les Somalis sont fiers, non pas serviles, et à leurs propres yeux ce sont des aristocrates et des guerriers. Mais ils sont aussi atrocement pauvres, et leur existence est hantée par la sécheresse et la maladie. Plusieurs d'entre eux sont incapables de traiter les Européens comme des êtres humains. Si nous sommes sahib et memsahib, Abdi peut faire son boulot, se montrer poli et s'efforcer, en son âme et conscience, d'obtenir le maximum de nous, bien campé dans la haine fondamentale qu'il nourrit à notre endroit. Pourquoi nous en étonnons-nous ? Mais nous nous en étonnons. Et nous en sommes blessés — car nous lui faisions confiance et d'une certaine façon nous l'aimions. Nous compre-

nous maintenant pourquoi il a tant d'animosité à l'égard de Mohamed et d'Arabetto. Ils ne sont pas coulés dans ce moule. Il les considère comme des traîtres. Jack ne peut plus lui faire entendre raison. Il ne peut que dire : si tu perds ton sang-froid, tu perds ton boulot. Comme c'est étrange d'avoir à dire de telles choses. »

Abdi finit par diriger ses soupçons vers Hersi qui, à titre de traducteur, avait l'oreille de Jack — c'est du moins ce que croyait Abdi. Jack se vit présenter une pétition rédigée par un scribe de la ville sous la dictée de quelques-uns des chauffeurs de tracteurs et signée par eux — empreinte de pouce pour ceux qui ne savaient pas écrire et paraphe en arabe pour les autres, car aucun ne savait écrire l'anglais.

« Des circonstances motivées par des raisons d'impuissance, disait la pétition, nous ont forcés à présenter nos doléances à votre honneur pour un remède nécessaire. À l'origine, il n'existait qu'Un feu qui brûlait dans tout le Camp, mais nous sommes à regret de faire remarquer que le feu en question s'est répandu dans tout le Camp et les Employés. Tel feu ne peut être éteint que par le Sommet, ou le Chef, et le Chef est le Chef du Département. La cause de feu qui a rendu tous impuissants est allumée par le présent interprète, Hersi... »

Le nom d'Abdi n'apparaissait pas sur la pétition. Jack mena une longue enquête, et pendant plusieurs soirs le camp tout entier bourdonna du bruit des discussions. Les réunions s'étiraient jusqu'à l'aube. Il finit par apparaître qu'Abdi avait convaincu les chauffeurs de rédiger la pétition. Les membres de sa famille, naturellement, l'avaient appuyé, craignant tous de perdre leur emploi, et il était parvenu à convaincre les autres chauffeurs qu'ils seraient tous congédiés si Hersi n'était pas chassé.

Nous y étions donc. Il n'y avait plus moyen d'atermoyer. Jack congédia Abdi, et le vieil homme quitta le camp. Nous l'avons vu à Hargeisa plusieurs fois par la suite, mais il se détourna et refusa même de nous regarder.

S'il y avait eu un feu au camp, c'était certainement Abdi, car, après son départ, les tensions se relâchèrent immédiatement. Les soupçons s'évanouirent et les Somalis étaient plus détendus, non seulement avec nous, mais aussi entre eux. C'étaient maintenant des chansons qu'on entendait autour des feux le soir, non plus les querelles à n'en plus finir.

Les choses ne pouvaient toutefois pas s'arrêter là pour nous. Pourquoi les événements s'étaient-ils enchaînés de façon aussi inexorable ? Le problème aurait-il pu se régler autrement ? Nous l'ignorions. Tout ce que nous savions, c'était que nous étions incapables d'oublier l'homme qui avait conduit sous une pluie aveuglante par cette nuit où nous étions perdus dans le désert, l'homme qui était toujours le premier à se mettre au travail quand nous montions le camp, et dont les chants de travail incitaient les autres à s'atteler aussi à la tâche, l'homme qui nous avait souhaité d'être bénis par l'arrivée d'un fils. Tentant, en le couchant sur le papier, de découvrir une part de son essence, je notai dans mon calepin : « Il est une exagération de toutes les qualités qu'il possède. Il est courage, fierté et colère à outrance. Peut-être est-il le visage de l'Afrique — insondable jusqu'au dernier degré. » Mon sentiment à cette époque était que je ne comprendrais jamais.

Je ne comprendrai sans doute jamais. Mais je ne pense plus que le problème consistait en ce qu'il nous avait haïs depuis le début, comme je l'avais d'abord cru par amertume, même s'il en était presque certainement venu à nous haïr. Il nourrissait un profond

ressentiment à l'égard des Anglais, dont l'existence devait lui paraître tellement facile, mais ce ressentiment bien compréhensible n'était qu'un des facteurs en jeu, et peut-être n'était-ce pas même le facteur déterminant. Après plusieurs années, les choses ne m'apparaissent plus tout à fait sous le même jour. Je reconnais aujourd'hui, comme je n'osais pas le faire alors, que j'étais trop heureuse d'accueillir ce que je croyais être des témoignages d'admiration, mais ce n'était pas uniquement une histoire de flatterie trouvant une oreille réceptive. J'ai découvert il y a peu de temps un indice permettant peut-être d'éclairer le puzzle dans la description du complexe de dépendance que trace Octave Mannoni dans *Psychologie de la colonisation*, ouvrage que j'ai lu avec le choc qu'on éprouve parfois à se reconnaître lorsque les mots d'un autre ont une résonance particulière au regard de notre propre expérience. Avec le recul, les détails consignés dans mon calepin ont commencé à prendre un sens nouveau.

Nous avions le sentiment d'avoir été trahis par Abdi, mais aujourd'hui je pense qu'il doit avoir eu l'impression tout aussi forte d'avoir été trahi par nous. Je ne crois pas, comme je l'ai cru jadis, qu'il se montrait insensible ou méprisant en nous adressant ses revendications, mais qu'il estimait avoir le droit d'exiger de nous tout ce dont il avait besoin. Peut-être cela a-t-il commencé la nuit que nous avons passée sur la Wadda Gumerad. Cet événement avait été significatif pour lui, mais pas de la même façon que pour nous. Nous ne pouvons savoir avec certitude la manière dont il l'avait interprété, mais je soupçonne qu'il avait eu l'impression qu'un lien s'était formé entre nous, mais non pas le lien d'amitié que nous croyions. Nous avons toutefois reconnu l'existence de ce lien par notre gratitude et le cadeau offert. Nous lui avons même demandé ce qu'il désirait, en précisant que nous lui donnerions ce qu'il voulait, dans les

limites du raisonnable. Avions-nous donc, à ses yeux, accepté de devenir ses défenseurs ? En congédiant l'un des parents d'Abdi, Jack avait-il paru renier quelque entente tacite par laquelle il s'était engagé à agir comme une sorte de protecteur pour lui et sa famille ? C'est ce que je crois. Nous avions nous-mêmes établi le lien. Il ne pouvait savoir que nous ne le concevions pas comme lui. Ses demandes subséquentes, de plus en plus importantes, qui nous avaient paru si excessives à l'époque, semblent avec le recul témoigner d'une tentative désespérée pour prouver que le lien existait toujours.

Abdi était un homme intègre, mais selon sa propre conception de la chose, non la nôtre. C'était aussi un homme plein de rage envers le destin. Mais, loyal fils de l'islam, il ne pouvait maudire son destin, car ç'aurait été un blasphème contre Dieu. Il luttait plutôt là où il le pouvait. C'était un guerrier, qui avait appris à se battre à la lance comme à la mitrailleuse, et son héritage était un héritage de guerrier. C'était un Somali, et dans son pays aride où l'existence est incertaine et démunie, un homme cherche de l'aide là où il peut la trouver. C'était un homme de clan, à qui l'idée de gagner l'appui et l'aide d'un sultan venait naturellement — et à défaut d'un sultan ou d'un gouverneur, alors le plus proche allié à la cour qui se puisse trouver, et le plus puissant. Même les paroles que nous avons d'abord prises pour des compliments avant d'y voir une flatterie éhontée me semblent aujourd'hui n'avoir été ni l'un ni l'autre, mais presque sans lien avec nous en tant qu'individus. *Vous êtes un roi. Vous êtes une reine.* Si un homme doit chercher un pouvoir à la cour, ne doit-il pas du même coup tenter de se convaincre lui-même que le personnage choisi est puissant et capable de lui offrir protection ?

Tout s'était inéluctablement enchaîné jusqu'au dénouement. Nous ne comprenions pas sa perspective, et il ne comprenait pas la nôtre. Il n'aurait pu agir différemment de ce qu'il avait fait, et nous n'aurions pu agir différemment non plus. Et pourtant aujourd'hui il me semble que nous aurions tous souhaité qu'il en soit autrement.

Au paradis, dit le Coran, il y a des jardins d'où l'eau jaillit éternellement des fontaines. Les fidèles peuvent s'y allonger sur des divans où des femmes charmantes viennent prendre soin d'eux à jamais. Le ciel d'un habitant du désert, le ciel de l'islam. Mais pour certains des fils du désert, je ne crois pas que ce ciel sera suffisant. Si j'étais croyante, je souhaiterais qu'il y ait des batailles quelque part au paradis, pour un vieux guerrier qui n'a jamais su — et qui n'aurait probablement jamais pu supporter de savoir — que sa bataille la plus vraie et la plus terrible, comme la plupart des hommes, c'est contre lui-même qu'il lui fallait la livrer.

UN ARBRE POUR LA PAUVRETÉ

*Dans la plaine Ban-Aul il y a un arbre
Sous lequel la pauvreté peut venir se réfugier.*

Ce passage d'un *gabei* somali m'a toujours semblé exprimer la littérature somalie tout entière, qui était aussi à sa manière un arbre sous lequel la pauvreté pouvait venir se réfugier. C'est pourquoi, une fois les traductions terminées, j'ai emprunté un titre à ces vers. Le recueil fut finalement publié par le gouvernement du Somaliland. C'était le produit du travail de nombreuses personnes en plus du mien : Guś Andrzejewski et Musa Galaal, qui m'ont donné les traductions littérales des poèmes, Hersi et Arabetto, qui m'ont raconté les histoires, et tous ceux qui ont discuté avec moi du sujet. Les lignes qui suivent sont tirées de l'introduction à ce recueil.

« Bien qu'ils n'aient pas de langue écrite, les Somalis forment une nation de poètes. Le soir, autour des feux de camp, les hommes chantent et racontent des histoires jusque tard dans la nuit. Et dans la *magala*, la ville, ils se retrouvent dans les échoppes de thé où

il arrive souvent que plusieurs poètes de *gabei* passent des heures à psalmodier leurs propres poèmes, écoutés par un public nombreux. Ce pays manque de presque tous les matériaux nécessaires à la peinture ou à la sculpture, et qui plus est les Somalis, qui sont musulmans, ne voient pas d'un bon œil la production d'"images". Mais les histoires et les poèmes n'exigent aucun matériau particulier autre que le talent de celui qui les dit. La littérature traditionnelle se transporte facilement et ne coûte rien. L'existence du gardien de chameaux somali a beau être morne et rude, on trouve dans leur poésie et leurs histoires de la sensibilité, de l'intelligence, un humour truculent et un goût pour les jolis vêtements et les jolies femmes.

« Il y a une dizaine de types de poèmes somalis, bien que certains ne soient pas d'usage courant. Le *belwo*, forme relativement récente, est un poème d'amour lyrique court ; il est facilement reconnaissable à sa longueur et aux mélodies particulières sur lesquelles on le chante. Le mot *belwo* signifie littéralement "bagatelle" ou "babiole". Presque tous les *belwos* sont chantés sur le même air. Les couplets s'enchaînent, parfois jusqu'à quinze ou vingt, pour former une longue chanson, mais les couplets individuels ne sont pas nécessairement liés.

« La composition de *belwos* est vue comme l'activité littéraire normale des jeunes hommes, et on semble s'accorder à dire qu'elle ne requiert pas d'habiletés particulières. Les hommes plus vieux espèrent toujours que le jeune poète auteur de *belwos*, en prenant de l'âge, aura envie d'apprendre le vocabulaire et le style du *gabei*, forme plus complexe. Les hommes plus âgés lèvent le nez sur le *belwo*, non pas en raison de son sujet, l'amour, mais parce qu'il est court et "manque de style".

« Le *gabei* somali est vu comme la forme littéraire la plus élevée. Le *gabei* peut être consacré à n'importe quel sujet, mais les règles de composition en sont strictes et difficiles. Un poète auteur de *gabeis* doit non seulement posséder un vaste vocabulaire et s'exprimer avec aisance, en faisant usage d'allitérations et d'autres figures de style ; il doit aussi avoir une connaissance considérable du pays, de sa géographie et de sa flore, de la médecine somalie et de l'élevage des animaux. Le bon auteur de *gabeis* doit en outre posséder des rudiments de théologie musulmane et d'histoire religieuse, car ces sujets sont souvent abordés en poésie.

« L'amour et la guerre comptent parmi les thèmes privilégiés en matière de *gabeis*. Avec le *gabei* de guerre, la forme poétique atteint des sommets de drame et d'émotion. Le Somali est un guerrier par tradition et par inclination aussi bien que par nécessité et, dans le *gabei*, la guerre clanique est présentée comme l'occupation propre à l'homme. Les *gabeis* de guerre sont composés avec beaucoup d'âme, et teintés de cette intrépidité et de cette bravoure dont font preuve les Somalis dans les combats interclaniques.

« Le somali littéraire est une superstructure érigée sur la fondation de la langue de tous les jours. Un grand nombre de mots ne sont jamais utilisés sauf en poésie, où ils ont un sens subtil et précis. Un seul terme exprime souvent une extraordinaire quantité d'informations.

« Les *gabeis* somalis offrent une mine de matériel pour la recherche future. Il existe dans ce pays plusieurs centaines de *gabeis*, dont la qualité littéraire varie. Quand ils sont particulièrement réussis, les *gabeis* constituent non seulement un objet d'étude intéressant en tant que forme poétique hautement codifiée et développée, mais ils offrent aussi une mine

d'informations sur le Somaliland et le mode de vie de ses habitants.

« Un certain nombre des histoires au Somaliland sont d'origine arabe, et certaines doivent être arrivées au pays il y a de nombreuses années. L'Arabie est le centre de la religion musulmane, et les Somalis entretiennent aussi avec elle des liens raciaux et culturels. Les fondateurs légendaires de la race somalie — Darod et Ishaq — venaient d'Arabie, et la majorité des Somalis retracent encore leurs ancêtres chez ces aristocrates arabes.

« Le Somali moderne est représenté dans des contes tels que *'Igaal Bowkahh*. 'Igaal est un personnage comique, et pourtant il y a dans sa fondamentale résilience, dans sa manière de rire lorsqu'il fait face au désastre, dans sa fierté et sa joie de vivre, même dans les circonstances les plus affligeantes, quelque chose qui me rappelle beaucoup la fierté, le courage et l'humour du Somali ordinaire. Ce sont cette résilience et cet esprit de défiance qui sauvent 'Igaal de la famine et de la mort.

« Dans un pays aussi aride que celui-ci, où la population est presque entièrement constituée de nomades et où la simple survie exige tant d'efforts et de ténacité de la part de chacun des membres du clan, il apparaît remarquable de trouver un corpus aussi imposant de littérature orale, témoignant d'un sens dramatique, d'une imagination et d'un humour de si haut niveau. »

*Quand tu mourras, délice
Par la terre le silence sera immobilisé.
Alors ne laisse pas aujourd'hui le prêtre
T'éloigner de ton chant.*

*Un homme enchanté par le rêve éveillé
Qui pénètre tel un djinn son cœur pour le posséder,
Ne peut jamais dormir, Amiina — j'ai été
Au loin, ces nuits-là, sillonnant les nuages du ciel.
Femme, belle comme l'éclair à l'aube,
Parle-moi ne serait-ce qu'une fois.*

*Ta bouche vive et sa joliesse,
Ton parfum, ton allure...
Ubah, au nom de fleur, pour cela
Mon périple est oublié.*

*Toute ta jeune beauté est pour moi
Comme un lieu où se balance l'herbe nouvelle,
Après la bénédiction de la pluie
Quand le soleil dévoile sa lumière.*

GABEI
(extraits d'un *gabei*
de Mohammed Abdullah Hassan)

Maintenant tu t'en vas, et même si ton chemin peut
[traverser
D'épaisses forêts sans air pleines d'arbres 'hhagar,
Des lieux pétris de chaleur, étouffants et secs,
Où le souffle est dur, et que nulle brise fraîche ne peut
[atteindre...

Puisse Allah poser un bouclier d'air le plus frais
Entre ton corps et les assauts du soleil.

Et dans une brûlante flamme de vent hasardeuse
Qui assèche la gorge douloureuse et flétrit la peau
Puisse Allah, dans Sa compassion, te laisser trouver
Le grand arbre ployé qui protégera et offrira son
[ombre.

De chaque côté de toi, je placerais maintenant
Des prières du saint Coran, pour bénir ton chemin,
Que les maux ne descendent pas, ni les démons ne
[blessent,
Et tu pourras avancer dans la paix de la foi.

À un ami sans foi
(extraits d'un gabei de Salaan Arrabey)

Vous nomades rassemblés ici, mon chant parle de
[tristesse
Et de cet homme, sans foi, pour qui
Mes poumons étaient asséchés par un appel déses-
[péré à la guerre :
« Réveillez-vous et prenez les armes, oh hommes
[d'Habar Habuush !
La lance de la vengeance est lâchée vers le cœur de
[votre parent ! »
Si fort a retenti mon cri que les guerriers, s'éveillant,
Le prirent pour le huir, l'oiseau craintif qui connaît
[le destin
Dont les yeux seuls peuvent voir l'ange de la Mort.

Oh vous qui avez lutté sans faillir à mes côtés,
Rappelez-vous la forêt enchevêtrée d'Odaya Deerod,
Où le courage des hommes fut mis à l'épreuve dans la
[bataille,
Un Olol à la langue mauvaise jura sur sa femme
Que nous ne pourrions jamais le forcer à se rendre.
Là pour l'amour de mon ami, farouchement je me
[suis élancé vers l'ennemi,
Déployant mes armes tel le huir ailé.
Pour lui, dans la guerre contre les étrangers, je n'ai
[cédé devant nul homme.

Une femme en travail, s'évanouissant de douleur
[cruelle,
Peut jurer de ne jamais oublier cette souffrance,
Mais quand ses menstruations sont revenues,
Le supplice de la naissance a pâli dans son esprit.
La mémoire de mon parent est aussi courte que celle
[de n'importe quelle femme.
Aujourd'hui il oublie son angoisse passée,
Nie se souvenir de l'aide que je lui ai apportée,
Et alors que j'en ai un cruel besoin, il se détourne de
[moi...
Excessif est le mal dans un tel homme !

La calomnie d'un idiot peut faire du tort à un hon-
[nête homme.
Ami, je t'ai donné ma confiance, et tu m'as remercié
En cherchant à salir mon nom aux yeux du clan.
S'il y a déjà eu de l'amour pour toi en moi,
Maintenant, par Allah, il est étranglé et détruit.
Ainsi va la vie, va la vie amèrement...
La bonté envers les hommes provoque leur haine
[secrète.

Si dans cette vie notre amitié nous avons trahie,
Allah décidera de notre dispute dans l'autre Monde.
Mets quelqu'un d'autre à ma place parmi tes
[parents,
Car je romps les liens de ma loyauté envers toi.

Maintenant, je suspends ton destin au bord de ta
[robe...
Et le jugement, qu'il soit réservé à Allah seul !

CONTES SOMALIS

‘Igaal Bowkahh

Il se faisait appeler ‘Igaal Bowkahh. C’était une petite chose ratatinée, avec une jambe infirme, et pas du tout agréable à regarder. Un jour, ‘Igaal Bowkahh décida de s’en aller loin des habitations de son clan afin de trouver du travail et d’expédier de l’argent à sa famille. Après moult déplacements et moult épreuves, il se retrouva en Afrique du Sud.

Dans une ville du nom de Johannesburg, ‘Igaal Bowkahh fut pris d’une féroce envie de gaieté, de bons mets et de rires de compagnons. Ainsi, en l’espace d’une seule journée et d’une seule nuit, il avait dilapidé ses économies. Mais ‘Igaal ne pleura pas sa richesse perdue. Ce n’était pas ce genre d’homme. Sur-le-champ, il se mit à faire de nouveaux plans, et bientôt il décida de se rendre dans une autre ville, à quatre nuits de marche de là. Sur la route, il rencontra par hasard un homme menant un chien de belle allure. Dans sa poche, il ne restait plus que sept guinées. Mais ‘Igaal était un homme au cœur vaillant,

et il se mit en route avec entrain. « Maintenant, mon bon 'Igaal, se dit-il à lui-même, qu'Allah te permette d'acheter cet animal et de le revendre avec un bon profit dans un village voisin. » Il offrit donc sept guinées à l'homme pour le chien, que l'homme accepta avec joie.

Puis, sans un sou en poche, 'Igaal Bowkahh marcha quelque temps avec le chien, très fier de la bonne affaire qu'il avait réalisée, car les chiens étaient chers dans ce pays. Tout en marchant, il eut toutefois soudain envie d'un cigare. En temps normal, il fumait beaucoup et, à ce moment, comme il songeait à un cigare, son désir grandissait et grandissait encore. Enfin, en arrivant à un village, il se décida et vendit le chien de sept guinées pour un cigare et continua sa route de bonne humeur.

Juste avant le moment des prières du soir, 'Igaal arriva à une autre petite agglomération. À ce moment-là, il était faible et avait les yeux bouffis en raison du manque de nourriture et d'eau. Il n'y avait personne au village à qui demander de l'aide, et il se sentait très seul. Mais, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il s'installa le plus confortablement possible dans un petit val protégé non loin de la ville. Le village comptait de nombreux ânes qu'on utilisait tous les jours pour labourer mais qui, à la nuit tombée, broutaient dans la vallée jusqu'au lever du soleil. Parmi eux se trouvait une grosse mule, et 'Igaal contempla, songeur, le robuste animal. Tandis qu'il l'étudiait, la lune se leva et baigna le val d'une douce lumière. C'était la quinzième nuit de la lune, selon l'ordre d'Allah. 'Igaal se mit à se rappeler son pays. Il songea avec nostalgie aux Somalis, qui autrefois attaquaient et pillaient les troupeaux les uns des autres.

« Eh bien, pourquoi pas ? » se dit-il en jetant un nouveau coup d'œil aux ânes.

Puis, en véritable homme d'action, 'Igaal se leva et enroula son pagne de coton autour de sa taille, se préparant à enfourcher sa monture. Il ne perdit pas de temps en coupant à l'aide de son couteau les cordes qui retenaient les ânes. Il attrapa la mule par la bride et immobilisa l'animal près d'une haute pierre. Comme il était menu, il grimpa sur la pierre et, de là, enfourcha la mule. 'Igaal rassembla ses forces et du pied frappa la mule quatre fois près de la grosse veine courant le long de son ventre. La mule poussa un cri de douleur et partit au galop à une vitesse folle, suivie par les ânes qui ne savaient que penser. Alors 'Igaal battit des bras comme un oiseau et hurla comme une hyène, et les ânes terrorisés se mirent à courir de plus belle.

Les gens du village sortirent en courant de leurs maisons pour voir ce qui se passait. Mais que pouvaient-ils faire ? Incapables de rejoindre à pied les ânes affolés, ils ne pouvaient que regarder, impuissants.

'Igaal chemina, chemina, chemina pendant toute la nuit. Quand vint l'aube, il atteignit un village et emmena les ânes sur la place du marché. Dans cette ville, chiens, ânes et mules commandaient un bon prix. Il était tout naturel que ces animaux soient si chers dans ce pays, car les gens étaient démunis, ne gardant pas de chameaux. 'Igaal obtint donc la somme considérable de trente guinées pour chaque âne.

Ainsi, l'homme qui était sans le sou cinq minutes plus tôt se trouvait maintenant avec les poches pleines. Il alla dans les échoppes du village, où il se goinfra. Puis il repartit gaiement sur le dos de sa

mule. En approchant d'un endroit du nom de Durban, il descendit de sa monture.

« Très bien, mon ami, dit-il. Tu m'as bien servi. Maintenant tu peux retourner chez toi. »

'Igaal entra dans la ville et, passant devant la place du marché, entendit un groupe d'hommes parlant somali. 'Igaal les salua, joyeusement surpris, et ils lui apprirent qu'ils étaient chauffeurs sur un navire. Ils dirent à 'Igaal qu'ils l'aideraient à trouver un travail. C'est ainsi qu'Igaal se retrouva devant le capitaine du bateau, qui l'examina et décida de l'inclure sur la liste d'équipage. Le navire leva l'ancre cette nuit-là, et 'Igaal partit avec lui. Et cet homme qui avait fait tant de mal se retrouva donc dans un refuge sûr et eut l'impression que son âme était entrée dans la paix.

'Igaal Bowkahlh vint avec le navire à Aden. Quand il eut débarqué, alors qu'il était en train de boire en ville, il entreprit de raconter son histoire à quelques jeunes Somalis de son clan qui travaillaient là. Quand il eut fini, ils le regardèrent d'un air sarcastique.

« À vrai dire, commentèrent-ils, nous pensons que tu avais sans doute perdu la tête.

— Et pourquoi ? demanda 'Igaal, indigné.

— Eh bien, pourquoi as-tu donné sept guinées pour un chien ? demandèrent-ils. Et pourquoi as-tu échangé le chien contre un seul cigare ? Ce sont là les actions d'un fou, à n'en pas douter. »

Igaal Bowkahlh rit. « Vous êtes de petits enfants. Je ne sais pas pourquoi je prends la peine de vous parler.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandèrent-ils.

— Si vous voyiez le monde s'effondrer, dit 'Igaal, que pourriez-vous faire, tout seuls, pour le redresser ?

— À l'évidence, il n'y a rien que quiconque puisse faire, répondirent les jeunes hommes.

— Regardez bien, dit 'Igaal, la meilleure chose à faire dans ce cas, c'est de donner un bon coup de pied au monde afin de le renverser comme il faut ! Quand j'ai vu que ma fortune était au plus bas, j'ai pensé que je pouvais aussi bien lui donner une bonne poussée pour l'achever. Mais les choses ont tourné en ma faveur, car, comme dit le proverbe, un ventre dur est l'ami personnel d'Allah. »

Ahmed le marchand de bois

Il y a de cela plusieurs centaines d'années vivait dans la ville de Sennah, au Yémen, un petit homme insignifiant du nom d'Ahmed Hatab. Le destin ne lui avait guère fait de bénédictions, car il possédait un visage massif et laid et un corps malingre et tordu. Il avait une femme, mais on ne pouvait dire qu'elle était une bénédiction, puisque c'était une grande créature acariâtre qui harcelait Ahmed parce qu'il était si pauvre.

Tous les matins, juste avant l'aube, Ahmed sortait de la ville afin de trouver du bois pour le feu. Le soir, il conduisait dans les rues sa charrette tirée par un âne et vendait le bois qu'il avait ramassé. Chaque jour, Ahmed Hatab faisait trois *annas*. Jamais moins, mais jamais plus. Il n'y avait jamais assez de nourriture dans la maison et sa femme se plaignait constamment. Ahmed était de plus en plus épuisé par son existence.

« Ahmed, tu es un imbécile, se dit-il à lui-même un jour. Tu passes des années à ramasser du bois pour le

feu, et quel profit en tires-tu ? Que signifient pour toi le feu pâle du lever du soleil, ou l'aube fraîche, ou le chant des oiseaux ? Rien qu'un autre jour à fouiller dans les buissons épineux, à ramasser des branchages. Pourquoi peines-tu tant pour gagner trois misérables *annas* par jour ? Tu ferais mieux de mourir maintenant, et d'en finir au plus vite, plutôt que de lutter et de souffrir pour finir par mourir de faim. »

Et c'est ainsi qu'Ahmed Hatab décida de s'enlever la vie. Le lendemain matin, il marcha loin de la ville jusqu'à une montagne escarpée qu'il grimpa jusqu'au sommet. Tremblant un peu, il approcha du bord du précipice et, après avoir regardé le monde pour une dernière fois, il sauta.

Il tomba et tomba, et en regardant vers le fond du ravin où se dessinaient les dents pointues des rochers au sol, il frémit et ferma les yeux.

Bam ! Ahmed resta étendu, immobile. Puis il se rendit compte qu'il était encore capable de penser.

« Je suis mort, pensa-t-il. Mais que se passe-t-il maintenant, au nom d'Allah ? Où sont les jardins et les fontaines et les moelleuses couches vertes que promet le Coran ? »

Puis, en bougeant doucement, il se frappa le pied sur une pierre et poussa un cri de douleur. Il n'était pas mort, finalement, mais tout à fait vivant.

« Voilà qui est étrange ! s'écria-t-il. Me voici, voilà la montagne et assurément j'étais au sommet il y a quelques minutes et maintenant je suis ici, à la base. Comment se fait-il que je ne sois pas blessé ? »

Puis Ahmed Hatab se mit en colère, et la furie secoua son petit corps.

« Trompé ! hoqueta-t-il. J'ai été trompé. Un diable m'a joué un tour. Mais j'ai décidé de mourir et par tous les saints et tous les djinns, je mourrai ! »

Il marcha et marcha sur les routes poussiéreuses et dans le sable brûlant jusqu'à ce qu'il atteigne le bord de la mer.

« Maintenant, voyons qui va mourir et qui va vivre », se dit-il à lui-même.

C'est ainsi que, avec un large mouvement de ses bras courts, Ahmed plongea dans la mer et se mit à patauger dans l'eau dans sa hâte d'atteindre un endroit où il n'aurait plus pied. Mais plus il avançait et plus l'eau semblait se retirer et quand il eut marché péniblement pendant un ou deux milles, la mer ne montait toujours pas plus haut que ses maigres chevilles. Un immense découragement s'empara de lui, et lentement il pataugea jusqu'au bord.

Tandis qu'il errait sur la route, méditant sur sa malchance, il aperçut une forme couchée dans la poussière. C'était un homme mort. Le chanceux avait de toute évidence été assassiné par des voleurs, car sa sacoche avait disparu et un bâton taché de sang gisait près de lui. Ahmed saisit le bâton, le manipula, s'assit et attendit. Enfin, comme il l'avait prévu, les soldats du Sultan passèrent sur la route.

« *Salaam aleikum !* cria Ahmed Hatab. J'ai tué cet homme !

— Manifestement, tu as perdu l'esprit, dirent les soldats, pour t'être assis près du corps et crier ta culpabilité de si bon gré. Mais si tu l'as tué, alors tu devras être tué à ton tour, comme le veut la loi. »

Ils amenèrent Ahmed devant le Sultan, qui leur ordonna de couper la tête du petit marchand de bois.

« Le moment est enfin venu ! murmura Ahmed pour lui-même. Rien ne peut arrêter ta mort maintenant, mon bon Ahmed. »

Les soldats l'emmenèrent dans la cour de la prison et mirent sa tête sur un bloc. Le bourreau, qui était un homme fort et trapu, abattit son énorme cimeterre sur le cou décharné d'Ahmed Hatab. Mais il se produisit une chose merveilleuse. La lame du cimeterre, pourtant faite d'acier trempé, vola en éclats et le cou d'Ahmed Hatab demeura intouché.

« Cette lame est défectueuse ! cria le bourreau. Qu'on m'en apporte une autre, et plus forte, une lame d'acier sans faille ! »

Mais encore une fois le cimeterre se brisa, et non pas le cou d'Ahmed. On apporta une nouvelle lame une troisième fois, et une troisième fois l'acier céda. Alors le bourreau se mit à avoir peur.

« C'est un miracle, dit-il. Ramenez cet homme devant le Sultan, car je refuse de le toucher à nouveau. »

Le Sultan prit une mine solennelle en entendant cela, et dit qu'il ne chercherait pas noise à un homme qu'Allah désirait voir vivre. C'est ainsi qu'Ahmed Hatab, toujours vivant et toujours sans le sou, fut libéré. Il se dit qu'il marcherait jusqu'à la prochaine ville et essaierait de mourir là-bas. Il arriva à cet endroit et ses pas le menèrent au palace du Sultan. Le palace de ce Sultan était riche et splendide, doté de nombreuses cours et fontaines. Les sept portes étaient gardées par des soldats armés et d'énormes chiens aux mâchoires formidables.

Ahmed Hatab choisit une porte nonchalamment et la franchit, vêtu de ses haillons crasseux. Comme per-

sonne ne l'arrêtait, il siffla et chanta pour attirer l'attention. Mais les gardes se contentaient de se tenir, roidement, près de la porte, comme si Ahmed n'avait pas été là, et les chiens de garde ne levèrent même pas les yeux. Ahmed se mit de nouveau en colère et entra dans le palais en tapant du pied, traversa de longs corridors tendus de riches tapis, et pénétra dans la salle du trône du grand Sultan.

Le Sultan était là, entouré de tous ses conseillers et ses sages. Quand la porte s'ouvrit et qu'Ahmed entra, habillé de ses hardes, ils levèrent les yeux, en proie à une surprise horrifiée.

« Qui es-tu ? demanda le Sultan, et comment, par tous les saints et les djinns, as-tu réussi à entrer ici ?

— Qu'Allah protège votre Puissance, ô perle des Sultans, répondit humblement Ahmed, j'ai marché.

— Quoi ? cria le Sultan. Avec tous mes gardes armés et mes chiens de garde féroces aux portes ?

— En effet, dit Ahmed, c'est ainsi que les choses se sont passées.

— Sors de mon palais et essaie d'entrer à nouveau, ordonna le Sultan, nous verrons bien si mes gardes et mes chiens sont à ce point aveugles deux fois. »

Pour la seconde fois Ahmed Hatab franchit les portes du palais sans que les gardes ni les chiens fassent un geste. Alors le Sultan de cette ville fut fort amusé, et admira Ahmed pour l'astuce dont il croyait que celui-ci avait dû faire preuve pour tromper les gardes. Il décida de faire d'Ahmed l'un de ses conseillers, de lui octroyer un domaine et de lui donner pour femme l'une des princesses royales.

La plus jeune fille du Sultan était mince, avait les yeux vifs et la grâce d'une fleur. Elle vint et peigna la

barbe d'Ahmed Hatab, lui donna de fins vêtements brodés en brocart et lui parla avec bonté et amour. Ahmed n'avait jamais vu une telle femme de toute sa vie et son cœur s'enflamma d'amour et de désir pour elle. En quelques jours, la fille du Sultan était mariée au petit marchand de bois, et c'est ainsi qu'Ahmed Hatab, ayant trouvé une bonne fortune dépassant ses rêves les plus fous, décida finalement que la vie valait la peine d'être vécue.

« Maintenant, je ne mourrai pas, dit-il, car la vie s'est révélée merveilleusement prospère. Je vivrai jusqu'à être un vieux à la barbe grise, et je deviendrai plus puissant et plus riche chaque année. »

Mais à ce moment, une légère brise entra par la fenêtre et, quand Ahmed se retourna, il découvrit un ange.

« C'est le temps que tu meures maintenant, dit l'ange, et on m'a envoyé te chercher.

— Ah, quelle injustice ! s'écria Ahmed. Où étais-tu, je te le demande, quand je voulais mourir et que je me suis jeté en bas du précipice ?

— Ton heure n'était pas encore venue, dit l'ange.

— Et où étais-tu, sanglota Ahmed, quand je trébuchais dans la mer et que l'eau refusait de monter plus haut que mes chevilles, et quand la lame du bourreau s'est brisée, et quand les chiens de garde n'ont pas battu d'un cil lorsque je suis entré dans le palais du Sultan ?

— Je te l'ai dit, dit l'ange patiemment. Ce n'était pas l'heure de ta mort. Mais maintenant elle est arrivée, et je suis ici pour t'emmener. »

Alors Ahmed cessa ses plaintes et ses jérémiades, et leva les yeux, avec un regard d'une grande astuce.

« Si je dois mourir, qu'il en soit ainsi, dit-il. Mais tu ne voudrais pas que je meure sans avoir dit mes prières une dernière fois ? »

— Pourquoi pas, dit l'ange. Tu es libre de prier avant de mourir.

— Alors, dit Ahmed, promets-moi que tu ne me toucheras pas avant que je sois allé à la mosquée une dernière fois. »

L'ange promit, et jura sur le Coran. Puis Ahmed bondit gaiement.

« Ah ah ! rit-il. Je n'ai pas dit quand j'irais à la mosquée, et maintenant, mon ami, je n'ai pas l'intention d'y aller de sitôt ! »

C'est ainsi que le rusé Ahmed continua à vivre, vit sa richesse grandir, profita de sa femme et eut une belle maison et de nombreux serviteurs. Mais il ne mit jamais le pied dans la mosquée.

Puis il advint que le prêtre principal de la mosquée mourut, et le Sultan appela Ahmed Hatab pour discuter avec lui de la nomination d'un nouvel imam.

« Tu as été mon loyal conseiller et mon gendre, dit le Sultan, et maintenant j'ai l'intention de te faire imam. »

Ahmed refusa d'abord poliment, prétextant que c'était trop d'honneur. Mais devant l'insistance du Sultan, Ahmed sentit sa peur grandir, et se mit à se frapper frénétiquement le front de sa main et à bégayer de terreur.

« Es-tu le rejeton de quelque diable, s'écria le Sultan, pour craindre la sainte mosquée ? Tu iras, et tu iras sur-le-champ ! »

Ahmed protesta, pleura et résista, mais les gardes du Sultan le soulevèrent et l'emportèrent. Dès qu'il eut franchi le seuil de la mosquée, Ahmed vit à nouveau l'ange.

« Pitié, je t'en supplie ! s'écria Ahmed, à genoux.

— Allah est miséricordieux, dit l'ange. Adresse-Lui ta prière. »

C'est ainsi qu'Ahmed Hatab, qui avait essayé de tromper la mort, ne mourut pas sans avoir dit ses dernières prières. Puis, comme il finissait de prier, il s'effondra là où il s'était agenouillé, et l'âme quitta le misérable petit corps d'Ahmed le marchand de bois.

C'est ainsi que les hommes apprennent qu'il est futile de résister aux ordres d'Allah, le tout miséricordieux, le très miséricordieux.

LES IMPÉRIALISTES

Des malles en fer-blanc et des boules à mites on extirpait les uniformes d'apparat, fermés jusqu'au cou par des boutons en cuivre. On sortait les chapeaux de dames à large bord, les robes de mousseline à fleurs couleur myosotis ou d'une sourde teinte de primevère — rien d'ostentatoire —, achetées chez Harrods lors de la dernière permission et chéries autant que la santé. Les médailles et les chaussures étaient polies comme elles ne l'avaient jamais été, et dans une série de bungalows les boys brandissaient des fers au charbon semblables à des boucliers de guerre tandis que les vêtements choisis étaient repassés et préparés. La grande occasion était imminente, l'anniversaire officiel du monarque anglais célébré dans les avant-postes en grande pompe, avec émoi, *durbars* et drapeaux.

La matinée était fraîche et ensoleillée. À midi, le soleil ferait transpirer jusqu'aux memsahibs les plus frileuses, mais pour un moment, pour au moins une heure environ, elles étaient les filles de Jérusalem, roses de Sharon et lis de la vallée, au parfum suave,

vêtues de perfection, et leurs hommes étaient aussi royaux que Salomon.

À l'extérieur de la ville, sur le terrain de parade, nous nous sommes rassemblés à l'heure dite. Les hommes et les femmes somalis se regroupaient, indécis, en périmètre du square, pointant du doigt et ricanant. Mais ils n'avaient pas pu résister à l'occasion eux non plus. Leurs robes de coton neuves étaient vivement colorées et raides. Là se trouvait le cadi d'Hargeisa, mince, le nez aquilin, resplendissant dans un burnous blanc et une robe noire brodée de toiles d'araignées dorées. Là se trouvaient les aînés du coin, leurs barbes taillées de frais, dans un éventail de robes écarlates, turquoise, bleu roi. Les femmes des marchands indiens, le regard pudique, portaient leurs plus beaux saris de soie abricot ou fuchsia, et leurs bracelets d'argent tintaient en s'entrechoquant doucement à leurs poignets languides. Leurs maris étaient impeccables dans leurs habits de lin blanc, coiffés de petits chapeaux qu'on appelait melons de Bombay. Au travers et autour de la foule, les enfants somalis sautaient à cloche-pied et chargeaient comme des hordes de jeunes chevreaux.

Les Anglais se tenaient à l'écart. Ils étaient assis sagement d'un côté, et nous parmi eux, derrière une clôture. Des mères gantées et coiffées de bibis en paille chuchotaient à leurs enfants gloussants : *Sois poli!* Il nous fallait tous être polis. C'était un événement solennel, d'une gaieté sévèrement contrôlée. Les principaux dignitaires firent leur apparition, vêtus de l'uniforme blanc du Service colonial, les militaires de tous les rangs arborant des médailles qui saillaient tels des bouquets de corsage de leurs torsos bombés.

Son Excellence le Gouverneur arriva. Les gens bondirent respectueusement sur leurs pieds, mais comme parmi nous personne n'était sûr du moment

où l'on pouvait se rasseoir, chacun lançait des œillades inquisitrices aux autres. Enfin nous fûmes installés, et l'inspection des troupes commença. Les Scouts et la police du Somaliland, en longs rangs de Somalis élancés, défilèrent au pas devant nous avec une précision admirable. Son Excellence portait un uniforme blanc comme neige et le chapeau du gouverneur colonial, qui était le couvre-chef le plus singulier que j'aie jamais vu. Il ressemblait à un casque de policier londonien, sauf qu'il était blanc, et que de son sommet jaillissait une gerbe de plumes d'autruche rouges et blanches. Son Excellence mesurait plus de six pieds, et c'était un homme de belle apparence, aussi portait-il uniforme et chapeau avec aisance et panache. On nous avait dit que les gouverneurs coloniaux mesuraient tous plus de six pieds. On insistait supposément sur cette taille dans le but d'impressionner les populations locales. Personnellement, je ne croyais pas que ce fût la raison. Il me semblait que les Britanniques étaient simplement trop élégants pour demander à un homme de petite taille de se coiffer de cet imposant plumage.

Les membres de la fanfare somalie entonnèrent une mélodie où l'on pouvait reconnaître *God Save the Queen*, bien qu'elle eût d'étranges accents mélancoliques évocateurs de la musique arabe. Ils la jouèrent cinq fois, et chaque fois on hissa et l'on abaissa le drapeau royal, tandis que les troupes présentaient les armes. Les occasions en étaient l'arrivée du gouverneur, celle (symbolique) du monarque, le salut royal, le départ (symbolique) du monarque, et enfin le départ de Son Excellence. Entre l'hymne national, l'élévation et la descente des drapeaux et les troupes levant puis déposant leurs armes avec fracas, les spectateurs de toutes races se trouvèrent confondus. L'enceinte des Anglais, en particulier, était le théâtre d'une action bien intentionnée mais piètrement coordonnée. Les gens s'asseyaient, optimistes, puis se

relevaient d'un bond en remarquant que personne d'autre ne s'asseyait. Las et désespérés, les hommes trituraient des chapeaux qui semblaient n'être jamais à la bonne position au bon moment.

Les Somalis qui observaient la scène à quelque distance n'avaient pas l'air étonnés. Ils avaient toujours su que les *Ingrese* étaient fous.

Bien sûr, bon nombre d'entre eux étaient effectivement fous, et leur folie n'avait rien à voir avec le trouble inoffensif et plutôt touchant, sauce comédie musicale, de la Parade de l'Anniversaire. Les Anglais de type sahib me paraissaient si détestables que je me suis toujours dit que si j'écrivais jamais un livre sur le Somaliland, je me ferais une joie d'envoyer dans leur direction une cinglante salve d'invectives. Chose étrange, je me rends compte que j'en suis incapable. Ce qui me retient n'est pas la pitié à leur égard, bien qu'ils aient certainement été pitoyables, mais plutôt le fait qu'il y aurait, à exposer leurs défauts tels que je les ai vus, quelque chose d'obscène et d'inutile, comme à mutiler un cadavre. Car ces gens sont morts, en vérité, même si quelques-uns d'entre eux vont continuer d'errer de par l'Afrique pendant quelques années encore, comme des dinosaures égarés. Ils n'ont aucun rapport avec la majorité des régions de l'Afrique d'aujourd'hui et, quels que soient les torts que les Africains aient soufferts à cause d'eux, on peut espérer qu'un jour ils en viendront à les voir pour ce qu'ils sont véritablement : non pas des gens qui étaient motivés par un sentiment de supériorité d'une force brutale, mais des gens qui doutaient à ce point de leur propre valeur et de leur habileté à négocier avec les sociétés qui étaient les leurs qu'ils se voyaient forcés de chercher une forme de contrôle dans un lieu où les dés étaient pipés en leur faveur et où ils pouvaient vivre dans une gloire autogénérée en transférant tous les maux, toutes les faiblesses, sur

un autre peuple. Tant qu'ils pouvaient mépriser ou craindre l'Afrique ou les Africains, ils pouvaient éviter la possibilité de mépriser ou de craindre quoi que ce soit à l'intérieur d'eux-mêmes.

À ce groupe appartenait le sahib qui désignait les Somalis par les mots *bâtards de Noirs*, sauf quand il les appelait à la blague « nos frères noirs » ; la mem-sahib qui babillait sans fin sur l'épouvantable effronterie des Somalis ; la dame maigre et blafarde obsédée par la peur (ou peut-être l'espoir) que tous les Somalis de plus de douze ans ne soient perpétuellement en train de la lorgner avec une suprême concupiscence ; la timide memsahib qui vivait entre les quatre murs de son bungalow comme dans une forteresse de papier-mouchoir que le plus petit souffle de l'Afrique menaçait de faire s'effondrer autour d'elle. À ce groupe appartenait aussi la memsahib qui, un matin, au Club d'Hargeisa, avait donné au serveur une volée de bois vert digne d'une furie de l'époque de Hogarth parce qu'il avait déposé sur la table une salière plutôt qu'une main à sel : « Vous ne savez donc pas qu'une dame ne saupoudre jamais de sel sur sa nourriture ? » Un autre de la même espèce, ce sahib qui, un jour qu'il présidait une cour de district, criait à tous les témoins somalis, chacun leur tour : « Tu mens ! » — et peut-être mentaient-ils, mais que ça ait été le cas ou non, ils ne pouvaient se risquer à répondre à quelqu'un s'adressant à eux sur ce ton. À ce clan appartenait le sahib qui, un soir, ordonna au serveur somali au Club d'Hargeisa de lui rapporter la revue que le sahib était en train de lire et que le serveur avait rangée pendant que l'Anglais était au bar ; le Somali, ne sachant pas lire, était incapable de distinguer les revues les unes des autres, mais le sahib refusait de traverser la pièce pour trouver lui-même celle qu'il lisait. Le serveur dut faire la navette jusqu'à ce que, au terme d'un processus d'élimination, il eût réussi à rapporter la bonne revue. À cette triste compagnie

appartenaient les memsahibs qui racontaient d'horribles histoires en buvant leur thé matinal — l'Anglaise qui, alors que son mari était en expédition, s'était fait réveiller une nuit par l'intrusion d'une ombre qui s'était révélée être un Africain déterminé à la violer ; parvenant à glisser la main sous son oreiller, elle avait sorti le revolver qu'elle y gardait et lui avait tiré dessus ; il avait disparu en titubant dans la nuit et quand les serviteurs avaient fouillé l'enceinte, ils avaient découvert que l'intrus était le gardien de nuit que la famille employait depuis des années et en qui elle avait toute confiance. Je n'avais pas de raison de mettre en doute cette histoire à l'époque, mais, des années plus tard, on me fit le même récit en Afrique de l'Ouest, affirmant que c'était là que l'incident avait eu lieu. De sombres mythes germaient et fleurissaient dans le bassin stagnant d'ennui qui était la plus grande menace des memsahibs.

Tous ces gens, jusqu'au dernier, prétendaient haïr l'Afrique, et pourtant ils s'accrochaient à un exil qui était infiniment préférable à la solution de rechange : une non-identité en Angleterre. Je n'ai jamais, de ma vie, ressenti à l'endroit de qui que ce soit pire antipathie que celle que m'inspiraient ces sahibs et memsahibs suffisants ou pleurnichards, et pourtant je n'éprouve plus la même colère aujourd'hui. Leurs défauts ont été assez souvent exposés en détail, à la fois par les écrivains et les journalistes, dans presque tous les comptes rendus de la vie coloniale. À mes yeux, quelque incurables lacunes qu'ils aient pu posséder, ils sont dorénavant archaïques et, du moins dans les pays où ils ne détiennent plus le pouvoir, on devrait leur permettre de devenir chose du passé sans plus de commentaire. R.I.P.

Mais il y avait d'autres personnes que je ne m'attendais pas à rencontrer en débarquant à Berbera, persuadée que la totalité des Anglais à l'étranger

étaient des impérialistes à tout crin, peu importe la signification que je donnais à ce mot. Si j'avais jamais lu à leur sujet, c'était avec scepticisme. Je ne croyais pas vraiment que de telles personnes existaient. Pourtant, ils étaient bien là, démentant tous mes préjugés de vieux coloniaux ou de sahibs, et résistant à toute étiquette. Chacun était unique, absolument différent de qui que ce soit d'autre, et pourtant ils avaient ceci en commun : ils se préoccupaient tous intensément de ce pays et du travail qu'ils y faisaient, et ils étaient tous attirés par l'Afrique, ou par quelque autre lieu loin de chez eux, de manière profonde et irrésistible.

Qui pourra jamais oublier *Libahh*, le Lion ? C'était le surnom que lui avaient donné les Somalis, mais les Anglais le connaissaient sous le nom du Baron. C'était un major dans les Scouts du Somaliland, un homme de petite taille à la large carrure doté d'un ventre comme un ballon et d'un visage écarlate jovial. Il avait de grands yeux curieux, et en passant outre les bourrelets de graisse qui les entouraient, on se rendait compte que rien n'échappait à ces yeux. Il jouait son rôle exactement comme il l'entendait ; il était ce qu'il choisissait d'être. Devant un œil il portait un monocle. Sa moustache se recourbait gracieusement sur ses joues et s'effilait près des oreilles en une longue frange de raides poils gris-noir.

Le soir du bal en l'honneur de l'anniversaire de la reine à la résidence du gouverneur, le Baron me raconta comment il avait jadis abattu un crocodile à l'aide d'une carabine de calibre .22.

« Une affaire de rien, dit-il. Il n'y a qu'à viser les yeux. »

Suivirent les contes venus de la nuit des temps, histoires du bush et du veldt africains, histoires que tout vieux travailleur africain garde, bien rangées,

comme de précieuses amulettes, les sortant de temps en temps pour y poser la main : les éléphants et le buffle poursuivis et abattus, les guerriers masai tordant la queue d'un lion en train de charger, le léopard noir qui vivait jadis dans les collines de Sheikh. J'aurais cru tout ce que cet homme aurait pu me raconter, non pas parce que c'était nécessairement vrai, mais pour la même raison qui fait qu'on croit la littérature de grande qualité : dans le cadre des mots, l'histoire est absolument convaincante. Peut-être était-ce là la raison expliquant que le Baron s'entendait si bien avec les Somalis. Il était capable de raconter une histoire aussi bien qu'eux.

Il avait une voix de stentor, riche d'un rire implicite. Une fois seulement il est devenu sérieux, quand il m'a parlé d'un cadeau que lui avaient offert des nomades peu de temps auparavant.

« Une immense peau de lion à la crinière noire. Il n'y a plus beaucoup de lions dans les alentours, vous savez, par les temps qui courent. Je me suis dit que c'était fichtrement bien de leur part de me la donner. Je l'ai suspendue à mon mur. »

Abruptement, il est redevenu le personnage public, le Baron. Nous avons bavardé de la Parade ayant eu lieu ce jour-là, et il commenta l'uniforme et la coiffure du gouverneur.

« S'il se mettait ces plumes au derrière, dit le Baron, il pourrait voler. »

Non loin, j'entendais la voix excitée d'une memsahib.

« Il est tellement vulgaire, cet homme — oh, mon doux, il est horriblement commun ! »

On pouvait taxer le Baron d'une multitude de choses, mais certainement pas d'être commun. C'était l'un des hommes les plus singuliers que j'aie jamais rencontrés. Tout à coup, il me regarda de derrière son monocle et me déclara « fichument coloniale ». Je lui dis qu'il n'y avait qu'une chose de pire pour un Canadien que de se faire qualifier d'américain, c'était de se faire qualifier de colonial.

« Pas de différence, renifla le Baron. Un Américain est venu me voir une fois dans un bar et je lui ai dit : “Qui êtes-vous ? Un Yankee ?” Et il m'a répondu : “M'sieur, je suis un rebelle.” Alors je lui ai dit : “Diable, ce n'est rien : vous êtes tous de foutus rebelles pour moi !” »

Le lendemain matin, nous l'avons vu au Club. Le serveur s'approcha doucement, portant le café, et le Baron émit un rugissement léonin :

« Que se passe-t-il ? Cesse de taper du pied comme ça, veux-tu ? »

Puis il nous adressa un sourire, de même qu'au Somali, qui était bien conscient que *Libahh* n'entendait pas être pris au sérieux.

« Peux pas ôter mon monocle ce matin, dit-il. J'en ai besoin pour tenir mon œil. »

Il est sorti de notre vie, et nous n'avons plus entendu parler de lui avant plusieurs années, quand nous sommes tombés par hasard sur un article publié dans un journal d'Auckland.

La plus grande vedette de télévision de Nouvelle-Zélande a démissionné, exposant du coup des failles dans la gestion du service par le gouvernement. Surnommé le Baron dans plusieurs régions éloignées de la planète, c'était une personnalité télé née, avec sa moustache en guidon de vélo, son monocle et ses gilets brodés. Il avait été soldat pendant la plus grande partie de sa vie, et avait servi dans des armées aussi légendaires que la Légion arabe, la King's African Rifles et les Scouts du Somaliland. Mais pendant son service en tant qu'annonceur, il était classé comme un commis de niveau six du service public, et recevait un salaire inférieur à celui de certaines dactylos de son bureau. « J'adorais le travail, a-t-il déclaré, mais je ne pouvais pas me le permettre. » Le major est parti tenter sa chance en Australie.

Bon voyage à lui, où qu'il soit, car il y a bien peu de gilets brodés sur cette terre. Mais je crois que, quel que soit l'émoi suscité par son habillement et ses manières, le Baron lui-même accorde plus de valeur à une peau de lion à crinière noire suspendue à son mur qu'aux habits dont il est lui-même paré.

Chuck était un Canadien, le seul compatriote que nous ayons rencontré au Somaliland, et le seul individu non commandité, car ce n'était pas un pays touristique et les étrangers qui s'y trouvaient y étaient normalement à titre d'employés d'une agence ou d'un gouvernement. Chuck vivait en Éthiopie, et visitait Hargeisa quand nous sommes tombés sur lui à l'hôtel J.M.J., un drôle de petit établissement appartenant à l'une des rares familles somaliennes chrétiennes, et dont les initiales signifiaient « Jésus, Marie, Joseph ».

Chuck était dans la trentaine, quasiment chauve, et profondément comique.

« J'avais mis de l'argent de côté après la guerre, nous raconta-t-il, alors je me suis dit que je viendrais en Afrique. J'avais toujours voulu chasser le gros gibier. Mais c'était bien ma chance — tout mon équipement a été perdu pendant le voyage. Fusils, tout le bataclan, disparu. J'étais là, pris en Éthiopie — il fallait que je fasse quelque chose. »

Il eut tôt fait de remarquer que le fleuve Juba grouillait de crocodiles. Comme il n'avait pas d'équipement, il ne pouvait les abattre lui-même, mais il vit des douzaines de soldats éthiopiens debout aux alentours, à ne rien faire. Il leur proposa un marché. Ils abattraient les bêtes et les dépouilleraient de leur peau, tandis que lui ferait tous les arrangements nécessaires afin de vendre le précieux cuir.

« Il n'y a pas autant de peau utilisable que vous pourriez le croire sur un crocodile. Il n'y a que le dessous du ventre qui vaut quelque chose. Mais ces soldats étaient de bons fusils. On en a eu des douzaines. Ça a marché comme sur des roulettes pendant un moment. Les soldats étaient contents de faire quelques dollars de plus, et je gagnais bien ma vie. Mais — sapristi, je suis vraiment dans le pétrin maintenant. Le gouvernement éthiopien a commencé à rouspéter. »

Il s'était récemment rendu de Harar, où il habitait, à Addis Abeba, dans l'espoir d'apaiser les autorités éthiopiennes, mais il n'était guère optimiste.

« Trop de rouages à l'intérieur d'autres engrenages, dit-il. Trop de factions rivales. Si vous êtes cordial avec un, vous risquez de vous faire bouder par un autre. Je ne comprends pas pourquoi il leur fallait en

faire tout un plat. Tout ce que je voulais, c'était abattre quelques misérables crocodiles. »

Si son entreprise actuelle faisait long feu, il avait un autre stratagème en tête. Il assurait pouvoir faire une fortune en obtenant une concession de bois et en vendant des traverses à la compagnie de chemin de fer ougandaise, et il avait conçu un merveilleux plan afin d'acheminer ces traverses sur l'eau. Quand nous l'avons revu quelques mois plus tard, il nourrissait toutefois un nouveau rêve. Il avait trouvé en Éthiopie une terre parfaite pour la culture du coton. Il pouvait l'acheter pour pas cher — tout ce qu'il lui fallait, c'était de l'irrigation.

« Voici ce que je te propose, dit-il à Jack. Tu investis avec moi et tu t'occupes de l'aspect irrigation. Quelques bonnes saisons, et notre fortune est faite. Qu'en dis-tu ? »

Jack déclina, non sans un certain regret. Chuck haussa les épaules. Qu'importe. Il trouverait un associé ailleurs. Il est parti de son côté et nous sommes partis du nôtre. Nous n'avons jamais su ce qu'il était advenu de lui. Je parierais cependant qu'il n'est jamais rentré au pays. S'il n'est plus dans le commerce des crocodiles du fleuve Juba, ou en train de cultiver du coton dans les plaines éthiopiennes, il est probablement occupé à rassembler les derniers rennes de la toundra arctique ou bien à attraper des crotales en Amérique du Sud pour les vendre à des zoos.

Ernest, le responsable des services agricoles et vétérinaires, était un homme d'une énergie phénoménale. Vif comme l'éclair, il se déplaçait toujours

accompagné d'un setter irlandais efflanqué, au pelage brillant, qui trottait derrière lui d'un pas fatigué, beaucoup plus affecté par la chaleur du jour que ne l'était son maître. Ernest avait des sourcils broussailleux et des lunettes épaisses à travers lesquelles il observait d'un regard bleu et aiguisé. Il refusait de vous laisser partir, qui que vous soyez, avant d'avoir fini d'expliquer son dernier projet.

« Écoutez ça — il faut que je vous parle du potager de Bohotleh — les résultats les plus étonnants... »

On ne cultivait pratiquement rien dans ce pays, mais il était possible de faire pousser des légumes dans les régions des puits si l'on arrivait à convaincre les Somalis. Ernest ne se laissait jamais décourager par quoi que ce soit ou, si cela lui arrivait, il gardait son découragement pour lui. Si un projet de culture du *jowari* avait échoué, qu'importe. Peut-être le projet de culture de dattes serait-il couronné de succès. Au fil des années, il avait étudié les arbres et les plantes du Somaliland, au sujet desquels il avait abondamment écrit, et avait découvert lesquels parmi ces végétaux étaient réputés, chez les Somalis, posséder des propriétés médicinales. Il avait également mené des recherches approfondies sur les maladies affectant le bétail et cherchait constamment à introduire de meilleures méthodes d'élevage. L'entreprise progressait lentement, car toute nouveauté était accueillie avec méfiance par les nomades. Mais le prochain projet, la prochaine expérience — ceux-là connaîtraient assurément une réussite spectaculaire.

Il savait, bien sûr, qu'il n'en serait rien. Il ne verrait pas les fruits de la plus grande partie de son labeur. Ces fruits étaient destinés à mûrir en d'autres années, des années peut-être immensément lointaines. Mais il possédait la faculté de voyager avec espérance, et ici, où la terre était aussi dure et inflexible qu'elle

peut l'être, où les déconvenues étaient la règle plutôt que l'exception, cette faculté était un don formidable.

Officier vétérinaire, Miles était un homme de haute taille, osseux, aux manières réservées, qui s'exprimait avec hésitation. Il nous rendit visite alors que nous campions non loin de Borama et, en commençant à parler de son travail, il perdit sa timidité et se mit bientôt à expliquer la campagne visant à persuader les nomades d'amener leurs animaux se faire vacciner.

« Vous savez, les Somalis de l'Ouest propriétaires de bétail essaient eux-mêmes d'immuniser leurs troupeaux contre la peste bovine », dit-il d'un ton plein de sérieux, en levant les yeux, soudain inquiet, comme pour vérifier qu'il ne nous ennuyait pas, puis, allant tout de même de l'avant, porté par la puissance de son propre enthousiasme : « Ils préparent une concoction à l'aide de l'urine, de la bouse et du lait d'un animal malade et en déposent un peu dans les narines d'une bête en santé. Malheureusement, cette manœuvre a souvent pour effet de répandre la maladie plutôt que d'en empêcher la propagation. Mais l'important, c'est qu'ils connaissent le concept d'immunisation. »

Il s'efforçait d'apprendre tout ce qu'il pouvait sur les soins traditionnels que les Somalis prodiguaient au bétail et sur leur traitement des maladies, dans l'espoir d'arriver à imaginer une sorte de pont mental qui permettrait aux nomades de passer des vieilles méthodes aux nouvelles.

Bien plus tard, en Afrique de l'Ouest, nous avons un jour aperçu une silhouette familière dans les rues d'Accra. C'était Miles, venu s'approvisionner dans la ville côtière. Il nous dit qu'il travaillait dans le nord du Ghana, région qui ressemblait au Somaliland. Son travail était nécessaire là-bas ; il espérait seulement

qu'on lui permettrait de le poursuivre. Il suspectait qu'il pourrait se voir muté sur la côte, et ne le voulait pas.

Il était attiré — fasciné, presque — par les déserts faiblement peuplés et ceux qui les habitaient. C'est là qu'il voulait vivre et travailler. C'était son genre de pays. Pour ceux qui ont aimé le désert, il est parfois difficile d'être bien ailleurs.

« J'aimerais bien, dit Dexter, qu'ils arrêtent de piquer le fil du téléphone. C'est la troisième fois ce mois-ci que la ligne téléphonique de Berbera est coupée. »

Les nomades du Guban avaient au moins une raison d'apprécier le gouvernement : la quantité et la qualité de son fil de cuivre, parfait pour fixer la pointe d'une lance au manche. Dexter s'en plaignait, mais sans rancœur. Il ne se laissait plus troubler outre mesure par ces éternelles difficultés.

Dexter était responsable du département des Travaux publics, et Jack relevait directement de lui. C'était un homme aux manières douces qui n'interférait qu'en cas d'absolue nécessité, et le faisait alors avec tact. Quand nous nous sommes retrouvés prisonniers de la Wadda Gumerad au début des pluies, et que nous avons fini par revenir, épuisés, à Hargeisa, Dexter ne nous dit pas, comme il aurait très bien pu le faire, que nous étions fous d'être partis sans nourriture ni eau.

« Personnellement, dit-il d'un ton détaché, je ne pars jamais même pour un court trajet sans provisions. Vous trouverez sans doute que c'est plus sûr. »

Comme presque tout le monde ici, il souffrait d'un manque d'équipement et de personnel qualifié. Mais les routes principales restaient ouvertes et, chaque année, on y ajoutait quelques milles de plus. L'eau continuait de couler des robinets ; de nouveaux bungalows étaient bâtis, et les vieux étaient entretenus. D'une manière ou d'une autre, les choses se faisaient.

« Quand vous avez passé un certain temps ici, disait-il, vous ne vous attendez plus à des miracles. Vous vous contentez de faire ce que vous pouvez. »

Nous avons découvert que le même principe régissait la vie de nombreux Anglais de la région. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Ce n'était pas tout, mais c'était quelque chose.

Le Padre était le seul pasteur de l'Église anglicane au Somaliland. Il avait été envoyé ici des années plus tôt pour répondre aux besoins de la communauté anglaise. C'était désormais un vieil homme, qui aurait dû être retraité, mais ce n'était pas le genre de personne à jamais pouvoir prendre sa retraite. Il avait obtenu du gouvernement la permission de rester, car il était maintenant ici chez lui.

Comme les Somalis étaient de fervents musulmans, qui s'étaient opposés aux Britanniques au début du siècle dans une guerre dont les motifs étaient à la fois nationalistes et religieux, les missionnaires étaient interdits de séjour ici. Cette politique me paraissait excellente, car je n'ai jamais pu croire que quiconque avait le droit d'imposer ses vues religieuses à autrui, et, qui plus est, ces habitants du désert n'auraient jamais pu trouver de religion propre à mieux les soutenir que celle qu'ils possédaient déjà.

Le Padre, évidemment, ne voyait pas les choses du même œil. Je pense qu'il éprouvait une certaine tristesse à l'idée que son prosélytisme n'ait pas porté ses fruits. Il ne possédait pas ce trait trop commun chez les missionnaires, le désir condescendant et fondamentalement méprisant d'éclairer des êtres perçus comme de vulgaires sauvages. Je crois qu'il aurait voulu prêcher aux Somalis surtout parce qu'il avait de l'affection pour eux et qu'il aurait aimé partager avec eux la religion qui était si chère à son cœur.

Il avait passé des années à traduire la Bible en somali. Pourquoi un homme s'écarterait-il ainsi en pure perte ? À ses yeux, évidemment, ce n'était pas en pure perte. Il pensait vraiment que sa traduction se révélerait un jour nécessaire. Il respectait la religion musulmane, mais était si pénétré de sa propre foi qu'il ne pouvait s'empêcher de croire qu'un jour les Somalis se mettraient en quête de ce qu'il avait trouvé chez l'Homme qui n'était pas seulement un prophète, mais le Fils de Dieu. Il était bien conscient que les musulmans estimaient que cette idée entraînait en contradiction avec le monothéisme. Mais il vivait selon sa foi, non pas sa logique, et ainsi il était plus proche des Somalis que nous pourrions jamais l'être.

C'était l'un des hommes les plus frêles qu'il m'ait été donné de voir, un homme semblable à une aigrette de pissenlit, mince et sans chair, avec une barbe blanche et aérienne. Il portait de lourdes bottes trop grandes pour lui de plusieurs tailles, ayant sans doute appartenu à quelqu'un qui s'en était débarrassé, et une soutane noire semée de taches de nourriture. Avec pour seule escorte son boy somali, lequel avait presque mon âge, il sillonnait le pays, parfois vivant dans des camps somalis, parfois célébrant la messe dans les églises de postes européens, mariant, baptisant et inhumant quand les Anglais avaient besoin

que l'on exécute ces rites. Il ne possédait pas de voiture. Il traversait le désert à la marche, et les Anglais dans tous les postes s'inquiétaient pour lui, s'imaginant qu'on allait le retrouver mort de soif ou d'insolation un jour dans le Haud ou le Guban. Mais ça n'est jamais arrivé.

Dexter nous raconta qu'il avait rencontré le Padre au milieu du Haud. Le vieil homme avançait d'un bon pas dans la poussière, un chapeau miteux sur le crâne.

« Vous êtes à des milles de n'importe où, Padre, dit Dexter d'un ton qui était à demi un reproche. Qu'auriez-vous fait si je n'étais pas apparu pour vous prendre dans ma voiture ? »

Le Padre n'était pas le moins du monde perturbé.

« Ah, mais vous êtes apparu, mon cher garçon, n'est-ce pas ? répondit-il. Vous ne voyez donc pas ? »

La confiance du Padre dans la divine providence pouvait donner à ceux dont la foi était moindre (c'est-à-dire tous les autres) plus d'un moment d'inquiétude. Au plus fort du *Jilal* : était-il en train de traverser à pied les vastes étendues arides du Haud ? Ou quand venaient les pluies : avait-il trouvé un abri ? Et pourtant — comment l'expliquer ? — le Seigneur, ou quelqu'un, pourvoyait toujours aux besoins de cet homme étonnant.

Les Somalis l'appelaient *wadaad*, homme de religion, et le considéraient comme un saint. Ils comprenaient son espèce mieux que nous, et lui offraient à manger de bon cœur quand il faisait halte à leurs camps. Pendant la guerre, le Padre fut, comble du ridicule, fait major. Il est difficile d'imaginer de quoi il pouvait avoir l'air, le mollet maigre, fragile, sanglé

dans un uniforme kaki. Il n'avait pas grand-chose à faire d'une solde d'officier, qui lui semblait une somme d'argent absurdement importante, aussi en donnait-il la plus grande partie aux gamins des rues de la *magala*.

Il considérait avec un profond mépris toute loi qui lui semblait idiote. À Hargeisa, tout de suite après la guerre, une loi voulait que tous les Européens s'aventurant à l'extérieur à la nuit tombée dussent transporter une lampe-tempête — en cas d'attaque soudaine, sans doute, des Somalis qui étaient nerveux et agités après l'occupation italienne et leur retour subséquent à un gouvernement britannique. Le Padre se présenta un soir à la résidence du gouverneur en balançant gaïement sa lampe-tempête — éteinte.

« On m'a dit que je devais porter une lampe, dit-il tranquillement, mais on n'a pas précisé qu'elle devait être allumée. »

La véritable lanterne qu'il portait, bien sûr, était toujours allumée : elle ne s'éteindrait qu'à sa mort. Parce qu'il était à ce point illuminé par sa foi, il était tentant de ne voir en lui qu'un saint homme, une sorte de Jean Baptiste aux manières plus douces. Mais comme elles doivent être complexes, les puissances qui font qu'à certains hommes la vie ne semble possible que dans la nature sauvage.

Nous avons parcouru des milles et des milles sur des routes épouvantables pour voir le géologue du gouvernement. Sa femme nous accueillit au bungalow — voulions-nous une tasse de thé ? Aubrey travaillait et ne pouvait être dérangé. Peut-être voulions-nous patienter, ou, sinon, pouvions-nous

revenir à un autre moment ? Elle parlait de lui comme s'il était un artiste dont on ne doit pas troubler l'inspiration. Et, dans un certain sens, c'est exactement ce qu'il était.

Nous avons attendu pendant environ une heure, et enfin Aubrey est sorti de son bureau d'un pas lourd et nous a invités à entrer, réussissant à avoir l'air à la fois cordial et distrait.

« Entrez, entrez ! Désolé de vous avoir fait attendre, mais si je laissais les gens m'interrompre, vous savez, je n'arriverais jamais à faire quoi que ce soit. »

Son bureau ressemblait à un petit musée d'histoire naturelle, encombré de cartes, de schémas, de spécimens de cailloux, de crânes d'animaux, de collections de papillons et d'insectes.

« Les archives concernant les précipitations — c'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas ? Voyons voir... »

Il fouilla dans des milliers de documents et en émergea, triomphant, avec les dossiers dont Jack avait besoin. Aubrey faisait presque figure de légende dans ce pays. Il avait effectué des levés géologiques, tracé des cartes et des schémas de migration des nomades, constitué des archives des précipitations et Dieu sait quoi d'autre. Son travail l'absorbait complètement et il estimait que l'appui dont bénéficiaient ses projets était toujours insuffisant. Ses rapports et ses cartes n'étaient imprimés qu'avec lenteur. Il était en lutte constante contre le Secrétariat. Il était en assez bons termes avec les membres de l'administration pris individuellement, mais il semblait les percevoir collectivement comme un énorme roc contre lequel il était condamné à se battre éternellement. Il nous en parla avec une ironie désenchantée.

« Pas d'argent, dit le gouvernement. Il en a toujours été ainsi. Ces choses que je fais doivent être imprimées, vous savez, mais vous croyez qu'ils vont voir cela ? Pas de danger. »

Malgré tout, il savait que son travail était estimé ici. J'espère seulement qu'il le sera autant dans la République de Somalie indépendante.

Le colonel possédait un autruchon et une jument grise excessivement gravisée. La condition de la jument lui était source d'anxiété.

« Il y a si longtemps qu'elle est grosse, je commence à me demander si elle va jamais mettre bas. Ou, si elle le fait, ce qui en sortira. »

Peut-être s'était-elle accouplée avec un chameau par mégarde, et à ce moment même quelque hybride exotique était en train de se développer, quelque créature nécessitant une période de gestation d'une longueur inhabituelle. Tels deux médecins inquiets, le colonel et Aul, son garçon d'étable, prodiguaient mille soins à la jument enflée mais placide. Quand enfin elle mit bas, donnant naissance à un petit poulain brun parfaitement formé, le colonel fut presque déçu.

Retraité de l'armée, le colonel servait maintenant en tant qu'aide de camp pour le gouverneur. Attentionné, courtois, c'était le plus doux des hommes, dont le passe-temps préféré consistait à raconter d'horribles histoires de batailles. Grâce à lui, j'en appris davantage sur les célèbres campagnes du Molah, cinquante ans plus tôt, car il avait lu tout ce qu'il

avait pu trouver sur la question, et il en parlait presque comme s'il avait été là.

« Ça vous montre quel genre d'hommes sont les Somalis quand ils se battent : pendant la campagne de 1912, un Somali s'est traîné un jour jusqu'à l'hôpital de Berbera avec une balle dans la jambe et une plaie causée par une lance lui ayant traversé le corps de part en part. Le médecin a entrepris d'extirper la balle, et le Somali a hoqueté : "Non, non, ne vous occupez pas de ça. Mais pour l'amour d'Allah, faites quelque chose pour cette blessure de lance... ça fait mal quand je ris." »

Et bien qu'on ait sans doute déjà conté la même anecdote, avec des variations selon le lieu, au sujet de guerriers de toutes les armées depuis l'époque de Gengis Khan, le colonel riait avec ravissement.

« Je peux le croire, vous savez, dit-il. Nous avons de très bons hommes dans ces campagnes, nous aussi. Corfield, qui a fondé le Camel Corps — il a été tué, bien sûr. Et Swayne — il a dirigé la deuxième expédition. Avec Risaldar-Major Haji Musa Farah, il a traversé le Haud à pied à la tête de cinq mille nomades pour attaquer les forts du Mullah. Pensez-y... tout ce chemin. Le problème, c'était l'eau, et la fièvre. Le Mollah était terré avec toute l'eau dont il avait besoin. Et ce n'était pas simplement une affaire de lances : les forces du Mollah avaient des mitraillettes. »

Son visage s'assombrit et il rappela la suite de campagnes qui avaient duré vingt ans : « Quand nous avons mis sur pied la Troisième Expédition, nous possédions des forces régulières de Soudanais et de Sikhs aussi bien que de Somalis. La pire bataille a eu lieu à Gumburu ; nos hommes horriblement surpassés en nombre s'étaient barricadés dans une *zareba*, qui était entièrement cernée par les hommes du Mollah.

Après un certain temps, il semblait bien que la force britannique tout entière serait tuée. Et c'est ce qui est arrivé, à l'exception d'un seul homme. Mais d'abord... »

Le colonel s'interrompit, car il était profondément ému par cette histoire ; en l'écoutant la raconter, je l'étais aussi.

« Juste avant que les derviches du Mollah n'entrent, finit-il, le capitaine Johnson-Stewart brisa les mitrailleuses Maxim de façon qu'elles ne puissent plus jamais tirer. »

Nous étions muets, tous les deux, en pensant à tous ces jeunes hommes courageux, ces jeunes hommes morts. Mais, au moins, le colonel ne douta jamais qu'ils étaient morts pour quelque chose qui en valait la peine. Et peut-être, après tout, était-ce bien le cas s'ils le croyaient. Pendant que de l'autre côté, eux aussi pleins de foi, les jeunes guerriers somalis du Mollah criaient « *Allah Akbar!* »

La question de savoir si Mohammed Abdullah Hassan était un fou et un fanatique religieux, comme l'affirmaient les Britanniques, ou l'un des premiers nationalistes, un chef à l'inspiration divine, ne pourra jamais être résolue. Peut-être était-il tout cela à la fois. Même les Somalis ne niaient pas qu'il était un homme cruel mais à leurs yeux, il n'était pas si étonnant qu'un sultan soit cruel. C'était un grand poète auteur de *gabeis*, et certains de ses poèmes avaient survécu jusqu'à aujourd'hui et étaient souvent récités par les Somalis. Celui que j'avais entendu témoignait d'une grande habileté et d'une profondeur de sentiments, et ne semblait pas l'œuvre d'un fou.

« C'est bien possible, dit le colonel, mais il ne faut pas oublier que de nombreux nomades de l'intérieur

n'étaient pas du côté du Mollah et qu'ils se tournaient vers nous afin d'obtenir protection contre lui. »

Simple fait ou vœu pieux ? Là aussi, sans doute tout cela à la fois. Il était une chose, toutefois, que le colonel était bien prêt à admettre.

« Le Mollah était un homme courageux, disait-il. Personne ne peut le nier. Insensé par moments, pas de doute. Mais il ne se serait jamais avoué vaincu, et c'est là une qualité qu'il faut admirer, toujours. »

Matthew nous avait souvent été mentionné par les Somalis.

« Attendez que vous le rencontrez, nous disaient-ils. Ça, c'est un homme. »

Il n'y avait guère d'autre Anglais dans la région qui bénéficiât d'une telle estime. Nous étions cependant suspicieux. Toutes les fois qu'on me dit que je ne peux qu'aimer quelqu'un, j'en viens à me persuader que je ne l'aimerai pas du tout. Mais quand nous avons enfin rencontré Matthew et appris à le connaître, nous avons compris ce que voulaient dire les Somalis.

Il était commissaire de district et, à ce titre, pouvait occuper l'un des vastes nouveaux bungalows en pierres. Mais il refusait qu'on lui impose un logement si luxueux — cela ne l'intéressait pas, tout simplement. Il vivait dans un petit bungalow qui était quasi une mesure, plus près de la *magala* somalie que du lotissement européen. Sa maison était pleine à craquer de dossiers et de documents, de textes volumineux sur la loi coranique, et de tous les livres ayant

jamais été écrits sur le Somaliland. Matthew vivait heureux au milieu de ce désordre, faisant tomber par terre la cendre de la cigarette qu'il avait éternellement à la main, car les cendriers étaient toujours enterrés quelque part sous des monceaux de papier.

Il possédait une vivacité, une sorte d'énergie nerveuse. Il n'appartenait pas à la clique des « vestes de soirée au milieu du désert », mais portait d'amples pantalons kaki, une veste de brousse et un vieux chapeau du bush australien, et accordait aussi peu d'importance que possible au cérémonial de la vie coloniale. Il était, pour ce que nous étions arrivés à en découvrir, le seul Anglais au service du gouvernement qui parlât couramment le somali, et l'un des seuls à comprendre les subtilités de l'organisation et de la loi claniques.

Quand des combats se déclaraient entre les Somalis du Protectorat et les Somalis ogadens de l'autre côté de la frontière, ou quand un clan du Protectorat avait une mésentente avec les Éthiopiens, c'était Matthew que le gouvernement envoyait le plus souvent pour le représenter lors du *shir*, réunion à laquelle assistaient les parties opposées et où l'on tentait d'en arriver à une entente pour régler le problème, car il savait mieux que quiconque négocier avec les interminables oraisons d'un *shir*.

Comme les Somalis eux-mêmes, c'était un orateur habile et rapide. Il avait déjà réussi à calmer une émeute menaçant d'éclater en enfilant des blagues en somali — ce qui n'était pas rien, car les Somalis se montraient extrêmement critiques envers tout étranger tentant de parler leur langue, et ils étaient d'une grande exigence en matière d'humour et de calembours. Il arrivait que ses méthodes peu orthodoxes dépassent les mots. Un ami nous raconta pourquoi on avait décerné l'Ordre de l'Empire britannique

à Matthew. Les employés du service de Contrôle des criquets pèlerins au Somaliland installaient des pièges empoisonnés à l'intention des jeunes sauterelles, et à une époque les Somalis avaient craint que ce poison ne tue leurs chameaux qui paissaient au même endroit. Une importante section d'un clan dans le Guban devint si furieuse que les hommes étaient prêts à prendre leurs lances pour massacrer jusqu'au dernier les officiers affectés aux locustes dans la région. Quand Matthew arriva sur les lieux, les hommes du clan rassemblés, surexcités, avaient atteint le paroxysme de la colère. C'était dans un lieu isolé où il n'y avait pas de routes et où les Européens ne passaient que rarement, aussi Matthew savait qu'il ne pouvait s'attendre à aucune aide. Les nomades menacèrent de le tuer s'il n'ordonnait pas qu'on cesse d'installer des pièges à poison. Il refusa, et au crépuscule ils entouraient son camp. À la tombée de la nuit, Matthew réussit à s'enfuir et traversa le désert jusqu'à un petit café sur la route de Zeilah. Il apprit plus tard qu'il s'était évadé juste à temps, car pendant la nuit les nomades avaient résolu de le tuer. Ils étaient entrés dans son camp et, courroucés de découvrir qu'il avait disparu, avaient brûlé les tentes et lacéré ses vêtements, allant jusqu'à transpercer son chapeau de coups de lance. Le lendemain, ils se présentèrent au café de la route de Zeilah, non pas calmés mais encore plus en colère que la veille, car leur victime leur avait échappé. Il était trop tard pour entamer une longue discussion. Matthew ne dit qu'une chose :

« Si ce poison à locustes ne réussit pas à tuer un homme, accepterez-vous de croire qu'il ne tuera pas vos chameaux ? »

Les hommes du clan murmurèrent entre eux, et finirent par se mettre d'accord : oui, ils accepteraient de le croire, dans ce cas-là. Mais à quoi servait de dis-

cuter de cela, quand tout le monde savait que le poison à locustes réussirait presque certainement à tuer un homme ?

« C'est faux, dit Matthew. Je vais le prouver. »

Puis il saisit une poignée de grains empoisonnés, qu'il mangea. Les nomades l'observaient avec une curiosité considérable et, quand il ne mourut pas, ils finirent par se disperser.

C'était une solution simple. Mais même s'il savait que le poison à locustes n'était pas nocif pour les chameaux, au moment où il l'avait avalé, il ignorait l'effet qu'il aurait sur un être humain. Après tout, les chameaux sont capables de digérer des épines longues de cinq centimètres, mais pas les hommes.

Un soir, nous avons interrogé Matthew sur cette histoire. Il était gêné. Il rit et haussa les épaules.

« C'est seulement que j'étais incapable de trouver autre chose à faire. De toute façon, je me disais que j'arriverais probablement à regagner mon bungalow à temps pour prendre un puissant émétique. Ne vous inquiétez pas, je n'avais pas l'intention de mourir pour la cause ou une autre bêtise du genre. »

J'étais soulagée de l'entendre. Je me méfiais des martyrs, soupçonnant que la glorification personnelle était au cœur de la plupart des sacrifices de soi. Il n'y avait rien de tel chez Matthew. Il avait posé un tel geste mû par la ferme conviction qu'il était capable de s'en sortir indemne. Mais il aurait fort bien pu ne pas s'en sortir indemne. Qu'est donc le courage sinon le fait de prendre un risque calculé en espérant fortement gagner tout en sachant que l'on peut ne pas gagner ? C'est la qualité que les Somalis

reconnaissaient en Matthew quand ils disaient :
« Voilà un homme. »

Il nous expliqua, en d'autres termes, la raison pour laquelle il s'entendait si bien avec les Somalis :

« Je les aime, nous dit-il en toute franchise, parce qu'ils sont tellement têtes de mule. »

Il appréciait chez eux les qualités mêmes que maints Anglais abhorraient : leur tendance à argumenter, leur propension à dramatiser à l'excès le moindre événement, l'irréductible fierté de ces hommes du désert.

Il fut ravi par l'une des conséquences de la crise du poison à locustes. Les nomades, dans un renversement total typique des Somalis, vinrent le voir plus tard et lui dirent qu'ils comprenaient maintenant qu'il était leur ami, et qu'ils désiraient lui offrir une pleine compensation par le sang sous la forme de cent chameaux, pour avoir été déterminés à le tuer.

Quelques mois après avoir quitté le Somaliland, nous avons revu Matthew en Angleterre, où il se trouvait en permission. Il entra d'un pas léger dans notre appartement, à Londres, vêtu d'un costume de lourd tweed duveteux qui ne semblait pas de la première jeunesse.

« Fichtrement idiot, ce costume, dit-il sur le ton de l'excuse. Il fallait que j'achète quelque chose, vous voyez, alors je suis entré dans une boutique de prêt-à-porter et, en fouillant parmi des costumes, j'en ai aperçu un qui portait l'étiquette "À l'épreuve des épines". Ah, ai-je pensé, c'est juste ce qu'il me faut. Alors je l'ai acheté. Ce n'est que plus tard que je me suis rendu compte que j'étais peu susceptible de rencontrer beaucoup d'épines dans Oxford Street. »

Matthew finit par quitter le Somaliland. Nous avons reçu une carte : *Joyeux Noël de Jérusalem*, avec une photo de chameaux et, dans son écriture griffonnée : « Ça me rappelle le Haud. » Il travaillait à la réinstallation des réfugiés arabes. Au bout du compte, il retourna en Afrique, comme il était presque destiné à le faire, et prit un poste au sein du Service de l'Information dans un pays qui venait de déclarer son indépendance. Il était tour à tour euphorique et déprimé.

« Nous avons fait une émission de radio sur la poésie noire contemporaine... Merveilleux ! Je vous envoie le texte ? »

Mais dans la lettre suivante, il se demandait s'il ne serait pas préférable que tous les Européens quittent l'Afrique, car le nombre de personnes dont le travail reposait sur des motifs politiques ou religieux le consternait. Si seulement les Européens pouvaient travailler en Afrique simplement parce qu'on avait besoin de leurs diverses habiletés techniques jusqu'à ce que les différents pays forment suffisamment d'hommes ferrés en technique. Mais tant de Blancs avaient des comptes à régler. Les Africains le voyaient, et n'étaient pas impressionnés.

Lui-même n'avait pas de comptes à régler. Je crois qu'il travaille pour l'amour du travail, et parce qu'il aime l'Afrique. De temps en temps il essaie de s'installer en Angleterre, mais il n'y reste jamais longtemps.

Peut-être pour lui, comme pour nous, Oxford Street n'est-elle pas entièrement dépourvue d'épines, après tout.

Les pluies du *Gu* touchaient presque à leur fin quand, un jour, un Anglais grand et mince à la chevelure grise se présenta à notre bungalow et demanda poliment s'il pouvait emprunter la Land Rover de Jack et le chauffeur pour une journée.

« Ma femme est à El Afweina, expliqua-t-il. Elle est tombée malade, aussi je dois aller la chercher. Je ne peux pas prendre ma voiture — je ne crois pas qu'elle réussirait à passer. »

Jack acquiesça sur-le-champ et la Land Rover partit, avec Abdi et l'Anglais à bord. Ils revinrent quelques jours plus tard. Le voyage avait été exténuant, dans la boue et les *tugs*, sur des routes que les pluies avaient effacées. L'Anglais était épuisé, mais il remercia Jack avec courtoisie et répondit à nos questions. Oui, sa femme était hors de danger. Il l'avait conduite droit à l'hôpital et le médecin promettait qu'elle serait bientôt remise.

L'homme qui avait traversé le désert inondé était le premier fonctionnaire de l'administration du pays, l'adjoint du gouverneur. Sa femme se trouvait à El Afweina parce qu'elle y travaillait dans le camp de *miskiins*. *Miskiin* signifie « démunis ». Pendant le *Jilal*, le gouvernement avait mis sur pied plusieurs de ces camps afin de tenter de sauver certaines des personnes mourant de soif et de faim. Des rations d'eau et de sorgho y étaient acheminées et, après quelque temps, on découvrit que plusieurs des employés somalis chargés de la distribution vendaient la nourriture et l'eau plutôt que de la donner aux *miskiins*. Comme il était difficile de trouver des gens du gouvernement pouvant quitter leur emploi, la femme de l'administrateur était partie prendre la direction du camp d'El Afweina.

Je ne connais aucune autre Anglaise dans ce pays qui aurait pu ou voulu se charger de cette tâche. La plupart des Anglaises ici, qui n'avaient habité que dans des stations, n'étaient même pas conscientes de ce qu'avait fait cette femme. J'en étais un peu plus consciente, peut-être, pour avoir vécu dans le Haud durant le *Jilal*. Le seul fait de se trouver face à face avec ces démunis provoquait une horreur et une souffrance que les mots ne sauraient exprimer — les corps émaciés, les côtes saillantes, les mains semblables à des brindilles sèches, les yeux qui avaient cessé d'espérer. Mais travailler parmi eux jour après jour, distribuer les rations soigneusement mesurées dans leur clameur désespérée — cela demandait du courage. Je ne possédais pas semblable courage.

Vers la fin de notre mission, je fus forcée de m'installer à Hargeisa. À ma grande joie, j'étais devenue enceinte, mais, après avoir presque fait une fausse couche, il m'avait semblé qu'il était trop risqué de demeurer au camp, aussi restais-je dans notre bungalow, où Jack venait me retrouver les week-ends. Je travaillais toujours sur les traductions somalies, mais cela n'était plus suffisant maintenant que je passais la plus grande partie de mon temps seule. C'est pourquoi, quand un emploi se présenta, je décidai de le prendre. J'allai travailler au Secrétariat, à titre de secrétaire de l'administrateur.

Secrétariat est un mot à la sonorité imposante, qui évoque des couloirs en marbre et des moquettes épaisses. Mais les employés du gouvernement ne jouissaient ici de nul luxe semblable. Les bâtiments ressemblaient à de petites baraques basses, longues, blanchies à la chaux. L'atmosphère dans les bureaux était étouffante, car les fenêtres étroites avec leur moustiquaire antivol réussissaient à empêcher d'entrer le moindre souffle de vent. Les geckos aux yeux exorbités s'agrippaient aux murs et nous regardaient.

Dehors, les poivriers agitaient leurs branches plumeuses et les jeunes messagers somalis se réunissaient en grappes pour papoter sur les vérandas. Dans l'air lourd crépitaient les dactylos.

Je n'avais encore jamais aperçu les rouages internes du gouvernement. Ce que l'administration réalisait à ce moment-là pouvait dans l'avenir avoir ou non quelque valeur, servir d'assise. Comment vraiment le savoir ? Les Somalis pouvaient décider de prendre une tout autre voie, et il était de leur droit de le faire. Mais, de façon générale, je ne voyais pas ce que l'administration aurait pu faire de différent de ce qu'on semblait faire à ce moment, c'est-à-dire préparer le pays pour l'indépendance par un transfert graduel du pouvoir, en commençant par la base, par le système d'autorité locale et les conseils d'aînés, et en étendant l'instruction, dans l'espoir qu'un nombre assez important de dirigeants somalis puissent acquérir de l'expérience politique avant l'indépendance.

L'administrateur préparait à l'intention du Bureau des colonies des rapports qu'il rédigeait avec soin, il consultait des délégations de cheiks et d'aînés, discutait avec des chefs de district. Il ne semblait jamais pressé ni impatient. Il y avait des années qu'il travaillait dans le pays, et il avait des Somalis, de leur mode de vie et de leur histoire une connaissance plus profonde que presque tout autre Anglais. Mais il était on ne peut plus différent d'eux. Il ne jouissait pas, dans ses relations avec eux, du rapide avantage qu'offre une parenté de tempérament. Ils étaient émotifs et théâtraux ; il était plein de retenue. Ils parlaient avec mille subtilités et embellissements ; il s'exprimait avec une lucidité simple. Ils savaient faire preuve de ruse quand ça les arrangeait, et pouvaient changer en un clin d'œil le point de vue qu'ils défendaient dans le but d'arriver à un effet, alors qu'il

disait de façon consistante ce qu'il croyait être la vérité, et refusait d'en déroger.

Les crises déferlaient et refluaient de son bureau comme en une perpétuelle marée. Attaques verbales, flatteries, témoignages de gratitude, suppliques dictées par un réel besoin, requêtes formulées dans le but de réaliser quelque magouille — il recevait tout cela des Somalis, et devait y faire son chemin.

Ce qu'il éprouvait dans son cœur, lui seul le savait. Aux yeux d'un observateur extérieur, il semblait ignorer les louanges comme les critiques. S'il devenait l'objet de la colère des Somalis en raison d'une décision du gouvernement, il ne déviait jamais de sa voie — il n'essayait jamais d'acheter leur approbation au rabais, ne se laissait jamais aller à parler d'eux avec mépris, comme le faisaient nombre d'Anglais. Si, d'un autre côté, il recevait leurs éloges pour quelque autre décision, il accueillait celles-ci avec un grain de sel.

« Il ne faut pas être trop prompt à aimer ni à haïr, disait-il. L'un comme l'autre peuvent être dangereux. »

Au premier abord, il semblait très froid. Je m'imaginai qu'il était capable d'agir sans passion à l'endroit des Somalis parce que ses propres sentiments n'étaient pas en jeu — pour lui, c'était un emploi, rien de plus. Mais je découvris un jour que ce n'était pas vrai du tout. Un autre aspect de sa personne me fut révélé grâce aux traductions somalies. Je lui montrai le manuscrit, et il décida qu'il devrait être publié par le gouvernement. Tandis que nous en discussions, tout à coup, il pointa une page et dit avec une intensité inattendue :

« Cela vaudrait la peine pour ce seul passage de votre introduction, quand bien même il n'y aurait rien d'autre dans le livre. »

Le passage en question décrivait l'existence rude et précaire des nomades somalis dans le *Jilal* aride. Je me rendis alors compte de la profondeur de son attachement pour ce pays et ses habitants, et du mal qu'il devait se donner pour mettre de côté ses propres sentiments s'il voulait pouvoir faire son travail. En parlant du pays avec lui, je compris aussi que j'en connaissais peu de choses, et qu'il était impossible, à peine descendu du bateau, d'absorber en quelques mois les siècles qui avaient façonné un pays.

Quand vint le moment de notre départ du Somaliland, je laissai le manuscrit à l'administrateur. Il essayait d'obtenir une allocation du gouvernement afin de le faire publier. Plusieurs années plus tard, alors que nous étions en Afrique de l'Ouest, je reçus un jour un colis accompagné d'une lettre.

« Il nous a fallu un peu de temps, disait la note de l'administrateur, mais nous y sommes enfin arrivés. »

Et je trouvai le livre. J'étais bien consciente qu'il ne serait jamais lu que par un petit nombre de personnes. Ce n'en était pas moins le premier recueil de poèmes et de contes folkloriques somalis à paraître en anglais. Je m'étais attachée à travailler à ce livre par amour, et je ne pouvais m'empêcher de songer que pour l'administrateur, qui avait pris le temps et s'était donné la peine de le faire publier, ç'avait été la même chose.

Nous l'avons revu, ainsi que sa femme, une fois encore, alors que nous avons quitté l'Afrique de l'Ouest en permission. Retraités, ils étaient à ce moment rentrés en Angleterre, et nous sommes allés

leur rendre visite pendant une journée. Ils possédaient à la campagne une grande maison agréablement pleine de recoins, et étaient satisfaits d'y être, disaient-ils. Mais le Somaliland leur manquait. Il continuerait toujours de leur manquer — ils y avaient été chez eux pendant longtemps.

Quand nous sommes partis, l'administrateur nous a conduits jusqu'à la gare. Il n'était plus l'administrateur, bien sûr. Pour la première fois, je ne le voyais plus que pour lui-même. Et pourtant il était exactement le même. Il n'était ni changé ni diminué par l'absence de titre officiel, car ce qu'il avait été auparavant ne dépendait pas des titres. En le regardant, assis derrière le volant de sa petite Austin, dans son trench et son vieux chapeau de feutre, j'ai pressenti obscurément que je ne le reverrais plus et j'aurais voulu en ce dernier instant pouvoir lui dire combien je l'estimais. Mais j'en ai été incapable. Peut-être le savait-il... Je l'espère.

Face à moi, dans le train nous ramenant à Londres, Jack lisait. À côté de lui, notre fille penchait sa tête couleur de bouton-d'or au-dessus d'un livre d'images, imitant son père du haut de ses trois ans. Près de moi sur la banquette, notre jeune fils dormait dans son porte-bébé. Tout était bien. Mais en regardant par la fenêtre le paysage, d'un gris-brun hivernal sous la pluie, j'ai eu l'impression que rien n'était bien. Je songeais à tous ceux que j'avais connus qui avaient aimé l'Afrique et devaient maintenant la quitter.

Le vol de retour vers le Ghana fut fertile en inconforts et en retards. Après une nuit sans sommeil, nous avons fini par installer les enfants. Jack m'a fait signe de regarder par le hublot.

« Regarde. Nous passons au-dessus du désert. Nous sommes juste à temps pour voir l'aube. »

Sur le Sahara, la nuit coulait comme de l'eau, disparaissant par-dessus le précipice de l'horizon. La faible lueur du matin changeait le ciel en un or laiteux. Loin au-dessous, les ondes dorées des grandes dunes étincelaient comme les cercueils en or des pharaons. Puis le soleil monta dans le ciel et flamba d'un feu pur.

Alors je vis que la tristesse que j'avais éprouvée était en partie pour moi, et que ma fascination pour les motifs ayant attiré les autres en Afrique avait été, d'une certaine façon, une tentative voilée de découvrir mes propres motivations. Il me semblait que mon sentiment de regret me venait de ce que j'aimais imprudemment un pays où j'étais destinée à rester toujours une étrangère. Mais peut-être le fait que j'y étais une étrangère constituait-il la vraie raison de mon amour pour ce pays. On ne peut jamais être un étranger dans son propre pays — c'est justement ce qui fait qu'il est si difficile d'y vivre.

James Thomson, le célèbre explorateur qui a sillonné l'Afrique de l'Est, était sujet à de violentes périodes de dépression. Au cours de l'une d'elles, sondant son âme, il écrivit : « Je ne suis pas un bâtisseur d'empire, je ne suis pas un missionnaire, je ne suis pas vraiment un scientifique. Je veux simplement retourner en Afrique et y continuer mes pérégrinations. »

Dans un livre sur les premiers colons légendaires au Kenya, le chasseur blanc John Hunter, lui-même une légende, écrit pour expliquer certains de ces pionniers : « Au plus profond du cœur des hommes réside le désir de s'éloigner de tout — tout quitter, et partir vivre dans une île déserte où les nom-

breuses complications de la civilisation peuvent être oubliées⁵. »

Pour Graham Greene, « l'Afrique sera toujours l'Afrique de l'atlas victorien, le continent blanc et inexploré en forme de cœur humain⁶ ».

Les réflexions de Mannoni figurent parmi les plus justes et les plus irréfutables ; dans son étude de la psychologie de la colonisation, tout Européen ayant jamais vécu en Afrique ne peut s'empêcher de voir une part de lui-même, souvent beaucoup plus que ce qu'il préférerait voir.

Le colonial-type est condamné à recommencer Prospero. Il le porte dans son inconscient, tout comme Shakespeare, mais sans la puissance de sublimation de l'écrivain.

[...] Ce qui manque au colonial comme à Prospero, ce dont il est déchu, c'est le monde des Autres, où les Autres se font respecter. Ce monde, le colonial-type l'a quitté, chassé par la difficulté d'admettre les hommes tels qu'ils sont. Cette fuite est liée à un besoin de domination d'origine infantile que l'adaptation au social n'a pas réussi à discipliner. Peu importe que le colonial ait cédé « au seul souci de voyager », au désir de « fuir l'horreur de son berceau », ou les « anciens parapets », ou qu'il désire, plus grossièrement, « une vie plus large ». Les variantes dissimulent mal l'identité foncière de ce que nous avons appelé, dans un sens très général, la vocation coloniale. Il s'agit toujours d'un compromis avec la tentation d'un monde sans hommes⁷.

5. J. A. Hunter et Daniel P. Mannix, *Tales of the African Frontier*, Harper, 1954, p. 158.

6. Graham Greene, *In Search of a Character. Two African Journals*, The Bodley Head, 1961, p. 123.

7. Octave Mannoni, *Psychologie de la colonisation*, Paris, Seuil, 1950, p. 106.

Ici loge manifestement le sahib qui cherche une supériorité facile dans le racisme. Mais ici logent aussi, à différents degrés, peut-être, et sous différentes formes, plusieurs de ceux qui croient n'éprouver que de la sympathie pour les gens d'un autre pays, et que cette « sympathie » peut amener à voir ces gens non pas comme ils sont mais comme celui qui les regarde juge qu'ils devraient être. Que ce soit Ariel ou Caliban qui soit choisi pour peupler le monde de Prospero, il n'y a pas de différence fondamentale, car tous deux sont également irréels. Quelle sorte de monde est donc celui de Prospero ?

Chacun [...] hésite entre le rêve d'une société différente de la nôtre, où les attaches seraient conservées avec le maximum de confort affectif (et de stabilité), et le rêve d'une individualisation complète, grâce à laquelle l'individu, radicalement indépendant, pourrait se suffire par son courage, sa technique, ses capacités d'invention. L'enfant qui souffre de sentir menacées les attaches qui le lient à ses parents et qui, en même temps, se sent coupable, car c'est lui qui désire les rompre, répond à cette situation par la tentation d'un monde sans attaches réelles, d'un monde où il est seul et où il peut projeter les images de l'inconscient, attachées à lui de la manière la plus satisfaisante, affectivement. Or c'est ce monde imaginaire qui, en toute rigueur, constitue le seule « monde primitif ». [...] C'est cette image « primitive » du monde humain que nous allons chercher dans des sociétés moins réelles à nos yeux, devenant ainsi des ethnographes et des coloniaux, par trop de fidélité à notre enfance⁸.

8. *Ibid.*, p. 222.

Cela présentait une certaine ironie pour moi, partie pleine de bonne conscience en désapprouvant les bâtisseurs d'empire, d'avoir été finalement forcée de reconnaître que j'avais aussi appartenu à ce groupe. Car nous avons tous été impérialistes, dans un certain sens, mais l'empire que nous cherchions sans le savoir était celui de Prester John, un royaume mythique et un monde privé. Je me souviens combien m'avait semblée juste la description qu'avait faite Hersi du Haud — *cet endroit insulaire* —, plus juste même que je ne le croyais à l'époque.

Pourtant, par certains aspects, le monde réel empiétait sur notre conscience, et il fallait délaissier l'une après l'autre des portions de l'empire secret du cœur. Dans le Haud, des gens mouraient de soif, des gens aussi vrais que nous, et qui possédaient un aussi grand désir de vivre. La potion magique qu'offrait une aspirine à cinq grains s'est vite révélée insuffisante, et le jeu du guérisseur a dû être abandonné. La relation irréaliste que nous avions avec Abdi vu comme un fidèle domestique a volé en éclats au contact de la réalité de ce qu'il était en tant qu'homme — un homme aux perspectives bien différentes des nôtres, mais valables pour lui. Jack a découvert le monde réel dans son travail, constaté qu'il fallait faire un effort, quelque imparfait qu'il soit, pour voir les Somalis à travers leurs propres yeux et en prenant en compte leur patrimoine, non le nôtre. Combien d'autres choses avons-nous perçues non pas comme elles étaient mais comme nous voulions qu'elles soient — cela, nous n'avons aucun moyen de le savoir.

Il ne fait aucun doute que de nombreux Européens ont reconnu ou pressenti en eux-mêmes ce besoin d'un lieu agréable, privé, dans ce monde-ci avant l'autre, et ont cherché à le contrôler, à l'empêcher de déformer leur image du monde extérieur. Certaines paroles me reviennent — est-ce que je leur donne un

sens qu'elles n'ont pas, ou expriment-elles vraiment semblable reconnaissance ? *Il ne faut pas être trop prompt à aimer ni à haïr. Vous ne vous attendez pas à des miracles — vous vous contentez de faire ce que vous pouvez. Si seulement les Européens pouvaient travailler ici sans avoir de comptes à régler.* Il me semble que ces hommes avaient choisi l'Afrique, comme nous tous, en partie sous l'impulsion d'un besoin intérieur avec lequel ils étaient arrivés à se réconcilier. Ils ont entrepris de faire le travail qu'ils pouvaient non pas comme des croisés dans des ténèbres sans espoir, non pas comme des envoyés de Dieu dans un Éden solitaire, mais comme des êtres humains dans un monde d'êtres humains à la fois différents et semblables.

Pour les Africains, leur continent n'avait jamais été « l'Afrique de l'atlas victorien », et ils ne nous laisseront pas de bon gré le voir ainsi. Ceux qui ne peuvent se résoudre à abandonner les îles désertes, les mondes isolés modelés selon leur propre fantaisie et peuplés de créatures de leur invention, doivent maintenant les chercher ailleurs, car ce n'est plus en Afrique qu'on les trouve.

NABAD GELYO

Nul projet de construction ne pouvait être simple et sans détour au Somaliland — les gens étaient trop imprévisibles et le terrain lui-même trop fertile en écueils inattendus. Pendant le second *Jilal*, toutefois, le travail de construction des *ballehs* avait acquis une sorte de rythme. Il fallait environ quatre semaines pour construire chaque *balleh*, aussi Jack n'avait qu'à déménager le camp une fois par mois. Il revenait à Hargeisa la plupart des fins de semaine, et j'avais alors des nouvelles du travail réalisé pendant la semaine.

« Tu devrais voir Isman Shirreh maintenant. C'est le meilleur chauffeur de Caterpillar que j'ai — il a fait des progrès, pas de doute. Arabetto veut apprendre à conduire un Cat, mais j'ai le plus souvent besoin de lui avec le Bedford. N'empêche, je l'ai laissé prendre le quart d'Omar cette semaine, et il s'est bien débrouillé. Omar avait congé pour la journée : sa femme vient d'accoucher d'un fils. Nous avons mangé de la viande hier. Le caporal illalo a abattu un *gerenuk*, Dieu sait comment — je n'ai pas vu de

gibier dans les environs depuis des semaines. Le sol est dur comme le roc là où nous sommes maintenant. Les dents de la défonceuse sont encore en train de s'émousser — je dois aller au D.T.P. aujourd'hui et voir ce qu'on peut faire. Quand même, nous aurons terminé ce *balleh* en une semaine de moins que le dernier. »

Du point de vue de l'ingénierie, tout se déroulait comme prévu. Mais cette relative harmonie sur le chantier des *ballehs* ne signifiait pas que les choses fussent au beau fixe avec les nomades du Haud. Les rumeurs d'eau empoisonnée s'étaient dissipées, remplacées par d'autres rumeurs. L'une d'elles en particulier inquiétait Jack.

« Il y a une chose que j'ai entendue trop souvent ces derniers temps, et de la part de trop nombreux nomades : ce ne peut pas être que des paroles vides. On dit dans le Haud que le sultan Shabel Esa a l'intention de constituer une armée et de prendre possession des *ballehs* une fois qu'ils seront terminés. Il n'interdirait pas l'accès à l'eau : il se contenterait de la vendre. Ce serait un beau bordel, pas vrai ? On dirait que les Illaoles vont devoir patrouiller les *ballehs*. Le sultan Shabel est absolument dénué de scrupules, c'est du moins ce qu'on m'en a dit, et on raconte qu'il importe au noir des mitrailleuses d'Éthiopie. Mais les autres clans n'accepteront pas cela sans réagir. »

Comme toujours, ce ne furent pas les problèmes techniques qui posèrent le plus de difficultés, mais les problèmes humains. Dans un pays où l'eau était si rare, l'existence de nouveaux points d'eau pouvait facilement provoquer une guerre clanique. Jack consulta Matthew et d'autres officiers administratifs, et on décida que les *ballehs* devraient être patrouillés, d'abord par les Illaloes du gouvernement puis,

espérait-on, par une autorité locale mise sur pied par les différents clans concernés.

La vie du camp me manquait, mais je m'en tirais plutôt bien à Hargeisa. Toute seule dans le bungalow, je découvris que j'étais capable de régler leur compte à tous les scorpions qui faisaient leur apparition à la nuit tombée en les empalant simplement sur la lance qui avait appartenu aux voleurs de Selahleh. Ces scorpions étaient gros mais ils n'étaient pas rapides. En général, ils restaient obligeamment immobiles, et je devins une pourfendeuse de scorpions émérite.

Sur le front domestique, l'existence était tranquille mais jamais ennuyante. Mohamed était déterminé à ce que j'aie du lait frais à boire durant ma grossesse, mais il était presque impossible de s'en procurer pendant le *Jilal*. Il fouilla la ville somalie et un jour revint en portant une vieille bouteille de bière remplie d'un liquide blanc et mousseux.

« Une femme de mon clan, elle dit que tous les jours elle vend du lait pour vous, petit-petit. Je pense que j'ai de la chance, de la trouver. Vous devez l'y boire maintenant. »

Je pris une gorgée que je recrachai immédiatement. Le liquide goûtait la craie, la saccharine et la fumée de bois.

« Mohamed, pour l'amour du ciel, quelle sorte de lait est-ce donc ?

— Vous le buvez, dit-il, blessé. C'est le bon lait. »

Je découvris qu'il s'agissait d'un mélange de lait de chamelle, de lait de brebis et de lait de chèvre, et qu'il avait été fumé, à la façon traditionnelle, car les Somalis soutiennent que du lait fumé se conservera plus longtemps sans surir. Pendant une semaine, je

me forçai à l'avalier, tandis que Mohamed restait debout près de moi pour s'assurer que je ne trichais pas et n'allais pas le verser dans l'évier. Puis je décidai que c'était plus que j'en pouvais supporter et, au grand dégoût de Mohamed, je me tournai vers le lait en poudre, dont il ne croyait pas que c'était du vrai lait du tout.

Il arrivait souvent que quelques jeunes filles du clan de Mohamed débarquent l'après-midi pour prendre le thé avec moi et, à l'occasion, quand je pouvais me faire conduire jusqu'à une ville somalie, j'y visitais leurs *aqals*. Dahab était grande et avait d'assez gros os. Elle était peu loquace et plutôt réservée, toujours consciente, je pense, que son amie était plus jolie qu'elle. Fadima était véritablement superbe, mince et très vive, avec des yeux noirs expressifs. Aucune des deux jeunes filles n'était encore mariée. Ma maîtrise sommaire du somali était néanmoins suffisante pour me permettre de discuter avec elles sans la présence inhibante d'un interprète. Mohamed servait le thé puis s'éclipsait avec tact, même s'il écoutait probablement nos conversations depuis la cuisine.

« Votre mari doit être bien heureux que vous êtes enfin enceinte, me dit un jour Fadima avec émotion.

— Oui, bien sûr, il l'est. Je suis très heureuse moi aussi.

— Ah, oui, soupira Fadima. Mais votre mari... il doit être vraiment heureux. Il y a cinq ans que vous êtes mariés — c'est long. Si vous ne lui avez pas bientôt donné un enfant, il aurait fallu vous divorcer. »

Elle me regardait en souriant. Elle n'hésitait jamais à me poser une question, mais le faisait avec une courtoisie innée, toujours.

« Quel âge avez-vous ? »

Vingt-cinq ans, lui répondis-je. Presque vingt-six. Elle eut un petit hoquet, puis se détourna pour que je ne puisse lire l'étonnement amusé sur son visage.

« Pourquoi es-tu surprise ? lui demandai-je.

— Oh... » Pendant un moment, elle fut plongée dans l'embarras. « Vous voyez... je croyais que vous êtes jeune. »

C'est par l'intermédiaire de Fadima que j'ai fait la connaissance de Midgaan. Fadima, dont le père était relativement bien nanti, possédait une merveilleuse collection de sandales en cuir : peau de guépard, cuir de chameau finement orné de motifs compliqués, cuir rouge serti de perles de verre. Chaque fois que je l'ai vue, elle portait une paire différente. Je finis par lui demander où elle se les procurait, car je n'avais jamais vu de sandales pareilles au marché. Said le Midgaan les fabriquait, me dit-elle. Elle me promit de lui demander s'il acceptait de venir à mon bungalow. Il était le meilleur fabricant de sandales d'Hargeisa, mais il était assez capricieux et ne travaillait que lorsque ça lui chantait. Il n'était pas obligé de travailler tout le temps, car sa femme était une tresseuse de paniers si douée qu'elle arrivait à faire vivre la famille.

Said débarqua un jour, petit homme maigre doté d'une tignasse qui n'avait pas été taillée depuis longtemps et d'une moustache féroce. Très bien, acceptait-il, comme si toute l'affaire l'ennuyait, il me confectionnerait des sandales, mais il ne pouvait me promettre qu'il les aurait terminées à un moment précis. Elles n'en furent pas moins finies une semaine plus tard. Elles étaient faites en peau de guépard, jaune et brun, et m'allaient parfaitement. Après cela, Said me confectionna plusieurs paires de sandales, et il s'asseyait parfois pour bavarder sous l'arbre *galol* dans notre cour, me racontant l'ancien temps, quand

les Midgaans chassaient accompagnés de meutes de chiens, et m'expliquant comme ils étaient encore habiles avec leurs arcs et leurs flèches empoisonnées. Un après-midi, il apporta un arc midgaan, qu'il me laissa examiner.

« Regardez... Je vous montre... » Il s'empara de l'arc et d'une flèche et, tournoyant, visa Mohamed, qui se tenait à quelque distance de là, et qui heureusement ne regardait pas dans la direction de Said. Pendant une seconde, je restai paralysée.

« Said ! Pour l'amour de Dieu, faites attention ! »

Zing ! La flèche alla se ficher dans le tronc d'un arbre, à guère plus d'un pouce de la tête de Mohamed, exactement comme Said savait qu'elle le ferait. Mohamed fit un bond et poussa un rugissement de rage et de terreur, et Said laissa tomber l'arc par terre, tordu de rire.

Je fis de nouvelles connaissances tant chez les Anglais que chez les Somalis. On me demanda de prêter main-forte à un groupe de jeunes filles somaliennes qui apprenaient à crocheter des napperons et des dentelles, dans le but que cette habileté puisse donner naissance à une sorte d'industrie artisanale. J'étais incapable de distinguer un crochet d'une aiguille à tricoter, mais j'acceptai de donner un coup de main pour trier les travaux des filles et repasser les napperons achevés. Après la première de ces séances, je me mis à bavarder avec l'Anglaise qui était responsable de la classe. À ma grande surprise, je découvris qu'elle aussi était écrivain et que, comme moi, elle s'intéressait passionnément à la traduction de la poésie et des contes folkloriques africains, travail auquel elle s'était déjà consacrée quelques années plus tôt, alors qu'elle vivait au Kenya. J'avais depuis longtemps perdu l'espoir de pouvoir discuter ici avec

qui que ce soit de l'écriture en général, et même les Européens qui s'intéressaient à la littérature somalie étaient extrêmement peu nombreux. J'étais ravie d'avoir découvert quelqu'un qui partageait mes intérêts et, quand nous eûmes bavardé avec enthousiasme pendant une heure, j'allais suggérer qu'elle passe à mon bungalow le lendemain pour boire une bière et continuer la conversation. Je me rappelai à temps que ce n'était pas possible. On n'invite pas la femme du gouverneur à passer boire une bière. Ce genre de formalités qui empêche les gens de se parler me semblait absurde à l'époque, et c'est toujours le cas aujourd'hui.

Tandis que la fin de notre mission approchait, il devint évident que les *ballehs* ne seraient pas tous terminés au moment de notre départ. Jack se trouvait devant un dilemme : revenir ou non ? Le projet avançait bien, les sites restants avaient déjà été sélectionnés, les équipes étaient formées. La construction du reste des *ballehs* consisterait essentiellement en une répétition de ce qui avait déjà été fait. De plus, le premier Somali à décrocher un diplôme d'ingénieur venait de rentrer d'Angleterre, et pouvait prendre la direction du projet. Jack voulait voir son œuvre achevée ; pourtant, il hésitait à rester puisqu'il lui semblait qu'on n'avait plus réellement besoin de lui ici. Par plusieurs aspects, il serait préférable que le projet soit achevé sous la houlette d'un ingénieur somali. Les nomades l'accepteraient peut-être de meilleur gré. Il finit par décider qu'il ne reviendrait pas. Mais même après avoir pris cette décision, il continua d'être déchiré.

« Ali peut se charger du reste du travail aussi bien que moi — je le sais. Mais j'aurais aimé voir les *ballehs* après les pluies. Je voudrais savoir s'ils vont fonctionner, au bout du compte. »

Si le *Jilal* durait encore, ou si les pluies du *Gu* n'arrivaient pas, il nous faudrait quitter le pays sans avoir jamais vu les *ballehs* remplis d'eau.

« *Inch' Allah* », disaient les Somalis, et nous reprenions leurs paroles.

Miraculeusement, les pluies du *Gu* tombèrent tôt cette année-là, à notre grand bonheur. Nous attendions à Hargeisa, sur des charbons ardents, car il était impossible de traverser le Haud pendant ces semaines d'averses. Enfin, quand les pluies ayant diminué en force touchaient presque à leur fin, nous nous sommes rendus avec Hersi et Arabetto au Balleh Gehli, le Balleh des Chameaux. Ce serait notre dernière excursion dans le Haud.

Là, parmi les acacias, à un endroit que nous connaissions si bien, se trouvait le *balleh*. Il avait maintenant l'air énorme, comme un lac brun au milieu du désert. Jack l'examina minutieusement et hocha la tête, commentant presque avec brusquerie afin de ne pas trahir sa satisfaction :

« Ça semble adéquat. Les ailes ont tenu, Dieu soit loué. Pas trop d'érosion non plus. Il a drainé une zone aussi vaste que ce que je prévoyais, apparemment — en tout cas, il est complètement rempli. Eh bien, je m'attendais à ce qu'il le soit, mais c'est beau à voir. Je me demande ce qu'en pensent les Somalis, maintenant qu'il est plein d'eau. »

Nous connaissions trop bien les nomades pour attendre quelque grande manifestation de joie de leur part. Tout ce que nous espérions, c'est que l'utilisation de l'eau n'entraînerait pas trop de conflits, et que leurs soupçons face aux *ballehs* ne referaient pas surface.

De l'autre côté de Balleh Gehli, assis sur la berge, leurs mitrailleuses posées à côté d'eux, se trouvaient une demi-douzaine d'Illaloes. Ils étaient là pour assurer que l'eau pourrait être utilisée par quiconque en avait besoin, et non pas vendue aux ignorants ou aux peureux par le premier malabar sans scrupules susceptible de voir dans ces points d'eau une occasion de s'enrichir.

Au bord du *balleh*, les chameaux rumaient et s'abreuvaient, menés par des nomades dont le visage n'exprimait rien d'autre que le désir de faire boire leurs bêtes et de les ramener aux camps. Des femmes et des fillettes somalies remontaient leurs robes autour de leurs genoux et s'avançaient dans le *balleh* pour y remplir d'eau des vaisseaux qu'elles posaient ensuite sur leurs têtes, après quoi elles s'en allaient presque sans jeter un regard dans notre direction.

Hersi, reniflant sous l'effet d'un rire de colère, revint d'un conciliabule avec un groupe de nomades. Il leva les mains au ciel dans un geste de désespoir feint.

« Je ne comprends pas de quelle sorte de gens ils sont, ces gens du désert. Ils disent : "Qu'est-ce qu'ils font, ces *Ingrese*, à côté de notre *balleh* ?" »

C'était maintenant leur *balleh*. Ils l'avaient assimilé ; sa place était ici. Jack sourit.

« C'est parfait. Dis-leur qu'on s'en va, et qu'on ne reviendra pas. »

Tandis que nous grimpons dans la Land Rover, un vieux Somali au visage craquelé et durci par le soleil de plusieurs *Jilal*, passa près de nous avec une file de chameaux.

« *Ma nabad ba?* » Il avait prononcé la salutation traditionnelle : « Est-ce la paix ? »

« *Wa nabad* », avons-nous répondu. « C'est la paix. »

Et puis nous sommes partis.

Le moment venu, nous avons emballé tout ce que contenait notre bungalow, les quelques possessions que nous avions apportées ici et les objets que nous avions accumulés, la peau du guépard qu'Abdi avait abattu, l'œuf d'autruche magique, la lance qu'avaient laissée tomber les voleurs, la cloche à chameau qu'Ahmed Abdillahi nous avait offerte. Nous avons accumulé bien d'autres choses, mais celles-ci ne prenaient pas de place dans nos valises, car c'étaient des souvenirs — de Sheikh, du Haud, de Zeilah et d'Hargeisa, de toutes les personnes dont nous avons fait la connaissance ici.

À l'extérieur du petit bungalow de pierres, une volée d'oiseaux au poitrail doré et aux ailes d'un bleu électrique s'étaient rassemblés dans l'acacia. Je n'avais jamais su leur véritable nom, mais les avais toujours appelés en moi-même des oiseaux de feu, car ils criaillaient sans cesse le mot somali pour « feu » : *Dab — dab — dab*. Leurs voix rocailleuses nous suivirent tandis que nous partions.

Nous avons laissé derrière nous les poivriers se balançant paresseusement autour du Club, la route poussiéreuse bordée de buissons épineux, les rues grouillant d'enfants et de chameaux. Les jeunes filles somaliennes se promenant, coiffées de leurs écharpes en soie, les femmes en robes brunes loqueteuses, les

mendiants boitillant à la main tendue. Les cafés en terre où de jeunes hommes en chemises blanches et en pagnes colorés buvaient du thé et causaient politique dans l'ombre. Enfin l'aéroport, et puis au revoir. Avant presque d'en avoir conscience, nous volions au-dessus du golfe d'Aden et, bien que nous ayons eu du mal à le croire, le Somaliland était déjà chose du passé.

Et pourtant le voyage qui avait débuté quand nous avions mis le cap sur le Somaliland ne serait jamais vraiment fini, puisqu'il s'était révélé être tellement plus qu'un déplacement géographique.

Chaque fois que nous pensons au Somaliland, nous pensons à la file de points d'eau qui s'étire à travers le Haud, et nous pensons aux chants et aux contes qui ont été, pendant des générations, un refuge pour les nomades du plateau rouge et aride et des plaines brûlées de la côte, car ce sont là les choses grâce auxquelles nous avons brièvement touché le pays qui, lui aussi, a touché nos vies, les changeant à jamais.

Là-bas, dans le Haud, il nous avait semblé entendre la cloche à chameau du prophète. Nous avons fini par apprendre quelque chose sur ces gens du désert, leur souffrance et leur foi, leur colère, leur endurance. Nous avons toutefois à peine entendu la note la plus prophétique de cette cloche, même si le son était là, pour peu que nous ayons eu des oreilles pour l'écouter. Moins de dix ans plus tard, les deux Somaliland qui s'étaient trouvés respectivement sous juridiction britannique et italienne se seraient réunis et auraient déclaré leur indépendance en tant que République de Somalie. Ce qui arrivera maintenant, nul ne le sait, mais quelle que soit la voie choisie, elle ne sera pas dépourvue d'embûches, dans un pays si pauvre en ressources, à l'exception des ressources humaines.

Le mieux que nous puissions souhaiter aux Somalis, et le plus difficile, est exprimé par leur propre formule d'adieu.

Nabad gelyo — Que vous entriez dans la paix.

FIN

GLOSSAIRE DES TERMES SOMALIS

À ce jour, la langue somalie ne possède pas d'orthographe officielle. J'ai donc utilisé une version anglicisée des termes somalis, laquelle donnera au lecteur une idée de leur prononciation. J'ai aussi, dans ce glossaire, indiqué entre parenthèses l'orthographe recommandée en 1961 par le Comité linguistique du ministère de l'Éducation somali, sous l'égide de Musa Haji Ismail Galaal.

abor : termite construisant des termitières (aboor)

amiin : Amen (amiin)

aul : gazelle de Soemmering (cawl)

balleh : étang naturel ou bassin excavé par l'homme et destiné à recueillir l'eau de pluie (balli)

belwo : court poème lyrique (balwo)

beris : riz (bariis)

biyu : eau (biyo)

blanballis : papillon ou phalène (ballanbaalis)

dadabgal : nuit que passe ensemble un couple de fiancés (dadabgal)

dero : gazelle de Speke (deero)

dibad : dot (dhibaad)

Dhair : les pluies automnales (Dayr)

dab : feu (dab)

faal : une manière de prédire l'avenir (faal)

gabbati : paiement symbolique versé aux parents de la mariée (gabbaati)

gabei : long poème narratif (gabay)

galol : type d'acacia (galool)

gedhamar : herbe aromatique (geedchamar)

gerenuk : gazelle de Waller (garanuug)

ghelow : oiseau nocturne (galow)

gorayo : autruche (gorayo)

Guban : la plaine côtière ; littéralement : brûlé (Guban)

Gu : les pluies du printemps (Gu)

harimaad : guépard (harimacad)

helleyoy : refrain utilise avec les chants (helleyoy)

Inch'Allah : si Dieu le veut (In shaa'Alla)

is ka warran : donne de tes nouvelles (is ka warran)

jes : une famille se déplaçant seule (jees)

Jilal : sécheresse hivernale (Jilaal)

jinna : espèce de fourmi (jinac)

kharif : mousson estivale (mot arabe)

khat : feuille aux propriétés narcotiques (qaad)

Kitab : le Livre, c'est-à-dire le Coran (Kitaab)

libahh : lion (libaach)

lunghi : longueur d'étoffe utilisée pour faire le pagne d'un homme (mot de l'Est de l'Inde)

ma nabad ba ? : est-ce la paix ? ; formule de salutation somalie (ma nabad baa)

madow : noir (madow)

magala : ville (magalo)

marooro : plante (marooro)

mas : serpent (mas)

meher : portion des biens d'un homme devant revenir à sa femme (meher)

miskiin : démuné (miskiin)

nabad diino : la paix de la foi ; réponse à « nabad gelyo » (nabad diino)

nabad gelyo : que vous entriez dans la paix ; formule d'adieu somalie (nabad gelyo)

Nasa Hablod : deux collines près d'Hargeisa ; littéralement : les seins de la jeune fille (Nasso Hablood)

nin : homme (nin)

odei : vieil homme, aîné (oday)

qaraami : poème d'amour ; littéralement : « passionné » (qaraami)

rer : unité clanique somalie, section d'un clan (reer)

rob : pluie (roob)

saymo : situation dangereuse (saymo)

shabel : léopard (shabeel)

shaitan : diable (shaydaan)

shimbir : oiseau (shimbir)

shir : réunion (shir)

torri : couteau ou dague (toorri)

tug : lit d'une rivière (tog)

tushbahh : grains de prière musulmans (tusbach)

wa fulley : c'est un poltron (waa fulle)

wadaad : un religieux, un saint (wadaad)

wadda : route (waddo)

wahharawallis : espèce de fleur (wacharawaalis)

Wallahi : pardieu (Wallaahi)

warabe : hyène (waraabe)

warya : hey ! (waariya ou waarya)

wein : gros (weyn)

yarad : prix d'une mariée (yarad)

yarki : petit garçon (yarkii)

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer toute ma gratitude au professeur B. W. Andrzejewski, de la School of Oriental and African Studies, à Londres, pour les informations et les conseils qu'il m'a fournis sur l'orthographe des termes somalis.

Je veux aussi remercier Martin Secker et Warburg, Ltd., qui m'ont permis d'utiliser comme devise quatre vers de « The Gates of Damascus », de James Elroy Flecker.

M. L.

La traductrice tient à remercier Caroline Lavoie d'avoir généreusement éclairé divers aspects de l'histoire et de la culture somalies.

D. F.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine

Thomas WHARTON
Logogryphe

Howard MCCORD
L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK
Effigie

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV

Lori LANSENS
Les Filles

Nicolas DICKNER
Tarmac

Toni JORDAN
Addition

Rawi HAGE
Le cafard

Martine DESJARDINS
Maleficium

Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER
Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA
Deux caravanes

Sarah WATERS
L'Indésirable

Hélène VACHON
Attraction terrestre

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Catherine LEROUX
La marche en forêt

Christine EDDIE
Parapluies

Marina LEWYCKA
Des adhésifs dans le monde
moderne

Lori LANSSENS
Un si joli visage

Karoline GEORGES
Sous béton

Annabel LYON
Le juste milieu

Dominique FORTIER
La porte du ciel

David MITCHELL
Les mille automnes de Jacob de Zoet

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

CODA

Nicolas DICKNER
Nikolski

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Lori LANSSENS
Les Filles

Nicolas DICKNER
Tarmac

Martine DESJARDINS
Maleficium

Christine EDDIE
Parapluies

Lori LANSSENS
Un si joli visage

Dominique FORTIER
Les larmes de saint Laurent

Margaret LAURENCE
Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre
Une divine plaisanterie
Ta maison est en feu
Un oiseau dans la maison
Les Devins

Révision : Julie Robert
Correction d'épreuves : Caroline Décoste
Mise en pages : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ TRANSCONTINENTAL GAGNÉ
LOUISEVILLE (QUÉBEC)
EN MAI 2012
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *Une maison dans les nuages* sur papier Rolland Enviro100
Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent
de 20 arbres, 74 534 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 1 129 kilos de déchets
solides et de 2 935 kilos d'émissions atmosphériques.



Dépôt légal, 2^e trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec